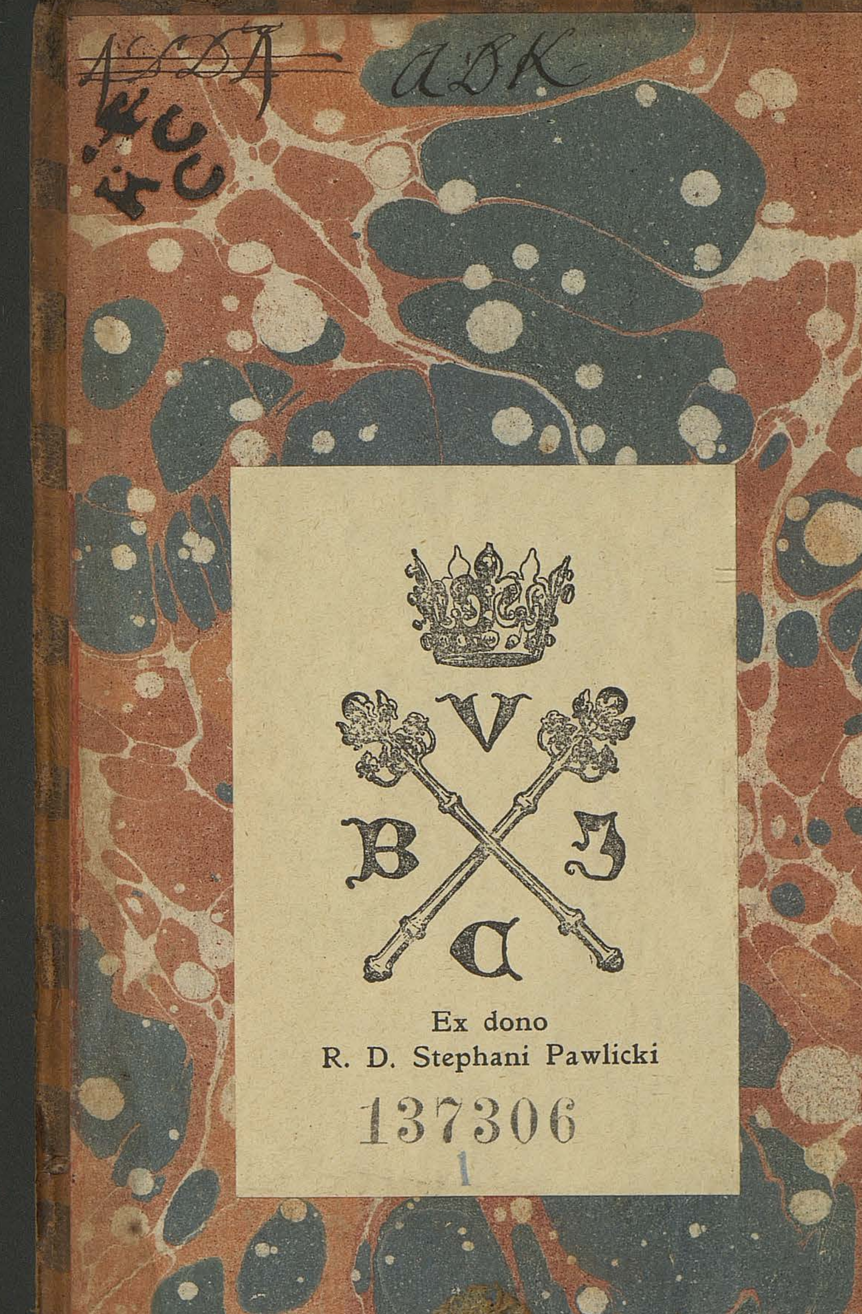
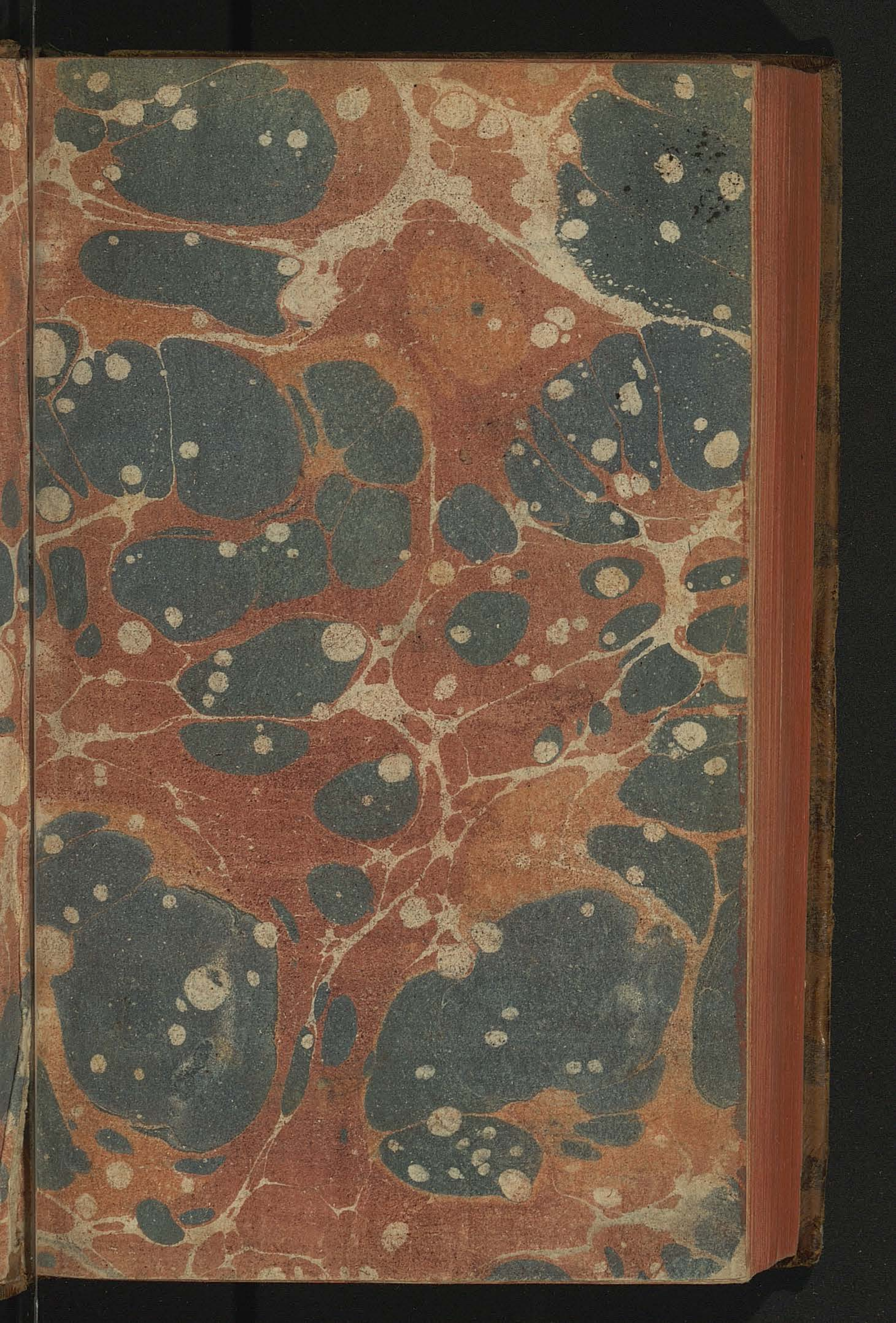
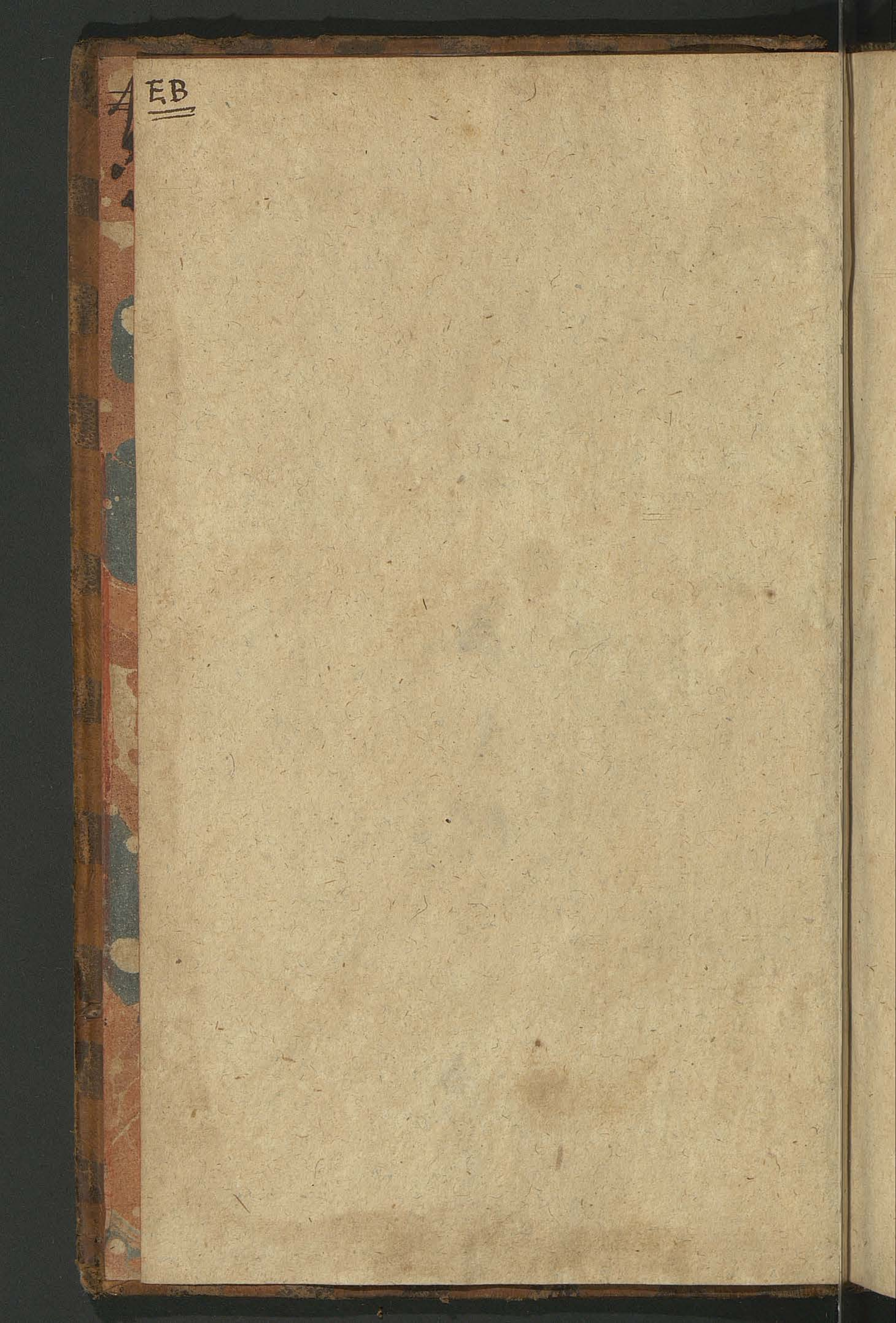
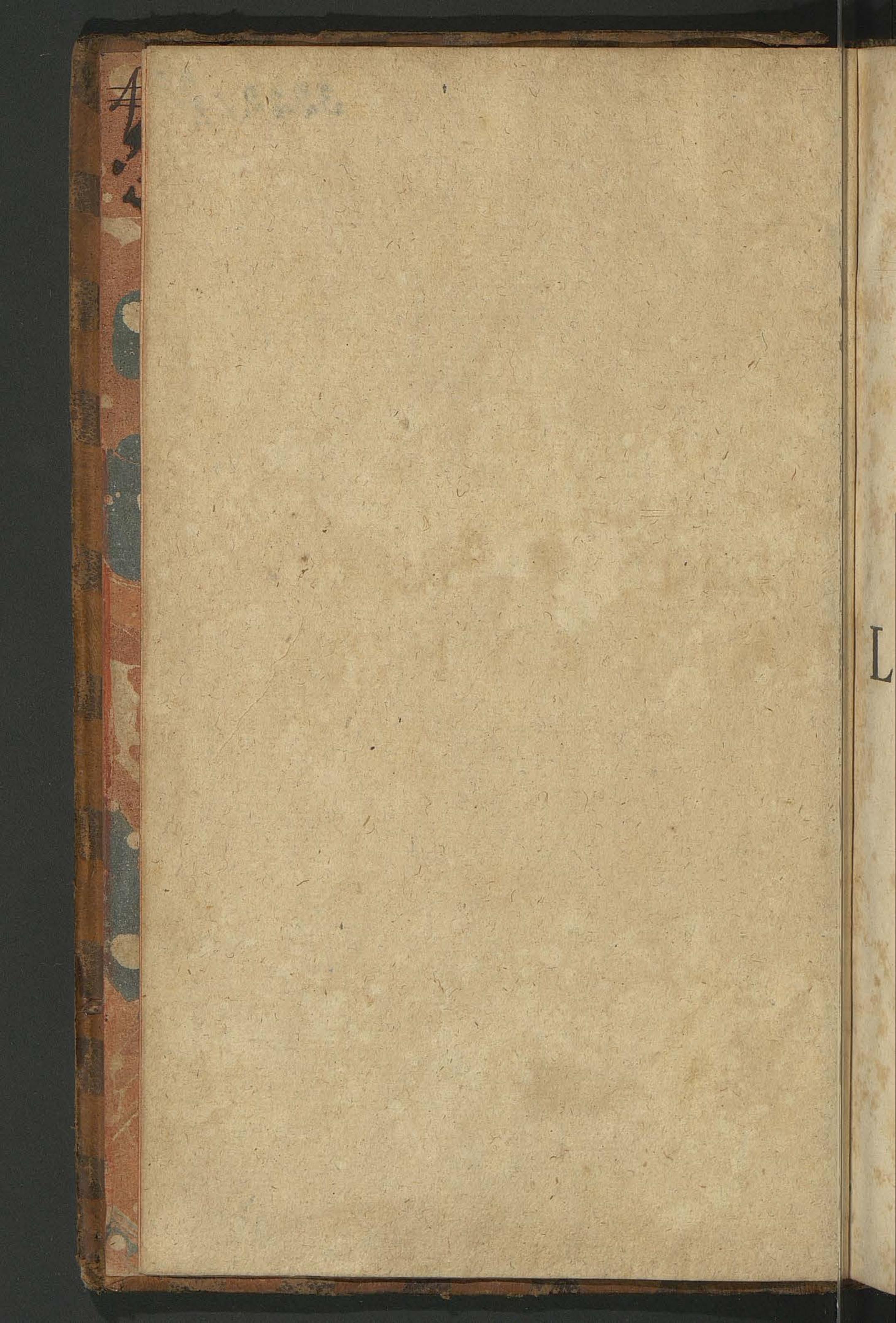


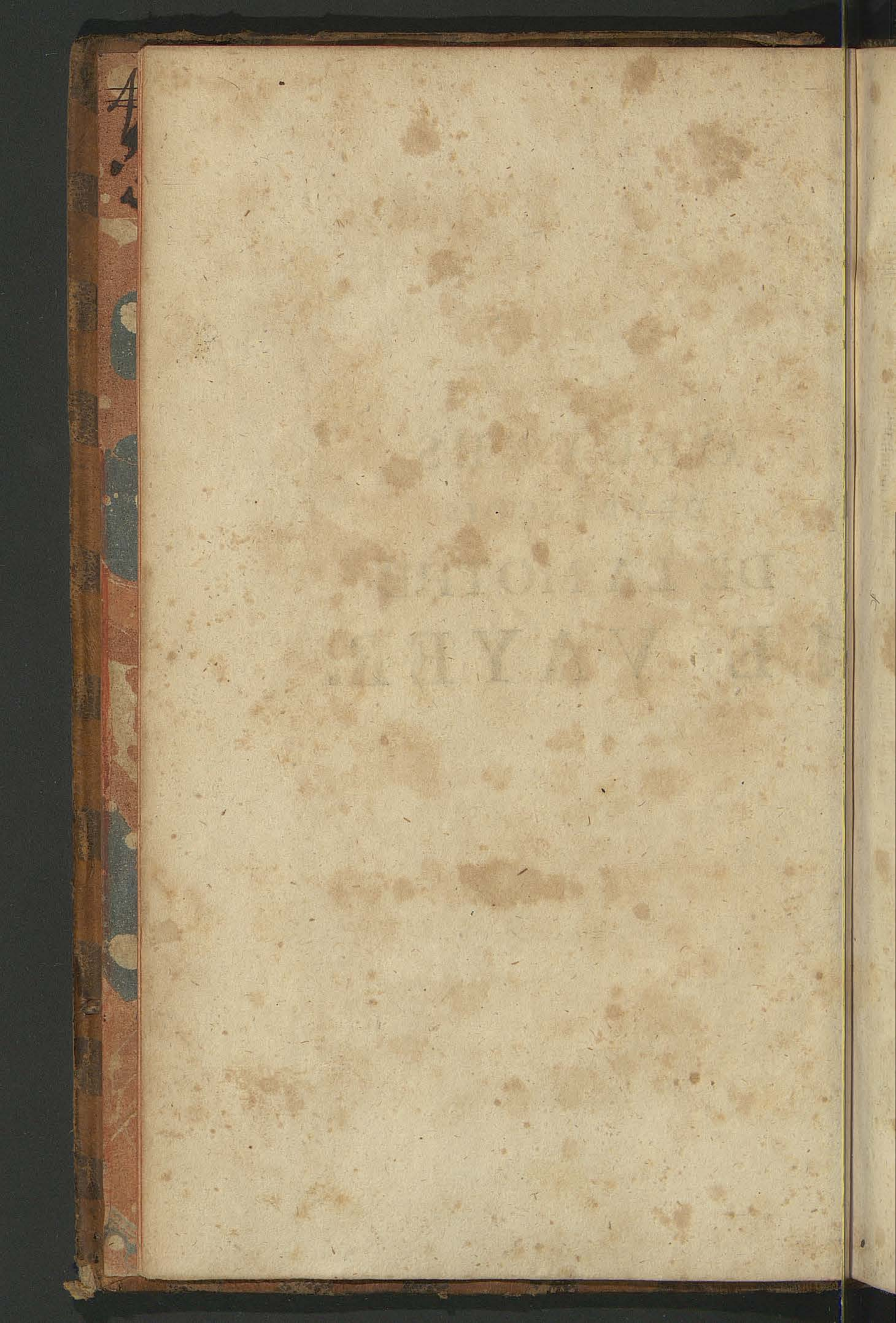

V
B J
C




EB



OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LE VAYER.





FRANÇOIS DE LA MOTHE
LE VAYER
*Conseiller d'Etat ordinaire de Sa Majesté
Tres Chretienne.*

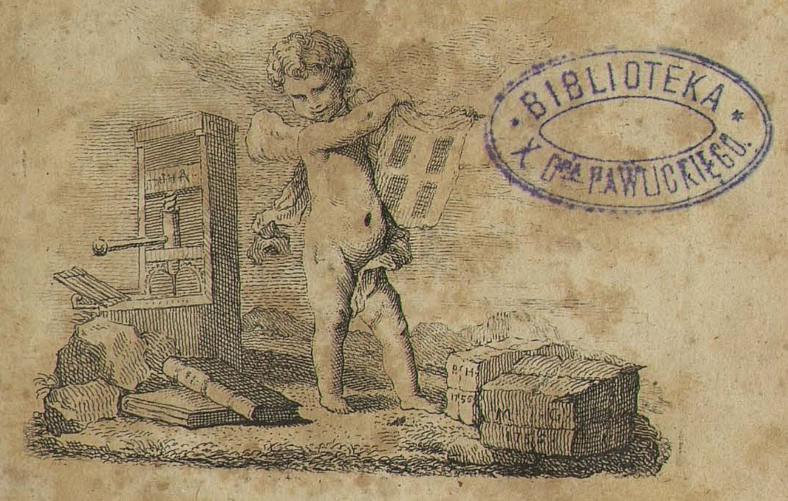
Nanteuil del. *Ficquet sculp.*

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome I. Partie I.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,
& ſe trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.



NOS FRANCISCUS Divina favente Clementiâ Electus Romanorum Imperator, semper Augustus, ac Germaniæ & Hierosolymarum Rex, Dux Lotharingiæ, Barri & Magnus Hetruriæ Dux, Princeps Carolopolis, Marchio Nomenei, Comes Falckensteinei &c. &c. Agnoscimus & notum facimus tenore præsentium universis, quod, cùm Nobis Noster sacrique Imperii fidelis dilectus Michael Groell, Bibliopola Dresdensis, humillimè exponendum curarit, sese constituisse, opus quoddam, cui titulus: Oeuvres de François de la Mothe le Vayer, de novo in Tomis octo, & octavo majori, in lucem dare, typisque publicis edere, vereri autem, ne æmulorum sua duntaxat commoda alieno cum dispendio & jacturâ sectantium invidiâ & cupidine, impendii & laboris sui sperato fructu privetur, ideoque Nobis demississimè supplicârit, ut Privilegio Nostro Cæsareo indemnitati ejus clementer consulere dignaremur; Nos hujusmodi precibus benignè annuendum censuerimus, uti & vigore præsentium annuimus. Mandantes proinde omnibus & singulis Typographis, Bibliopolis, aliisve quibuscunque rem librariam aut literariam negotiationem exercentibus, seriò ac districtè inhibentes, ne quisquam eorum præfatum opus intitulatum: Oeuvres de François de la Mothe le Vayer, quocunque caractere, modo aut forma, sive integrum, sive aliquam ejus partem, citra memorati Groell, ejusque hæredum expressam voluntatem & consensum intra annos decem ab hodiernâ die computandos recudere, aut alii recudendum dare, sive alibi impressum intra Sacri Romani Imperii fines importare, publice privatimve vendere aut distrahere præsumat, quatenus omnibus Exemplaribus à dicto Groell ejúsque hæredibus sive authoritate propriâ, sive Magistratus ope & Auxilio, ubi ejusmodi Exemplaria reperta fuerint, quotiescunque huic Mandato Nostro Cæsareo contravenerint, vindicandis, in quod ipsi ipsisque facultatem omnimodam au-

toritate Noſtra Imperiali concedimus, planè privari, atque inſuper mulctam ſex marcarum auri puri, pro ſemiſſe fiſco Noſtro Imperiali, & pro altero ſemiſſe damnum paſſi vel paſſorum uſibus applicandam, incurrere noluerint, dummodo tamen tenor hujus Noſtri Privilegii in fronte libri impreſſus reperiatur, & de integro Opere, ſeu quolibet Tomo conſueta quinque Exemplaria Conſilio Noſtro Imperiali Aulico exhibeantur. Mandamus porrò univerſis Noſtris & Sacri Romani Imperii ſubditis, cujuscunque ſtatûs, gradus, ordinis, conditionis aut dignitatis fuerint, imprimis verò Magiſtratum gerentibus, & ſuo vel alieno nomine juſtitiæ adminiſtrationem exercentibus, ne quemquam hoc Mandatum & Privilegium Noſtrum temerè aut impunè transgredi patiantur, quin potius Contraventores præſcriptâ pœnâ mulctent, aliisque idoneis remediis coerceant, quatenus & ipſi eandem mulctam evitare voluerint. Harum teſtimonio literarum Manu Noſtra ſubſcriptarum, & Sigilli Noſtri Cæſarei appreſſione munitarum, quæ dabantur Viennæ die decima nona Februarii anno Domini milleſimo ſeptingenteſimo quinquageſimo ſexto, Regni noſtri undecimô.

FRANCISCUS. mppr.

(L. S.)

Vt B. J. Comes Colloredo. mppr.

Ad Mandatum Sacræ Cæſareæ
Majeſtatis proprium.
MATTH. WILHELMUS NOB.
D. de HAAN. mppr.



Der Allerdurchlauchtigste, Großmächtigste Fürst und Herr, Herr Friedrich August, König in Pohlen ꝛc. des Heiligen Römischen Reichs Erz-Marschall, und Churfürst zu Sachsen ꝛc. auch Burggraf zu Magdeburg ꝛc. hat auf Johann Wilhelm Harpeters und Michael Grölls, Buchhändlere allhier, beschehenes unterthänigstes Ansuchen, gnädigst bewilliget, daß sie nachgesetztes Buch, betitult:

Les Oeuvres de la Mothe le Vayer, nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée, 8. Tomes, in 8vo unter Höchstgedachter Sr. Königl. Maj. und Churfürstl. Durchl. *PRIVILEGIO* drucken lassen, und führen mögen, dergestalt, daß in Dero Churfürstenthum Sachsen, desselben incorporirten Landen und Stiftern kein Buchhändler noch Drucker oberwehntes Buch in den nächsten von unten gesetzten Dato an Zehen Jahren, bey Verlust aller nachgedruckten Exemplarien, und bey Dreyßig Rheinischen Gold-Gülden Strafe, welche denn zur Helfte der Königl. Rent-Cammer, der andere halbe Theil aber obbesagten Harpetern und Gröll verfallen, weder nachdrucken, noch auch, da dasselbe an andern Orten gedrucket wäre, darinnen verkauffen und verhandeln, worgegen sie mehr gemeldes Buch fleißig corrigiren, aufs zierlichste drucken, und gut weiß Pappier darzu nehmen zu lassen, auch so offt es aufgeleget wird, von jedem Druck und Format zwanzig Exemplaria in Sr. Königl. Majestät und Chur-

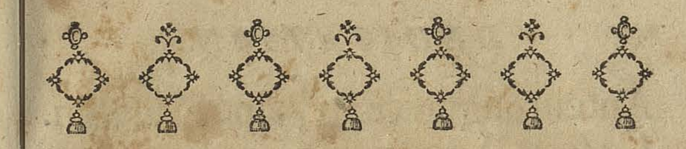
fürstl. Durchl. Ober-Consistorium, ehe es verkaufft wird, auf ihre Kosten einzuschicken schuldig, und dieß *PRIVILEGIUM* Niemanden ohne Höchstgedachter Sr. Königl. Majestät und Churfürstl. Durchl. Vorwissen und Einwilligung zu cediren befugt seyn sollen. Gestalt sie bey solchem *PRIVILEGIO* auf die bewilligten Zehen Jahre geschützet, und gehandhabet, auch, da diesem jemand zuwieder handeln, und sie um Execution desselben ansuchen würden, solche ins Werck gerichtet, und die gesetzte Strafe eingebracht werden soll. Jedoch, daß sie, und zwar bey Verlust des *PRIVILEGII*, so wohl von jetziger, als auch von jeder künftigen neuen Auflage die oben bestimmte Anzahl derer Exemplarien würcklich liefern. Immittelst und zu Urkund dessen, ist dieser Schein, bis das *ORIGINAL-PRIVILEGIUM* ausgefertiget werden kan, an statt desselben in Sr. Königl. Majestät und Churfürstl. Durchl. Kirchen-Rath und Ober-Consistorio unterschrieben, und besiegelt ausgestellet worden, welchen sie durch den bestallten Bücher-Inspectorn, Christian Ernst Haubolden, denen Buchhändlern zu insinuiren, widrigenfalls die Insinuation vor null und nichtig erkannt werden soll: So geschehen zu Dreßden, den 5. Septembr. 1755.

(L. S.)

Graf von Holzendorf.

Christian Friedrich Teucher.

A SON
ALTESSE ROIALE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
FREDERIC
DUC DE SAXE.



MONSEIGNEUR,

En mettant à Vos pieds cette Edition des Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer, je ne fais, que ſuivre l'intention de cet illuſtre Auteur. Son premier objet étoit l'inſtruction d'un jeune Prince deſtiné à être le plus grand Monarque de ſon Siècle. Il l'a été; Il l'eſt encore par la façon, dont regne ſon Succeſſeur Bien Aimé. Le ſang Royal d'où Vous ſortez; les exemples des Vertus Chrêtiennes & Roiales, que Vous avez devant les yeux, nous donnent lieu d'augurer & même d'affirmer à l'égard de Vôtre Alteſſe Roiale tout ce que nôtre

Auteur auguroit du jeune Dauphin. Ce ſont là nos voeux, ce ſont ceux de tous les bons ſujets de S. M. nôtre Auguſte Roi. C'eſt plus que nos voeux, c'eſt la baſe de la plus douce eſperance, que je partage avec toute la Nation en mettant toute ma gloire à publier mon zéle & mon devouëment pour toute Vôtre Maiſon Roiale, & ſur tout à faire voir le profond reſpect avec lequel j'oſe prendre la liberté de me dire

MONSEIGNEUR

De Vôtre Alteſſe Roiale

à Dresde,
le 1. de May 1756.

le très humble très ſoumis
& fidele Serviteur
MICHEL GROELL. Libraire.



AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

UNE personne qui cultive les belles lettres aiant apporté de Paris un Exemplaire des Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer, revû & augmenté par Mr. François le Vayer de Boutigny, Maître des Requêtes duquel nous avons le Roman de Tarsis & Zélie, nous contons lui devoir l'heureux hazard, qui a fait tomber cet Exemplaire entre nos mains, & comme les ouvrages de ce savant Auteur sont dévenus extrêmement rares, au point, qu'on ne les trouve plus que dans des ventes d'une certaine consequence, & encore très rarement, nous avons crû faire plaisir au Public, en lui en offrant une nouvelle Edition; Nous nous sommes livrés à cette entreprise avec d'autant plus de confiance que ces ouvrages, qui méritent à tous égards d'être entre les mains de tout le monde, ont eu jusqu'ici l'approbation générale non seulement de tous les Savans,

mais encore de tous ceux, qui s'intereſſent à l'éducation des Princes & de la jeune Nobleſſe.

On ne croit pas trop dire, quand on avance, que le Recueil des Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer peut tenir lieu d'une petite Bibliothèque à ceux, qui ſouhaitent d'avoir quelque teinture des Sciences & des belles Lettres.

Outre que ſes Ecrits ſont remplis par tout d'une profonde érudition, ils contiennent en même tems un choix des meilleures penſées des anciens & des modernes, & un abregé de tout ce qu'il importe à un Galant Homme de ne pas ignorer. Ainſi nous oſons nous flatter qu'à coup ſûr ils plairont même aux bons connoiſſeurs. C'eſt ainſi qu'en penſe Mr. Bayle.

Mais comme ce n'eſt pas nôtre affaire d'en prôner ni l'excellence ni la Solidité, d'autres l'aiant fait ſolidement avant nous, nous nous bornerons à dire ici quelques mots touchant les Editions, qui ont précédé la nôtre.

La premiére parut en 1653. en deux Volumes in Folio, & fut publiée par Mr. l'Abbé le Vayer, fils de nôtre Auteur, qui la dédia au Cardinal Mazarin. Il dit dans ſa Dédicace, qui eſt du 2. de Juillet: „Quand par reconnoiſſance & par devoir je ne ſerois pas attaché d'un noeud tout particulier à Votre Eminence, comme fils d'un de ſes plus redéva-

„bles & de ſes plus humbles Serviteurs; je „ne laiſſerois pas de lui devoir dédier plûtôt, „qu'à tout autre, ce Recueil des Oeuvres de „mon Pere, qu'on a imprimé pendant les dif- „ferens voiages, qu'il a été obligé de faire à „la ſuite de la Cour; ne fût-ce que de peur „de contrevenir à ſes bonnes inſtructions, „dont la principale a toûjours été de me pro- „poſer Vôtre Eminence pour le but de mes „ſervices, & pour la fin de toutes mes penſées.

„Et puis Monſeigneur, le rang, que Vous „tenés dans l'Etât, l'obligeant de vous rendre „compte des emplois, qu'il a eus tant auprès „du Roi qu'auprès de Monſieur, pourrois-je „mieux faire, que de Vous préſenter cette „nouvelle Edition, qui comprend une partie „de ce qu'il a pû contribuer à leur ſervice? „A la vérité, Monſeigneur, la plûpart de ces „Ouvrages étant déjà à Vous, & aiant vû le „jour ſous les heureux auſpices de Vôtre „Nom, peut-être pourra-t-on dire, que je me „devrois paſſer de les offrir une ſeconde fois „à Vôtre Eminence; & qu'il ſemble, que ce „ſoit lui vouloir faire deux préſens d'une mê- „me choſe, & lui donner ſon propre bien. „Mais, Monſeigneur, quand je conſidére, „que Dieu même à qui appartient tout ce qui „eſt au monde, ne laiſſe pas néanmoins de

„ſouffrir, que nous lui en faſſions des offran-
„des, & de trouver bon, que ceux, qui ſe ſont
„conſacrés à lui par des voeux particuliers,
„lui réitèrent tous les ans, en les renouvel-
„lant, le préſent, qu'ils lui avoient déjà fait de
„leurs perſonnes; Cela me fait eſperer - - - - -„

Le reſte ne contient que des Eloges de ce grand Miniſtre. Outre cela on ne trouve aucune particularité ſur les Ouvrages de cet Auteur.

La ſeconde Edition fut réimprimée à Paris chés le même Auguſtin Courbé en 1656. auſſi en 2. Volumes in folio.

Le titre porte, qu'elle a été revüe, corrigée & augmentée. On y trouve la même Dédicace & rien de plus. La troiſiéme chez le même Libraire eſt de l'année 1662. & contient 3. Volumes in folio. C'eſt encore Mr. l'Abbé le Vayer qui la publiée & dédiée au Roi Louis XIV. L'Editeur dit dans cette Dédicace:
„Que l'heureuſe conjoncture de la Naiſſance
„de Monſeigneur le Dauphin lui avoit fait ve-
„nir l'idée d'offrir au Roi les Oeuvres de ſon
„Pere d'autant plus, qu'il y avoit à la tête de
„ce Recueil un Ouvrage qui porte ſon nom,
„& qui fut fait, il y a plus de vingt ans pour S.
„M. lorsqu'elle le portoit Elle même, & que
„ſon Pere aiant voulu alors donner le modèle
„d'un Prince parfait, il avoit fait heureuſe-

„ment par avance le craïon de S. M.“ Il poursuit & dit: „que même ſans cette raiſon il „n'avoit pû ſe diſpenſer de conſacrer au Roi „ces ouvrages, qui avoient eu dans leur origine une particuliére rélation à S. M.

Enfin Louis Bilaine, Libraire de Paris en donna une nouvelle Edition en 1669. & l'augmenta de pluſieurs petits traités qui avoient été imprimés jusques-là ſéparément. Elle eſt en 15. petits volumes in 12mo & les augmentations s'y trouvent depuis le 13éme jusqu'au dernier Volume. Outre cela elle n'a ni autre Dédicace, que la derniere Edition in fol. ni Préface, ni Avertiſſement de l'Editeur.

Il eſt à remarquer que Jean Guignard, Libraire de Paris, a pris cette même Edition, ou plûtôt le même livre, & n'y a changé autre choſe que le Titre, en y mettant ſon nom & l'année MDCLXXXIV.

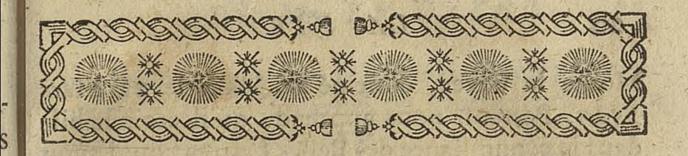
C'eſt ſur cette petite Edition de 1669 que la nôtre eſt imprimée, & nous nous flattons, qu'elle ſera reçuë auſſi favorablement que l'ouvrage politique de Mr. Hume, que nous avons publié la Foire derniére. Les ſoins que nous nous ſommes donnés, autant que peut humainement le permettre une premiére entrepriſe dans ce goût, & plus encore la belle Imprimerie, que S. E. Monſeigneur le Premier Miniſtre

Comte de Bruhl vient d'établir à Pforten, contribuent beaucoup à ces eſperances. Nous oſons du moins promettre, que nous n'omettrons rien de ce qui dépendra de nous, pour rendre cette Edition la plus complette de toutes, & il nous ſera d'autant plus aiſé de l'effectuer, que nous avons ſous les yeux l'avis d'un Parent de nôtre Auteur, qui eſt Mr. de Boutigny, dont nous avons parlé ci deſſus, & duquel nous tenons une liſte de tous les écrits de Mr. de la Mothe le Vayer.

Comme nous publierons ces Ouvrages par Volumes détachés, nous en donnerons les raiſons avant chacune des piéces, qui y ſeront miſes, par un Avertiſſement ſemblable à celui-ci. Le premier Volume, qui eſt diviſé, comme tous les autres en deux Parties, commence par la vie de nôtre Auteur, qui a été redigée par Mr. le Ch...... C......... D. M....

La premiére Partie ne contient autre choſe que le livre de l'Inſtruction de Monſeigneur le Dauphin. Peut-être que cet Ecrit a été déja imprimé ſéparément du tems du Cardinal de Richelieu.

Nous n'en ſaurions rien dire de certain. Ce qui eſt plus ſûr, c'eſt que ce livre, ſuivant le jugement des Savans, eſt une des meilleures productions de nôtre Auteur.



ABREGÉ DE LA VIE
DE MONSIEUR
DE LA MOTHE LE VAYER
de l'Academie Françoiſe,
Précepteur de Philippes de France Duc d'Anjou,
& enſuite du ROI LOUIS XIV.

Les perſonnes qui aiment par goût les ſciences & les beaux arts, ſe font toûjours un plaiſir de connoître ceux qui les ont cultivés. Celles qui veulent paroître y être initiées, ne manquent guères de montrer le même empreſſement.

Pour peu qu'on ait de diſcernement, l'on n'héſite guéres à deviner les motifs des unes & des autres. Nous avons crû obliger les deux partis en leur donnant un détail abregé de la vie du ſavant Auteur des Oeuvres, dont on donne une nouvelle Edition.

François de la Mothe le Vayer naquit à Paris en 1588. Jl tiroit ſon origine d'une Famille du Mans, qui ſûrement étoit déjà diſtinguée par le mérite & par les emplois. Son Pere Félix de la

Mothe le Vayer, étoit né au Mans le 22. Mars 1547. Perrault nous apprend, qu'il étoit habile dans la connoiſſance des Belles Lettres, qu'il avoit appris dans ſa jeuneſſe les langues ſavantes, & qu'il s'étoit donné à la Jurisprudence Civile & Canonique & aux Mathématiques.

Comme il paſſoit outre cela pour excellent Orateur, & pour bon Poëte, le même Auteur obſerve très judicieuſement, qu'il n'eſt pas étonnant, qu'il ait donné naiſſance à un Fils d'un grand mérite.

A la vérité, cette conſequence n'eſt pas ſi générale, que de tout tems elle n'ait été ſujette à bien des exceptions.

Une preuve plus convaincante du mérite diſtingué de Felix de la Mothe le Vayer, c'eſt, qu'il fut appellé à Paris pour y être Conſeiller du Roi & Subſtitut du Procureur Général au Parlement. Dans cette Capitale il étoit ſans doute plus à portée de donner à ſon Fils cette Education, dont les Succès lui ont fait tant d'honneur. Jl mourut la nuit du 25. ou 26. Septembre 1625. agé de ſoixante & dix huit ans.

François de la Mothe le Vayer ſuccéda à ſon Pere dans la charge de Subſtitut du Procureur Général au Parlement de Paris. Quoiqu'il fut très verſé & profond dans la Jurisprudence tant Civile que Canonique, & qu'il eût certainement tous les talens qu'exige un Poſte auſſi honorable & auſſi difficile, & que même il l'ait exercé aſſés long tems, on ſeroit tenté de ſoupçonner, que ce n'étoit pas là ſa véritable vocation. La quantité des ouvrages, qu'il nous a laiſſés, le témoignent & nous ſont en même tems

une forte preuve, que ſa jeuneſſe n'avoit point été négligée, & qu'il n'avoit pû donner dans aucun dérangement conſidérable.

Jl avoit pour la Jurisprudence & pour le parti de la Robe des exémples vivans, tant dans la perſonne de ſon Pere, que dans toute ſa Parentée, ainſi qu'il étoit pour ainſi dire, entouré de la Robe. Jl nous ſuffira, pour apuïer cette conjecture, de rapporter ce qu'en dit un Ecrivain en 1682. Nous le citons avec d'autant plus d'empreſſement, que nos lecteurs y verront en même tems des traits, qui peignent bien le diſcernement & la bonté d'un grand Roi, qui aime les lettres, qui encourage & protége ceux qui les cultivent. Voici comment il s'exprime: *Mercure galant. Mars 1682*

Le choix qu'on fait tous les jours des perſonnes les plus diſtinguées par des grandes qualités pour leur confier les affaires importantes, nous fait voir depuis long tems, qu'il ſuffit d'avoir du mérite, pour être parfaitement connû de S. M. & pour parvenir aux plus grands emplois. C'eſt ce qui vient encore de paroître en la perſonne de Mr. le Vayer de Boutigny, Maître des Requêtes, nommé à l'Intendance de Soiſſons, ſans qu'il ait donné aucune marque de la ſouhaiter. On peut même dire, qu'il l'a acceptée avec peine. On lui a donné quinze jours pour en écrire à Madame ſa femme, qui eſt au Maine; après quoi on lui a marqué de la part du Roi, que s'agiſſant du ſervice de l'Etat, il ne falloit pas qu'il balançât davantage. Ce refus marque mieux la juſtice du choix de S. M. & le mérite de ce nouvel Intendant, que tout ce que j'en pourrois dire.

Il eſt fils de Mſr. le Vayer Lieutenant Général du Mans, qui fût choiſi par Mr. le Cardinal de Richelieu pour l'Intendance d'Artois. Le choix de ce Miniſtre fait ſon éloge. Il ſemble, que le ciel ait voulu combler ſa famille de bénédictions. Elle eſt des plus grandes, & tous ſes enfans ont eu en partage beaucoup de ſavoir, de mérite & d'honnêteté. Son fils ainé, qui ſuccéda à ſa charge, mourût fort jeune, & laiſſa un fils unique, qui eſt Mr. le Vayer Conſeiller au grand Conſeil, qui nous eſt une preuve vivante, que la vertu & le mérite ſont héréditaires dans cette maiſon . . . . . . Son ſecond fils eſt encore aujourd'hui Lieutenant Général du Mans, & le troiſiéme eſt Mr. le Vayer de Boutigny, à qui l'on vient de donner l'Intendance de Soiſſons. Tous les peuples de ce Païs-là en ont une extrême joye: car on ſait partout, qu'il joint une exacte probité & une pieté très exemplaire au profond ſavoir & au grand amour qu'il a pour la Juſtice. Il eſt le recours des affligés & des opprimés, & rien ne lui manque de tout ce qui peut former un digne & grand Magiſtrat. Je ne vous dis rien de Mr. l'Abbé le Vayer, Aumônier de la Reine Mere, & Grand Doyen du Mans. Vous ſavés que l'illuſtre Mr. de la Mothe le Vayer étoit Couſin de ceux-ci, auſſi bien que Mr. le Vayer aujourd'hui Préſident à Mortier à Metz.

Quelque application que Mr. le Vayer ait donné à la Jurisprudence, il s'en faut de beaucoup qu'il s'y livrât tout entier; ſon Génie étoit trop vaſte; auſſi ne ſuivit-il point à l'aveugle & en eſclave la route ordinaire des études, ſur tout de celles des Colleges.

„La ſcience des plus ſavans Hommes ſe renfer-
„me ordinairement dans la connoiſſance de ce
„qu'ont fait, ou de ce qu'ont dit les Grecs & les
„Romains. Ils regardent le reſte du monde peu
„digne d'être conſideré, perſuadés que la valeur,
„la ſageſſe, & toutes les vertus imaginables ne ſe
„rencontrent en quelque ſorte de perfection, que
„parmi ces deux peuples.“ Nous avons jugé à
propos de ne pas retrancher ce préambule de Per-
rault, anfin de mettre nos lecteurs mieux au fait
du caractère de nôtre auteur, & qu'on puiſſe par
là être plus en état de juger de l'uſage, qu'il a fait
de ſon tems, dès les premiéres années, de ſes étu-
des & jusqu'à ce que ſon rare mérite ait commencé
de briller & de lui donner à bonne heure un rang
diſtingué parmi les Savans du premier ordre. „La
„Mothe le Vayer, continuë ſon hiſtorien, n'a pû *Perrault.*
„ſouffrir des bornes ſi étroites à ſon érudition. *Hommes*
„Après s'être rempli de tout ce qui s'eſt fait & de *illuſtres.*
„tout ce qui s'eſt dit dans l'ancien monde, il n'a
„connu aucune nation ſur la terre, dont il n'ait en-
„trepris de ſavoir le génie, les mœurs & les cou-
„tûmes; en un mot, il a voulu connoître le mon-
„de entier. Jl a vû, & enſuite nous a fait voir,
„qu'il n'y a point de penſée, de ſentiment & de
„coûtume, ſi étrange & ſi abſurde qu'elle puiſſe
„être, qui ne ſoit tenuë & établie dans quel-
„que païs d'une étenduë conſidérable.“ Pour
un Génie auſſi vaſte, les bornes de la Jurispru-
dence & même de la Magiſtrature du premier ordre,
étoient certainement trop étroites. Ou qui ſait,
ſi Philoſophe, comme il l'étoit, il n'en aura pas

ſenti les inconvéniens & trouvé le fardeau trop peſant? l'on a beau revêtir du nom de dignité les emplois les plus diſtingués; il n'en reſte pas moins vrai, qu'à les bien nommer, ce ſont des charges; les Auteurs les appellent indifféremment *munera* & *onera*.

Enfin Mr. le Vayer ſe démit de ces peſantes dignités de la Robe & de la Magiſtrature; il renonça à cette charge, qu'il avoit heritée de ſon père, & il s'en défit pour n'avoir d'occupation que ſes études. Alors livré à lui même, il lui fut ſans doute plus aiſé de ſe répandre dans les compagnies choiſies, & ſur tout parmi les gens de lettres. Pour juger ſainement de ſon caractère, de ſes mœurs, de ſa conduite & ſur tout de ſon immenſe érudition, l'on n'a qu'à lire ſes ouvrages.

Bien entendu que certains lecteurs n'interpreteront pas ceci à toute rigueur; rien ne ſeroit ſi précaire qu'un pareil jugement; ſur tout à l'égard d'un Savant de cet ordre & qui avoit tant lû & tant écrit. Il ſemble nous prévenir lui même à cet égard dans un de ſes ouvrages où il dit: *que les plus grands Auteurs ont beſoin d'être interprétés favorablement*, & il ajoûte *les livres d'un homme ſont à mon ſens de fort mauvais garans de ſes inclinations & je n'ai jamais crû, qu'on pût former un bon jugement des mœurs d'une perſonne par ſes écrits.*

La quantité d'ouvrages, que nous avons de lui, la varieté, les différens ſujets, ſans compter qu'il y en aura eu beaucoup, qui n'auront pas été imprimés, & qui n'avoient pas été travaillés à ce deſſein, tout concourt à nous prouver, qu'il a toûjours

été extrêmement appliqué, & que ſous un Pere auſſi attentif, on ne peut guéres lui imputer, comme nous l'avons déjà dit, que quelques legères diſſipations, qu'entrainoient ſon âge & ſon ſiécle. Pour donner à cette aſſertion un plus grand jour, nous n'avons qu'à rapporter ce que dit de lui l'Hiſtorien de l'Academie Françoiſe. *Si l'on examine la quantité & la qualité de ceux, qu'il a mis au jour, on ne croira pas, qu'il ait pû avoir quelque autre occupation dans tout le cours de ſa vie. Il a tout embraſſé dans ſes écrits; l'ancien, le moderne, le ſacré, le prophane; mais ſans confuſion; Il avoit tout lû, tout retenu & fait uſage de tout. Si quelque, fois il ne tire pas aſſés de lui même pour ſe faire regarder comme auteur original, du moins il en tire toûjours aſſés, pour ne pouvoir être traité de copiſte ou de compilateur, & ſa mémoire, quoi qu'elle brille par tout, n'efface jamais ſon eſprit.* Pelisson.

C'eſt à dire, à parler ſans préjugé, qu'à force d'avoir tout lû, tout retenu, j'entends lû avec attention, avec discernement, & aiant la mémoire extrêmement heureuſe, tout ce qu'il avoit lû, s'étoit pour ainſi dire identifié & tourné en aliment & en ſubſtance dans ſon eſprit & étoit devenu ſien; on le voit par le tour aiſé qu'il donne à tout ce qu'il dit; & l'on peut en même tems rémarquer ſa modeſtie & ſa candeur par l'attention ſcrupuleuſe avec laquelle il cite les Auteurs, ce qui eſt au de là de ce qu'on pourroit exiger pour écarter tout ſoupçon ou tout reproche de copiſte & de compilateur.

Pour peu qu'on ſoit au fait de l'Hiſtoire de France, on ne ſauroit disconvenir que Mr. le

Vayer ne ſe ſoit trouvé ſur la ſcène dans les tems les plus orageux & les plus difficiles. Il eſt rare que les Minorités ſoient bien tranquilles.

Peut être que quelques uns de nos lecteurs ne nous ſauront pas mauvais gré, de leur rappeller des époques de ce tems-là, qui regardent en quelque façon nôtre auteur, pour aider à leur mémoire & en même tems leur rappeller, que tout éloigné qu'il affectât d'être des affaires de Cour, èlles ne laiſſoient pas d'avoir quelque influence ſur ſa conduite ou ſur ſes discours. L'air du tems influe ſouvent ſans qu'on s'en apperçoive. Mr. le Vayer né en 1588. avoit 22. ans, lorsque le bon Roi Henri IV. fut aſſaſſiné en 1610. Louis XIII. fut déclaré Majeur en 1614. & marié avec Anne d'Autriche de la branche d'Eſpagne en 1615. Richelieu Evêque du Luçon fut fait Sécretaire d'Etât en 1616. par la protection du Maréchal d'Ancre, qui avoit beaucoup de crédit auprès de la Reine Mere, Marie de Medicis, & duquel il abuſa.

En 1619. la Reine Mere ſe ſauva de Blois à Angoulême : Le Duc de Luynes fit revenir d'Avignon l'Evêque de Luçon ; celui-ci perſuada à la Reine Mere de ſe raccommoder avec le Roi ; leur entrevuë ſe fit en Touraine. Cependant cette Reine inſpirée par Richelieu, qui vouloit ſe rendre néceſſaire, remuoit toûjours, & donnât bien de la peine au Roi & à ſon Miniſtère, on promit en 1620. par le Duc de Luynes à Richelieu le chapeau rouge, & la Reine Mere, enſuite de quelque accommodement plâtré, entre en 1623. au Con-

ſeil, mais à condition que l'Evêque du Luçon n'y entrera pas. Enfin en 1624. Richelieu, qui avoit été introduit par le Favori d'Ancre, eſt fait Cardinal par le moien du Favori Luynes & par la protection de la Reine Mere, entre au Conſeil. Il y a des diſputes pour la préſéance. Un génie auſſi vaſte & entreprenant que l'étoit Richelieu, ne pouvoit manquer d'ennemis & d'envieux, mais de l'autre côté il avoit auſſi quantité d'amis. Sa grande capacité dans le maniement des affaires, les manieres polies, & ſur tout la protection générale qu'il accordoit aux Savans, le ſoûtenoient toûjours, & le firent parvenir au plus éminent degré, où il pouvoit aſpirer. Nous avons été obligés de dire ici quelque mot de ce grand Cardinal d'autant plus, qu'il étoit le Mécène de nôtre Auteur, qui lui étoit en revanche véritablement attaché. Cependant il ne s'eſt aucunement mêlé dans les troubles & les agitations de la Cour. Entiérement livré aux lettres, il n'étoit occupé que de ſes études, ou s'il ſe livroit un peu au dehors, ce n'étoit que dans des compagnies choiſies. Il avoit près de cinquante ans, lors qu'il publia le premier de ſes écrits ; à la quantité qui nous en reſte, il eſt bien naturel de préſumer, qu'il y en avoit déjà bon nombre de prêts; apparemment il ſuivoit le conſeil, que lui avoit donné le Pere Sirmond la premiere fois qu'il le vit, à ce que nous apprend Mr. Patin, qui le tenoit de Mr. Huet. Ce ſage & docte vieillard qui étoit plus que nonagenaire lui dit : „ne vous preſſés pas de rien „donner au Public ; il n'y a rien dans les ſcien-

„ces qui n'ait ſes coins & ſes recoins, où la vuë „d'un jeune homme ne perce pas; attendés que „vous aiés cinquante ans ſur la tête pour vous faire „auteur.“ Par précaution celui que nous citons ajoute: „Il ne s'agit pas ici des Orateurs, encore „moins des Poëtes; leur objet demande qu'ils pro- „fitent du tems où l'imagination a toute ſa force.“

Dès l'année 1623. nous voions, que ſa rare réputation étoit ſi ſolidement établie qu'on le plaçoit déjà parmi les Savans les plus renommés. L'Abbé de Villeloin avoit mis en françois un abregé de l'hiſtoire Romaine pour favoriſer l'étude de Mr. le Duc de Rételois, fils du Duc de Nevers. Jl nous dit, *que ce Prince avoit le naturel beau & l'eſprit plus fin qu'il ne paroiſoit: Mademoiſelle de Gournai étoit un de ſes grands divertiſſemens, & quoi qu'il fut d'une humeur aſſés galante, ſi eſt-ce qu'il n'y avoit point de Dame qu'il n'eut quittée pour entretenir celle-ci* . . . .

Cette bonne Fille avoit l'ame candide & généreuſe. Sa beauté étoit plus de l'eſprit que du corps: elle ſavoit forces choſes, qui ne ſont pas ordinaires aux perſonnes de ſon ſexe. Il en eſt encore aujourd'hui à qui ce portrait ne conviendroit pas mal - - - *Pluſieurs Savans Hommes la viſitoient auſſi fort ſouvent & la bonne Demoiſelle comptoit au rang de ſes meilleurs amis Mr. de la Mothe le Vayer. Mr. le Préſident Oger* . . . .

En cette même année 1634. les Savans, qui formerent le premier projet de l'Academie Françoiſe, s'aſſembloient déjà reguliérement. Le grand Miniſtre, qui malgré les embarras du Cabi-

net ne négligeoit rien de ce qui pouvoit concourir à illuſtrer le Regne de ſon Maître, & qui étoit Protecteur déclaré & connoiſſeur du vrai mérite, les honora d'une faveur toute ſinguliere.

Leur ſocieté fut établie en 1635. Ils eurent bien des obſtacles à eſſuïer, mais ils les ſurmonterent, & les lettres patentes pour la fondation de l'Academie Françoiſe accordées en Janvier 1637. furent enfin enregiſtrées le 10. Juillet . . . . Le nombre de Quarante ne fut pas d'abord complet. Cette année fut heureuſe à la France par bien des évenemens que nous offrent ſes Hiſtoriens. La ſuivante 1638. ne fut pas moins remarquable. Le 5. de Septembre le Ciel accorda au Roi & aux voeux de toute la France le Dauphin depuis le Grand Louis XIV.

Mr. le Vayer tenoit déjà depuis long tems un rang trop diſtingué parmi les Savans, pour qu'on pût ſoupçonner qu'il eût été négligé par le Cardinal. Mais Mr. le Vayer avoit trop de mérite pour n'avoir pas des envieux & des ennemis ; le Cardinal avoit auſſi les ſiens. A la Cour il eſt ſouvent dangéreux, & ſur tout dans des tems difficiles, d'être eſtimé, ou d'être créature du Miniſtre. Le Vayer ſurmonta tous ces obſtacles, ou plûtôt ils ne pûrent atteindre jusqu'à lui. Le nombre des Académiciens, comme nous l'avons déjà dit, n'étoit pas complet. *Mr. Bardin & Mr. du Chatelet moururent preſque en même tems & laiſſerent deux nouvelles places vacantes. On répara cette double perte en recevant Mr. Bourbon & Mr. d'Ablancourt. Il mourut encore environ ce tems-là deux au-*

Hiſtoire de l'Academie Françoiſe.

tres Académiciens, Mr. Habert, Commiſſaire des Guerres & Mr. de Meziriac. On reçut enſuite & en même jour Mr. Eſprit & Mr. de la Mothe le Vayer. Le ſort les rangea, comme je viens de les nommer. Et enfin pour remplir la ſeule place, qui reſtoit du nombre de quarante, on propoſa dans la même aſſemblée Mr. de Priézaz, Conſeiller d'Etât, qui fut reçû huit jours après. Voilà ce que nous en dit l'hiſtoire de l'Academie. Elle le met déjà ſur le Regiſtre dès le 21. Mars 1638. & comme elle ne rapporte ſa reception, qu'au 14. Fevrier 1639. & que d'ailleurs il y a toûjours un certain intervalle entre la propoſition & l'admiſſion, ne ſeroit-on point aſſés bien fondé pour ſoupçonner, que durant cet eſpace les eneenmis de Mr. le Vayer auront tâché de former des cabales pour empêcher ſa réception? En ce cas ſon mérite ne pouvoit qu'en recevoir un nouveau relief. Comme à ſa réception le nombre des Academiciens n'étoit pas complet, & qu'il ne le fut que par celle de Mr. de Priézaz, il paroit que Balzac eſt un peu trop rigide, lors qu'il dit: „J'obſerve en paſſant que Mr. „Moreri ſe trompe, quand il dit, que la Mothe „le Vayer fut des premiers, que l'on reçut dans „l'Academie Françoiſe, cela ne ſe doit point dire „d'un homme qui fut élu à la place d'un Acade„micien mort.“

Jl eſt aſſés naturel de regarder comme des premiers tous ceux qui ſont ſur les Regîtres, avant que le nombre ſoit complet; l'on pourroit même dire en un ſens, que Mr. de Priézaz fut du nombre des premiers, puisque ce fut par ſon admiſſion

miſſion que le nombre fut complet, pour la premiere fois.

Quelque décidé pourtant que fût le goût de nôtre Auteur pour la retraite, ſon admiſſion à l'Académie, toute flatteuſe qu'elle étoit, ne laiſſoit pas de lui dérober bien du tems, qu'il auroit plus volontiers emploié à compoſer des ouvrages, ou à relire & retoucher ceux qui étoient déjà compoſés. Mr. Patin obſerve, que jusqu'à l'année qu'il mourut, il fut en état de ſatisfaire pleinement ſa plus forte paſſion, qui étoit d'écrire des livres, *il faut convenir*, ajoute-t-il, *que ceux, qu'il fit dans un âge décrépite devoient le faire trouver jeune dans ſa façon de penſer.*

L'on en jugera mieux ſur ce qu'en dit Mr. Perrault dans les hommes illuſtres du dernier ſiécle. Après avoir dit, auſſi bien que Moreri, que Mr. le Vayer a été un des premiers, qui a été reçû à l'Academie Françoiſe lors de ſon établiſſement, il ajoute „les ouvrages, qu'il a compoſés & qui ſont „d'un nombre prodigieux, ſont dans les mains de „tout le monde, & ont été recueillis en trois Vo„lumes in folio & en quinze petits in 12mo. „Jl n'y a presque point de matiere de celles „qui méritent l'attention & l'examen d'un homme „de lettres, & particuliérement de queſtions de „Morale, dont il n'ait écrit, & ſur lesquelles il „n'ait rapporté presque tout ce qui a été dit par „les anciens & les modernes. On le regarde com„me le Plutarque de nôtre Siécle, ſoit pour ſon „érudition qui n'a point de bornes, ſoit pour ſa „maniere de raiſonner & de dire ſon ſentiment

„toûjours fort éloignée de l'air décisif des Dogma-
„tiques."

Quoiqu'il aimât beaucoup la tranquillité, ainsi que la plûpart des Gens de lettres. La retenuë, dont il faisoit profession, ne laissa pas d'essuïer une legère alteration. L'Académie dès son établissement s'étoit attachée à polir, à fixer, à reformer la langue Françoise. Mr. le Vayer avoit déjà un bon nombre de ses ouvrages, auxquels il avoit travaillé dès long tems. Il ne vit pas volontiers, qu'un Etranger, un Gentilhomme Savoyard, Mr. de Vaugelas de la Famille des Barons de Peroges, qui tient encore aujourd'hui un rang distingué à Annecy, eut publié ses remarques sur la langue Françoise; en les adoptant il se voioit dans une espèce de nécessité de repasser tout ce qu'il avoit écrit, d'y faire bien des changemens & des corrections, soit pour le style, soit pour les expressions, soit pour l'Ecriture; & de la même maniere on a beau déclamer contre ceux, qui les premiers changent quelque chose à l'orthographe; elle est l'image des sons & elle change comme eux, à la vérité un peu plus lentement „Mr. le Vayer
„ne put s'empêcher d'écrire contre ces Remarques
„non seulement plusieurs lettres, mais un Volu-
„me entier, où il se plaint fortement de la con-
„trainte & des entraves que Mr. de Vaugelas don-
„ne au Stile de tous les Ecrivains par ses Remar-
„ques, qu'il prétend être pour la plûpart ou faus-
„ses ou inutiles. Quoique Mr. de Vaugelas ait
„eu une très grande raison de s'opposer à la cor-
„ruption du langage & aux vicieuses façons de

„parler, ou qui n'étoient plus dans le plus bel „uſage, ou que le mauvais uſage introduiſoit. „Mr. de la Mothe le Vayer ne pût ſouffrir qu'un „nouveau venu lui fit des leçons & lui donnât des „ſcrupules ſur une infinité de Dictions & de phra-„ſes, dont il ſe ſervoit hardiment, & ſur les-„quelles il vivoit dans le plus grand repos du „monde, de même que la plûpart des meilleurs „Ecrivains de ſon tems.“

Jl reſſembloit, continuë le Savant que nous copions „à ces bons Religieux, qui accoutumés „à leur ancienne diſcipline un peu relachée, ne „peuvent ſouffrir, quoique d'ailleurs fort bons „Religieux, qu'on vienne les reformer & les rédui-„re à un genre de vie plus régulier & plus auſtère. „Auſſi eſt-il arrivé, que malgré toutes les plaintes, „que lui & pluſieurs autres ont fait contre les Re-„marques de Vaugelas, elles ont été reçuës avec „un applaudiſſement univerſel, & que tous les „Ecrivains, qui ſont venus depuis, les ont ſoigneu-„ſement obſervées, à la reſerve d'un très petit „nombre, que l'uſage a abolies.“ *Hiſt de l'Academie.*

L'hiſtoire de l'Académie parlant de cette guerre litteraire de Mr. le Vayer contre Mr. de Vaugelas, s'en exprime en ces termes „le premier (des ou-„vrages de Vaugelas) eſt ce volume des Remar-„ques ſur la langue Françoiſe contre lequel Mr. „de la Mothe le Vayer a fait quelques obſerva-„tions & qui depuis peu a auſſi été combattu par „le Sr. Dupleix; Mais qui au jugement du Public „mérite une eſtime très particuliére. Car non „ſeulement la matiére en eſt très bonne pour la

„plus grande partie, & le Stile excellent & mer„veilleux, mais encore il y a dans tout le corps „de l'ouvrage je ne ſai quoi d'honnête homme, „tant de franchiſe, qu'on ne ſauroit presque s'em„pêcher d'en aimer l'auteur.“

C'eſt ſans doute ce caractère d'honnête homme, cette franchiſe, qui peint ſi bien le caractère de la Nation de Mr. le Vaugelas, joint à la délicateſſe de ſon eſprit, & à la pureté de ſon langage, qui fit, que lorsque pour rendre le Dictionnaire de l'Academie plus correct on commença par y lire & conſulter les livres les plus célebres dans la langue Françoiſe & parmi les premiers l'on conte Amyot, Montagne, du Perron, & ceux de Mr. de Sales, Evêque de Geneve, qui depuis a été inſcrit dans le catalogue des Saints, & dont les illuſtres neveux ſont auſſi établis à Annecy, Reſidence des Evêques de Geneve.

Quelque occupé que fut Mr. de la Mothe le Vayer à la compoſition de ſes livres qui exigeoit un travail immenſe & aſſidu, il ne vaquoit pas moins aux occupations, que l'Académie exigeoit de lui; il n'en étoit pas moins répandu dans un certain monde choiſi; Alors le rôle d'un Savant devoit être difficile & épineux. La France, ſur tout la Cour, étoit dans un trouble continuel. Auſſi peut-on dire, que la Cour étoit un des livres qu'il étudioit le plus & avec le plus d'attention, & cela lors même qu'il en marquoit un grand éloignement; l'on peut voir dans ſes oeuvres quelle origine ou étimologie il donne au mot latin, qui déſigne la Cour; à l'occaſion des Vents,

que certains prétendus ſorciers vendent en Norvegue; Il dit, qu'il en eſt de même à la Cour, & il ajoute: *Aula* une grande ſale, un veſtibule, la cour d'un Prince, ce mot vient du grec ἀυλὴ, inſtrument à vent, flutte, d'où eſt formé ἀυλητής, joueur de flûte; ou bien de ἄυλος, d'où viennent *Aulon*, *aulos*, flute, inſtrument à vent, & *aulus* eſt un poiſſon, ainſi nommé *à tubae ſimilitudine*, quæ Græcè dicitur ἄυλος. *Auſſi pour y bien guider ſa barque, un Pilote en doit parfaitement connoître les vents.* L'on peut néanmoins conjecturer que l'étude de la Cour n'étoit rien moins que l'objet favori de Mr. le Vayer. Noïé, pour ainſi dire ou abſorbé dans la lecture & dans la compoſition des ſes ouvrages, il n'étoit guères poſſible, qu'il fut Courtiſan aſſidu: Mais ſa réputation étoit trop étenduë, pour qu'il n'y fut pas connû.

Dire qu'un Savant, ſur tout un Savant de l'ordre de Mr. de la Mothe le Vayer eſt connu à la Cour, c'eſt à coup ſûr annoncer une connoiſſance bien vague, peut-être bien équivoque: ſurtout ſi nous faiſſons attention qu'alors la Cour étoit toute partagée. Mr. le Vayer eut ſes approbateurs & ſes Cenſeurs à la Cour comme à la Ville. Pour mettre nos Lecteurs à portée d'en juger avec plus de juſteſſe & moins de partialité, nous nous contentons de rapporter ce qu'en diſent les auteurs contemporains. Le Lecteur ne s'attend pas ſans doute à trouver que ceux qui ont écrit ſur Mr. de la Mothe le Vayer aient presque tous à l'uniſſon parlé à ſon avantage. Jl étoit ſavant & même du premier ordre & en tout genre, ſes mœurs dans le fond étoient ſans repro-

che, il étoit vû de bon oeil, & recherché dans les meilleures compagnies ; il étoit estimé du Ministre ; celui-ci qui étoit vraiment connoisseur le destinoit à l'Instruction du Roi. En voilà bien plus qu'il n'en faut pour lui avoir suscité des envieux, des jaloux, des ennemis : aussi firent-ils tous leurs efforts pour le faire passer pour un homme sans réligion. Nous laissons au Lecteur à en juger sur la suite de ce discours. Les auteurs que nous avons sous les yeux, débutent par parler de lui comme Précepteur, ou du moins destiné à être Précepteur du jeune Roi Louis XIV. ou du Duc d'Anjou, de là ils rétrogradent pour amener le peu qu'ils disent de ce grand Homme.

Jl étoit membre de l'Academie. Le Dauphin étoit né en 1638. le Duc d'Anjou, qui fut depuis Duc d'Orleans naquit en 1640. le 21. Decembre. Mazarin entroit sur la scène. La Reine Mere Marie de Medicis mourut à Cologne le 3. Juillet 1642. agée de 68. uns, & Richelieu subit le même sort dans son Palais à Paris à l'age de 58. ans ; ainsi Mr. de la Mothe le Vayer perdit avec lui un Protecteur d'autant plus solide, qu'il étoit connoisseur. Le même jour de la mort du Cardinal de Richelieu, le Roi fit entrer dans son Conseil le Cardinal Mazarin, & après avoir déféré la Régence à la Reine & déclaré le Duc d'Orleans Lieutenant Général du Roi Mineur, il mourut le 24. May.

Louis XIV. commença donc de regner à l'age de cinq ans, sous la tutelle de la Reine sa Mere. Jl eut d'abord pour Gouverneur le Marquis de Villeroi, & pour Précepteur l'Abbé de Beaumont,

connu ſous le nom de Péréfixe, depuis Archevèque de Paris. Jl y a toute apparence, que pour ce dernier emploi Mr. de la Mothe le Vayer avoit été mis ſur les rangs; il n'eſt pas difficile de pénetrer, qu'il ſe trouva à la Cour des gens officieux, qui ne manquèrent pas de prétextes auprès de la Reine pour détourner ce choix. On jugera mieux de ceci par la citation de Moreri. „Quand il fut „queſtion, dit-il, de donner un Précepteur au „Roi, on jetta principalement les yeux ſur Mr. de „la Mothe le Vayer, comme ſur celui, que le Cardinal de Richelieu avoit deſtiné à cette charge, „tant à cauſe du beau livre qu'il avoit fait ſur l'éducation de Mr. le Dauphin, qu'eu égard à la „réputation, qu'il s'étoit aquiſe d'être le Plutarque de la France; Mais la Reine aiant reſolu de „ne donner cet emploi à un Homme marié, il fallut ſonger à un autre."

Le prétexte eſt ſi foible, qu'il eſt aiſé de voir, que les ennemis de Mr. le Vayer vouloient faire dire quelque choſe à la bonne Reine, & que cependant ils n'avoient rien à objecter contre lui, ſoit pour les moeurs, ſoit pour les talents. D'ailleurs il eſt rare, que ſous un nouveau Miniſtre l'on ſuive exactement le plan de celui, qui l'a précedé; chacun a ſes créatures. Ce poſte lui aiant manqué, il ne changea pas ſon train de vie, lorsque nous diſons *manqué*, ce terme ne doit être pris à la tigueur, puisqu'il n'eſt dit nulle part, qu'il l'eût ſollicité ni recherché, outre qu'il y en avoit encore d'autres ſur les rangs, & l'on ſait qu'il y en a eu plus d'un qui y ont été, & qui n'ont pû y tenir long tems; Dans de pa-

Naudé Dialogue de Mascurat p. 375.

reils emplois les appartemens sont marquettés de glace. Voici à cette occasion ce que dit un Auteur contemporain : „Aussi m'etois-je toûjours persuadé, qu'une des difficiles choses qui fut en „Cour, étoit le choix des Hommes : Mais je l'éprouvai entierement lorsqu'il fut question de „donner un Précepteur au Roi . . .

„La Reine n'en vouloit pas, qui fut marié, il „fallut songer à un autre, qui fut Mr. Aubert, „Abbé de St. Remy, Principal du College de Laon, „Professeur en langue grecque... mais ni lui ni „Mr. Gassendi ni Mr. Rigaud ne resisterent pas „aux intrigues de Cour. Mais quoiqu'il en soit, „la recherche particuliere, qu'on fit de ces Grands „Hommes témoigne asses que l'intention de la „Cour est toûjours bonne. A quoi, si elle ne réussit pas si souvent ni si facilement, qu'on le voudroit bien, il n'en faut attribuer la cause, qu'à ces „maudites intrigues, qu'à ces cabales & factions, „dont elle est toute pleine. Ne voins-nous pas souvent dans les maisons des particuliers, que les brigues & partis des serviteurs & servantes donnent „bien de la peine aux Maîtres & Maîtresses.

Maxima quæque domus
servis est plena superbis &c.

D'ailleurs Mr. le Vayer rappelle dans un endroit, que Lucien a dit, que ceux que les Dieux haïssoient, ils les faisoient Précepteurs. *Quem Dii oderint, fecerint Præceptorem.* Melanchton a traité cette matiére plus amplement dans une harangue *de miseriis Paedagogorum*, à l'occasion de Tanaquil le Fevre,

qui étoit ſavant, mais qui n'étoit pas riche. Cependant, quelque épineuſe que ſoit cette fonction, la regle n'eſt point ſans exception. Jl eſt toûjours glorieux & même, agréable de donner ſes ſoins à des jeunes Princes, ſur tout quand les exemples de ceux à qui ils doivent le jour, préviennent & appuient les inſtructions d'un Précepteur bien choiſi: Jl n'y a pas de doute que tout homme chargé de l'éducation ou de l'inſtruction d'un jeune Prince trouvera de grands ſecours dans les Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer. L'on y voit presque partout ſon but principal: un grand fonds de droiture, la réligion & les bonnes mœurs. Jl paroit même qu'il s'étudioit plus au fonds & à la ſolidité des ſentimens qu'à la tournure qu'il auroit pu leur donner en ſe gênant ou en poliſſant ſon ſtyle. Jl ſentit pourtant qu'il écrivoit pour le Public; & ce fut pour plaire à ce même Public qu'on voit qu'il eſſaia à la fin de retoucher ſon ſtyle. Sur quoi l'on peut voir ce qu'en dit Vigneul de Marville. „L'Académie le conſideroit comme un de ſes pre„miers ſujets, mais le monde le regardoit comme „un bourru, qui vivoit à ſa fantaiſie & en Philo„ſophe Sceptique.“ Jl a négligé de nous dire de quelle eſpèce étoit ce monde, dont il parle, il prévoioit apparemment, qu'il ne mourroit pas ſitôt, „ſa phyſionomie, continue l'auteur, & ſa „manière de s'habiller, faiſoient juger à quicon„que le voioit, que c'étoit un homme extraordi„naire. Jl marchoit toûjours, la tête levée, & „les yeux attachés aux Enſeignes des ruës par-où „il paſſoit;“ & c'eſt par cette raiſon, que Vigneul,

avant de le connoitre, le prenoit pour un aſtrologue.

A ces traits & à quelques autres que nous pourrons encore rapporter, il eſt aiſé de voir, qu'il en étoit de Mr. le Vayer, comme de bien d'autres perſonnages d'un mérite diſtingué, c'eſt à dire qu'il ne plaiſoit pas également à tout le monde. Jl avoit des envieux, il avoit des ennemis; dès qu'on en veut à quelqu'un il n'eſt pas difficile de lui trouver quelques défauts, il l'eſt encore moins de les groſſir, de les envenimer. Jl y a en vérité bien de la rigueur à juger d'un homme ſur des rapports, ſur quelques diſcours, qui peuvent lui être par fois échappés; il eſt des tems, des diſpoſitions, des ſituations, des circonſtances, où un homme n'eſt rien moins que ſemblable à lui même; il peut être quelque fois chatouillé ſelon les perſonnes avec qui il ſe trouve. Nous ne devons pas omettre la tournure que donnent à leurs diſcours les rapporteurs qui ſouvent y mettent aſſés du leur. Pour faire de ce grand homme un portrait plus reſſemblant, nous n'avons qu'à copier Mr. Bayle „Jl avoit, dit-il, plus d'érudition & „de lecture que la plûpart de ſes Confreres de l'A„cadémie, mais ils écrivoient presque tous plus „élégamment que lui." On pourroit regarder cette apoſtille comme une preuve qu'il y alloit tout rondement & que comme il écrivoit beaucoup, il n'y cherchoit pas tant de fineſſe; d'ailleurs cela ne fait rien à ſon caractère, & ce défaut n'eſt pas ſi rare qu'on pourroit le croire.

Dans le fond „c'étoit un homme d'une condui-

„te reglée, ſemblable à celle des anciens Sages. „Un vrai Philoſophe dans ſes mœurs, qui mépri-„ſoit même les plaiſirs permis, & qui aimoit paſ-„ſionnément la vie de Cabinet, à lire & à compo-„ſer des livres. Jl étoit grand Sceptique, & on „le ſoupçonna de n'avoir aucune Réligion.“ Et voilà le grand cheval de bataille de ceux qui ne ſavent plus que dire pour nuire à un Savant. Auſſi Bayle ajout-t-il, en citant Mr. l'Abbé d'Olivet ſavant integre & connoiſſeur „que le Pirrhonisme de „Mr. le Vayer ne s'étendoit pas aux vérités de la „Foi. Jl y a, continuë-t-il, beaucoup de pro-„fit à faire dans la lecture de cet Ecrivain & nous „n'avons point d'auteur François qui approche „plus de Plutarque que celui-ci.“ Pour mieux faire voir à quel point ſe laiſſe quelque fois emporter un écrivain, qui croit ſe donner du relief en aviliſſant le mérite, il s'eſt bien trouvé un Auteur qui prétend que les ouvrages de la Mothe le Vayer *ne ſont qu'un amas de ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans le cours de ſes lectures, qu'on liſoit autrefois ces ſortes de rapſodies mais qu'elles ne ſont plus de nôtre goût.* Voici ſa défenſe par Mr. Bayle qui parle en connoiſſeur „Jl y a trop de dureté „& trop d'injuſtice dans ce jugement: Les perſon-„nes équitables mettront toûjours une grande dif-„férence entre les Ecrits de la Mothe le Vayer & „les Rapſodies . . . .

„il ſe contentoit de confirmer ſes penſées par cel-„les des plus excellens auteurs de l'antiquité, ou „d'emploier des éruditions, qui fourniſſoient de „nouvelles vuës par l'application, qu'il en faiſoit,

Vigneul Marville, Mélang. d'Hiſt. & de Litt. T. II. p. 300

„& par les conſequences, qu'il en tiroit - - il „débite du ſien une infinité de choſes, il y mêle „beaucoup d'eſprit; il reſulte de tout cela un ou„vrage dont la lecture eſt utile & plait aux con„noiſſeurs. Mr. D. V. M. croit faire beaucoup „d'honneur à la France en diſant, que les Rapſo„dies de la Mothe le Vayer ne ſont plus de nôtre „goût - - mais il eſt à craindre qu'on ne ſe con„firme par-là dans le jugement que font pluſieurs „Etrangers, que la France très dégôutée de tout „ce qui ſent l'Erudition, ne s'occupe qu'à polir „ſa langue, &c. . . . . . Je fais cette remarque, „dit-il en marge, afin qu'on voie, que ſi la Mo„the le Vayer n'eſt point lû comme autrefois, ce„la procede d'un dégout général de presque tout „ce qui n'a pas la grace de la nouveauté.“

Enfin ſes ennemis, ou plutôt ſes envieux en cherchant à lui nuire, ne firent que contribuer à faire mieux connoitre ſon mérite: les deux Cardinaux lui rendirent plus de juſtice; En dépit de la Cabale qui avoit empêché, qu'il ne fût d'abord Précepteur du Roi, il le fut de Monſeigneur Frere du Roi, depuis Duc d'Orleans. Jl eſt ſûr, que dès le miniſtère de Richelieu il avoit été deſtiné pour le Roi, emploi auſſi difficile que diſtingué. Malgré tout ce qui fut tenté pour l'en écarter, l'on n'objecta d'autre motif, que la réſolution de la Reine, de ne pas confier ce poſte à un Homme marié. L'on avoit déjà la plus grande partie des ſes ouvrages, Richelieu avoit vû & examiné ceux, qui avoient pour objet l'Education du Dauphin: Comme il a écrit ſur quantité de ſujets de diffé-

rente espèce & de different goût, les envieux n'eurent pas de peine à trouver quelques articles à l'occasion desquels sous prétexte de Scepticisme ou de Pyrrhonisme, ils se crurent assés forts pour le taxer d'irréligion. Rien n'est si aisé qu'une pareille imputation. Un Journaliste n'a pas rougi d'en avoir accusé Mr. Huet, qui a été généralement reconnu pour un saint & savant Evêque. Aussi dès le tems même où Mr. le Vayer étoit attaqué, il ne manqua pas de Savans integres qui se firent honneur de repousser & de détruire ces noires invectives. Voici ce que dit un de ses défenseurs, ou plûtot un défenseur de la vérité „Un obstacle innocent lui aiant donc fait manquer „la premiére place, qui puisse être confiée à un „homme de lettres, il eut la seconde, celle de „Précepteur de Philippe alors Duc d'Anjou & de„puis Duc d'Orleans, Frere unique de Louis XIV. „Je ne puis dissimuler que la doctrine répanduë „dans les Ecrits de ce Savant homme paroit ten„dre au Pyrrhonisme; mais aussi rendons lui justi„ce, qu'il prend toute sorte de précautions & dans „une infinité d'endroits pour faire, bien sentir „qu'il ne *confond nullement* & qu'on ne doit *nulle„ment confondre* la nature des connoissances hu„maines, dont il nie l'évidence avec la nature des „vérités révelées, dont il reconnoit la certitude.

„Peut-on, comme il le prétend, tenir en même „tems pour douteux les objets de la raison & des „sens & pour certains les objets de la Foi? Si ce „n'est là une contradiction formelle, c'est du „moins un étrange paradoxe.

„Mais je ne laiſſe pourtant pas de dire, qu'en „parlant, d'un Pyrrhonien de ce caractère, il eſt „juſte d'obſerver & pour ſon honneur & pour l'é„dification publique, qu'il n'a donné ou crû don„ner nulle atteinte à ſa Réligion. Juſtice duë, ſur „tout à Mr. de la Mothe le Vayer dont les glo„rieux emplois nous parlent en ſa faveur, & qui „comme Bayle lui-même l'a dit, étoit un homme „d'une conduite reglée & ſemblable à celle des Sa„ges, un vrai Philoſophe dans ſes mœurs.

Pour mieux appuier cette défenſe, nous n'avons qu'à le conſulter lui-même.

Il parle avec trop de franchiſe pour qu'on puiſſe le ſoupçonner de reſtrictions.

De la liberté philoſoph. Ch. IV.

Voici comment il s'exprime dans un de ſes ouvrages. „Or aiant ainſi reglé ce qui eſt de la li„berté philoſophique & demeurant pour réſolu „qu'elle ne doit jamais s'étendre juſqu'aux choſes, „qui vont contre la réligion, la Police, ou les bon„nes mœurs, il nous reſte à conſiderer s'il eſt vrai„ſemblable, qu'il ſe trouve des hommes, qui jouiſ„ſent en tout le reſte d'une vraie liberté philoſophi„que, & qui n'aiant plus de paſſions dereglées qui „mépriſent les honneurs, les plaiſirs, les richeſſes „& tous les autres biens, qui ne s'acquierent ou ne „ſe conſervent que par la perte de nôtre liberté.„

Quiconque lira ſes ouvrages ſans prévention, y trouvera par tout le caractere de l'honnête homme, du Philoſophe & du bon Chrêtien. „Au milieu „de ſa nombreuſe Bibliotheque il ſe voioit entouré „de livres écrits en divers ſiécles, en diverſes lan„gues, dont l'un lui diſoit blanc, l'autre noir.

„ Frappé d'y trouver cette multiplicité, cette con-
„ trarieté, d'opinions ſur tous les points que Dieu
„ a livrés à la diſpute des hommes, il en vint à
„ conclure, que la Sceptique étoit de toutes les Phi-
„ loſophies la plus ſenſeé. Heureux ceux qui com-
„ me lui, ne chancellent que dans les routes de l'hi-
„ ſtoire & de la Phyſique ! Un doute éclairé peut
„ quelque fois ſervir de flambeau pour s'y condui-
„ re. Mais ſi le Pyrrhoniſme étend ſes droits juſ-
„ que ſur la Morale, il ne ſauroit qu'être l'auteur
„ de tous les maux & le deſtructeur de toute ſocieté. *Mascurat.*

Du caractère dont il étoit avec un eſprit vif & orné, il étoit aſſés difficile, qu'il pût plaire à toutes ſortes de génies. Souvent il étoit expoſé à ſe rencontrer avec des gens, à qui il ne convenoit pas, & qui peut-être par-là même raiſon lui convenoient encore moins. D'ailleurs il étoit en général d'une converſation très agréable, fourniſſant infiniment, ſur quelque matiére que ce fût. Il paroiſſoit quelques fois contrediſant, mais il n'étoit nullement opiniatre ni entêté; toutes les opinions lui étant presque indifférentes à la reſerve de celles dont la Foi ne permet pas que l'on doute. Il y a toute apparence que la Reine, d'ailleurs occupée de tant d'autres affaires des plus épineuſes, céda en partie aux faux rapports, ou aux inſinuations déſavantageuſes, ſi ordinaires dans les Cours, lorsqu'elle ne le choiſit pas d'abord pour être auprès du Roi, mais d'un autre côté ces inſinuations ne devoient pas être d'un ſi grand poids, puisqu'on le mit auprès du Duc d'Anjou, frere du jeune Monarque.

Ses ennemis ne ſachant que dire d'aſſés fort contre lui, chercherent à inſinuer, que quelques-uns de ſes ouvrages, qui paroiſſoient trop libres, l'avoient empêché d'avoir la premiere place; Mais ſi ces motifs euſſent été d'un aſſés grand poids auprès de la Reine & du Cardinal Mazarin, l'on ſe ſeroit bien gardé de lui confier le jeune Prince Frere du Roi; le Cardinal ſe connoiſſoit trop bien en gens pour ne pas ſavoir, qu'un Philoſophe, qui ſe laiſſe aller à un certain Pyrrhonisme ſur quelques points, par je ne ſai quelle enfilade de raiſonnement, eſt d'un tout autre caractère qu'un homme, qui devient impie par libertinage & par débauche.

Ce fut en 1649. qu'il fut placé auprès du Duc d'Anjou. Ce Prince étoit agé de neuf ans, & de deux ans, plus jeune que le Roi. Cette année eſt aſſés remarquable par la confuſion ou étoient la Cour & tout le Roiaume. Le Roi, dont la paix de Munſter faiſoit reſpecter la puiſſance dans toute l'Europe, s'étoit vû réduit par les Frondeurs à ſortir de ſa Capitale. Il ſe retira à St. Germain la nuit du 6. & le 7. de Janvier, Mr. le Prince accompagné du Duc d'Orleans fit le Blocus de Paris. Tous ces évenemens fourniſſoient une ample matiere aux réflexions & aux inſtructions de ceux, qui étoient auprès du Roi & du Prince ſon Frere. Mr. de la Mothe le Vayer ſe ſoutint dans ces tems orageux; il n'en fut pas de même de ceux qu'on avoit placés auprès du Roi. Mr. Aubert, Abbé de St. Remy, Principal du College de Laon, Profeſ-

ſeur

ſeur en langue grecque, homme ſavant & d'une probité connuë ne put demeurer long tems dans ce Poſte. Mr. Gaſſendi ce grand Philoſophe, Mathématicien & Aſtronome, eut le même ſort; autant en avint à Mr. Rigaud: Mr. l'Abbé de Beaumont, Docteur en Théologie & enſuite Evêque de Rodès s'y maintint plus long tems.

Quelque occupé que fut Mr. de la Mothe le Vayer de ſes fonctions auprès de Monſieur, il ne laiſſoit pas de trouver du tems pour la continuation de ſes autres ouvrages. Dans tous ces embarras il ne perdit jamais de vuë l'éducation de Mr. ſon Fils. Jl avoit eu ce Fils de ſa premiére femme, qui étoit fille d'un Ecoſſois, Conſeiller au Préſidial de Poitiers. Elle étoit veuve du Sr. Criton auſſi Ecoſſois, qui étoit mort le 8. Avril 1611. lorsqu'elle épouſa Mr. de la Mothe le Vayer. Elle avoit refuſé un frere de Mr. de Luynes, qu'on a vû Duc & Connêtable. Jl y a bien d'apparence, que lorsqu'elle refuſa ce Mr. de Cadenet, elle ne prévoioit pas que ſon frere dût jamais parvenir à un ſi haut degré de fortune. Un article eſſentiel, & qui doit être d'un grand poids en faveur de Mr. de la Mothe le Vayer c'eſt l'éducation qu'il avoit donnée à ſon fils, tant du côté des ſciences & des lettres, que par rapport à la Réligion. Ce fils étoit Abbé; il ſe diſtingua beaucoup par ſes ouvrages. Jl raſſembla en un Corps les Oeuvres de ſon Pere & les publia en 1653. il les dédia au Cardinal Mazarin. Cet ouvrage excellent en tant de genres fut bientôt enlevé, & le même Abbé en donna une ſeconde édition qui eut encore le ſort & le même ſuccès

qu'avoit eu la premiere; l'Abbé encouragé par l'approbation du Public, en donna une troisiéme édition plus ample & plus correcte que les deux premiéres & la dédia au Roi en 1662. Jl avoit donné en 1656. une traduction de Florus avec d'excellentes notes: elle est accompagnée d'un Commentaire docte & curieux, où celle de Coeffeteau est bien critiquée. Elle portoit à la vérité le nom de Monsieur, Frere du Roi. Ce Prince pouvoit bien y avoir eu quelque part dans ses exercices, mais le Public savoit vraisemblablement à quoi s'en tenir. Cet Abbé digne fils d'un Pere si savant étoit dans une si grande estime qu'on lui attribua environ dans ce tems, le Roman de Tarsis & Zélie, qui étoit d'un de ses Cousins, Mr. le Vayer de Boutigny, Maître de Requêtes, qui est mort en 1688. & c'est d'après l'exemplaire de ce Boutigny, qu'on a réimprimé cette nouvelle Edition des Oeuvres de la Mothe le Vayer.

L'Abbé le Vayer est encore l'Auteur d'une Histoire Comique, qui a pour titre le Parasite Mormon. Une preuve de la considération où étoient le Pere & le fils, c'est que ce fût à l'Abbé le Vayer que Mr. Despréaux adressa en 1664. sa 4.me Satyre, qui commence par ces vers:

D'où vient cher le Vayer, que l'homme le plus sage,
Croit toûjours seul avoir la sagesse en partage?

Ce fût encore au même Abbé, qu'il écrivit sa dissertation sur Joconde. Jl faisoit les délices & toute la consolation de ce cher Pere, aussi la mort, qui l'enleva à l'age d'environ 35. ans en 1664.

combla ſon Pere d'une ſi grande triſteſſe, qu'il en parut inconſolable. Voici comment Mr. Patin en écrivit en Septembre 1664. dans une de ſes lettres. „Nous avons ici un homme fort affligé. C'eſt „Mr. de la Mothe le Vayer. Jl avoit un fils uni- „que d'environ 35. ans qui eſt tombé malade d'u- „ne fiévre continuë, à qui Meſſieurs Eſprit, Brayer „& Bodineau ont donné trois fois le vin éméti- „que & l'ont envoié au Païs d'où perſonne ne revient.

Lettre 326 p. 656. du II. Vol.

C'étoit ſans doute une ſatisfaction bien douce pour un Homme de la trempe de Mr. le Vayer, que d'avoir un fils qui lui faiſoit tant d'honneur, & qui ſoûtenoit ſi dignement ſon nom & celui de ſa famille. Jl le ſécondoit dans ſes ouvrages & dans ſes fonctions. Quiconque lira ſes Ouvrages, ſurtout ceux qui ont pour objet l'éducation d'un grand Prince, verra combien il étoit attentif à celle de Monſieur.

Jl ſe faiſoit une gloire en inſinuant à ce Prince le goût des Sciences, de le porter à protéger & accueillir ceux, qui les cultivent. Nous n'en ſaurions donner de meilleure preuve qu'en citant ce que dit un Savant à cette occaſion.

„Je donnai auſſi, dit-il, vers le commencement „de l'année 1653. une traduction de Perſe & Ju- „venal avec des remarques ſur chaque Satyre de „ces deux Poëtes illuſtres & je dédiai cet ouvrage „à Monſieur, qui le reçût par les mains de Mr. „de la Mothe le Vayer ſon Précepteur, & eût la „bonté de me faire ſavoir par un Gentilhomme „de ſa Maiſon qu'il m'en ſavoit gré.

Memoires de Marolle T. I. p. 368.

„Je le fus remercier d'une ſi grande grace, &
„je puis bien croire, que les bons offices de Mr.
„de la Mothe me l'avoient procurée, lui qui avec
„tant de généroſité a toûjours fait profeſſion d'o-
„bliger ſes amis & ſur tout ceux, qui s'appliquent
„aux Lettres. Ce grand perſonnage, à qui ſa
„haute vertu & ſon ſavoir très exquis ont mérité
„les emplois, qu'il a ſi dignement exercés, eſt
„heureux par la joie, qu'il ſe peut promettre d'un
„fils unique qui a tant d'amour pour les Belles
„Lettres, & tant de capacité de faire bien toutes
„choſes pour acquerir une réputation digne de
„ſon courage & de la gloire de ſon nom.

Conſtant dans ſon train de vie, dans ſes occupations, dans ſes loiſirs, ſi tant eſt qu'il en eût, Mr. le Vayer s'acquitta ſi dignement de ſon emploi auprès de Monſieur, qu'enfin la Reine ne pût lui refuſer la juſtice, qu'il méritoit à tant égards. S. M. avoit été plus à portée de l'examiner de près & d'éclaircir les fauſſetés des premiéres inſinuations; d'ailleurs il étoit veuf & il avoit encore ſon digne fils, ainſi la raiſon ou le prétexte, par où il avoit été d'abord exclu de la place de Précepteur du Roi ne ſubſiſtant plus, la Reine de ſon propre mouvement le choiſit auſſi pour cette place, où pluſieurs avoient déjà échoué. Ce fût au mois de Mai 1652. Le voilà donc au comble de la gloire à laquelle on croiroit que peut aſpirer un homme ſi diſtingué dans le monde litéraire, & dans celui de la Cour. Mais où eſt l'homme qui nous ait encore fourni un exemple vrai du parfait bonheur ici bas? La Cour qui même dans les tems

les plus ſereins eſt comme la mer expoſée au flux & reflux, aux orages, aux tempêtes, aux écueils, ou comme la terre ſujette aux ſecouſſes, aux tremblemens, aux éruptions, étoit alors agitée au dedans & au dehors.

Mazarin, contre lequel il y avoit eu des Arrêts fulminans, étoit abſent, & n'en influoit pas moins ſur la conduite de la Reine. Jl revint de Cologne joindre le Roi à Poitiers & le ramena à Angers. Le ſéjour du Cardinal ne pût être long, il quitta de nouveau la Cour, & ſe retira à Bouillon le 19. Aout.

En 1653. le Cardinal revint à Paris. Les orages étoient comme paſſés, les traverſes n'avoient fait qu'ébranler ſa fortune ; elles n'avoient pû la renverſer, il parvint à ſe faire reſpecter. Quel champ pour la prudence & la circonſpection requiſes dans le poſte de Mr. le Vayer ! Les Muſes aiment le repos ; il ne lui étoit guères poſſible de donner au Roi des leçons ou des inſtructions ſuivies : quoiqu'il fût de quelques Voiages de S. M. comme nous le voions par les Dédicaces que Mr. l'Abbé a mis devant les Ouvrages de ſon Pere. L'an 1654. dût fournir à Mr. le Vayer des occupations bien ſublimes tant pour les inſtructions du Roi, que pour celles de Monſieur. Le jeune Monarque fût ſacré à Rheims le 7. Juin par l'Evêque de Soiſſons, Henri de Savoie, Duc de Némours nommé à l'Archévechê de Rheims n'aiant pas encore l'ordre de la Prêtriſe. Mr. le Vayer dût en cette même année être à portée de conferer avec la Reine Chriſtine de Suede, qui faiſoit

grand cas des hommes ſavans. Après avoir abdiqué la Couronne le 16. Juin en faveur de Charles Guſtave Duc de Deux-Ponts de la branche de Baviere Palatine, ſon Couſin germain, elle paſſa par la France, & delà alla à Rome, où elle mourut en 1689.

La carriére, dans laquelle entroit Louis ſurnommé alors Dieu-donné, pouvoit bien laiſſer quelques intervalles aux inſtructions de Mr. le Vayer: mais elle étoit & trop brillante & trop variée, pour qu'il pût tenir ſon Roial Eleve dans des exercices fixes & reglés. Ce Télémaque n'étoit pas toûjours ſous les yeux de ſon Mentor.

Celui-ci quoiqu'il eût la prudence de ſe maintenir en eſtime & en crédit à la Cour, ne laiſſoit pas de décliner par rapport à l'âge. Jl n'en eſt pas moins vrai, que ſes ouvrages ne ſe reſſentent guères de ce déclin. L'on a pu voir par la protection conſtante dont Louis XIV. a honoré les gens de lettres, combien l'on doit en être redevable à ceux, qui avoient aidé à former ſon cœur & qui y avoient jetté ces premiéres ſemences, dont les fruits ont concouru avec tant de ſuccès à rendre immortelle la mémoire de ce Monarque. L'année 1655. en voiant reprendre les propoſitions de Paix avec l'Eſpagne, vit entamer le projet du mariage du Roi avec l'Infante Marie Thérèſe. Le Cardinal avoit ce projet trop à cœur: Mais ce ne fût qu'en 1659. que les conférences de l'Ile des Faiſans entre le Cardinal & Don Louis de Haro, la Paix des Pyrénées & l'accord du mariage de Louis XIV. eurent lieu. Ce dernier article en

remplissant l'esprit du Roi donna le plus d'occupations à ceux, qui étoient attachés de plus près à sa personne. Ceux qui conseilloient le Roi furent bien d'avis, pour applanir les difficultés, qu'il renonçât à la Succession d'Espagne, dont le Roi Philippe connut lui-même si bien le foible, qu'en signant le Traité, il ne pût s'empêcher de dire: *Esto es una patarata.* Le mariage du Roi, qui se fit à St. Jean de Luz, le 9. Juin 1660. apporta beaucoup de changement dans les offices de ceux, qui étoient auprès de sa personne. Mr. le Vayer fût rendu tout entier à Monsieur, & peut-être y avoit-il déjà bien du tems, que ses fonctions auprès de la personne du Roi n'étoient qu'honoraires. Tout vaste & sublime qu'ait été le génie de ce Monarque, on sait, qu'il en est plus redévable à la Nature, qu'à la culture. On assure même à cette occasion, qu'il se plaignoit un jour à la Reine sa mere de ce qu'on ne l'avoit pas fait mieux étudier, & que sur ce que la Reine lui dit: *Mais vous ne vouliés pas vous appliquer?* il reprit avec vivacité; *eh! n'y avoit-il pas des verges dans mon Roiaume?* Quiconque aime les enfans & sur tout les jeunes Princes ne trouvera peut-être pas tout à fait cette anecdote hors d'oeuvre.

Mr. de la Mothe le Vayer cultivoit de plus près, autant que les circonstances le permettoient, la personne de Monsieur. Réconnoissant & droit comme il l'étoit, il ne pût qu'être sensiblement touché de la perte du Cardinal Mazarin, qui mourut à Vincennes le 9. Mars 1661. agé de 59. ans.

Lorsque nous lisons dans Mr. Pelisson, que Mr. de la Mothe le Vayer a fait la fonction de Précepteur du Roi pendant un an, l'on ne peut conclure autre chose si non que lorsque Mr. Pelisson écrivoit en 1653. il y avoit près d'un an, qu'il étoit dans cette charge, d'ailleurs nous ne trouvons aucun monument, qui nous insinue, qu'il ait été remercié, encore moins congédié.

Tous ceux qui nous parlent de ce Philosophe, soit en bien soit en mal, n'avancent même rien, qui puisse faire croire qu'il ait été contrecarré dans ses fonctions. On croiroit naturellement, qu'à son âge & dans le poste où il étoit avec le rang, le titre & les honneurs de Conseiller d'Etat ordinaire, il devoit mener une vie des plus douces & remplie d'agrémens. L'on n'a pour se désabuser qu'à lire ce qu'il écrit dans sa lettre CXXXIV. *que s'il étoit de son choix de recommencer sa carriere, il n'échangeroit pas les trois jours calamiteux, qui lui restent dans un âge si avancé, contre les longues années que se promettent une infinité des jeunes gens, dont il connoit tous les divertissemens;* nous osons attendre de l'indulgence de quelque Lecteurs, que nous ne les ennuïerons pas en insérant ici ce que dit un Auteur, qui est entre les mains de tout le monde. *Je suppose avec une grande vraisemblance un fait sur le quel Mr. de la Mothe le Vayer ne s'est pas expliqué précisement. C'est que la carriere de la vie, qu'il n'eût pas voulu recommencer, seroit la même qu'il avoit presque achevée; d'où je conclus qu'il n'y a guères de rôles qui paroîssent dignes d'être répetés sur le*

Bayle dans la note F. de l'article Le Vayer.

théatre du monde à un homme de jugement; car celui, qui étoit échû à la Mothe le Vayer étoit le plus souhaitable, que l'on puisse concevoir dans cette classe de personnes. Il n'y manquoit aucun agrément si nous en jugeons par l'extérieur. C'est un avantage que tous les hommes de Lettres & bien d'autres aussi se donneroient, si cela dépendoit d'eux. Il fut très bien élevé par un Pere docte, & que son mérite & ses emplois rendirent considérable. Il fût utilement aimé, & considéré des deux Cardinaux qui gouvernerent la France successivement. Les beaux titres & les emplois honorables ne lui manquerent point. Car il fut Conseiller d'état ordinaire & Précepteur du Frere unique du Roi. (Il le fut aussi du Roi)

Il se distingua glorieusement parmi les auteurs & mérita une place dans l'Académie Françoise. Les ouvrages qu'il publia en très grand nombre, eurent beaucoup de débit. Ils furent mis sous la presse diverses fois séparément, & puis en corps. Il eut du bien autant, que sa condition le demandoit. Il s'étoit un peu égaré dans les plaisirs pendant les feux de sa première jeunesse; mais il s'en délivra bientôt, & depuis il mena très constamment une vie pure, qui le fit regarder comme un Sectateur rigide de la plus belle Morale, de sorte qu'il acquit par-là une estime singulière. C'est une plus grande perfection d'être toûjours sage que de le devenir par la voie de l'amendement; Mais il est plus difficile de se convertir à la sagesse, que de s'en écarter jamais. Il y avoit donc dans cette partie du rôle de la Mothe le Vayer une espèce d'agrément. Elle faisoit souvenir de la force, que l'on avoit euë de renoncer à un bien

connû; force plus grande, ſe peut-on dire à ſoi-même, que celle de s'abſtenir des voluptés qu'on n'a jamais goutées. D'ailleurs n'eſt-ce pas un agrément que de trouver dans ſon partage la jouiſſance ſucceſſive des biens du corps & des biens de l'ame? Cela tente plus d'accepter une condition, que ſi elle étoit privée des plaiſirs de la jeuneſſe. Cependant ni ce côté-là, ni tous les autres qui étoient ſi beaux ne firent point ſouhaiter à cet Auteur la répétition de ſon rôle. C'eſt une preuve qu'il s'y mêla des traverſes, que nous ne connoiſſons pas, & qui faiſoient tomber la balance du côté du mal. Jl eſt vrai, qu'il avoit été marié, mais il y avoit long tems, qu'il étoit veuf. Jl eſt bien apparent, que malgré les agrémens, qui paroiſſoient au dehors, & ſur tout le plaiſir ſolide d'avoir ce digne fils, dont nous avons parlé plus haut, Mr. le Vayer n'en avoit pas moins ſes chagrins particuliers qui peut être lui étoient d'autant plus ſenſibles, qu'il ne s'en ouvroit à perſonne, en qui il pût avoir une certaine confiance. Dans les Cours tels Confidens ſont une marchandiſe rare. Mais ce qui mit le comble à ſes déplaiſirs fut la mort de ſon fils unique, que nous avons rapportée plus haut, pour ne pas interrompre le fil de nôtre diſcours. „Jl s'en affligea extrêmement, & „ſa douleur le démonta de telle ſorte, qu'il ſe re„maria, quoiqu'il eût plus de ſoiſſante & quinze „ans, & qu'il n'eut pas eu ſujet de pleurer ſa pre-
Bayle. „miére femme.

Mais quoiqu'il avouë lui-même qu'il n'a eu à ſe plaindre d'aucune galanterie de ſa part, il ajoûte pourtant „que les incommodités, du mariage lui

„ſont peut-être auſſi connuës, qu'à tout autre. Comme on peut le voir plus au long dans ſa lettre LXXXVI. L'on peut inferer des réflexions qu'il fait dans ſa lettre XL. „qu'il connoiſſoit par „experience les mauvais côtés du mariage, les „querelles du jour, la maniere de les appaiſer &c. Jl épouſa néanmoins dans un âge très avancé la fille de Mr. de la Haye jadis Ambaſſadeur à Conſtantinople, laquelle avoit bien 40. ans. Sur quoi un de ces Ecrivains, qui l'attaquoit au ſujet de quelques ouvrages un peu trop libres, ajoute. „Mais ce n'eſt pas la ſeule choſe qui ait „fait tort à la derniere partie de la courſe de ce „vénérable vieillard, dont la vertu avoit ſi heu„reuſement marché ſur les veſtiges des anciens ſa„ges; il s'étoit remarié à l'âge de 78. ans & „c'eſt-là une foibleſſe, que les Philoſophes ne lui „pardonneront jamais.“ Jl vécut encore quelques années après ce ſecond mariage & ſans doute n'en fut pas pour cela plus à l'abri des traits des critiques & des envieux. C'eſt bien ici que nous pourrions emprunter les expreſſions de cet aimable & illuſtre Préſident, qui défend avec une ſi forte éloquence un livre, qui a eu l'approbation de tous les Savans. „Ce ſera, dit„il, un opprobre éternel pour les lettres, que la „multitude des critiques qui parurent contre „l'Eſprit des Loix. Mr. de Montesquieu fut dé„chiré par ces vautours de la literature, qui ne „pouvant ſe ſoûtenir par leurs productions vi„vent de ce qu'ils arrachent des productions des „autres. Jl éprouva les traits cachés de cette

Nouvell. de la République des Lettres. Octobre 1686. 1118. 1119.

Eloge de Mr. de Montesquieu par Mr. de Maupertuis.

„éſpéce d'ennemis, qu'un autre motif rend plus „cruels & plus dangéreux, qui ne ſauroient voir „le mérite ſans envie & que la ſuperiorité de Mr. „de M,......... deſeſpéroit.

Enfin, Mr. de la Mothe le Vayer remplit ſon deſtin & finit ſa carriere l'an 1672.

Nous ne donnons ici qu'une foible ébauche de ſa vie. On pourra mieux le connoitre en liſant ſes Oeuvres, & on ne pourra le connoitre ſans l'aimer & l'admirer.

Quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit.

Horat.



TABLE



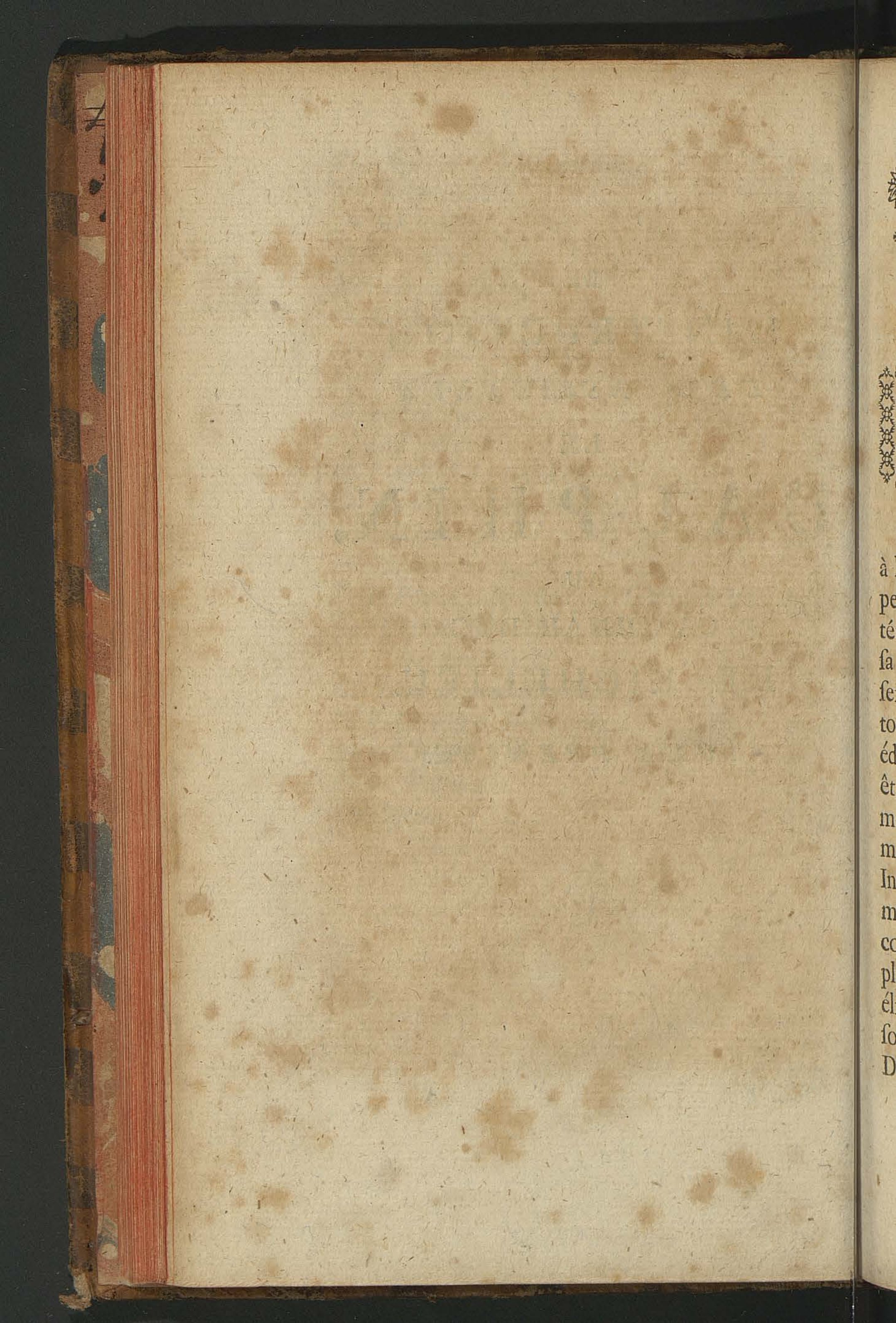
TABLE
DE CE QUI EST CONTENU
dans la I. Part. du I. Vol.

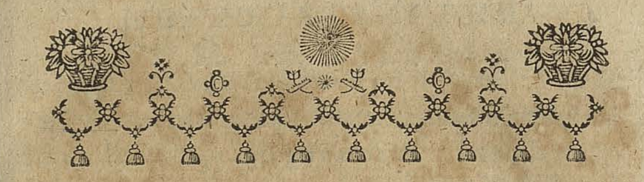
DE L'INSTRUCTION
DE MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

DE

DE L'INSTRUCTION *DE MONSEIGNEUR* LE DAUPHIN, AU CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

TOME PREMIER.





MONSEIGNEUR,

L'affection extrême que vous témoignez à la France par vos ſoins continuels, ne me permet pas de douter que vous ne vous intéreſſiez infiniment en tout ce qui regarde ſa grandeur ; & l'heureuſe naiſſance de Monſeigneur le Dauphin rendant aujourd'hui toutes nos fortunes dépendantes de ſa bonne éducation, m'aſſûre que rien ne vous peut être plus agréable que ce qui viſe à l'avancement d'un ſi grand bien. C'eſt ſur ce fondement que j'entreprens de traiter ici de ſon Inſtruction, & d'y employer les heures de mon étude qui vous ſont dediées, croïant que comme je ne puis prendre un plus haut ni plus important ſujet, je n'en ſaurois non plus élire qui donne à Vôtre Eminence une plus ſolide ſatisfaction. Les Princes tels que nos Dauphins ne reçoivent point de nourriture

corporelle, qui n'ait été auparavant ſoigneuſement examinée; mon opinion eſt qu'on devroit faire l'eſſai des viandes ſpirituelles qui leur ſont deſtinées, avec encore plus de précaution. En voici que j'expoſe pour cela au public, & que je ne penſe pas qu'on doive rejetter, puiſque les plus grands Monarques de l'antiquité ſe ſont bien trouvez d'en avoir uſé. En effet, ſuppoſé que c'eſt le naturel des peuples de prendre de leur Souverain, comme d'un moule public, la forme de la plûpart de leurs actions, qui ne voit la conſequence de ſon inſtitution, d'où doit venir en partie celle de ſes ſujets? Et qui peut nier que ce ne ſoit le plus grand crime qu'on puiſſe commettre contre la ſocieté civile, de mal regler un principe qui doit être la meſure de tant de choſes qu'on ſait lui être ſubordonnées? On a toûjours bien dit en général, que le ſoin de la jeuneſſe étoit de ſi grande conſequence, qu'on ne voyoit rien qui le fût davantage dans toutes-ſortes d'Etats. Mais c'eſt principalement des Enfans nez pour avoir le maniment des Sceptres que cette maxime eſt très-veritable; toutes les deſtinées des hommes qui leur doivent être ſoûmis étant comme attachées, ſoit pour le bien, ſoit pour le mal, à leur premiere nourriture. De-là vient, qu'ainſi que jet-

tant du poiſon dans une fontaine publique, on ſe rend bien plus coupable, que ſi on en verſoit ſeulement dans le breuvage de quelques particuliers; ceux auſſi qui corrompent les mœurs naiſſantes d'un jeune Prince, comme une ſource du bien public, ſont bien plus déteſtables, que ſi leur maléfice ne s'étendoit que ſur des perſonnes communes. Car cette flatteuſe coûtume de ſuivre toûjours les inclinations de ceux qui dominent, a été de tout tems ſi puiſſante, que quand elles ont été vertueuſes, celles de leurs ſujets n'ont guéres été portées qu'au bien. Et l'on a obſervé, qu'au contraire les habitudes dépravées de quelques Rois ont entierement perverti le naturel de la multitude. C'eſt ce qui faiſoit prononcer à un Ancien, qu'il ſeroit plus facile à la Nature d'errer en ſes opérations, qu'à un Souverain de former ſon Empire diſſemblable à lui, & de lui donner un génie different du ſien. Il eſt donc merveilleuſement neceſſaire que l'eſprit du Prince reçoive ſa premiere trempe telle, qu'il poſſede la vigueur & la bonté requiſe pour un ſi grand emploi que doit être le ſien, & de la conſequence que nous remarquons. Les Egyptiens eurent autrefois, & retiennent encore aujourd'hui pour ſigne d'abondance, ou de ſtérilité, la hauteur

Facilius errare naturam, quam Principem formare Remp. diſſimilem ſui. *Theodoricus apud Caſſiodorum.*

du Nil, ſelon qu'il inonde plus ou moins leurs campagnes. Mais j'oſe dire, que l'inſtruction de ceux qui doivent gouverner, eſt une marque bien plus certaine du bonheur à venir, ou de l'infelicité future des Etats, qui peuvent regler ſur cette meſure leurs craintes, ou leurs eſperances. Or cela étant ainſi, c'eſt une choſe étrange, qu'il ſe trouve des tems où l'on n'apporte pas tout le ſoin poſſible à la nourriture des Souverains. L'Empereur Julien reprend Lycurgue dans l'une de ſes Oraiſons, de ce qu'aiant voulu laiſſer le Royaume de Sparte héréditaire aux deſcendans d'Hercule, il avoit oublié d'ordonner qu'ils fuſſent élévez autrement que le commun des Lacedemoniens, qui alloient pour cela du pair avec leurs Rois. Mais le defaut eſt ſans comparaiſon plus grand dans un Etat veritablement Monarchique, où l'abſolue puiſſance du Prince en toutes choſes ſemble requerir une capacité de même étendue, qu'il n'eſt pas dans une Royauté limitée comme celle de Sparte, où les Rois étoient juſticiables des Ephores, auſſi bien que le moindre Citoyen, & où ils n'avoient rien de plus que le commun, après le titre & la préſéance, ſi non la portion double qu'on leur donnoit aux repas. Sans mentir, il y auroit dequoi s'étonner, que

tout le monde fût si exact à ne se hazarder jamais sous la conduite d'un patron de vaisseau, ou d'un cocher, sans être assûré de leur experience, & qu'on n'apportât pas toute la diligence requise à bien instruire celui qui doit tenir le timon de l'Etat, & gouverner tant de peuples à sa fantaisie.

C'est, MONSEIGNEUR, ce qui n'a guéres été vû en France, où le soin de ces jeunes & cheres plantes a toûjours été très-exact, comme toutes nos Histoires, & tant de rares actions, qui ont été les fruits de cette bonne culture, nous le témoignent assez. Car non seulement nos Rois ont excellé en ce bel art de gouverner les peuples dans l'un & l'autre tems de paix & de guerre; mais ils se sont même rendus recommandables en beaucoup de sciences, qu'on ne peut pas dire être absolument necessaires à ceux de leur condition. Eginard nous assûre que Charlemagne parloit Latin, & entendoit le Grec, ayant même commencé la composition d'une Grammaire du langage vulgaire. Il l'enrichit du nom des vents & des mois de l'année, qui ne se prononçoient guéres auparavant qu'en termes Latins. Jamais il n'étoit sans ses tablettes où il écrivoit ce qu'il composoit, les mettant reposer la nuit sous le chevet de son lit.

Et quand ſon Précepteur Alcuin le Poëte, ſurnommé Saxonique, & les Chroniques de ſon tems ne nous apprendroient rien de cela, l'Univerſité de Paris eſt un titre irreprochable de ſon inclination aux lettres. Les Evêques aſſemblez au Concile de Limoges, nomment notre Robert le plus docte de tous les Rois; & l'Egliſe chante encore des Hymnes & des Antiennes de ſa façon. Je me veux taire des livres qu'on attribue à François Premier, & à Charles Neuvième, pour faire encore cette ſeule obſervation, que comme la Grece a mis Palamèdes entre ſes plus grands Heros, qui n'étoit qu'un petit Roi de Negrepont, parce qu'il inventa quelques lettres de l'Alphabet Grec; la France comte parmi ſes Rois de la premiere Race, un Childeric Second qui ne merite pas moins d'honneur pour avoir ajouté trois lettres à notre langue, dont elle reçut beaucoup de douceur & d'ornement. Or encore que je ne croye pas que la connoiſſance de beaucoup de ſciences ſoit entierement requiſe pour former un grand Prince; et bienque je ſache que les Phalaris, les Dénis, & les Nerons y ont été auſſi entendus, que les Romules, les Trajans, & aſſez d'autres puiſſans Monarques les ont ignorées: Si eſt-ce qu'on ne peut douter qu'elles

Gregor. Tur. lib. 5. c. 45.

ne soient au moins un très-grand ornement à ceux qui les possedent; & ce que je viens de dire de l'excellence de nos Rois sur ce sujet, n'est que pour montrer avec combien de soin & de curiosité ils ont été instituez. A la verité, on ne sauroit nier que l'art de régir les peuples, & de subjuguer les ennemis, qui est le propre exercice des Princes, ne consiste beaucoup plus en l'action qu'en la contemplation. Et je n'ignore pas la réponse que fit Apollonius à Vespasien, qui le prioit de lui apprendre la science de bien regner, quand il l'assûra, que comme il lui demandoit la plus importante chose du monde, elle étoit aussi celle de toutes qui pouvoit être le moins enseignée. Mais bien que les préceptes seuls ne soient pas suffisans pour cela, & quoi que la Nature & l'exercice semblent donner ce qui fait les grands Potentats; il faut avouer pourtant qu'une bonne nourriture, & une soigneuse instruction, contribuent merveilleusement à leur perfection. Comme il n'y a point de marbre qui soit naturellement si beau ni si accompli, qu'il n'en faille retrancher beaucoup avec le ciseau, & le polir fort assiduement pour en faire une statue d'Alexandre, & y trouver cette forme dans sa matiere: On ne voit point non plus

Βασιλεία γὰρ μέγιστον μὲν τῶν καθ' ἀνθρώπους, ἀδίδακτον δέ. *Philostrat. l. 5. de vita Apol. cap. 13.*

de naturels ſi excellens, ni ſi capables d'eux-mêmes du ſouverain commandement dont nous parlons, qu'il n'y ait quantité de choſes à ôter & à façonner, avant qu'ils nous puiſſent repréſenter la figure d'un Prince parfait, ce qui dépend en partie de l'induſtrie de ceux à qui l'on confie un ouvrage de ſi grande importance. Ce ſont les Gouverneurs & les Précepteurs qu'on approche de ces perſonnes ſacrées, pour leur donner comme une ſeconde naiſſance, par la génération ſpirituelle des vertus morales & intellectuelles, dont ils leur doivent diſtribuer les ſemences. Que ſi Platon a eu raiſon de nommer la Magiſtrature des enfans la plus importante qui ſoit dans une Republique; combien doit être particulierement eſtimée celle qui s'exerce ſur des fils de Rois, de qui dépend le ſalut de tant de milliers de perſonnes, & qui pour être au deſſus des Loix, ont beſoin d'être d'autant plus ſoigneuſement inſtruits, qu'ils ne les craignent point, comme font ceux qui n'ont pas ce privilege.

Il ne faut pas douter, MONSEIGNEUR, que ceux qui ſeront honorez de cette charge auprès de Monſeigneur le Dauphin, n'y apportent une extrême diligence, jointe à une parfaite connoiſſance de tout ce qu'il y faut

obſerver. Et de vérité, le choix n'en peut être fait avec trop de conſideration. Les vices de Léonide Précepteur d'Alexandre le Grand, paſſerent par contagion dans l'eſprit du Diſciple, qui tenoit de là cette humeur promte, ce port du corps, & cette mauvaiſe démarche, dont il ne put jamais ſe défaire durant tout le tems de ſon regne. Outre cela il y a une certaine addreſſe à garder par ceux qui exercent ces fonctions, dont l'inobſervation leur a quelquefois coûté cher, & a cauſé beaucoup de préjudice à la reputation des jeunes Princes qu'ils inſtruiſoient. Les Lions, les Tigres, & les Elephans ſe rendent dociles ſous la main de leurs Gouverneurs, pourvû qu'ils entendent l'art de les mettre à quelque ſorte de raiſon; autrement ils courent fortune de ſe perdre, auſſi bien que ceux pour qui nous uſons de cette comparaiſon. Car il en prit ainſi à Linus, qui pour n'avoir pas ſû s'accommoder à l'eſprit péſant d'Hercule, dont il étoit Précepteur, fut tué par lui d'un coup de harpe qu'il lui rompit ſur la tête. Arſenius ſe vit reduit à ſe retirer dans une ſolitude, pour avoit traitté avec trop de ſeverité l'Empereur Arcadius. Galéas Duc de Milan fit donner autant de coups d'étrivieres à ſon Maître, qu'il en avoit

Quintil. l. 1. c. 1. Hincm. in epiſt.

Diodor. Sic. l. 3. hiſt.

reçu de verges ſous lui; action qui coûta depuis la vie à ce Prince. Et nôtre Hiſtoire nous fait voir un Sadregiſile, que Dagobert fit foüetter, & raſer, pource qu'étant ſon Gouverneur il s'étoit comporté avec trop d'inſolence en ſon endroit. Je ſai bien qu'il y a des Chroniques de ſaint Denis qui tâchent d'excuſer leur Fondateur, & de donner quelque couleur à cette mauvaiſe action. Mais certes elle meritoit bien le reſſentiment qu'en témoigna Clothaire Second, qui jugeoit avec beaucoup de prudence, que ce violement de reſpect en la perſonne d'un Gouverneur, étoit un degré à ſon fils pour arriver bientôt au mépris de la ſienne; comme il l'éprouva auſſi peu de tems après, ſe voyant contraint de lui ceder le Royaume d'Auſtraſie. Tant y a que le jugement de ceux qui ſont dans des charges de ſi haute conſequence, leur doit faire éviter de ſi fâcheux inconveniens. Ils doivent ménager leur conduite ſelon la portée de l'eſprit qu'on a commis à leur diſcipline; & prendre garde que les plus nobles ne ſe reduiſent guéres à ce que l'on veut que par la douceur, ſemblables au premier des métaux, qui ſe fond plûtôt par un feu de paille, que par un autre plus violent. Car il y a des naturels qui tout au contraire veulent de la

Geſta Dagob.

contrainte, & quelque ſorte de ſeverité; aiant cela de commun avec ces plantes qu'on dit venir mieux lors qu'elles ſont mal traitées, ſi tant eſt que la camomille, le lin & le ſaffran, profitent des injures qu'on leur fait, ſelon que parle Pline, & ſe perfectionnent lors qu'on les foule aux pieds. Mais quand aux grands Genies, tels que ſont ordinairement ceux des Demidieux dont nous parlons, ils ne doivent pas être conduits par ce chemin-là; c'eſt par celui de la complaiſance qu'il faut tâcher d'obtenir d'eux ce que l'on deſire; & ces hautes conſtellations n'éclairent que dans la voye de lait, d'où l'on ſe travailleroit en vain de les tirer. Jamais perſonne n'entendit mieux cette maxime, que le renommé Précepteur d'Achille. Philoſtrate nous repréſente ce Centaure donnant des pommes & du miel (ſymboles de la douceur) à ſon cher nourriçon, qui venoit de faire quelque belle chaſſe; & pour le rendre un Cavalier accompli, il fait que Chiron monté par Achille, accommode ſes pas & ſa courſe à l'âge & aux forces de ce jeune Heros.

Lib. 19. cap. 1. & l. 21. c. 6.

Lib. 2. Icon.

Il y en a néanmoins qui forment ici une difficulté, fondée ſur le texte des Morales d'Ariſtote, qui porte qu'il ne peut pas y avoir d'amitié entre le Précepteur & le Diſciple,

Lib. 7. Eudem. c. 12.

celui qui enſeigne, & celui qui eſt enſeigné; d'où ils veulent conclure, que ſelon ce Philoſophe il ne ſe peut faire qu'il ne ſe trouve de la mèſintelligence entre eux, & par conſequent peu de cette douceur que nous venons de dire être ſi neceſſaire. La réponſe eſt facile à ceux qui conſidéreront l'intention d'Ariſtote, quand il a mis en avant cette propoſition. Car ce n'a été que pour en maintenir une autre des principales de toute ſon Ethique, qui aſſûre que l'amitié eſt toujours en l'égalité, & qui lui fait dire encore, qu'entre un homme riche & un indigent, voire même entre Dieu & les hommes, on ne ſauroit ſuppoſer qu'il y ait de l'amitié, à cauſe de l'inégalité des ſujets. Il faut donc avoüer qu'elle ne ſe trouve point veritablement ſelon cette doctrine entre ces relatifs, en tant qu'ils ſont tels, pour uſer des termes de l'Ecole, mais que cela n'empêche pas qu'on ne l'y puiſſe bien recevoir par beaucoup d'autres reſpects. D'ailleurs, il y a encore pluſieurs eſpéces d'amitié outre celle qui conſiſte en cette parfaite égalité des Philoſophes, que nous voyons néanmoins contraints d'en mettre quelquefois juſques parmi les choſes contraires, qui ne s'uniroient jamais ſans cela. Auſſi pour revenir à celle qui doit être entre

le Maître & l'Ecolier, nous en avons des exemples trop aſſûrez dans l'Hiſtoire, pour douter de ſa véritable exiſtence. Car ſans parler de ce qui ſe dit du tems fabuleux, où Jupiter même voulut être ſurnommé Olympien, pour honorer la memoire de ſon Précepteur Olympe, Auguſte ne témoigna-t-il pas combien il aimoit Athénodore qui fut le ſien, déchargeant en ſa conſidération la ville de Tarſe ſa patrie, des impôts dont elle étoit travaillée? Nôtre Roi Robert avec l'Empereur Othon Troiſième, ne procurerent-ils pas à Gerbert qui avoit été leur Maître, le ſouverain Pontificat, qu'il exerça ſous le nom de Silveſtre Second? Et Charles-Quint n'uſa-t-il point encore de la même gratification envers Hadrien Cinquième, qui lui avoit montré ce peu de lettres qu'il ſavoit? Certainement il n'y a guéres eû de Princes, qui n'ayent ainſi fait paroître l'affection qu'ils portoient à ceux de qui ils tenoient leur inſtitution, Neron ne s'étant pû empêcher de combler Seneque de biens & d'honneurs, pendant qu'il reſta à ce monſtre quelque teinture d'humanité.

Or comme on ne peut attendre du jugement incomparable de nôtre grand Roi, qu'une élection très-exquiſe des perſonnes qu'il

voudra commettre pour avoir ſoin des premières années de celui, en la naiſſance de qui le Ciel nous a ſi viſiblement montré combien lui eſt chere la conſervation de cette Monarchie. Auſſi faut-il tenir pour aſſûré, que ceux qui ſe verront honorez de cette confiance, s'acquiteront ſi fidelement de leur devoir, qu'ayant le plus important emploi du monde, & travaillant ſur le plus digne ſujet de la terre, ils n'omettront rien de ce qui peut être judicieuſement pratiqué, pour bien faire toutes les fonctions de leur charge. Ils auront un merveilleux avantage pour cela, le ſeul exemple d'un tel pere pouvant ſuffire à parfaitement inſtruire le fils; qui ne peut recevoir de tous les préceptes de la Morale une ſi belle leçon, que lui ſera celle des vertus d'un ſi brave Monarque, quand elles lui ſeront propoſées à imiter avec le poids & la dignité qu'elles meritent. Ce ſont des conſiderations qui me font quaſi tomber la plume de la main; joint que tant d'autres ont déja écrit ſur cette matiere que j'entreprens, qu'il eſt beaucoup plus facile d'y faire des repetitions inutiles, que de rien ajoûter à ce qu'on en a déja dit. Et néanmoins, MONSEIGNEUR, le zéle que j'ai pour mon Prince ne me permet pas de me taire, ſur un ſujet

où

où je crois avoir fait quelques reflexions qui lui peuvent être utiles. Le desir aussi, comme j'ai déja dit, de m'occuper aux choses qui doivent plaire à Vôtre Eminence, m'y convie. Et en tout cas j'imiterai les voyageurs, qui ne laissent pas de jetter leur pierre sur ces montjoyes qui marquent les chemins, bien que ce soit un petit accessoire au grand nombre qui les composent. Il y a long-tems qu'on a prononcé que rien ne pouvoit être dit, ni écrit, qui ne l'eût déja été. Cela peut être vrai dans toute sorte de Philosophie; & il est du tout necessaire dans celle d'Aristote, qui suppose l'éternité du Monde. Mais ce n'est pas à dire pourtant que nous soions obligez de demeurer dans un perpetuel silence. On a reproché il y a plus de deux mille ans à Homere, d'avoir pris son Iliade d'un Corinnus qui en avoit écrit une, dès le tems de la guerre de Troye. Et quelques-uns ont accusé Hippocrate d'avoir mis le feu au Temple d'Esculape, après avoir transcrit des tables qui y étoient, ce qu'il nous a donné d'excellent dans ses livres de Medecine. Si est-ce que de semblables discours n'ont pas empêché que l'un & l'autre n'ait acquis une reputation immortelle; comme depuis eux Platon, Ciceron, & tous les premiers hommes de let-

tres qui ont écrit, n'ont pas été moins eſtimez pour avoir traité des matieres après d'autres qu'ils faiſoient profeſſion de ſuivre & d'imiter. I'eſpere d'ailleurs, que je me gouvernerai de ſorte dans tout ce diſcours, qu'en le rendant propre au tems preſent, & à l'uſage de celui ſur l'heureuſe nourriture de qui nous fondons nos plus cheres eſperances, on ne pourra pas dire que je n'aye rien fait qu'y copier les originaux d'autrui? & j'oſe même me promettre que Vôtre Eminence n'en jugera pas le travail inutile.

DESSEIN DE L'AUTEUR.

MON DESSEIN eſt de commencer par ce qui eſt de plus eſſentiel au gouvernement d'une Monarchie, que j'appuïrai ſur ces quatre colomnes d'un Etat bien établi, la Religion, la Juſtice, les Finances, & les Armes. Je paſſerai de là aux preceptes qui regardent particulierement la perſonne de Monſeigneur le Dauphin, dans ſes exercices, & dans le reſte des occupations de ſa jeuneſſe. Et pource que l'étude des lettres eſt l'une des principales, & ſur qui les eſprits ſemblent le plus partagez en ce qui regarde l'inſtitution des Souverains, je dirai là-deſſus ce que je croirai le plus avantageux pour celle qui me

fait écrire. Mais d'autant que tous ceux quaſi qui ont traité ce même ſujet, ſe ſont efforcez d'attribuer à leurs Princes non ſeulement toutes les vertus, mais encore une union & encyclopédie, comme ils diſent, d'autant qu'il y a de ſciences; je m'étendrai principalement ſur la vanité de trois, l'Aſtrologie judiciaire, la Chimie, & la Magie, dont j'ai toûjours cru l'amuſement très-dangereux à toute ſorte de perſonnes, & ſingulièrement aux grandes Puiſſances, qui ſe laiſſent peut-être le plus attraper aux apparences trompeuſes de cette ſorte de connoiſſance, dont le credit ne ſubſiſte que par l'impoſture, & par la credulité des hommes. Il pourra ſembler à quelques-uns que j'aurai traité trop par le menu, & penetré ces pretenduës ſciences plus que l'inſtruction d'un jeune Prince ne le requeroit. Dequoi au lieu de me juſtifier, je tomberai facilement d'accord, ne penſant pas néanmoins que pour avoir rendu mon diſcours de plus d'uſage qu'il n'eût été autrement, & pour y avoir cherché le ſalut des particuliers dans celui d'un Roi, on me puiſſe juſtement blâmer. C'eſt une maxime en Philoſophie, que le bien eſt d'autant plus grand qu'il eſt plus commun. Sa nature, comme nous l'apprenons du même lieu, eſt de s'épandre, & de

ſe communiquer le plus qu'il lui eſt poſſible. Et nous voyons en effet, que tout ce que Dieu a créé de plus beau, & de meilleur dans le Monde, les Cieux, la Lumiere, les Elemens, & s'il y a quelque choſe qui approche de leur excellence, il l'a rendu d'uſage public, & l'a fait pour le bien general, où celui des particuliers eſt compris. Je ne penſe donc pas que Vôtre Eminence, qui ſait ſi bien imiter Dieu & la Nature en ce point, par ſes ſoins continuels pour le bien de tous les hommes; trouve mauvais que j'aye pris cette occaſion d'y contribuer auſſi quelque choſe ſelon la petite portée de mes forces: vû même que je n'avancerai rien dans la refutation de ces arts, que j'oſe nommer illicites, qui ne puiſſe être entendu par ceux mêmes qui n'y auront pas fait une fort profonde étude.

DE LA RELIGION.

POUR COMMENCER donc, ſuivant nôtre propoſition, par la premiere & la plus importante partie de ce qui doit être enſeigné à Monſeigneur le Dauphin, c'eſt ſans doute que puiſque le commencement de toute la Sageſſe humaine dépend de la crainte de Dieu, on la lui doit imprimer de bonne heure dans l'eſprit d'autant plus profondé-

ment, que n'y ayant rien dans le monde qu'il doive apprehender, il faut qu'il ſoit retenu de cette juſte peur d'offenſer l'auteur de ſon être, & celui qu'il eſt obligé plus que tout le reſte des hommes de reconnoître. Car encore qu'il n'y en ait point qui ne ſoient infiniment redevables à Dieu, ſi eſt-ce que les Rois le ſont ſans comparaiſon plus que perſonne, vû les graces extraordinaires qu'ils ont reçuës de lui, & le ſoin particulier que nous ſavons qu'il prend de les conſerver. Sa Providence les a formez & les maintient de la ſorte, comme il ſemble qu'elle travaille avec plus d'artifice à la compoſition des yeux que des autres membres, pource que ceux-là doivent être les guides de tout le reſte. C'eſt ainſi que le Soleil agit bien plus noblement ſur de certaines plantes que ſur d'autres, encore qu'il ſoit à l'égard de toutes la cauſe univerſelle de leurs productions. Et c'eſt pour cela que Platon compare les Souverains à ces anneaux qui ſont immediatement touchez d'une pierre d'aimant, & qui en attirent bien que foiblement pluſieurs autres enſuite, voulant que l'eſprit des Princes, comme plus voiſin du Ciel, participe de la Divinité avec beaucoup d'avantage & de prérogative ſur celui de leurs inferieurs. Or ces grands privileges

demandent une reconnoiſſance qui leur ſoit proportionnée, & ceux dont nous parlons commettroient une extréme ingratitude envers la Bonté Divine, ſi pleins de zéle pour ſon ſervice ils ne donnoient l'exemple à leurs Sujets d'une veritable dévotion. Auſſi voyons-nous, que depuis Melchiſedec la plûpart des Rois de la terre ont joint le Sacerdoce à leur Diadême, & n'ont pas fait moins de compte de ſervir aux Autels, que de commander aux peuples. Dès les premiers ſiècles, qu'Ariſtote nomme Heroïques, il obſerve que les Rois en uſoient ainſi. Ceux de Sparte, de Perſe, d'Egypte, & de Rome même pendant qu'elle en a ſouffert, étoient tous Souverains Sacrificateurs dans leurs Etats. Et le Poëte nous décrivant ce bon Roi Anion, conjoint encore le Pontificat avec ſon Empire. Je remarquerois comme les noms de Cheriſs, de Califes & de Miramammolins, ſont d'un abſolu pouvoir tant au ſpirituel qu'au temporel, s'il ne valoit mieux s'arrêter ſur ce que dans la vraie Religion nos Princes Chrêtiens ſont une ſi exacte profeſſion du culte divin, que tous leurs habits de parade, nommément ceux du Sacre de nos Rois, ſont Sacerdotaux; pour ne rien dire de leur onction, & de ce qu'ils prennent place com-

3. Polit. c. 14. Dionyſ. Halic. l. 2. Cic. l. 1. de Divin.

me Chanoines dans les plus notables Chapitres de la France. Cela ne leur donne pas pourtant le pouvoir de rien entreprendre ſur ce qui eſt des fonctions purement Eccleſiaſtiques. Ils ſont obligez de laiſſer auſſi bien que ceux de Juda, la charge du Temple aux Levites. Et ils doivent craindre d'irriter Dieu comme fit Saül, s'ils offroient eux-mêmes l'holocauſte, qui ne peut être agréable qu'étant preſenté par Samuël. C'eſt ſur ce ſujet qu'il ſera très-important de bien informer Monſeigneur le Dauphin, de l'état qu'il doit faire du premier Ordre de ſon Royaume, qui eſt le Clergé. Mais ſur tout il faudra ſoigneuſement l'élever dans le reſpect & la reverence, que doivent les Couronnes Chrétiennes au Saint Siége Apoſtolique. Les Rois qui s'humilient ſelon qu'ils y ſont obligez devant le Chef viſible de l'Egliſe, ne ſe font pas moindres pour cela, au contraire ils ſe rendent plus grands en devotion, & par là plus conſiderables devant Dieu & devant les hommes. Il ſera beſoin de lui faire ſavoir combien les benedictions des Papes lui peuvent donner de contentement, outre le repos de ſa conſcience, & de lui montrer dans l'Hiſtoire de ſes prédeceſſeurs, à combien d'infortunes ont été expoſez ceux d'entre eux, qui ont vécû en

mauvaiſe intelligence avec les Souverains Pontifes. Ces leçons n'empêcheront pas qu'on ne lui en faſſe d'autres en même tems, qui lui apprendront juſques où ſe doit étendre cette grande ſoumiſſion vers eux, du fils aîné de l'Egliſe. Car pour ce qu'il ſe trouve des ſaiſons où nos Rois ſont obligez de s'oppoſer aux prétentions de la Cour de Rome, il ne doit pas ignorer l'indépendance de ſa Couronne pour ce qui eſt du temporel, les privileges attachez à ſa perſonne ſacrée, ni les libertez dans leſquelles l'Egliſe Gallicane s'eſt toûjours maintenüe.

In Cenſura defenſ. Fid. Fran Suares. Pour ce qui eſt de ſa Couronne, l'Evêque des Algarbes Maſcaregnas a été le premier qui a voulu depuis peu, que celle qu'on dit avoir été envoyée par Clovis au Pape Hormiſdas, nommée par les Italiens le Regne, fût un titre de ſujetion & d'engagement du Royaume de France au Saint Siége. Je ne veux point m'arrêter ſur ce que Gregoire de Tours n'a point parlé de l'envoi de cette Couronne, Hincmarus étant le plus ancien qui en a dit quelque choſe trois cens ans plus tard. Mais je ſoûtiens, que quand ce preſent auroit été *Chron. Fredeg. cap. 110.* veritablement fait par Clovis, il n'y a rien de plus impertinent que d'en vouloir tirer une telle induction. Car s'il étoit permis d'ar-

gumenter de la ſorte, qui empêcheroit les François de dire, que quand le Pape Gregoire Second envoya les clefs & les liens de Saint Pierre à Charles Martel, il ſoûmit par là ſa Thiare à la Couronne de France? Et que quand bien-tôt après Leon Troiſième fit preſenter à Charles-Magne les mêmes clefs, & l'étendart de la ville de Rome, il s'obligea & ſes ſucceſſeurs à nous faire la foi & hommage? A quoi il y auroit d'autant plus d'aparence, qu'ils reçurent en ce tems-là de la liberalité de nos Rois, ce qu'ils poſſédent encore aujourd'hui de Domaine dans l'Italie. Par de telles raiſons le Patriarche de Hieruſalem auroit auſſi aſſujéti ſa ville au même Empereur, quand il lui en envoya l'étendart & les clefs, avec celles du Sepulcre de Nôtre Seigneur & du Calvaire. En verité, c'eſt être ridicule que de vouloir faire paſſer pour bonnes de ſi vicieuſes conſequences, & de prendre ce don de Clovis pour autre choſe que pour une aſſurance au Pape de ſa devotion, & de ſon aſſiſtance, autant de fois que le Saint Siége auroit beſoin de la protection des François, vû que Baronius même n'en a pas parlé autrement. La veritable doctrine qui doit être enſeignée à Monſeigneur le Dauphin là deſſus, c'eſt qu'il eſt né tel par la grace de Dieu, au-

Annal. Franc. ad ann. DCCXCVIJ.

Ibid. ad ann. DCCC.

Ep. dedic. tom. 6. Annal. ad Clem. VIII. Spond. epit. ad ann. DXIV.

quel ſeul il eſt obligé du Royaume qui le regarde, & qui n'a jamais relevé de perſonne depuis ſon heureuſe fondation, l'hommage n'en étant dû qu'à celui de qui toutes les Puiſſances de la terre dépendent.

Quant à ſa perſonne, outre les priviléges attachez à celle de tous les Souverains, il eſt expedient qu'il ſoit inſtruit, que par le merite de ſes ancêtres, & par les ſignalez ſervices qu'ils ont rendus à l'Egliſe, les Rois de France poſſédent beaucoup de droits qui leur ont été particulierement accordez. C'eſt ce que toutes les Univerſitez, les Parlemens, & les Etats de leur Royaume connoiſſent ſi bien, qu'autant de fois que le malheur du tems a permis qu'on ait oſé attenter quelque choſe de contraire à cela, ils ſe ſont toûjours unanimement oppoſez à une ſi grande témerité.

A l'égard des libertez de l'Egliſe Gallicane, que quelques-uns ont nommées le Palladium de la France, elles ne ſont point extraordinaires, ni nouvelles, comme les étrangers, qui ſe trouvent intereſſez dans leur conſervation, le voudroient bien faire croire. Tant s'en faut, elles ſont toutes fondées ſur le droit commun, & n'ont rien qui ne ſoit conforme à celui de la Nature; de ſorte que pluſieurs les conſidérent comme originaires,

indépendantes, & qui ſubſiſtent d'elles-mêmes. Quand néanmoins on les voudroit apeller des graces & des privileges que les Papes ont accordez à la France, en reconnoiſſance de tant de bienfaits, dont nous avons déja parlé, ils ne lui ſeroient pas moins avantageux, ni moins aſſurez pour cela, puiſque les donations remuneratoires ſont irrevocables de droit, & qu'en tout cas pour en venir là, il faudroit rendre ce qu'on a reçu, & comme diſoit cet Empereur, quitter en même tems la dot & l'Empire.

Mais encore qu'il ſoit neceſſaire de donner connoiſſance aux Princes de ce qui leur importe ſi eſſentiellement, ſi eſt-ce qu'apparemment les nôtres n'auront plus de ſujet d'entrer en conteſtation pour ce regard avec le Saint Siége. Car outre ce qui doit être attendu de l'équité des Souverains Pontifes, & de la pieté de nos Rois, accompagnée toûjours d'un extrême reſpect vers ceux-là, une même raiſon, & une même principe oblige les uns & les autres, à vivre dans une parfaite correſpondance d'amitié. Les choſes ne ſe nourriſſent & ne s'entretiennent, à ce qu'on dit en Phyſique, que par ce qui leur a donné l'être; & les Politiques appliquant ceci à leur uſage, ſoûtiennent que les Etats ne ſe main-

tiennent jamais mieux, que par les mêmes moyens qui ont donné lieu à leur établiſſement. Cela étant, il s'enſuit neceſſairement que les Papes ne ſauroient conſerver plus commodément le patrimoine de Saint Pierre, & ce qu'ils ont de grandeur temporelle dans l'Italie, que par la promte aſſiſtance, & par la puiſſante protection des Rois de France, de qui ils ne peuvent nier qu'ils ne tiennent quaſi tout ce qu'ils poſſédent. Il faut que nos Monarques reconnoiſſent de leur côté, que jamais leur Empire n'a reçu tant d'accroiſſement, que lors qu'ils ſe ſont entretenus aux bonnes graces des diſpenſateurs de celles du Ciel. Auſſi, puiſqu'il n'y a point de puiſſance temporelle qui ne vienne de Dieu, il ne maintiendroit pas vrai-ſemblablement les Rois dans celle qu'il leur a donnée, s'ils manquoient à rendre ce qu'ils doivent d'honneur & de reverence aux perſonnes qu'il a établies ſes Lieutenants en terre, pour les choſes ſpirituelles & qui touchent la Religion. On ne ſauroit donc élever les Princes dans de trop tendres ſentimens pour tout ce qui la concerne; ni trop les éloigner de ces maximes pleines d'impieté, qui portent que les ſoins exceſſifs de l'autre monde ne ſont pas propres pour ceux qui ſont deſtinez au

commandement de celui-ci. La devotion eſt un lien de parfaite amitié entre Dieu & les hommes; quand ceux qui les gouvernent en ſont touchez comme il faut, il n'y a ſorte de benedictions qu'ils n'attirent ſur eux & ſur leurs peuples. Mais pour produire ces bons effets, elle doit être raiſonnable & veritable. Comme il y a des zéles indiſcrets, il s'en trouve auſſi d'hipocrites, & l'on voit aſſez de perſonnes qui n'employent la pieté que comme un fard ſur le viſage, dont ils ſe tiendroient intereſſez au dedans. Ce ſont des Cignes qui couvrent une chair très-noire avec des plumes fort blanches, & que Moïſe defendoit pour cela qu'on approchât des Autels. D'ailleurs, un Roi ſe doit bien empêcher d'être, ni de paroître ami commun de deux créances. Si un Mathematicien ne ſouffre pas qu'on revoque en doute les principes de ſon Art; quelle apparence y a-t-il à un Souverain, de permettre qu'on diſpute de ceux de ſa Religion? Et neanmoins il fera bien d'employer toûjours plûtôt les Docteurs que les bourreaux, pour ramener à la Foi ceux qui s'en feront écartez. Le malheur de cet Etat a voulu que nous ſoions diviſez depuis cent ans pour ce regard. C'eſt un effet du courroux du Ciel, & nous devons attendre le

principal remede du même lieu, quand les prieres & les bonnes mœurs des plus vertueux l'auront obtenu. Il n'y a point de doute cependant que nos Rois ne ſoient obligez de tenir tous les moyens poſſibles & raiſonnables, pour faire ceſſer un ſi miſerable Schiſme. Mais comme les plus violens remedes ſont excuſables, & même ſouvent neceſſaires dans la naiſſance de ces maladies d'eſprit ; auſſi quand elles ſont arrivées au point où nous les voyons, & que le fer & le feu ne feroient que les augmenter, il faut avoir recours aux moyens plus doux & plus utiles, tels que nous voyons Louïs le Juſte les pratiquer ſi heureuſement aujourd'hui. A la verité l'un des articles du ſerment qu'il fit à ſon Sacre, l'oblige d'exterminer les hereſies de tout ſon pouvoir. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il y doive proceder contre la foi publique, violer ſes Edits, & rompre la ſûreté accordée à tous ſes Sujets pour le bien du Royaume & de la Religion même. Il n'y a point de ſerment qui puiſſe engager à ce qui eſt contraire aux Commandemens de Dieu, qui veulent qu'on obſerve religieuſement la foi promiſe ; & nos Rois ne jurent cet article de l'extirpation des hereſies, qu'après un autre précedent, par lequel ils promettent de maintenir

inviolablement la paix parmi leurs peuples. S'ils ne peuvent donc les y conserver en usant d'une extrême rigueur contre les Sectaires, & si la consideration de l'Etat, avec celle même des Temples & des Autels, les contraint de faire garder des Edits qu'ils ont trouvé établis devant leur regne ; on ne sauroit dire sans injustice & sans calomnie, qu'ils manquent à ce qu'ils ont promis par leur serment. C'est être Roi très juste & très loyal, de ne point faire de tort à son Etat, puisque la promesse qu'il luy a faite de le conserver en prenant sa conduite, est celle qui regle toutes les autres. Je pense qu'il sera très à propos de faire comprendre ces choses à Monseigneur le Dauphin quand il en sera tems, & de ne perdre aucune occasion dès sa plus tendre jeunesse, de jetter dans son ame les semences d'une veritable dévotion.

DE LA JUSTICE.

LA JUSTICE est le second appui d'une Monarchie, & qui a tant de choses communes avec la Religion, que beaucoup de personnes ne considérent celle-ci que comme un acte de Justice, par lequel les hommes rendent à Dieu ce qui lui est dû. Il y en à une autre qui s'exerce entre eux, dont la dispen-

ſation reſide entre les mains des Souverains, & qui eſt encore ſi voiſine des Autels, que comme Salomon nous aſſûre, elle eſt plus agréable à Dieu qu'aucune hoſtie qu'on lui puiſſe immoler. C'eſt à mon avis pour cela que ceux de Delphes ſe ſervoient d'un même coûteau à punir les coupables, & à ſacrifier les victimes, voulant donner à entendre qu'il n'y en a point qui plaiſent plus au Ciel que la punition des crimes. Je ſai bien qu'Ariſtote ne le prend pas de la ſorte, & qu'il rapporte l'uſage double de ce glaive Delphique au pur defaut de l'art, qui ne peut pas fabriquer comme la Nature un inſtrument propre & particulier à chaque choſe. Mais je penſe que le ſens moral que nous venons d'expliquer n'eſt pas moins recevable que celui-ci, n'y aïant gueres d'apparence que les Prêtres de Delphes en uſaſſent ainſi par une pure neceſſité ſelon le texte d'Ariſtote. Quoiqu'il en ſoit, les Princes ne participent en rien tant de cette Divinité qu'ils nous repreſentent ici pas, qu'en l'exercice de la Juſtice par la diſtribution des peines & des recompenſes. C'eſt pour cela que leurs Palais ne ſont jamais plus auguſtes que quand ils ſervent d'aſyle aux opprimez; & c'eſt pourquoi en uſant comme ils ſont obligez, leurs pieds doivent

Prov. c. 16. & 21.

Lib. I. Polit. c. 2.

être

être comme un Autel de refuge à ceux qui s'y viennent jetter. En effet, on ne ſauroit demander juſtice à un Roi ſans lui rendre une eſpece d'hommage qui lui eſt propre, & ſans le reconnoître pour Lieutenant de ce grand Dieu qui a pris le nom de Melchiſedec, ou de Roi de Juſtice. *Paul. ad Heb. c. 7.* Ce n'eſt donc pas merveille, ſi ceux qui ſe ſont humiliez devant les Puiſſances ſouveraines pour obtenir quelque acte de cette Juſtice, n'ont pû s'empêcher de témoigner de grands reſſentimens lors qu'elle leur a été refuſée. Philippe de Macedoine, & depuis lui les Empereurs, Trajan & Hadrien, ſouffrirent en de telles rencontres la liberté de quelques perſonnes, qui leur dirent hardiment qu'ils devoient donc ceſſer de regner, s'ils ne vouloient pas prendre la peine de leur faire Juſtice. Et nôtre bon Saint Louïs fit donner quelque argent à une pauvre femme qui lui avoit tenu un tout pareil langage, dans la ſollicitation d'une affaire qu'elle pourſuivoit contre le Chevalier de Feüilleuſe, quoique ſon inſolence extrême lui eût fait ajoûter ces paroles criminelles, qu'il n'étoit plus Roi que des Prêtres, & des Freres Mineurs, à cauſe de l'accès libre, & de la faveur qu'ils trouvoient auprès de ce religieux Prince. Les Arabes ont un proverbe

fort exprès pour ſignifier combien la Juſtice eſt eſſentielle à la Royauté, quand ils diſent qu'un fleuve ſans eau eſt l'image d'un Monarque ſans Juſtice. Et les Poëtes ont écrit ſur cela, que Dicé & Themis qui ſont la Juſtice & l'Equité, n'abandonnoient jamais les côtez de Jupiter. Mais entre tous les Souverains de la terre, ceux de France ont le plus témoigné qu'ils étoient de ce ſentiment. De là vient que tous les autres nous ſont repréſentez dans leurs Seaux à cheval, & tenant l'épée à la main, n'y ayant que les nôtres ſeuls qu'on y voit aſſis dans le Trône, avec la main de Juſtice dans l'une des leurs, & le Sceptre dans l'autre; comme ceux qui ont plus fait d'état d'être grands Juſticiers que grands Guerriers, encore qu'ils ayent toûjours excellé dans l'exercice des armes. Et c'eſt pour cela qu'ils ſe ſont toûjours montrez ſi ſeveres contre ceux qui oſoient violer le reſpêt dû aux moindres Miniſtres de leur Juſtice. François Premier averti d'un excès, quoique leger, fait à un ſimple Sergent, porta le bras en écharpe, à ce que content nos Annales, diſant qu'on l'avoit bleſſé en ſon bras droit. Et veritablement il avoit raiſon de le prendre de la ſorte. La dèſobéïſſance, comme les autres vices, a ſes degrez; & celui qui mépriſe au-

jourd'hui le plus petit Officier, eſt capable de ſe moquer demain du Roi même qui l'a établi, & qui a ſouffert ce premier attentat. Un Italien fut trouvé poignardant le portrait de ſon Prince, pour s'accoûtumer, diſoit-il, à ce qu'il avoit deſſein d'exécuter ſur l'original. Ceux qui ſe donnent la licence de faire des outrages aux Miniſtres d'un Souverain, ne feront pas grande difficulté de s'attaquer enſuite à ſa propre perſonne; & une rebellion contre ſa Juſtice qui ſemble petite, ne laiſſe pas de leur donner l'audace qui accompagne le crime de leze-Majeſté au premier chef.

Or bien que nôtre commune façon de nous expliquer ſemble mettre le principal emploi de la Juſtice en la diſtribution des peines, parce que quand nous diſons faire Juſtice, nous entendons quaſi toûjours parler de la punition des crimes: Si eſt-ce que celle des Rois dont nous traitons, ne ſe doit pas moins occuper à recompenſer la vertu qu'à châtier le vice; puiſqu'au contraire ceux d'entre eux dont nous conſervons le plus cherement la memoire, ſe ſont toûjours portez plus volontiers à exercer des actes de liberalité & de magnificence, qu'à nous laiſſer des exemples de ſeverité. Les Anciens ne nommoient guéres leur Jupiter, ſans lui donner les attributs

Jupiter optimus maximus

de bonté & de puiſſance, qui le rendoient le premier de tous les Dieux. Mais jamais ils ne l'ont appellé très-puiſſant, qu'ils ne l'euſſent qualifié très-bon auparavant, comme s'il y avoit plus de Divinité à bien faire qu'à montrer ſon pouvoir abſolu. Nous les imiterons en celà, traitant de cette partie de la Juſtice qu'exercent les Princes en recompenſant le bien, avant que de parler de celle par laquelle ils ſont paroître leur puiſſance en ne laiſſant point de crimes impunis.

Lib. 5. Ethic. ad Nicom, c. 8.

Ariſtote nous apprend, que les anciens mettoient toûjours le Temple des Graces au milieu des villes. C'eſt le Palais du Souverain qui doit aujourd'hui tenir ce lieu-là, afin qu'étant de facile accès à un chacun, il n'y ait perſonne, qui ne ſe puiſſe promettre d'y trouver la reconnoiſſance de ſes ſervices. La liberalité eſt d'ailleurs ſi Roïale, que le même Philoſophe n'a pas crû qu'un Roi pût pêcher en l'excès de cette vertu, ni qu'il y eût jamais lieu de nommer ceux d'une ſi haute condition prodigues, comme on fait les particuliers qui uſent de leurs biens avec trop de profuſion. Sa raiſon eſt, que les grands Monarques ne ſauroient ſe ruïner en donnant, le fonds de leurs richeſſes étant trop ample pour cela, & leur fortune trop élevée pour décheoïr de ce

Ibid. l. 4. c. 2.

côté la. Il ſe tromperoit pourtant en ceci s'il le diſoit abſolument, parce qu'aſſez d'exemples nous ont fait voir, qu'un Etat Monarchique peut être incommodé par des largeſſes exceſſives; & que les Princes auſſi bien que les autres hommes, ſont obligez d'uſer de quelque moderation dans leurs bienfaits, la ſource de leur opulence n'étant pas inépuiſable. J'aime mieux le faire voir dans l'Hiſtoire de nos voiſins, & d'un Henri Troiſième Roi de Caſtille, que dans la nôtre, bien qu'un Roi de même nom nous y pût fournir des preuves ſuffiſantes de ce que nous diſons. Le Caſtillan ſe trouva dans la ville de Burgos, au retour de la chaſſe des cailles, reduit à une telle neceſſité, qu'il fut contraint d'envoyer mettre ſon manteau en gage pour avoir dequoi dîner, ce qu'il avoit pris n'étant pas ſuffiſant pour lui en fournir. Ce fut dès le commencement de ſon regne, qui eût été très-miſerable par le mauvais ménage, & les profuſions immenſes de ſes prédeceſſeurs, ſi le reſſentiment d'une ſi extrême pauvreté ne l'eût porté à contraindre les Grands d'Eſpagne de rendre à ſa Couronne ce qu'ils en tenoient, ſuivant la regle fiſcale, Trop donné ſoit repeté. Il ne fit en cela que ce qui avoit été pratiqué par Galba, pour retirer les dons inconſiderez

Mariana l. 19. c. 14.

Tac. 1. Hiſt. Zonare.

de Neron; par Basile, pour ravoir les prodigalitez de l'Empeur Michel; & par beaucoup d'autres qui ont ainsi traité ceux qui se trouvoient avoir abusé de la facilité de leurs Princes. D'autre côté les gratifications doivent être proportionnées, non seulement à la condition de celui qui les fait, mais encore à la qualité du service qu'on veut reconnoître, & à l'état de celui qui l'a rendu. Car il n'y a personne qui ne juge que le Sultan Osman fut très-ridicule, quand il créa Beglerbey ou Vice-Roi de Cypre l'un de ses Jardiniers, pour lui avoir vû planter un chou de fort bonne grace. Un bienfait si indignement placé, & avec tant d'inconsideration, se peut beaucoup mieux nommer un méfait. Et chacun peut voir combien Seneque traite mal Alexandre, sur ce que quelqu'un refusant un de ses presens, comme ne le pensant pas meriter, il lui repartit, qu'il ne regardoit qu'à ce qu'il devoit donner, & non pas à ce que les autres devoient recevoir. Cette parole, dit Seneque, semble d'abord fort généreuse & roiale, bien qu'en effet elle soit très-impertinente, n'y aïant point de doute, qu'on ne doit jamais donner une chose disproportionnée au merite de celui qui la doit prendre. Voilà pour montrer que les Rois peuvent abuser de la liberalité aussi bien

vid. tamen Aelianum Var. hist. Lib. I. c. 33. & Plutarch. in Vita Artaxerx. initio, de Omiso.

Lib. 2. de benef. c. 16.

qu'un chacun de nous, qu'ils doivent ſemer avec la main, & non pas avec le boiſſeau non plus que les autres ; & qu'ils ſont obligez de ſe contenter d'ouvrir leur bourſe ſans la renverſer tout-à-fait. Il n'y auroit point d'apparence de s'amuſer ici à faire voir qu'ils n'ont pas moins à fuïr le vice oppoſé à la prodigalité, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de préſumer que Monſeigneur le Dauphin pût jamais degénérer juſques-là que d'être touché d'une infame avarice. Je me contenterai de rapporter ce que j'ai lû dans l'Hiſtoire de quelques uns de ſes ancêtres, & qui eſt ſi exprès pour montrer enquoi conſiſte le milieu de la liberalité Roiale, que je ne penſe pas qu'on lui puiſſe faire une plus belle leçon ſur cela. Les Bearnois cherchans un Souverain dans la maiſon de Moncade, y trouverent trois enfans endormis. L'un avoit le point tout fermé en dormant, ce qu'ils prirent pour une marque d'avarice, & ſur cette conſideration n'en voulurent point. L'autre prenoit ſon ſommeil tenant la main ouverte & les doits étendus, ils interpreterent cela du vice oppoſé, & jugerent qu'il ſeroit d'humeur trop prodigue pour le bien de leur gouvernement. Mais aïant rencontré Gaſton de Moncade qui n'avoit la main fermée qu'à demi, ſur cet au-

gure de moderation ils jugerent qu'il étoit celui qu'ils cherchoient, & le reconnurent tous pour tel. Cela peut être pris pour une galanterie, qui ſignifie pourtant qu'ils vouloient un Prince qui ne fût liberal que de bonne ſorte, qui donnât ſi judicieuſement qu'il pût donner longuement, & qui dans ſes largeſſes ne parût pas irrité contre ſes finances, *Ep. 120.* comme parle Seneque, pource que celui qui en uſe ainſi ne manque jamais à les reparer après par toute ſorte de violences. Philippe *Tac. 2. ann. Lib. 2. de Offic.* de Macedoine reprit ſon fils Alexandre fort aigrement dans une lettre qu'il lui écrivit ſur ce ſujet, & dont nous avons la ſubſtance dans Ciceron. N'avez-vous point de honte, lui diſoit-il, de vouloir comme acheter la bienveillance de vos Sujets à prix d'argent? Croiez-vous que ceux-là vous puiſſent être fort fideles, que vous aurez comme corrompus par preſens? Et voulez-vous les accoûtumer à vous conſiderer plûtôt pour leur Argentier que pour leur Monarque? Il avoit raiſon en verité, c'eſt une choſe trop dangereuſe à un Souverain d'uſer de profuſions, & de donner inconſiderément, non ſeulement à cauſe que les bien-faits mal placez, & qui s'exercent ſans jugement, ſont quaſi toûjours reçûs ſans obligation, & tombent, ſelon le dire d'un Ancien, comme un écu dans

une cloaque : mais encore pource que l'excessive liberalité se ruïne aussi bien que le feu, d'elle même, consumant la matiere qui la doit entretenir. De là vient que Diogene, qui se contentoit ordinairement d'une obole, demanda une mine à un prodigue, comme désesperant qu'il luy pût jamais plus rien donner. D'ailleurs, les bons Princes se sont toûjours comportez comme s'ils n'étoient que simples usufruitiers de leurs Etats. Voire même l'un des Antonins dit à sa femme qui ne le trouvoit pas assez liberal, qu'elle étoit fort abusée si elle ne faisoit son comte d'avoir perdu, venant à l'Empire, la proprieté de ce qu'ils y avoient apporté, & des choses mêmes qu'ils possedoient auparavant, dont ils ne pouvoient plus disposer qu'au profit de la Republique. Cela n'empêche pas qu'un grand Roi ne doive faire paroître en toutes occasions une liberalité digne de sa fortune, y observant les conditions qui rendent cette vertu plus éclatante. Titus disoit à ses amis, qu'il tenoit un jour pour perdu où il n'avoit fait du bien à personne. Il soûtenoit qu'un Prince ne devoit jamais souffrir qu'on se retirât triste de sa presence. Et ces belles paroles conformes à toutes ses actions, le firent nommer les delices du genre humain. Aussi n'y a-t- il rien qui approche si

Diog. Laër. in Diog.

Iul. Capit. in Anton. Pio.

Sueton. in Tito art. 8.

près de la Divinité des Potentats de la terre, que cette faculté qu'ils ont de ſurmonter la fortune des malheureux, de leur donner de nouvelles deſtinées, & de faire par ce moien les fonctions d'une Cauſe Univerſelle. C'eſt-pourquoi quelques-uns, comme Alexandre Severe, ſe ſont fâchez contre ceux qui ne leur demandoient rien. Les autres tels que l'Empereur Hadrien, n'ont pas ſouffert qu'on leur fit aucune demande, pource qu'ils ont voulu prévenir les prieres, & rendre par ce moïen leurs faveurs de plus de conſideration. Tant y a qu'on peut dire, qu'il eſt tellement de l'eſſence Roiale d'uſer de gratification, que le Roi des Rois étant en terre ne volut pas même refuſer à ces eſprits immondes la grace qu'ils lui demanderent, de ſe ſaiſir d'un troupeau de pourçaux.

Lamprid. in Sev. Dion. Caſſius in Hadr.

Math. c. 8. Luc. c. 8. Marc. c. 5.

Peut-être jugera-t-on qu'avant que de quitter ce propos, je devrois dire quelque choſe de ceux dont la fortune eſt toûjours ſi enviée, à cauſe qu'ils reçoivent les plus grandes faveurs de leur Prince. Néanmoins pource que nous en avons traité dans un diſcours ſeparé, il me ſuffira de remarquer ici, que toutes les invectives qui ont été faites contre les Favoris, ne peuvent être bien entenduës, que de ceux que de mauvais moiens ont quelque-

fois élévez à une trop puiſſante autorité. C'eſt en ce ſens que Pline prononça en plein Senat, & en la preſence de Trajan, qu'il n'y avoit point de marque plus certaine de la petiteſſe d'un Souverain, que la grandeur de ſes Libertins. Mais à l'égard des autres, que les vertus eminentes & les ſervices extraordinaires élevent au ſupréme degré d'honneur & de confiance auprès de leur Maître, il n'y a jamais eû que l'Envie qui y ait trouvé à redire; & à moins de controller Dieu pource qu'il agit par des cauſes ſecondes, on ne ſauroit accuſer ceux qui repreſentent ici bas ſa puiſſance, s'ils ſe ſervent de ces nobles & grands inſtrumens pour la mieux exercer. En effet, Philippe de Macedoine ne faiſoit point de tort à ſa gloire, qui a toûjours été très-pure, quand il commettoit à la ſobrieté d'Antipater, comme il diſoit, la conduite de ſon Royaume, afin de ſe pouvoir délaſſer quelquefois dans les paſſe-tems de la vie & de la bonne chere. Perſonne ne trouvoit étrange non plus, qu'Auguſte partageat tantôt avec Mecenas, & tantôt avec Agrippa les ſoins de l'Empire, où il leur donnoit une autorité qui n'étoit guére moindre que la ſienne. Et tout le monde loüa Alexander Severe de ne rien faire que par l'avis de ce grand homme d'Etat Ulpien, qu'il

Athen. l. 10.

Lamprid. in Sev.

a ſouvent couvert lui-même de ſa Pourpre ſacrée, contre l'inſolente fureur de la milice Prétorienne. Il eſt donc beſoin de faire diſtinction entre ceux qui poſſedent les bonnes graces des Monarques, par les moiens dont ils ſe ſont ſervis pour y parvenir, par le merite de leurs perſonnes, & par les ſervices qu'ils ont rendus à l'Etat. Autrement on ne ſauroit ſans une extréme injuſtice, & ſans crime de leze Majeſté, condamner indifferemment ce que les plus grands & les meilleurs Princes du monde ont toujours pratiqué. Les Poëtes qui font ſoûtenir le Ciel par des Atlas & par des Hercules, comme ſi Jupiter même avoit beſoin de l'aide d'autrui pour gouverner ſon Olympe, montrent bien ce qu'ils penſent des Royaumes de la terre. Je ne m'étendrai pas davantage là deſſus.

Venons à la ſeconde partie de la Juſtice qui regarde la punition des crimes, & où les Souverains ſont encore obligez de tenir une voye moïenne entre les extremitez vicieuſes de l' indulgence trop grande, & de la trop grande ſeverité. Car pour commencer par la derniere, qui peut lire ſans abomination, comme Motezuma faiſoit mourir ceux de Mexique pour l'avoir ſeulement enviſagé? Qui ne deteſte la cruauté d'un Caligula, ſur-

Jo. Acoſta l. 7. cap. 22. Sueton. in Cal. art. 50.

nommé à ſon ſujet le Phaëton du genre humain, ſous le regne duquel on n'eût oſé, à cauſe qu'il étoit chauve, prononcer le mot de chevre, ni regarder par une fenêtre quand il paſſoit par les ruës aïant la tête nuë à la mode d'alors? Il n'y avois pas moint à craindre de parler du Cyclope en la preſence de Philippe, qui avoit perdu un œil; ou de coûteaux & d'inciſions devant un Hermias Prince des Atarnéens, pource qu'il étoit Eunuque. Tibere rendit capital d'être entré dans un lieu dèshonnête avec une piece de monnoye où étoit ſa figure; d'avoir frappé le moindre ſerviteur qui ſe trouvoit en avoir une ſur lui; ou de s'être diſpenſé de porter la main à quelque neceſſité de nature, ſi l'on avoit au doigt une bague où fût la même figure. On peut mettre entre ces exemples l'action inhumaine de Cambyſe, qui fit mourir ſon frere pour avoir eu un ſonge dont l'interpretation ſembloit lui promettre l' Empire. Et je penſe qu'on y peut joindre ce qu'un autre ſonge fit faire à nôtre Henry Troiſième, qui voulut qu'on arquebuſât des Lions qu'il nourriſſoit, dont il lui avoit ſemblé en dormant qu'il étoit déchiré; parce que de la cruauté envers les bêtes, on paſſe aiſément à celle qui va contre les hommes. Ce ſont toutes choſes

Dem. Phal. tr. de Eloc. Suet. in Tib. art. 58. Philoſtr. l. 1. c. 11. Senec. 3. de benef. c. 26. Iuſt. l. 1. hiſt. & Herod. lib. 3. Thuan. l. 78. hiſt. Iourn. de Hen. III.

qui ne doivent être dites à un jeune Prince que pour lui en donner de l'averſion, & lui en faire comprendre la laideur. La Nature, dit-on, a blanchi le lait des nourrices, de peur que les enfans ne s'accoûtumaſſent au ſang. Les Precepteurs des Rois ſont des nourriciers ſpirituels qui la doivent imiter en cela, & propoſer toûjours à leurs Diſciples des exemples contraires à ceux que nous venons de rapporter, ſi ce n'eſt par forme d'oppoſition, & pour leur recommander davantage la douceur qui ne les doit jamais abandonner. Je ne crois pas qu'on leur en puiſſe donner une plus belle leçon, qu'en leur faiſant voir ce qui ſe paſſa dans la Perſe auſſi-tôt après qu' Alexandre l'eut conquiſe. Un pauvre homme s'étant autrefois endormi dans la chaire de Cyrus, avoit été puni de mort. Alexandre apperçût un Macedonien tout roide de froid, dont il eut pitié, & le fit mettre dans ſon Siége Roïal devant le feu, avec ces belles paroles, qu'il vouloit que la même ſéance lui donnât la vie, qui la lui eût fait perdre ſous l' Empire des Perſes. N'eſt-ce pas là un trait de bonté, digne de ce grand Conquerant, & qui reçoit un merveilleux éclat de la rigueur qu'on avoit auparavant exercée? Nos Hiſtoires ſont pleines de ſemblables actions de

Plutarch. in Alexand. Val. Max. l. 5. c. 1.

nos Rois, qui ont excellé ſur tous ceux de la terre en ces façons de faire, dont la familiarité gagne plus que tout autre choſe le cœur des Sujets. Il eſt bon de faire garder exactement les reſpects qui ſont dûs à la Majeſté Roïale, comme faiſoient les Perſes; mais il ne faut pas ſur ce pretexte s'éloigner avec eux de l'humanité, & donner des punitions qui n'ont point de proportion avec l'offenſe. Peut-on lire ſans horreur dans Herodote, que Cambyſes aïant été averti par un des premiers & des plus fideles de ſa Cour, qu'on remarquoit ce defaut en lui d'être trop adonné au vin, il prit ſon arc, & perça d'un coup de flêche le cœur du fils de ce mauvais Courtiſan, lui demandant ſi c'etoit là le coup d'un yvrogne? Quant à moi, je tiens l'action fort abominable; comme je n'ai jamais pû approuver qu'on ait fait mourir criminel de leze-Majeſté, celui qui mit ſur ſa tête le Diadême Roial afin de le ſauver du naufrage, ou pour le rapporter à Alexandre ſans être moüillé, ſelon qu'en parle Appian douteuſement. Et j'ai toûjours blâmé nôtre Louïs Onziéme, d'avoir maltraité ceux qui dans une defaillance l'eloignerent par force des fenêtres de ſa chambre; auſſi bien que d'avoir puni le Medecin de Charles Sep-

Lib. 3.

Lib. de bell. Syr.

tiéme ſon pere, à cauſe que ſuivant les regles de ſon art, il avoit contraint le Roi malade de manger. Le pretexte que prenoit Louïs Onziéme, de rendre inviolable juſqu'à la fin l'autorité du Souverain, n'eſt pas recévable, puiſque l'intention juſtifioit tout ce qu'il vouloit faire paſſer pour crime, comme c'eſt elle qui dans toute la Morale imprime ſur nos actions le caractère du bien & du mal. Mais quand il ſe trouve des Princes du naturel de celui-ci, les choſes mêmes faites à bonne fin ſont ſujettes à de mauvaiſes interpretations. C'eſt pourquoi ceux qui ont ſoin de leur inſtitution, ne ſauroient prendre garde de trop près à détourner des leurs plus tendres années les inclinations qu'ils peuvent avoir à la rigueur. Dom Carlos, fils infortuné de Philippe Second, ſe plaiſoit à tuer de ſa main, & à voir palpiter de petits lapins, ce que l'Ambaſſadeur de Veniſe conſidera comme un ſigne de cruauté; de même qu'autrefois les Aréopagites le trait de celui qui avoit crevé les yeux à quelques petits oiſeaux. Cet infant n'avoit que ſept ans lors qu'il ſe fâcha contre un jeune garçon pour quelque choſe qui lui déplût. Sa colere fut ſi grande, qu'il proteſta de ne point manger qu'il n'eût vû pendre ce pauvre enfant;

Famianus Strada dec.1.lib.7.

fant;

fant; & en effet, on executa un fantôme qui le repreſentoit. N'étoit-il pas bien aiſé de reconnoître dès lors les ſemences de cette humeur furieuſe, qui le fit ſi tragiquement finir? Et ne falloit-il pas emploier toute l'adreſſe poſſible pour la moderer, ſi tant eſt qu'elle fût corrigible? A la verité ſon pere vint là-deſſus qui lui donna un ſouflet, mais il ne ſervit qu'à lui en laiſſer un mauvais ſouvenir le reſte de ſes jours, qui ne furent pas longs. Et néanmoins Philippe Second ne fit en cela que le traiter de la même façon que lui-même l'avoit été de l'Empereur ſon pere, dans un âge bien plus avancé. Car il n'avoit pas moins de vingt-ans quand il reçût dans Ausbourg, pour quelque trait qui lui étoit échapé, un pareil ſouflet de Charles Quint, dont il fit trembler au même tems tous les Princes d'Allemagne, & les Grands d'Eſpagne. C'eſt ainſi que Dieu lance ſa foudre ſur le ſommet d'une montagne, en faiſant retentir le coup par tous les environs; & que s'il touche quelquefois une ſeule tête, il ne laiſſe pas d'étonner du bruit le reſte du monde. Que s'il faut ſuivre cette comparaiſon, nous ajoûterons que comme le Ciel a beaucoup plus de tonnéres pour épouvanter, que de foudres pour punir; les

Rois en doivent uſer de même à l'égard des grands ſupplices, qu'on nomme fort à propos des exemples en Latin, ne s'en ſervant que fort rarement, & toûjours plus pour profiter à l'avenir par la crainte, que pour punir le paſſé qui eſt ſans remede. La Theologie des Anciens leur enſeignoit, que Jupiter pouvoit bien diſpoſer des tonnéres de bon augure lui ſeul, & à ſa fantaiſie; mais que quand il étoit queſtion de lancer les foudres nuiſibles, il ne le pouvoit faire ſans le conſeil des douze Dieux. On ne peut pas douter qu'ils ne donnaſſent par là une fort belle inſtruction aux Souverains, qui doivent diſtribuer leurs faveurs de telle ſorte, que ceux qui les reçoivent y puiſſent reconnoitre leur propre mouvement. Mais à l'égard des peines, les plus ſages d'entre eux ont toujours fait paroître qu'elles leur déplaiſoient infiniment, & ils en ont toûjours rejetté l'envie, s'il y en avoit, ſur ceux de leur Conſeil qui avoient été obligez de juger ſelon les loix. Pendant le gouvernement des cinq premieres années de Neron, il prononça les plus belles paroles ſur ce ſujet, qui ſortirent jamais de la bouche d'un Empereur, & qui meritent bien le grand jour où les a miſes ſon Precepteur en les exagerant. On lui pre-

ſentoit à ſigner un jugement de mort contre quelques coupables, & comme il ſe vit preſſé de le faire ; Je voudrois, dit il à Burrus qui attendoit l'expedition, n'avoir jamais appris à écrire. Qui eut jamais crût que de ſi beaux propos euſſent dû étre dèshonorez par tant d'infames actions qui les ſuivirent! Il y a eu des Princes qui pour temoigner l'averſion qu'ils avoient des ſupplices, les ont fait differer pour quelque temps. Le Senat ordonna ſous Tibere, tout ſevere qu'il étoit, que les condamnations à mort ne fuſſent point executées que dix jours aprês la ſentence renduë. Et nous avons dans le Code une reſcription des Empereurs Gratien, Valentinien & Theodoſe, datée de Verone, & qu'on dit que perſuada Saint Ambroiſe, par laquelle les jugemens de Mort, quoique donnez par la bouche du Prince, ſont ſuſpendus durant trente jours.

Sen. l. 2. de Clem. c. 1. & Sueton. art. 10.

Tac. 3. ann. & Sueton. art. 75.

L. ſi vindicari C. de pœnis, & Sozom. 7. hiſt.

Or comme les Rois ne ſauroient trop s'éloigner des limites de la cruauté, auſſi ne faut-il pas qu'ils pêchent par un excès de bonté, qui n'eſt quelquefois guéres moins préjudiciable à l'Etat, que la trop grande ſevérité. L'indulgence de Nerva fut ſi extrême, aïant ſuccedé à Domitien, dont il vouloit prendre le contre-pié, qu'un Conſul ſe donna la liber-

té de dire en plein Senat, que c'étoit veritablement un mal d'avoir un Empereur ſous qui l'on n'osât quaſi rien faire ſans peril, mais qu'il n'étoit pas moins dangereux de vivre ſous un autre qui permit de faire tout impunément. Voilà pourquoi nos Princes ſe ſont ſouvent lié les mains par leurs Edits, notamment en ce qui touche l'abolition des crimes, aïant commis des Magiſtrats pour connoitre ſi les remiſſions qu'ils donnent, ſont admiſſibles ou non, & fait des Ordonnances qui defendent à tous les Juges d'avoir égard à leurs lettres de cachet, à cauſe de la facilité qu'on trouve auprès d'eux à les obtenir. Je ne ſaurois rendre ce lieu plus illuſtre, que par la belle penſée qui ſortit de la bouche ſacrée de Louïs le Juſte en un tems qui avoit ſi grand beſoin de quelque exemple ſignalé pour étonner la Rebellion, qu'elle oſoit bien paroitre armée, & donner des batailles contre les troupes que ſa Majeſté lui oppoſoit. Ce fut en mil ſix cens trente deux, qu'un Seigneur de ſa Cour prit la hardieſſe de lui dire dans Thoulouſe, qu'il jugeoit au viſage & aux yeux de pluſieurs, que ſa bonté obligeroit bien du monde, en pardonnant à celui dont on ne ſe pouvoit empêcher de plaindre le malheur, quoiqu'on deteſtât ſa felonie. Je croi ce que vous dites, répondit

ce grand Monarque, mais considerez que je ne ſerois pas Roi ſi j'avois les ſentimens des particuliers. O admirable repartie, que vous contenez de myſterieuſe ſageſſe! & que vous meritez d'être publiée par tous les Royaumes de la terre? Comme Dieu ne diſpoſe pas des ſaiſons, ni de tout ce qui ſe paſſe ici bas ſelon la volonté des hommes, parce que ce ſeroit perdre l'Univers : les Rois ne peuvent pas non plus gouverner à l'appetit des peuples, ni en de ſi importantes occaſions condeſcendre à leurs deſirs, d'autant qu'il y va ſouvent de la ruïne de l'Etat, qui ſeroit peut-être inévitable ſi on leur donnoit tout contentement. Les Sujets ne laiſſent pas néanmoins d'être obligez de reſpecter une conduite dont ils ne pénétrent pas tous les conſeils ; de même que nous admirons celle du Monde, ſon ordre, & ſes mouvemens pleins d'intelligence, ſans les comprendre. Or quand cette neceſſité de pourvoir à la ſûreté publique ſe rencontre, ce ſeroit une cruauté d'uſer de clemence à ſon préjudice, & un crime de ne pas punir les fautes qui vont à la deſtruction de la ſocieté civile. J'avouë que hors ces conſiderations du bien general, les Souverains doivent plûtôt pencher du côté de l'indulgence, que de l'autre, & ſe contenter bien ſouvent, de faire cou

Amm. Marcel. l. 30.

per comme Artaxerxes, la thiare pour la tête. Ils ne ſauroient mieux uſer de la Royauté, qu'en pardonnant, ſelon le conſeil de Livia, à ceux qui ne leur peuvent plus nuire, & qui ſont néanmoins capables de ſervir encore à leur gloire. Et rien ne les rendra plus recommandables, que de faire grace aux miſerables, avec ces belles paroles de Marc-Antonin, dont ſe ſervit depuis Theodoſe : Plût à Dieu que je puſſe encore donner la vie à ceux qui ne l'ont plus. La Juſtice eſt une faux qui trenche également tout ce qu'elle rencontre. Mais il ſe trouve parfois de ſi belles plantes parmi les autres herbes, qu'il y auroit de l'inhumanité, s'ils ne les épargnoient levant un peu la faux en leur faveur. Sur tout ils ſe doivent ſouvenir aux offenſes particulieres, de cette belle ſentence de Seneque, Qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus glorieux ſous le Ciel, qu'un Prince qui a reçu quelque déplaiſir ſans reſſentiment. Et de cet autre beau mot d'un ancien Philoſophe, Qu'il y a quelque choſe de Royal à entendre de mauvaiſes paroles pour de bonnes œuvres. Nous n'avons que faire d'aller chercher des exemples de cela dans l'Hiſtoire du tems paſſé, celle de nos Rois en eſt toute pleine, & je me contenterai de donner celui de Philippe Second Roi d'Eſpa-

Vulg. in Avid. L. Antioch. in Exer.

L. 1. de Clem. c. 20. Nihil glorioſius Principe impunè læſo.

Antiſt. apud Laërt.

gne, tant pour en repreſenter de domeſtiques de tous côtez à Monſeigneur le Dauphin, qu'à cauſe que celui-là eſt des plus notables en la perſonne d'un ſi ſage & ſi puiſſant Monarque. Un homme qui n'avoit jamais eu l'honneur de parler à ſa Majeſté, & qui n'en avoit auſſi reçu aucun déplaiſir; ne laiſſa pas d'être empriſonné pour avoir été ſi temeraire que d'en médire publiquement. Ce genereux Prince le fit mettre en liberté auſſi-tôt qu'il fut informé de la qualité de ſon crime, ſans lui faire ſouffrir autre mal, que le jugement qu'il fit de ſa perſonne; diſant, qu'un autre qu'un fou parfait n'auroit jamais, ſans être offenſé, parlé de la ſorte de celui qu'il ne connoiſſoit point. A quoi il ajoûta cette belle ſentence, Qu'il n'y a point de Souverains dont les peuples parlent moins dèſavantageuſement, que de ceux qui leur donnent toute liberté de le faire. Si eſt-ce que Philippe Second ne manquoit pas de ſevérité ailleurs, & il nous a donné aſſez de témoignages dans ſa maiſon & au dehors, pour nous faire croire qu'il ne laiſſoit point de fautes impunies, où l'Etat étoit tant ſoit peu intereſſé. Il a même parfois voulu confondre la cruauté avec la Juſtice, changeant le ſurnom de Cruel qu'a merité l'un de ſes prédeceſſeurs, en celui de Juſticier, comme ſi la difference

Regium eſt malè audire cùm benefeceris.

L. Cabrera l. 10. hiſt. c. 17.

L. Cabrera l. 9. hist. c. 12. n'étoit pas grande de l'un à l'autre. Car considerant dans ſon Chateau de Segovie une ſtatuë du Roi Dom Pedro, qui avoit au bas cette inſcription, *El Cruel*, il commanda qu'elle fût otée, & y fit ſubſtituer cet autre mot, *El Juſticiero*. Il exceda en cela de beaucoup l'étenduë de la puiſſance Roïale, qui ne va pas ſi avant, & qui ne ſauroit faire perdre des titres acquis par les ſuffrages de tout un peuple, beaucoup moins changer la nature des choſes, & faire d'un vice une vertu. Tant y a qu'à l'égard de ce coupable, qu'il croioit n'avoir parlé que contre ſa perſonne, il uſa d'une très-grande clemence; & qui merite bien, ce me ſemble, la recommendation que nous lui donnons. Ce n'eſt pas à dire qu'il ne faille ſouvent reprimer l'inſolence de ces temeraires, leur crime eſt aſſez ordinairement accompagné d'un mauvais deſſein d'émouvoir les peuples; auquel cas on n'en ſauroit faire une punition trop grande, ni trop exemplaire. Mais il y a lieu auſſi quelquefois à un Prince de montrer ſa bonté, & ſa grandeur de courage, quand il le peut faire ſans qu'elles préjudicient au public. Nos Rois, ſur tous ceux de la terre, en ont uſé de la ſorte, & ont fait voir en de telles occaſions qu'ils avoient auſſi peu d'aiguillon que celui des Abeilles. Monſei-

gneur le Dauphin eſt particulierement obligé d'imiter cet autre Roi des eaux, de qui il porte le nom ; Ariſtote nous apprenant, qu'entre tous les animaux de la mer qui la reçoivent au dedans, & à qui la nature a donné des poumons, le Dauphin eſt le ſeul qui n'a point de fiel. *2. de hiſt. anim. cap. 15.*

Voilà comment la Juſtice s'exerce par les Souverains en ce qui regarde la diſtribution des peines, ſans qu'on leur puiſſe reprocher, ni la ſeverité, ni la trop grande indulgence. Mais outre la Juſtice qu'ils rendent eux-mêmes avec une particuliere connoiſſance, & qui doit être la plus reſpectée de toutes ; il y en a d'autres dans une infinité de Tribunaux qu'ils ont établis pour le bien de leurs Sujets, dont néanmoins la fin n'eſt que trop ſouvent contraire au deſſein de leur inſtitution. Il arrive tous les jours aux peuples qui s'y addreſſent pour ſe garentir d'oppreſſion, comme à la brebis qui ſe mit ſous un buiſſon pour ſe preſerver de la pluïe. Elle y trouva le couvert qu'elle cherchoit à la verité, mais avant que d'en ſortir il lui fallut laiſſer la meilleure partie de ſa toiſon. Ce ſont les lieux où les Rois doivent le plus faire paroître l'amour qu'ils ont pour la Juſtice, par la punition de ceux qui font un brigandage

public de ſon Miniſtere. Artaxerxes fit écorcher de mauvais Juges, & ſeoir deſſus leurs peaux ceux qui leur ſuccederent, afin de les rendre meilleurs. Cambyſes en avoit déja uſé de la ſorte ; & Darius fit mette en croix l'un d'eux qui s'étoit laiſſé corrompre par argent. J'aime mieux exagérer ſur ce ſujet le mal de nos voiſins, que le nôtre qui eſt peut-être plus grand. Ferdinand, ſous qui les Indes Occidentales furent découvertes, y envoiant un Pedrarias pour Vice-Roy, lui défendit fort expreſſément d'y mener aucun de ces Juriſconſultes, qu'on nomme *letrados* en Eſpagne, deſirant exemter le nouveau monde des diſgraces qu'ils cauſent à celui-ci. Et Mathias Corvin fut contraint de chaſſer de toute la Hongrie ceux qu'il y avoit amené d'Italie, tant ils excitoient de dèſordres & de ruïnes par les ſubtilitez de leur chicane. A la verité, les Rois ne ſauroient trop eſtimer les hommes de cette profeſſion qui la font avec integrité, ni trop recompenſer les bons Juges qui diſtribuent en leur nom ce ſel de la vie, comme parloit Pythagore, qui préſerve leurs Sujets d'une corruption inévitable, puisque les Pirates mêmes, & les plus ſcelerats des hommes ne ſe peuvent paſſer d'exercer quelque juſtice entre eux. Mais

Diod. Sicul. l. 15. Herod. l. 5. & 7.

Diog. Laërt. in Pyth.

aussi ne sauroient-ils témoigner assez d'indignation contre ceux qui abusent de leurs charges par toute sorte de corruption; qui ne reconnoissent la balance de Themis que pour l'imiter, inclinant toûjours du côté d'où ils reçoivent le plus; & qui n'emploient l'autorité souveraine qu'on leur a confiée, qu'au service de leurs passions, & à l'oppression des peuples. Le merite des premiers fit couvrir à Marcellus le lieu où l'on rendoit la justice, afin qu'on la pût rechercher plus commodément. Et la malice des derniers obligea l'un des Catons à dire, qu'on devoit paver de chausse-trapes toutes les avenuës du même lieu, qu'il croïoit ne pouvoir être rendu trop desert.

Il me reste à dire un mot sur la question que quelques-uns font, si les Rois son tellement au dessus de la Justice & des Loix, qu'elles ne les regardent point. Car on a vû beaucoup de Legislateurs qui ont subi la peine de celles qu'ils avoient faites, croïant ne les pouvoir mieux autoriser que par leur exemple. Il ne semble pas aussi que Trajan se crût exemt de leur jurisdiction, quand il disoit en donnant son épée à porter, qu'on s'en servit contre tous ceux qui le meriteroient, & contre lui-même si besoin étoit. Et entre

In cunctos, inmeque simul.

ceux qui ont parlé avant moi de l'inſtruction des Princes, il y en a, comme le Pere Mariana, qui les ont tout-à-fait aſſujettis à leurs propres conſtitutions. D'autre côté chacun ſait, que par le Droit Romain, conforme à la doctrine d'Ariſtote pour ce regard, le Souverain n'eſt aucunement tenu d'obſerver les Loix; juſques-là qu'il communique ce même privilege à ſa femme, qui ne l'a pas de ſon chef. Marc Antoine, tout homme de republique qu'il étoit, dit à Cleopatre, qui le prioit inſtamment de demander raiſon au Roi Herode de la mort de ſon beau-frere, qu'étant Reine elle ſe faiſoit grand tort en cette pourſuite, parce qu'elle vouloit qu'on violât le privilege des Rois, qui les exemte de rendre conte de leurs actions. Ce fut ſelon cette juriſprudence que les premiers Magiſtrats de Perſe repondirent à Cambyſes, qu'ils ne trouvoient point veritablement de Loi qui permit à un frere d'épouſer ſa ſœur, mais qu'il y en avoit bien une qui donnoit la licence au Roi de faire tout ce que bon lui ſembloit. Paryſatis prononça depuis la même choſe à ſon fils Artaxerxes Mnemon, qui ſe maria avec deux de ſes propres filles, lui repreſentant que ſans avoir égard aux Loix, ni aux opinions des Grecs, il ſe pouvoit ſou-

Mariana.

Lib. 31. ff. de leg.

Ioſ. Ant. Iud. l. 15. cap. 4.

Herod. l. 3.

venir que Dieu l'avoit donné aux Perſes pour leur definir ce qui étoit juſte ou injuſte, honnête ou dèshonnête. Quand Seleucus fit épouſer ſa propre femme Stratonice à ſon fils Antiochus, il fit entendre à ſes peuples que les Perſes ni les Grecs n'avoient point de loi comparable à celle qui porte, que tout ce que le Roi ordonne doit être tenu pour équitable. Et cette effrontée Julia dit à Caracalla, ſelon le même ſens, qu'il pouvoit tout ce qu'il vouloit, puiſque comme Empereur il donnoit la loi à tout le monde, & ne la recevoit de qui que ce fût. Je penſe quant à moi qu'on peut tenir une opinion moyenne entre les deux que nous venons d'expoſer, & dire, qu'encore qu'un Souverain ait cette prérogative d'être pardeſſus les Ordonnances, comme celui qui eſt reputé les avoir faites, & qui en diſpenſe qui bon lui ſemble, à plus forte raiſon ſoi même; ſi eſt-ce que de ſon propre mouvement il plie ſa volonté à les ſuivre auſſi exactement que perſonne, parce qu'il les reconnoit juſtes, & qu'il fait gloire de ſe ſoûmettre à la raiſon. Pour le moins eſt-ce ainſi que nos Rois en ont toûjours uſé, même quand il n'a été queſtion que des moindres loix ſomptuaires, le plus ſouvent établies pour le commun des hommes ſeulement, à qui pourtant ils ont

Plut. vie d'Artax.

Appian. bel. Syr.

Si libet, licet, *&c.* *Spartianus.*

ordinairement voulu donner l'exemple de les bien obſerver. Or il eſt certain qu'entre tous les Monarques Chrêtiens, il n'y en a point qui ayent tant de cette autorité abſoluë, & de cette ſouveraineté indépendante, que ceux de France, qui ſont les ainez de tous, & qui ne relevent, comme nous diſons communément, que de Dieu & de l'épée. Car quant aux Empereurs d'Allemagne, il s'en faut beaucoup qu'à cet égard l'Image de Dieu ſoit ſi viſible, ni ſi eminente en eux qu'elle paroit en nos Rois; tant pource que leur élection les ſoûmet à des Bulles d'or, & à des Conſtitutions Imperiales, qui limitent tout-à-fait leur puiſſance; que pource que l'Empire n'eſt aujourd'hui à le bien conſiderer, qu'une grande Commanderie, qui oblige à beaucoup de dépenſe, & qui n'a pas dequoi entretenir ſon Titulaire, s'il n'apporte d'ailleurs un grand revenu en y entrant pour en ſoutenir la dignité & les charges. Que ſi le premier Roi de la Chrêtienté ſe reconnoit tenu d'obeïr non ſeulement aux Loix Divines, dont perſonne n'eſt diſpenſé, mais qu'il ſe porte encore de lui même à l'obſervation de celles qui ne le lient point, parce qu'il eſt au deſſus, & qu'elles n'ont de force qu'autant qu'il leur en donne; y auroit-il ap-

parence de ſoutenir que les autres Souverains fuſſent ſi abſolument libres, qu'ils n'euſſent pour loi & pour toute regle, comme des Polyphemes, que leur ſeule volonté? Dieu même, de qui ils tiennent toute l'autorité qu'ils exercent ici bas, obeït aux loix de cette raiſon éternelle qui vient de lui; & nous ne voions guéres qu'il contrevienne à celles du monde, qui eſt l'ouvrage de ſes mains. Les plus grands Potentats le doivent imiter en cela, & ſe diſpenſer auſſi rarement des loix mêmes de leur Etat, que Dieu de celles de la Nature; n'uſant des prérogatives de leur Toute-puiſſance, que comme il fait des miracles, c'eſt à dire fort rarement, & en de très-importantes occaſions. Car il faut tenir pour autant de blaſphemes, les reparties de La Noüë & d'Antoine de Leve à leurs Maitres, qu'ils vouloient porter à faire de mauvaiſes actions. Celui-là touché du reproche de ſon Roi, de lui avoir conſeillé ce qu'il n'eût pas voulu faire, dit bruſquement, que quant à lui il avoit une ame à ſauver. Et le dernier eût la hardieſſe de prononcer à Charles-Quint, que ſi la conſcience le retenoit de faire quelques actions de peu de juſtice, il devoit au même tems renoncer à l'Empire. Ce ſont des propos d'autant

plus ſcandaleux, que les Payens ont eu des maximes de gouvernement formellement contraires, & qu'on peut dire auſſi raiſonnables, que celles-là ſont impies. Pompée ſoûtenoit pompeuſement, & de fort bonne grace, que ce n'étoient ni les mers, ni les montagnes, mais la Juſtice ſeule qui terminoit l'Empire Romain. Et Trajan récrivit depuis au Roi des Parthes ſelon la même penſée, qu'il s'aſſûrat que l'Euphrate ne ſeroit jamais qu'une borne mal-aſſûrée contre la Domination Romaine, qui ne pouvoit être limitée que par la conſideration de l'Equité. Auſſi eſt-il tout evident, que ſans elle les Royaumes, & ce qu'il y a de Puiſſance ſur la terre, ne ſeroient que de glorieuſes pirateries, & de fameux larcins; Puiſque, comme parle Saint Auguſtin, les brigandages peuvent être nommez de petites royautez ſans juſtice. C'eſt donc elle qui rend un Empire grand & conſiderable, plutôt que ſon étenduê, ſelon le beau mot de Zenon, Que la grandeur eſt en la bonté; & ſelon que l'entendoit ce petit Roi de Grece, qui ne pouvoit ſouffrir qu'on appellât celui de Perſe le grand Roi en ſa preſence: Pourquoi ſeroit-il, plus grand que moi, diſoit il ſi ce n'eſt qu'il ſoit meilleur, & plus juſte que je ne ſuis? Il avoit raiſon en verité, & je ſuis pour

Lib. 4. de Civit. Dei, c. 4.

ἐν τῷ εὖ, τὸ μέγα.

pour ſon ſentiment d'autant plus volontiers, qu'il établit ſolidement la grandeur & la ſuperiorité de nôtre Monarchie Françoiſe ſur toutes celles de la terre. En effet, le regne heureux & triomphant d'un Loüis le Juſte, lui pourroit ſeul donner cet avantage, quand ellle ne le meriteroit pas d'ailleurs par le conſentement de toutes les Nations, qui lui accordent aſſez le premier rang en general, lui attribuant chacune du moins le ſecond en particulier. Et les vertus naiſſantes de Monſeigneur le Dauphin, le rendant auſſi digne ſucceſſeur des titres d'un tel Pere, que de ſes Couronnes, nous aſſûrent d'une perpétuité de gloire, & de bonheur tout enſemble, ſous de ſi puiſſans & de ſi juſtes Princes. Finiſſons dans une ſi belle eſperance le diſcours de la Juſtice, & paſſons à celui des Finances, dont nous avons fait la troiſième colomne d'un Etat.

DES FINANCES.

CE N'EST PAS ſans ſujet que nous nommons Finances, celles ſans qui il n'y a guéres d'entrepriſes qu'on puiſſe heureuſement finir. Nos Anciens ſe ſervoient du mot de Chevances, qui vouloit dire la même choſe, parce qu'on achéve toute cho-

ſe avec de l'argent, ou le rameau d'or en la main, les Enfers mêmes reſpectant ce premier des métaux. Et quand les Latins ont appellé les richeſſes des facultez, & nous des moyens, ç'a été pour ſignifier que par leur moïen on peut faire quaſi tout ce qu'on veut, de même que ſans elles il eſt comme impoſſible de rien exécuter. Or quoique cela ſoit vrai à l'égard de tous les particuliers, qui demeurent tels que des corps ſans ame & ſans action, s'ils ne ſont pourvûs de ces biens de fortune ; y aïant plus de deux mille ans qu'Heſiode a dit, que l'argent étoit un ſecond eſprit qui faiſoit vivre les hommes ; & que Penelope a reſcrit à ſon Ulyſſe pour le faire revenir, qu'on déchiroit pendant ſon abſence leurs entrailles communes, nommant ainſi le bien de leur maiſon. Si eſt-ce qu'il eſt encore plus certain dans le general des Etats & des Monarchies, dont les richeſſes ont toûjoûrs été conſiderées comme des nerfs qui leur donnent la vigueur & le mouvement. Et veritablement il n'eſt point plus ordinaire au corps phyſique de devenir boiteux ou perclus, quand un nerf ſe retire & s'accourcit ; qu'au corps politique de ſouffrir de notables incommoditez, ou de perilleuſes defaillances, lors que ſon revenu & ſes finances dimi-

Opes, quod opem ferant.

χρήματα γὰρ ψυχὴ πέλεται δειλοῖσι βροτοῖσι.

Viſcera noſtra tuæ dilacerantur opes. *Ovid. ep. 1.*

nuent. C'eſt pourquoi les Anciens les mettoient au rang des choſes ſacrées, & ces ſages Romains en commirent la garde au plus agé de tous les Dieux, comme de la plus importante choſe de leur Republique. En effet, tout le monde a reconnu que jamais Céſar n'eût eu le pouvoir de la ruïner, ſans le ſacrilege qu'il commit en enlevant le threſor public du Temple de Saturne.

Mais bien que les Finances ſoient de la conſequence que nous venons de dire, & qu'il ſemble, cela étant, que les Souverains ne puiſſent apporter trop de ſoin, tant pour en acquerir que pour les conſerver; il ne s'enſuit pas pourtant qu'ils doivent indifferemment faire pour les avoir, tout ce que leur autorité abſoluë leur donne le moien de pratiquer: ni qu'on doive eſtimer ceux de l'humeur de Veſpaſien, qui trouvoit l'odeur des tributs toûjours bonne, quoiqu'ils fuſſent tirez des plus ſales excremens, & que l'exaction en fût très-honteuſe. Caligula ne rougit point de prendre des femmes débauchées, autant que chacune d'elles ſe faiſoit païer pour un embraſſement. Il y a eu d'autres Empereurs qui ont impoſé des Daces ſur les ombres, & ſur l'air que nous reſpirons. Les Senateurs Romains ſe ſont vûs contraints de

Suet. art. 23.

Id. art. 40.

Harmen.

apud Cujac. l. 10. observ. paier six de ces piéces de monnoye qu'ils nommoient *Asses*, pour chaque tuile de leur maison. Et on dit, qu'encore aujourd'hui des Princes d'Orient font achéter à leurs Sujets la permission de se baigner dans le Gange; *Odoardo Barbosa.* comme celui de Benamataxa en Afrique, oblige ses peuples à lui demander une fois l'an le feu nouveau, l'usage de cet élement ne leur étant pas libre autrement. A la vérité, *Lib. 2.* il y a long-tems que Diodore a remarqué, que les Rois Indiens s'attribuoient la proprieté de toutes les terres de leur domination. Les Empereurs de Maroc & de Congo n'en prétendent pas moins en nos jours, non plus que le grand Seigneur. Et *Acosta l. 6. c. 15.* ces puissans Ingas de Cusco étoient en possession de partager tous les ans ces vastes Provinces du Perou, comme bon leur sembloit; *De bello Gall. l. 6.* ce que Cesar dit qui se pratiquoit aussi dans nos Gaules de son tems. Sous une si étrange servitude il y auroit moins dequoi s'étonner, *Berg. voyage de Carpin. c. 5.* quand les Souverains disposeroient à leur fantaisie du bien des particuliers; & il n'y a point de tribut dont les Tartares se puissent plaindre, supposé que leur grand Cam soit maitre absolu, tant de leurs troupeaux, de leurs meubles, & du reste de leurs biens s'ils en ont d'autres, que de leurs

perſonnes mêmes & de leurs vies. Mais graces à Dieu, le gouvernement de nos Monarques Chrêtiens eſt bien different; ils regnent avec autant de douceur que ceux-là uſent de violence; & la moderation des Rois de France eſt particulierement celle qui les a rendus en même tems les plus aimez, & les plus puiſſans de tous. Ce ſeroit donc une choſe auſſi injuſte qu'odieuſe, s'ils penſoient ſe ſervir des exemples que nous avons rapportez pour mal-traiter leurs peuples; les loix de l'Etat & celles de la Religion s'y oppoſent; & il me ſouvient d'avoir lû qu'un Docteur Eſpagnol aiant prêché devant Philippe Second, que les Souverains avoient un pouvoir abſolu ſur la vie & ſur les biens de leurs Sujets, il fut contraint de s'en dédire le lendemain, comme d'une propoſition fauſſe & heretique.

J'avouë pourtant qu'il y a des ſaiſons ſi calamiteuſes, que les meilleurs Princes du monde ne ſe peuvent pas diſpenſer d'augmenter leurs ſubſides, & de ſurcharger leurs peuples. Ils ont l'autorité de le faire quand il leur plait, & ce ſont des actions dont ils n'ont à rendre comte qu'à Dieu ſeul. La guerre Punique fit mettre un impôt ſur le ſel, qui acquit au Cenſeur Livius le ſurnom de Sali- *Dec.4. l.3*

Appian. l. 2. de bel. civil.

nateur. Tite-Live remarque qu'en de semblables occasions les Questeurs Romains contraignoient les Augures & les Pontifes, de contribuer aux frais des armemens qu'il falloit faire. Et les femmes mêmes n'ont pas été exemtes de donner lors jusques à leurs ornemens de tête, pour les necessitez de la Republique. Ce fût par la même raison que S. Louïs leva la taille, le premier de nos Rois, pour fournir aux dépenses de ses guerres saintes. Les Aides furent introduites sous Charles le Sage, afin de païer la rançon du Roi Iean son pere, qui reduisit la France à une telle extrêmité, qu'on n'y voïoit plus que de la monnoie de cuir, percée d'un petit clou d'argent par le milieu. Et pour m'abstenir d'une ennuïeuse repetition de tous nos malheurs, je remarquerai seulement que longtems auparavant Chilperic Second avoit chargé la France de tant de subsides, qu'au rapport de Gregoire de Tours, la plus grande partie de ses habitans abandonnerent le païs, & furent chercher leur demeure ailleurs. Il n'y a point de Nations qui n'ayent éprouvé quelquefois les mêmes traitemens de ceux qui en ont eu le gouvernement. Le Pasquin declara sous Sixte Cinquième, qu'ils s'essuïoit promtement devant qu'on eût mis une

imposition sur les raïons du Soleil. Un Poëte Grec disoit, que de son tems Charon avoit déja fait monter son droit de passage jusques à trois oboles. Et nous savons avec verité, que le peuple de Dieu même ne fut pas exemt de charges extraordinaires sous Salomon, le plus sage & le plus riche de tous ses Rois. C'est ce qui oblige Bacon de nommer de fort bonne grace Henri Septième le Salomon d'Angleterre, comme celui que tout le monde reconnut aussi prudent en sa conduite, que ses Sujets l'éprouverent pesant en beaucoup d'exactions qu'ils eurent à souffrir de son tems. Mais nous pouvons dire aussi, que hors les necessitez pressantes de l'Etat, les bons Princes ne se sont guéres portez aux nouvelles inventions de tributs odieux, & de levées fâcheuses, qui font souvent crier les peuples, & les mettent parfois hors de leur devoir. Les Israëlites lapiderent Aduram, qui étoit venu pour prendre d'eux les subsides intolerables du Roi Roboam; & nous n'avons que trop d'exemples de semblables rebellions avenuës en des occasions peu differentes. Les veritables Pasteurs des peuples, comme les nomme Homere, tondent sans écorcher leurs brebis, selon le dire de Tibere; ils ménagent le bien

Hist. de Hen. VII.

3. Reg. cap. 12.

de leurs Sujets comme leur propre ſubſtance; & ſur tout, ils ont en horreur la maxime de ceux qui on dit, que la graiſſe du peuple étoit la pire de toutes. Tant s' en faut, les Rois n'ont de forces qu'autant que leurs Sujets ont d'embonpoint, la tête ne ſauroit bien faire ſes fonctions, ſi les membres ſont trop debilitez ; & je trouve que l'Hiſtoire de la Reine d'Angleterre Elizabeth la loüe avec grande raiſon, d'avoir remis une partie des deniers que le Parlement lui avoit accordez, diſant qu'elle les trouvoit auſſi bien dans la bourſe de ſes Sujets que dans la ſienne.

Cambdenus lib. hiſt.

Or ce n'eſt pas aſſez que les Souverains s'abſtiennent des trop violentes oppreſſions, il faut que dans les impoſitions juſtes & raiſonnables ils obſervent beaucoup de choſes, ſans quoi leur gouvernement ne peut être heureux, ni l'état de leurs Finances bien reglé. Car premierement ils doivent faire en ſorte que la plûpart des levées qu'ils ordonnent ſur le peuple, reſſemblent à ces vapeurs qui ſortent de la terre, & qui aprés s'être épaiſſies en nuées tombent en bas & retournent au lieu d'où elles étoient parties. Parce que ſi l'or & l'argent qu'ils tirent des particuliers demeuroit dans l'Epargne en trop grande maſſe, ils reduiroient bien-tot leur Royaume à une extréme pauvre-

té ; & leur Fiſc ſeroit juſtement, ſelon le dire d'un Ancien, comme la Rate dans le corps humain, qui devient hétique auſſitôt que celle-là groſſit outre meſure.

Il eſt auſſi beſoin qu'ils prennent garde que les impoſitions ſe faſſent avec une proportion plûtôt de Géometrie, que d'Aritmetique, en telle façon que toutes les parties de l'Etat y contribuent, chacune ſelon ſes forces, & ſelon que la raiſon du bon gouvernement, dont parlent tant les Italiens, le peut ſouffrir. Les Royaumes ſont ſouvent comparez à des vaiſſeaux, & c'eſt en ceci principalement qu'ils leur reſſemblent, que ſi vous les chargez plus d'un côté que de l'autre, ils ſont pour verſer au premier vent, n'y aiant que l'égalité de la charge qui leur puiſſe donner un bon mouvement. Je ſai bien qu'en matiere de ſubſides, tout le monde ſe plaint également, & que celui qui a la tête fort garnie de cheveux, ne crie pas moins qu'un autre qui eſt chauve, quand on lui en arrache le moindre poil. Mais il eſt vrai auſſi, que ceux qui ſont beaucoup de ſang peuvent mieux porter les grandes & frequentes ſaignées, que ceux qui ſont d'un autre tempérament ; & que les Marchands, par exemple, qui profitent journellement en beau-

coup de façons par le moyen du trafic, ſont tout autrement capables d'aider le Prince en ſes neceſſitez, que ceux qui n'ont nulle induſtrie pour reparer le préjudice qu'ils reçoivent d'un nouvel impôt. C'eſt pourquoi on ne ſauroit avoir trop de ſoin du commerce; non ſeulement par la conſideration que nous venons de toucher, mais encore pource que l'un des principaux & des plus juſtes revenus d'un Etat, dépendant des entrées & des péages qui ſe prennent ſur la marchandiſe, il importe infiniment que ſon cours ſoit entretenu, & qu'il n'y ait jamais de ceſſation. Car le trafic manquant, la diminution des Daces cauſe le même inconvenient au corps politique, qui arriveroit au nôtre, s'il ſe faiſoit quelque notable obſtruction dans la vene Porte, étant indubitable que le ſang n'étant plus diſtribué comme il faut par les membres, nous ne pourrions pas ſubſiſter davantage.

Or l'utilité de ce qui ſe léve à l'entrée & à l'iſſuë du Royaume étant ſi grande, & de l'importance que nous venons de remarquer, on doit bien éviter de tomber dans le malheur de ceux qui penſant augmenter leur revenu par de nouveaux tributs, ont fait des pertes cent fois plus grandes, qu'il n'y avoit à profiter. C'eſt l'un des plus ordinaires ſu-

jets de diviſion entre toute ſorte d'Etats, qui conſomment plus de finances en une année de guerre, que leur ſubſide ne leur en auroit apporté pendant tout un ſiécle. Les Rois de Dannemarc l'ont bien experimenté, autant de fois quaſi qu'ils ont voulu hauſſer les péages de leur Sund. Et Polybe remarque, *Lib. 4. hiſt.* que les Byſantins aiant penſé faire la même choſe en cet autre détroit de l'Helleſpont, dont ils étoient les maitres, cela les engagea dans une très-fâcheuſe guerre contre les Rhodiens, qui ne voulurent jamais ſouffrir cette nouvelle impoſition.

Ceux de Byſance me font ſouvenir d'avertir les Princes de ne pas pratiquer ce que fit dans Conſtantinople l'Empereur Leon Iconomache, qui n'a été que trop imité par d'autres en de ſemblables rencontres. Les murs de cette nouvelle Byſance ayant été abatus par un merveilleux tremblement de terre, il voulut profiter de l'ire de Dieu, & ſe ſervir de cette occaſion pour impoſer un tribut nouveau, dont il faiſoit entrer la meilleure partie dans ſes coffres, & fort peu aux reparations de la ville, qui eut à ſouffrir longtems après lui le ſubſide dont il étoit l'auteur. Car c'eſt une des choſes dont les Souverains doivent avoir le plus d'averſion, de

fouler leurs Sujets par des charges qu'ils n'ont point encore ſenties, & dont la conſequence eſt ſi grande, qu'on ne voit arriver que fort rarement qu'ils n'ont point encore ſenties, & dont la conſequence eſt ſi grande qu'on ne voit arriver que fort rarement qu'ils s'en puiſſent delivrer. Au contraire, elles augmentent quaſi toûjours de tems en tems, comme une boule de nêge qui groſſit en roulant, & comme une plante qui croit inſenſiblement depuis qu'elle a pris racine, tant il eſt dangereux de donner le moindre commencement à ce qui eſt odieux dès ſa naiſſance. Je n'irai point chercher des preuves de cela dans l'Hiſtoire Grecque ou Romaine, & pour ne me rendre pas trop importun dans la nôtre, je me contenterai d'obſerver par quels degrez la ſeule impoſition du ſel eſt montée au point où nous la voions. Philippe le Long fut le premier qui mit un denier ſur chaque minot de cet excrement de la mer. Philippe de Valois y en ajoûta un autre. Charles Sixiéme le fit aller juſques à quatre. Louïs Onziéme crut combler la meſure en la taxant à douze deniers. Et cependant pour ne particulariſer pas toutes ſes crûes, il n'en ſort point aujourd'hui de la Gabelle à moins de douze écus le minot; ja-

mais la maxime de Philoſophie ne s'étant trouvée plus évidente qu'en ceci, lors qu'elle a dit que les principes qui ſont fort petits d'eux-mêmes, ne laiſſent pas d'être très-grands par puiſſance, & dans les effets qui viennent d'eux, puiſque nous voïons que l'impot d'un denier a produit inſenſiblement celui de douze écus.

Et pource que les plus grands dèſordres qui arrivent en cela, & en tout ce qui regarde les Finances, ſe rejettent ordinairement ſur les Partiſans; il eſt bien à propos d'informer les Princes de combien de diſgraces ces gens-là ſont capables de remplir leurs affaires, quand ils abuſent du pouvoir que leur donne le mêtier dont ils ſe mêlent. Car outre qu'alors ils ont toûjours été tenus pour les ſangſuës du peuple, on les peut ſouvent encore mieux nommer les Harpies des Rois, celles de Phinée qui raviſſoient toute ſa ſubſtance, & qui le reduiſoient quaſi à mourir de faim, n'aiant été inventées par les Poëtes, que pour nous repréſenter l'état où ce pauvre Roi fut mis, par de fâcheux Partiſans qui s'étoient rendus maitres de tout ſon revenu, avec leurs fermes, leurs avances, & leurs artifices ordinaires. Cependant il y a des tems où l'on ne ſe peut paſſer d'eux. Tite-

Lib. 5. dec. 3. Live remarque comme le Senat Romain n'osoit offenser le corps de ces personnes-là qu'il nommoit Publicains fermant les yeux à leurs malversations pendant la seconde guerre Punique. Et pour montrer qu'ils ont toûjours été tels, qu'on les éprouve encore quelquefois; Le même Auteur dit, qu'un L. Pomponius, & un M. Posthumius, aiant pris à parti la conduite qui se faisoit par mer des vivres de l'armée, non seulement ils allegueront des naufrages qui n'étoient point, mais que pour mieux fonder leurs dédommagemens, ils en firent arriver de veritables, avec de vieux vaisseaux chargez de ce que bon leur sembla, qu'ils laisserent couler à fond, aiant de petites barques prêtes pour recueillir les hommes seulement. Si est-ce que le dernier de ces deux Partisans se voïant cité en Justice pour cela, eût bien la hardiesse de chercher son impunité dans la force, & de contraindre, avec l'assistance de ses associez, le peuple Romain de se retirer, bien qu'il se fut assemblé pour le juger au pié du Capitole. Je me contente d'avoir montré le mal qui peut venir de leur part, ce n'est pas mon dessein de l'examiner davantage, & pour parler des remedes, il en faudroit dresser un discours separé.

Ce ne feroit rien fait à un Roi d'empêcher le dégât que les autres peuvent apporter à ſes Finances, ſi lui-même les diſperſoit inconſiderément, & qu'il n'en pût ſouffrir la reſerve pour les neceſſitez de l'Etat. Ce monſtre d'Heliogabale prenoit plaiſir à faire abîmer dans le port des navires chargez de beaucoup de biens, nommant cela une action de grandeur & de magnificence, parce qu'il n'y a que des Empereurs qui puiſſent pratiquer des folies ſi cheres, & abuſer de la ſorte de la patience des hommes. A la verité, peu de ceux de ſa condition ont commis de ſemblables actions, mais il y en a eu quantité d'autres, qui ne ſe ſont pas contentez d'être liberaux, paſſant juſques à des prodigalitez qui cauſent ordinairement enſuite la deſolation des Provinces. Et pource que nous nous ſommes déja expliquez ſur cette matiere, en parlant tantôt de la Juſtice diſtributive, nous ne nous y étendrons pas davantage maintenant.

Lampridius.

Mais quelque utilité que nous remarquions dans le bon mênage des Finances, un grand Monarque n'en doit faire eſtime qu'autant que l'acquiſition en eſt juſte & honnête, & il lui eſt toûjours glorieux de ne point ſouffrir que la cauſe de ſon Fiſc prévale contre

ce qui eſt de la raiſon. L'Empereur Hadrien fut le premier qui créa un Avocat Fiſcal, car il y avoit d'autres Officiers auparavant qui exerçoient cette charge. Pline ne laiſſa pas pourtant de prononcer avec beaucoup de générosité devant Trajan, que les pretentions du Fiſc n'étoient jamais rejettées, ni trouvées mauvaiſes que ſous de fort bons Princes. C'eſt par cette regle que nous nous pouvons vanter d'être gouvernez par les meilleurs de la terre, ils ſouffrent que le moindre de leurs Sujets diſpute contre eux dans tous les Tribunaux de la Juſtice, & nous y voions tous les jours leurs Avocats & Procureurs Généraux, ſuccomber comme les particuliers, s'ils n'ont le droit de leur côté. Je ne rapporterois donc rien davantage pour l'inſtruction de Monſeigneur le Dauphin ſur ce ſujet, l'uſage de nos Rois, tel que nous venons de le dire, étant la plus belle leçon qu'il puiſſe recevoir, ſi je ne faiſois conſcience de lui taire la généreuſe réponſe d'un autre de ſes ayeuls. Philippe Second, des vertus de qui rien n'empêche, que ce jeune Prince ne puiſſe legitimement heriter, étant informé par le Docteur Velasque d'une affaire fiſcale, où il étoit beſoin que ſa Majeſté fit ſavoir ſa volonté, il la lui expliqua en ces termes:

l. Cabrera l. 10. cap. 5.

Prenez

Prenez garde, Monsieur le Docteur, & le Conseil avec qui vous jugerez de même, qu'en toutes les affaires de cette nature où il se trouvera le moindre doute, j'entens que vous soyez toûjours contre moi. Le sens de cette réponse est excellent en toutes langues, mais les propres mots qui sont prononcez par ces bouches sacrées, ont tant de force & de grace, que je ne puis m'empêcher de transcrire ceux-ci: *Doctor advertid, y al consejo, que en caso de duda, siempre contra mi.* O sentence digne d'être écrite en lettres d'or dans tous les Palais des plus grands Monarques! O paroles qui meritez d'entrer dans le solemnel serment qu'ils font lorsqu'ils sont couronnez! O maxime pleine d'équité & de bonté Roiale, qu'il seroit à souhaiter qu'un meilleur Echo que le mien, vous fit resonner par tout l'Univers! Un Roi qui a de telles pensées, ne trouvera jamais mauvais qu'on lui dise comme à Marc-Antoine, que s'il veut doubler ses subsides, il doit au même tems faire que ses peuples ayent deux Etez avec deux Automnes, & qu'ils jouïssent d'une double recolte. Il ne croira jamais un Palphurius, ni un Armillatus, quand ils adjugeront à son Fisc tout ce que l'Océan porte de plus beau sur son dos, aussi bien que ce qu'il *Iuven. sat. 4.*

cache de plus précieux dans son sein. Et ceux qui lui attribueront de même une absoluë puissance sur la vie & sur les biens des particuliers, à cause que l'Ecriture Sainte dit, que toute la terre est au Seigneur, seront contraints de se retracter, comme nous avons vû tantôt. Nous ne devons aussi rien attendre de moins équitable du grand Génie de nôtre Dauphin; & selon que nous pouvons augurer de la bonne institution qu'on lui donnera, il reglera l'état de ses Finances, sans avarice & sans prodigalité. L'or n'est puissant que sur les esprits terrestres comme lui; sa splendeur n'éblouït que les vuës basses; & quand tout est dit, un trésor amassé par de mauvais moïens, ne sert bien souvent aux Rois mêmes, qu'à préparer leur ruïne. L'ami de Chilperic Premier crut ne pouvoir mieux ni plus promtement causer son retour, qu'en portant Egidius usurpateur de sa Couronne, à faire de grandes lévées de deniers, qui le rendirent odieux à toute la France. Il faut donc éléver Monseigneur le Dauphin dans une liberalité digne de sa naissance, & lui apprendre à n'estimer, ni trop ni trop peu ses Finances. Comme leur dissipation est indubitablement celle d'un Royaume, leur trop grande reserve ne lui fait pas moins de

Epitome Fredeg. c. 11.

mal, tenant en même tems renfermez ſous la clef la joie du peuple, la vie des languiſſans, le rachât des captifs, la liberté des priſonniers, & le contentement d'une infinité de miſerables. C'eſt avoir aſſez examiné ce point, paſſons à celui des Armes.

DES ARMES.

IL N'Y A RIEN de plus vrai que ce que repreſentoit autrefois Hannibal dans le Senat de Carthage, que comme les grands corps ont beſoin de beaucoup d'exercice, parce qu'ils ſont quantité d'excremens qui peuvent être diſſipez par là ; les grands Etats ſont auſſi ſujets à de perilleuſes maladies qui leur viennent du dédans, ſi on ne les exerce par les armes au dehors, & ſi la chaleur profitable d'une guerre étrangere ne conſomme les mauvaiſes humeurs, d'où naiſſent ordinairement les émotions fiévreuſes des guerres civiles. Outre cette raiſon qui ſemble juſtifier les armes en les rendant neceſſaires, on ne peut nier qu'il n'y ait des guerres auſſi utiles parfois, qu'on en voit d'autres qui ſont la ruïne & la deſolation des Provinces. Je ne veux pas dire ſimplement comme les Stoïciens, que les guerres remedient à ce nombre exceſſif & comme inſupportable de peuples, les

Tite-Live dec. 3. l. 10.

Plutarque contred. des Stoïc.

Dieux n'aiant permis celle de Troye, selon la pensée d'Euripide, que pour décharger l'Europe & l'Asie de la trop grande multitude d'hommes qui l'opprimoit. Mais je puis bien soûtenir après Diodore, que rien ne mit la Grece dans l'opulence, & ne l'éléva à ce haut point de gloire où elle s'est vuë, que l'entreprise militaire de Xerxes contre elle, lorsqu'il la voulut envahir avec une armée qui trenchoit les montagnes, & qui desséchoit les lacs & les rivieres seulement en passant. Car les riches dépoüilles des Perses remplirent toutes les villes Grecques de tant de biens, qu'elles eurent depuis le moien d'exciter par la recompense toute sorte d'esprits à bien faire. C'est pourquoi l'on a observé que le siécle des grands personnages, soit pour les arts ou pour les sciences, eut alors son commencement; & que Phidias, Themistocle, Socrate, Aristide & Isocrate donnerent de ce tems là chacun à sa profession, la plus haûte reputation qu'elle ait jamais pû obtenir. Que si nous voions clairement par cette Histoire, que les guerres ne sont pas toûjours désavantageuses, puisqu'elles sont capables de produire de si bons effets; nous pouvons encore ajouter à la recommendation des armes, que sans elles

Lib. 12.

toutes les disciplines, dont nous venons de parler, ne sauroient maintenir. Vegece prend sujet d'admirer là dessus les Romains, qui s'appliquerent principalement à un métier duquel dépend la conservation de tous les autres; & qui voulurent exceller en cette science militaire, sans laquelle toutes les autres perissent, parce que ceux qui ne songent qu'à les cultiver, sont exposez aux injures du plus fort. Il faut pourtant reconnoitre avec Aristote que les Etats qui ont été trop guerriers, comme celui de Sparte & de Crete, ont eu le defaut de ne se pouvoir maintenir pendant le repos de la paix; & que ces mêmes Romains furent fort redévables à Numa, qui sçut accommoder leur gouvernement à l'un & à l'autre tems de paix & de guerre. Rien n'empêche nos Monarques Chrêtiens de suivre un si bel exemple. Le Dieu de paix qu'ils adorent, s'est fait aussi nommer le Dieu des armées. Et puisque ce seroit tomber dans l'heresie, des Anabaptistes & des Manichéens, de croire que toutes les guerres qui se font de Chrétien à Chrétien soient injustes; nos Princes doivent être trèssoigneux de leur milice, quelque inclination qu'ils ayent à la paix; savoir parfaitement le mêtier de la guerre, s'ils veulent jouir d'un

2. Politic. c. 9. & l. 7. c. 2. & 14.

ſolide répos, & tenir toûjours leurs armes prêtes, tant pour attaquer que pour ſe defendre, ſelon que les occaſions ſe préſentent de le faire, ou que la neceſſité de leurs affaires les y peut contraindre. Par où nous voions qu'on n'a pas dit ſans ſujet, que les armes étoient l'une des principales colomnes de l'Etat. Nous en parlerons avec quelque ordre, ſi nous conſiderons en premier lieu le commencement d'une guerre; ce qui doit être pratiqué enſuite pour la faire avec reputation; & finalement ſon iſſuë en bien uſant de la victoire, & établiſſant une bonne paix, qui eſt le but de toutes les guerres legitimes.

Les guerres ſont de telle conſequence, à cauſe des grandes calamitez qui les accompagnent ordinairement, qu'il n'y a rien dont l'entrepriſe demande une plus mûre deliberation, C'eſt pour cela que les Anciens ont feint, que Pallas ſous le nom de Bellone, conduiſoit le chariot du Dieu des batailles, dont le nom Grec & Latin ne témoigne que malheur & confuſion;pour dire qu'on ne devoit jamais ſe mettre au hazard de tomber dans les disgraces de la guerre, que le Conſeil n'en eût judicieuſement examiné, & approuvé les raiſons. Auſſi les Romains avoient pour loi fondamentale, de n'arrêter

jamais la priſe des armes, que dans leurs grandes aſſemblées, qu'ils appelloient *comices centuriez*, bien qu'ils puſſent traiter de la paix, & la conclure, en d'autres beaucoup moins ſolemnelles. Ceux qui ne ſe ſont pas gouvernez avec tant de prudence, ont eu quaſi toûjours ſujet de ſe repentir des guerres où ils s'étoient engagez mal à propos & ſouvent pour des cauſes de trop peu de conſideration. Car pour ne rien dire des déſordres que fit cette fameuſe pomme de diſcorde, ni de ce qu'une femme fut le ſujet de la mort de tant de Grecs & de l'embraſement d'*Ilium*, vû que ce ſont des choſes qui tiennent trop de la fable; On peut voir dans Athenée comme l'enlevement de trois Courtiſanes fit faire en partie la guerre Peloponneſiaque, & comme le pouvoir d'Aſpaſie Mileſienne ſur Pericles avoit déja mis toute la Grece en combuſtion, pour le different de ceux de Samos & de Milet; ce que Plutarque explique plus particulierement dans la vie de cette eloquent & philoſophe Capitaine. Il ſeroit bien facile d'ajoûter à cela des exemples plus recens, d'aſſez de guerres qui n'ont guéres eu de meilleur fondement. Mais afin de ne point approcher de trop près les tems où nos paſſions nous rendent moins

équitables, & peut-être encore moins clairvoyans; Je me contenterai de remarquer que l'armemement que fit contre les Suiſſes ce miſerable Charles dernier Duc de Bourgogne, n'avoit pour principal prétexte qu'une charette chargée de peaux de mouton, qu'on les accuſoit d'avoir priſe au Comte de Romont. Cependant une choſe de ſi peu de valeur commença la ruïne de ce Prince, & ces méchantes peaux mirent à la quénouïlle la Toiſon d'or. Pour éviter donc le reproche & le malheur, qui ſont comme attachez à de ſi mauvais commencemens, il y faut être très-religieux, & on ne doit jamais prendre la voie des armes, ſans en avoir examiné les conſequences, & ſans s'être aſſuré de la faveur du Ciel par la juſtice de leur cauſe. Quant aux conſequences, elles dépendent entiérement des tems, des lieux, des perſonnes, & des affaires particulieres qui les produïſent, & qui pour être toûjours differentes ne peuvent être déterminées. On ſe peut ſervir néanmoins de la maxime generale d'Auguſte, qui étoit de n'entamer jamais une guerre, qu'après avoir reconnu qu'il y avoit bien plus à eſperer qu'à craindre dans l'evenement; diſant, que ceux qui hazardoient beaucoup en cela ſur de petites attentes, faiſoient auſſi imprudemment, que

Sueton. cap. 25.

ſi on vouloit pêcher du poiſſon avec un hameçon d'or, où il y auroit toûjours plus à perdre qu'à profiter. Mais à l'égard de la juſtice des armes, encore qu'il ne ſoit pas facile de la reconnoître, parce que chacun ſe flatte dans ſes interêts, & porte ſes pretentions ſi loin, que la raiſon a bien de la peine à les moderer: Si eſt-ce qu'on a convenu de certains principes qui peuvent donner beaucoup de lumiere, pour reconnoître ſi une expedition militaire eſt legitime ou non. Et premierement, Saint Auguſtin cite un paſſage du troiſiéme Livre de la Republique de Ciceron, qui porte, que toute guerre qui ne ſe fait pas pour le ſalut de l'Etat, ou pour l'obſervation de la foi donnée, eſt injuſte. Ces deux grands hommes s'accordent encore en ce point, que l'intention de celui qui commence la guerre doit être d'obtenir par ſon moïen une bonne paix. Et quand le même Docteur de l'Egliſe a voulu ſe renfermer là deſſus dans les termes du plus parfait Chriſtianisme, il ne s'eſt pas contenté de dire, qu'une guerre pour être juſte devoit être neceſſaire, en quoi il a été ſuivi par S. Thomas & par toute l'Ecole; mais il a paſſé juſques-là de ſoutenir qu'il y avoit même des guerres juſtes qui étoient ſouvent à déteſter. Et ſans men-

22. de Civit. Dei cap. 6. Bellum ita ſuſcipiatur, ut nihil aliud niſi pax quæſita videatur. *Cicer. 1. de offic.* Pacem debet habere voluntas, bellum neceſſitas. *D. Aug. ep. 207.* *Athenée l. 13.*

tir, quelque bon droit qui puiſſe mettre un Souverain du côté de ſes armes, elles cauſent tant de dèſaſtres qu'il n'en ſauroit trop differer la priſe. Il faut qu'il tente tous les moïens de douceur auparavant, & il doit imiter les Spartiates, qui ſacrifioient aux Graces & à l'Amour avant que d'entrer au combat. Mais quand il ſeroit vrai, que toute guerre juſte ne ſeroit pas excuſable, ce qui doit être interpreté avec la même pieté qu'il a été écrit par Saint Auguſtin; on ne peut pas dire le même des guerres qui ſe font par pure neceſſité, pource que cette derniere condition les décharge de tout blâme. C'eſt ſans doute qu'en ce cas là les maux de la guerre ſont des corruptions inévitables, qui doivent être ſouffertes comme celles qui tendent à la génération de la paix. Et quoique la ruïne de quelques particuliers ſe trouve dans ce fâcheux paſſage, le Prince qui viſe au bien public ne laiſſe pas de faire ſa charge, comme la ſueur d'un voyageur, ou l'alteration de quelque autre créature, n'empêche pas le Soleil de meurir la moiſſon, & de communiquer au reſte du monde les influences dont il a beſoin. Il arrive en cela dans la Politique, ce qui eſt ordinaire dans tous les ordres de la Nature, où le bien des

choſes ſingulieres eſt contraint de ceder à celui du general. Les corps peſans tendent en bas, parce que c'eſt le ſeul lieu de leur repos; néanmoins pour éviter le vuide qui eſt le grand ennemi de l'être mondain, ils ſont contraints de remonter en haut contre leur naturelle inclination. De même nonobſtant l'interêt des hommes privez, qui ne trouvent leur contentement que dans la paix, la conſervation de l'être Politique & de l'Etat, fait qu'ils ſouffrent des violences pendant la guerre, que la ſeule conſideration que nous diſons rend excuſables. Or entre les neceſſitez qui nous peuvent obliger à prendre les armes, celle de nous défendre contre la violence qui nous eſt faite, a toûjours été jugée la plus legitime. Auſſi eſt-elle fondée tant ſur le droit Naturel, par lequel il eſt permis à chaque choſe de chercher ſa ſubſiſtence où elle la peut trouver; que ſur celui des Gens qui juſtifie tout ce qui ſe fait pour le ſalut public. Mais il ſe trouve parfois bien de la difficulté à reconnoitre les guerres qui ſont veritablement défenſives. Car il n'arrive pas toûjours que celui qui ſe met le premier en campagne, ſoit en effet l'aggreſſeur; & l'on a vû ſouvent, que tel qui ſembloit être attaqué étoit l'auteur de la violence. Cela

ne ſe peut mieux reconnoître, que par les exemples dont l'Hiſtoire eſt toute remplie; En voici quelques-uns tirez de l'ancienne & de la moderne.

Les deux premieres Republiques de la Grece vivoient dans le repos d'une tréve de trente ans, lorsque les Lacedemoniens commencerent en apparence la guerre Peloponneſiaque. Thucydide fait voir pourtant qu'ils n'étoient que ſur la defenſive, parce que la grandeur démeſurée des Atheniens avoit mis ceux-là dans l'abſoluë neceſſité de s'oppoſer par les armes à cet accroiſſement. La guerre de Duraz, le combat maritime où les vaiſſeaux d'Athenes furent pour ceux de Corfu contre les Corinthiens, & le ſiége de Potidée, ne furent que des prétextes à ceux de Sparte, non plus que l'inſtance qu'ils firent contre les excommuniez pour le crime Cylonien, comme le nomme Plutarque, qui étoit d'avoir tué des hommes ſur les autels des Eumenides. Toutes ces choſes n'étoient que de ſpecieuſes couvertures de leur deſſein, & des moiens pour mettre l'interêt de la religion de leur côté, en faiſant d'un même coup bannir leur grand adverſaire Pericles, qui étoit envelopé dans ce crime du côté de ſa mere. Car au fond, la cauſe eſ-

En la vie de Pericles.

ſentielle de cette guerre étoit le preſſant beſoin de s'oppoſer aux progrés & aux invaſions des Atheniens, dont ils étoient ménacez, & la neceſſité de les reduire au point où ils ſe virent aprés la victoire navale de Lyſandre, lors qu'aſſiégez par mer & par terre, ils furent contraints d'abattre les murailles de leur ville, ce qui mit fin à cette guerre de vingt-huit ans & demi, ſelon la ſupputation de Xenophon. *Lib. 2. hiſt.*

Les Romains furent les premiers à declarer la guerre au Roi Philippe, auſſitôt aprés la ſeconde Punique, mais le Conſul Sulpitius maintînt fort bien que les préparatiſs maritimes & terreſtres de ce Roi l'en rendoient auteur, ne leur aiant laiſſé que le choix de la faire dans l'Italie, ou dans la Macedoine, qu'ils élûrent pour leur champ de Mars, & y trouverent bien mieux leur comte qu'ils n'euſſent fait autrement. *Tite Live dec. 4. l. 1.*

Nôtre Charles Huitiéme étant prêt de courir ſus au Duc de Brétagne, envoya ſes Ambaſſadeurs vers le Roi d'Angleterre, lui ſoûtenir qu'il auroit tort de s'en mêler contre leur maitre, parce que la guerre étoit purement defenſive de ſa part aiant été attaqué par le Duc, quand il avoit retiré chez lui celui d'Orleans, premier Prince du Sang, & *Baccon hiſt. de Henri VII.*

la ſeconde perſonne de France puiſque ce ſont les premieres injures plûtôt que les premiers coups, qui font nommer les guerres offenſives.

Et s'il faut dire un mot de celle où nous ſommes préſentement contre les Eſpagnols, qui doute que leurs actions d'un long-tems avant la rupture de paix, dont nous ne croyons pas devoir faire ici l'énumeration, & la neceſſité de nous oppoſer à leurs deſſeins d'une Monarchie univerſelle, n'ayent rendu nos armes defenſives, encore que la générosité du Roi ait été cauſe qu'il a le premier envoyé denoncer la guerre par ſes Hérauts à nos ennemis.

Voilà pour montrer qu'il ne faut pas toûjours juger de l'aggreſſion par les premiers actes d'hoſtilité qui ont paru à découvert, & pour faire voir encore qu'une juſte crainte de quelque Puiſſance qui nous ménace d'oppreſſion, peut rendre legitime la priſe des armes pour s'y oppoſer. C'eſt ſur cela qu'eſt fondée cette importante maxime, conforme à la doctrine des Peres & des meilleurs Scholaſtiques, qui porte, que l'accroiſſement des Rois voiſins eſt un ſujet ſuffiſant pour leur faire la guerre. Car la liberté eſt une choſe que les droits divin & humain nous per-

mettent d'aimer si cherement, que l'apprehension d'être privez d'un si grand bien, justifie tout ce que nous faisons pour le conserver, quand nous courons fortune de le perdre. Mais à la verité, ce doit être une peur bien fondée qui nous porte là, & comme on dit dans la Morale, qu'il n'y a que les justes craintes dont les hommes constans puissent être touchez, il faut supposer de même dans la Politique, que de simples ombrages & de legeres jalousies d'Etat, ne sont pas capables d'étonner un Senat constant, ni un Souverain magnanime. D'où il s'ensuit que toute sorte d'apprehension n'est pas capable de rendre une guerre legitime, qui ne le peut être qu'aux conditions que nous venons de représenter. Il y en a qui ont cru que les Chrêtiens étoient toûjours aux termes de cette juste crainte à l'égard des Turcs, qu'ils pouvoient par consequent attaquer quand bon leur sembloit, non seulement à cause de la puissance de ces barbares, épouventable à toute la Chrêtienté, mais encore pource que leur loi porte, qu'ils peuvent en tout tems, & sans être provoquez, nous faire la guerre à toute outrance, ce qui nous donne un droit perpetuel de les prévenir. Il n'en est pas ainsi entre les Fideles, où toutes cho-

ſes doivent être interpretées autant que faire ſe peut en faveur de la paix, & où la ſeule neceſſité peut excuſer les ouvertures de guerre. Et certes, ſi dans les conſeils ordinaires des hommes qui ont l'autorité de juger de la vie des autres, on eſt obligé de ſuivre la voie de douceur, quand il n'eſt queſtion que du ſalut d'une ſeule perſonne, toutes les fois que les preuves de ſon accuſation ne ſont pas bien claires ; que ne doit-on point faire en conſideration de tant de millions d'hommes, lors qu'on propoſe d'entrer dans une guerre où ils ſont tous intereſſez de la vie & des biens? C'eſt à quoi doivent bien penſer ceux qui ſont appellez à de ſemblabes deliberations, mais ſur tout les Princes qui ont ſeuls l'autorité de reſoudre ce qu'ils jugent le plus à propos. Car quant à leurs Sujets, Dieu ne leur a laiſſé en partage que la gloire de l'obéïſſance; & l'opinion de Saint Auguſtin, ſuivie par nos plus graves Docteurs, porte qu'ils doivent aller à la guerre avec leur Roi, ſans s'informer ſi ſon entrepriſe a toutes les conditions requiſes pour bien reüſſir, & ſi elle eſt fondée ſur la juſtice, ou non. Auſſi les grands Monarques ont eu un tel égard à ces commencemens, qu'ils n'ont pas même agréé les victoires qui dépendoient d'un mau-

Ep. 22. contra Fauſtum.

vais

vais principe. Les Romains refuserent le grand avantage qu'ils pouvoient prendre sur les Falisques, par la trahison de leur Maître d'école. Ils ne voulurent jamais accorder l'honneur du Triomphe à Manlius, qui venoit de subjuguer nos colonies portant le nom de Gallogrecques, parce qu'afin d'avoir sujet de le faire, il leur avoit imposé faussement, qu'elles s'étoient mélées d'assister le Roi Antiochus. Une autre fois leur Senat refusa d'approuver la victoire de Cépion, à cause que pour l'obtenir il avoit fait assassiner Viriatus. Et je ne doute point que Charlemagne n'eût la même pensée quand il fit graver son seau de Justice sur le manche de son poignard; donnant à entendre par là, que comme il appuyeroit toûjours de ses armes la Justice, aussi ne les emploïeroit-il jamais qu'avec équité, & en des occasions où la Justice favoriseroit ses bonnes intentions.

Tite-Live dec. 1. l. 5. Florus l. 2. c. 11.

Aurelius Victor.

Si nous voulions examiner en suite tout ce que doit observer un Souverain en tems de guerre, nous étendrions ce discours beaucoup plus que mon premier dessein ne le souffre. Car il faudroit traiter des batailles, des siéges, des Soldats, des conféderations, de la diversité des armes, de l'artillerie, des stratagêmes, & d'un grand nombre d'autres

choses, qui souffriroient chacune des discours separez d'aussi longue étenduë que tout celui-ci. Ce seroit d'ailleurs une chose assez superfluë, après tant d'Auteurs anciens & modernes qui ont écrit expressément sur ce sujet, & qui ont donné au public de si amples & de si beaux Commentaires sur toutes les parties de la milice. Je me contenterai donc de toucher sommairement quelques points principaux qui me semblent regarder de plus près la personne du Prince, & que je crois devoir être plus particulierement de son étude que les autres.

V. Gab. Naudæum in syntagm. de stud. mil.

Et premierement on ne peut douter que l'art de faire camper les armées, de les ranger en bataille & de les faire combattre, ne soit tout-à-fait Roïal, puisqu'Annibal n'eut point d'autre raison pour mettre le Roi Pyrrus devant Scipion, & immediatement après Alexandre, si non qu'il avoit excellé en cette connoissance que les Romains nommoient castramétation. Aussi fut-ce lui qui leur en donna les premieres leçons, comme on a voulu dire qu'un si long-tems depuis les Italiens apprirent les fortifications des Turcs, après qu'ils eurent abandonné leurs travaux faits à Otrante. Philippe fils d'Amynte, pour ne pas nommer si souvent ce grand Monar-

Tite-Livre dec. 4. l. 5.

L'an. de Sal. 1480.

que ſon fils, eſt auſſi recommandé d'avoir été très-intelligent en cette ſcience Tactique, jusques là qu'il inventa la Phalange Macedonienne, depuis qu'Iphicrates eut accourci le bouclier, & alongé la lance & l'épée des Grecs, à qui ce Général Athenien donna encore des ſouliers militaires, nommez de lui Iphicratiques. A la verité, il ſemble qu'Homere attribuë la gloire de bien ordonner les armées, ſur tous les autres à Neſtor & à Mneſtheus. Mais qui ne ſait que l'Iliade nous repreſente autant de Rois qu'il y avoit de Capitaines au ſiege de Troye? Et puisque la principale direction vient du Chef, n'eſt-il pas certain qu'il doit inſpirer l'ordre & le mouvement à tous les membres, ſoit qu'il faille aller à l'eſcarmouche, ſoit qu'il ſoit beſoin de donner une bataille, ou d'attaquer une place? Car à meſure que les occaſions changent, il eſt tenu de diverſifier ſes commandemens, & de varier la forme de ſes bataillons ſelon les lieux & le terrain où il ſe trouve. C'eſt pourquoi il doit de plus ſavoir reconnoître une ville ennemie, afin de ne l'entreprendre que par l'endroit le plus commode & le plus foible, encore que Polybe ait fort bien obſervé que beaucoup ſe prennent par le coté le plus fort, comme fit An-

Diod. Sic l. 15. & 16.

Iulian. orat. 2.

tiochus celle de Sardes. Au ſurplus, on peut donner aux eſprits des jeunes Princes de grandes diſpoſitions à toutes ces choſes, en leur repréſentant avec de petites figures de telle ſorte qu'ils y prennent leur divertiſſement. On dit que le feu Prince d'Orange, le premier Maitre d'écôle militaire de ſon tems, ſe plaiſoit quelquefois à reduire ainſi en peu d'eſpace ſes plus grandes actions. *Sueton. art. 64.* Et ſi Auguſte prenoit la peine, ou plûtot le plaiſir, d'apprendre lui même à ſes petits fils à écrire & à chiffrer; il eſt à croire que notre grand Louïs ne dédaignera pas de communiquer à ſon cher Dauphin, ce qu'il apprit de la ſorte dès ſon bas âge, & qu'il a pratiqué depuis dans les veritables exercices de la guerre, avec plus d'art, de ſuccès & de gloire, que Monarque qui s'en ſoit jamais mêlé.

Il y a beaucoup de choſes auſſi qui concernent la ſoldateſque, dont un Roi doit être informé, comme il y en a d'autres ſur le même ſujet qui ont été autrefois de quelque conſideration, & qui paroiſſent aujourd' hui aſſez inutiles. *Tite-Live dec. 1. l. 4.* Car il n'importe pas bien fort qu'il ſâche, que les Romains furent trois cens cinquante ans ſans donner de ſolde à leur milice, qui étoit toute de leur corps; & que ceux de Carthage au contraire, ne ſe ſer

voient quasi que d'étrangers mercenaires, qui n'ont pas laissé de leur donner de très-grandes victoires; puisqu'il est constant que nos Princes ne peuvent plus avoir de soldats qu'ils ne payent, ou qu'ils ne laissent vivre à discretion. Mais il est très necessaire qu'un Roi soit instruit, avec quelle discipline ces anciens les ont tenus dans le devoir; de quelle façon ils les exerçoient continuellement, d'où vient le nom d'exercites qu'on donnoit à leurs armées, & comme un Grec fut estimé d'avoir retenu son bras prêt à donner le coup de la mort à son ennemi, aussi-tôt qu'il ouït sonner la retraite, la gloire d'un soldat étant bien plus dans l'obéïssance que dans la victoire. C'est pourquoi nous voions que Cesar reprit aigrement ses troupes qu'il menoit contre Ariovistus, de ce qu'elles osoient s'informer du lieu où on les menoit, de la qualité des chemins, & du sujet de leur voiage, entreprenant par là sur la charge de leur General. Il y en a eu de victorieuses qui ont été punies, pour avoir combattu contre les ordres donnez. On a mis des Centurions en croix, qui étoit un supplice d'esclave, chargez de dépoüilles, & après avoir défait trois mille Sarmates, à cause qu'ils l'avoient fait sans commandement. Et pour ce qui est de la

Diod. Sic. l. 5.

Lib. 1. de bello Gall.

Valc. Gall. in Avid. Cass. 10.

licence du ſoldat, qui doit ſur toute choſe
Vopiſcus. être reprimée; l'Empereur Aurelian fit écarteler un des ſiens par deux arbres ploïez pour
Tite-Live dec. 3. l. 4. cet effet, parce qu'il avoit abuſé de la femme de ſon hôte. En de moindres fautes, on les obligeoit par ſerment à ne prendre leurs
Frontinus. repas que debout. Bref, tout étoit ſi bien reglé de ce tems-là, qu'après le décampement d'une armée Romaine commandée par M. Scaurus, un pommier fut trouvé, encore tout chargé de fruit, le ſoldat s'étant contenté d'en tirer l'ombre & le couvert. Nôtre Hiſtorie ne manque pas d'exemples de la diſcipline militaire de nos Rois. Clovis allant en Poitou contre Alaric Roi des Gots, fit defenſes à tous ceux de ſon armée de prendre autre choſe ſur le territoire de Tours, que des herbes & de l'eau. Il y eut un ſoldat qui enleva du foin avec violence de chez un païſan, s'excuſant ſur ce que ce n'étoit que
Lib. 2. c. 37. de l'herbe. Gregoire de Tours écrit que le Roi ne laiſſa pas de le faire mourir auſſi-tôt qu'on lui eut rapporté le fait. Et pour montrer que nos derniers tems ne ſont pas plus incorrigibles que les autres, quand on veut faire obſerver les loix de la guerre: Je liſois il y a peu de tems la relation de ce qui ſe paſſa dans l'armée de Henri Second en l'Alſace,

qui porte qu'on y vit des gendarmes pendus avec des oïes attachées à leur col, afin que chacun ſçût comme on puniſſoit les moindres larcins.

Or ſi les Rois uſent ainſi de ſeverité pour reprimer l'inſolence du ſoldat, ils ne doivent pas avoir moins de diſpoſition à reconnoître ſa valeur. Les Grecs & les Romains qui l'ont fait vivre ſi regulierement, comme nous venons de le dire, ſe plaiſoient à inventer des prix d'honneur pour recompenſer ſa vertu; & ils avoient autant de ſortes de couronnes, qu'il pouvoit exécuter de belles actions. C'eſt ce que les Princes feront toûjours bien d'imiter, & d'uſer de tous les moiens qui ſe peuvent honnêtement pratiquer pour gagner l'affection de leur milice, n'y aiant rien qui les faſſe plûtôt ni plus glorieuſement triompher. Les plus grands Empereurs ſe ſont ſervis à cette fin, du mot de compagnons en parlant à leurs troupes. Cyrus nommoit outre cela, chaque ſoldat par ſon nom. Et ce Roi du Pont, le plus grand ennemi qu'ait eu le Peuple Romain, ajoûtoit à ceci l'idiome de vingt & deux langues, qu'il parloit à autant de differentes Nations, dont il avoit composé ſes Legions. Il faut pour en uſer ainſi, avoir eu en don de la nature une prodigieuſe

Cicer. 2. de Orat.

memoire, d'où vient peut-être qu'Homere a nommé l'Empereur des Grecs Agamemnon; comme s'il eut excellé ſur tout en cette partie de l'eſprit. Mais au defaut de la poſſeder en ſi grande perfection, il y a mille traits d'humanité qui n'operent pas moins puiſſamment ſur une multitude armée, quand ſon Souverain les ſait mênager à propos. Alphonſe d'Arragon Roi de Sicile, banda avec ſon mouchoir la playe d'un ſimple gendarme, & il attacha du même nœud le cœur de tous les autres à ſon ſervice.

On demande s'il doit être permis à un ſoldat d'uſer de luxe en ſes habits & en ſes armes. Car nous voions que ni Charlemagne ni beaucoup de ſes ſucceſſeurs, ne ſe plaiſoient pas à cela, & qu'ils defendoient à leur milice toute ſorte de braveries & de dorures, qui ne ſont bonnes quelquefois qu'à exciter les ennemis à la proïe. C'eſt auſſi une choſe certaine, qu'au combat qui ſe fit entre le Duc de Nemours & le Marquis de Peſcaire de quatre contre quatre, les François y penſerent perdre l'honneur de leur Patrie, pour ne s'être couverts que d'armes dorées, au lieu d'en avoir de fortes & à l'épreuve, comme les portoient les autres. Et Tacite parle de certains peuples d'Allemagne

Monach. Sangall. l. 2. c. 27.

Memoires de Villars.

De mor. Germ.

qu'il nomme Ariens, qui n'usoient que de boucliers noirs, & ne visoient qu' à se rendre horribles à leurs ennemis, tant s'en faut qu'ils songeassent à la politesse. D'autre côté, César se plaisoit à voir ses soldats magnifiques, comme si cela eut été capable de leur élever le courage, se vantant même que les plus parfumez d'entre eux ne laissoient pas de bien combattre. Et Polybe nous apprend que Philopœmen vouloit que les siens eussent un soin très-particulier de la splendeur de leurs armes. *Lib. 11.*

La question touchant les volontaires, n'est pas moins sujette à la diversité d'avis. Car il est certain que les Romains n'en vouloient point dans leurs armées, & que leurs *volones* d'après la bataille de Cannes furent faits d'esclaves, comme ceux qu'Auguste nomma *voluntarios* de libertins, tant s'en faut qu'ils eussent quelque rapport à nos volontaires, qui sont ordinairement de la plus illustre Noblesse de ce Royaume. Sans mentir, le seul nom qu'ils portent, semble les rendre indisciplinables, & chacun sait que l'obéïssance est si essentielle au mêtier de la guerre, que ce fut une des raisons pourquoi Moïse en dispensa ceux qui avoient bâti, planté quelque vigne, ou pris une femme de nouveau, ne *Ios. Antiq. Iud. lib. 4. c. ult.*

croiant pas qu'ils pûssent sitôt abandonner leurs inclinations, & suffisamment renoncer à leur propre volonté, pour obéïr comme il faut à celle de leurs Généraux. C'est encore pourquoi les Juifs ne pouvoient pas bien servir de soldats en d'autres armées que les leurs, comme Josephe le confesse, à cause des jours de Sabat, où la religion leur faisoit refuser quasi toutes les fonctions militaires. Quoiqu'il en soit, le Prince Maurice avoit en fort peu de consideration nos volontaires qui l'alloient trouver en Hollande, & on ne peut nier qu'ils n'ayent souvent préjudicié aux ordres des plus importantes batailles. Néanmoins il faut aussi avouër, que c'est eux, qui dans nos armées se portent avec une ardeur extraordinaire aux entreprises perilleuses, & qui, n'aiant que la gloire pour objet, recherchent avec le plus de courage de se signaler aux occasions. D'ailleurs, on peut dire que les grands Chefs doivent imiter les ouvriers excellens, qui savent mettre tout en œuvre; & que puisque le Lion de l'apologue ne chassa point de ses troupes, ni l'Ane ni le Liévre, celui-ci devant lui servir de courier, & l'autre de trompette; à plus forte raison ne doit-on pas rejetter une valeur telle que nous venons de dire qu'est celle de nos

Lib. 14. c. 17. ib.

volontaires, vû qu'étant bien ménagée elle peut produire de très-bons effets.

Mais s'il y a quelque doute pour cela, il n'en eſt pas ainſi à l'égard des Soldats ſuppoſez, qu'on nomme Paſſe-volans; tout le monde convenient que c'eſt la plus certaine ruine de toutes les armées, où l'on en ſouffre l'abus, & que s'il y a quelque crime qui doive être tenu pour irremiſſible dans le Conſeil des Princes, ce doit être ſur tous les autres celui-là. En effet, l'Hiſtoire nous apprend que rien ne contribua davantage à la perte de cette funeſte bataille de Pavie, que le dèſordre des ſoldats imaginaires dont nous parlons; le Roi François Premier s'étant perſuadé qu'il avoit toutes ſes troupes complettes ſelon les rôles, & que ce qui étoit couché ſur le papier ſe trouveroit ſur pied pour combattre, quand il en ſeroit beſoin, comme il ſe preſentoit toûjours aſſez de mains lors qu'il étoit queſtion de la païe.

Ce ne ſeroit rien d'avoir d'excellens ſoldats, ſi le Monarque pour la fortune de qui ils expoſent ſi genereuſement leurs vies, ne les conduiſoit avec toute ſorte de prévoïance La guerriere Pallas ſortit de la tête de Jupiter; & le Palladium qu'il faut ôter aux ennemis pour les vaincre, c'eſt le bon conſeil, qui

met tout l'avantage du côté de ceux qui le possédent. Aussi lisons-nous que le Senat de Carthage l'éstimoit de telle façon, qu'il faisoit mettre en croix ses Généraux d'armées, quoique victorieux, s'ils ne rendoient bon compte de leurs resolutions. On n'en use pas aujourd'hui avec tant de rigueur, & néanmoins chacun sait que le Comte d'Egmond fut fort blâmé par ceux de son parti après la bataille de Gravelines, où il défit nos troupes commandées par le Sieur de Termes, non pas tant pour avoir négligé l'ordre du Duc de Savoye son General, puisque le Comte n'avoit fait que nous repousser, comme il pouvoit faire dans son Gouvernement, qu'à cause qu'il avoit hazardé dans cette action tous les Païs-bas, qui couroient trop de fortune si elle ne lui eût été favorable. Il y a des exemples sans fin de semblables succès qui n'ont pas été approuvez, quand l'inconsideration de l'entréprise étoit toute manifeste.

Tite-Live dec. 4. l. 8.

L. Cabrera l. 4. cap. 21.

Or le bon conseil & la prévoiance d'un Roi guerrier, s'étend sur autant de choses qu'il y en a qui peuvent préjudicier à ses armes & à ses desseins. Moïse menant de grandes troupes en Ethiopie, prévût le mal qu'elles pourroient recevoir des serpens, & porta un grand nombre d'Ibis avec lui qui as-

Ios. Antiq. Iud. l. 2. c. 5.

ſûrerent ſon paſſage, & le rendirent autant admirable aux Egyptiens pour ſa prudence, que pour les victoires qu'il leur fit obtenir. On ne ſauroit au contraire excuſer Saül, de ce que le jour qu'il devoit combattre contre les Philiſtins, il ſe trouva qu'il n'y avoit que lui & ſon fils Jonathas, qui fuſſent garnis de lance & d'épée, tout le reſte de ſes Sujets n'étant armés qu'avec des inſtrumens de labourage. *1. Reg. cap. 13.*

Mais c'eſt proprement le fait du Souverain, de voir s'il lui eſt plus avantageux d'attendre ſon ennemi que de l'aller trouver. Le procedé de Pericles, d'Agathocles, d'Annibal, & de Scipion, témoigne qu'il eſt ſouvent avantageux de porter la guerre chez autrui. Et il me ſouvient que Ceſar montre fort particulierement dans une harangue que lui fait prononcer Dion Caſſius, que jamais ceux de ſa Republique n'avoient mis à la raiſon aucun de leurs ennemis, qu'en leur faiſant reſſentir jusques dans leurs propres foiers toutes les miſeres de la guerre. Si le Rhodien Memnon êut été crû par Darius, & qu'au lieu de donner la bataille du Granique, les Perſes fuſſent paſſez en Macedoine; vrai-ſemblablement, dit Diodore, on arrétoit toutes les proſperitez d'Alexandre. Si le grand Antiochus eût *Lib. 38.* *Lib. 17.* *Appian. de bell. Syr.*

recû le conſeil d'Annibal, qui étoit d'attaquer les Romains dans l'Italie, au lieu de leur faire la guerre en Grece, il les eût bien autrement étonnez. Et l'Empire des Mammelucs ne ſe perdit long-tems depuis, que pource qu'ils attendirent chez eux Mahomet & ſes Turcs, au lieu d'aller au devant d'eux.

Il eſt pourtant quelquefois avantageux de recevoir ſon ennemi dans un païs fort d'aſſiette & de garniſons, où les plus grandes armées ne trouvant rien que de contraire, ſe ſont ſouvent ruinées d'elles-mêmes. Hercule aiant éprouvé qu'Antée étoit invincible dans ſon Roiaume, il fit ſi bien qu'il l'en tira, & vainquit par ce moien celui, qui étoit indomtable ſur ſa terre & dans ſon propre Etat.

Sur tout, il ne faut jamais qu'un Monarque, quelque puiſſant qu'il ſoit, entreprenne deux guerres à la fois s'il s'en peut diſpenſer. Ce ſeroit en vain qu'on en chercheroit un plus illuſtre exemple que celui des Atheniens, qui furent ſi imprudens que nonobſtant la guerre Peloponneſiaque où ils étoient embarquez, ils ne laiſſerent pas d'entreprendre la conquête de la Sicile. Auſſi en eurent-ils l'iſſuë, que meritoit une telle temérité, aucun de ce grand nombre d'Atheniens qui étoit paſſé en Sicile n'aiant évité la mort ou la captivité. Nous

Thucyd. l. 6. & 7.

voyons en nos jours le Grand Seigneur qui obſerve très-exactement cette maxime, n'entamant jamais la guerre dans l'Europe ou dans l'Aſie, que quand il eſt en tréve de l'un des deux côtez. Et l'Hiſtoire remarque, qu'en beaucoup d'endroits la ſeule diviſion des forces, quoi qu'employées contre un même ennemi, a cauſé de grandes ruines. Le Duc de Saxe ne fut vaincu & fait priſonnier par Charles Quint, que pour avoir affoibli ſon armée, envoyant une partie de ſes forces en Boheme ſous Tumshern, & l'autre dans la baſſe Saxe ſous Mansfeld, ce qui le rendit incapable de reſiſter ſur l'Elbe à l'Empereur. Ce fut auſſi l'un des ſujets de la diſgrace arrivée à François Premier devant Pavie, d'avoir fait marcher de ſes troupes commandées par le Duc d'Albanie vers le Royaume de Naples, au lieu de les retenir auprès de ſoi pour une ſi importante Journée.

Thuan. l. 4. hiſt.

Il y en a qui font paſſer encore pour une maxime de très-grand poids, de ne continuer jamais la guerre contre de mêmes ennemis, quand on croit avoir de l'avantage ſur eux dans l'exercice des armes; parce qu'à la longue ils s'aguerriſſent, & vont du pair avec ceux qui les mépriſoient auparavant. Ainſi les Lacedemoniens apprirent aux Thebains

le mêtier de Mars de telle ſorte, que ceux-ci en diſputerent la gloire aux premiers, & remporterent ſur eux de ſignalées victoires.

Mais la faute eſt bien plus importante, ne fut-ce que pource qu'elle eſt honteuſe à un Prince, quand par avarice ou autrement, il manque à faire tout ce qui eſt en ſon pouvoir pour obtenir l'avantage ſur ſes ennemis. Perſée le dernier Roi des Macedoniens, ne fut plaint de perſonne, quand on ſût que pour épargner ſes treſors, il avoit renvoyé dix mille cavaliers avec autant de pietons Gaulois, & qu'il s'étoit mocqué de Gentius Roi des Illyriens, au lieu de lui fournir l'argent qu'il lui avoit promis, ſe contentant de l'avoir engagé dans la guerre contre les Romains. La victoire des ceux-ci les rendit poſſeſſeurs de toutes les richeſſes de Perſée, qui ne ſavoit pas qu'en guerre le paradoxe eſt veritable, Que celui qui dépenſe le plus y dépenſe le moins. Au lieu qu'un Eumenes ſoudoyant tout ce qu'il peut de milice, & n'épargnant rien pour reſiſter aux mêmes Romains, conſerva ſon Etat, & eut la victoire que ſon courage & ſon induſtrie meritoient.

Tite-Live dec. 5. l. 4.

Ext. Conſtant. ex Appiano.

Un Roi doit auſſi être informé, qu'encore que rien ne puiſſe rendre ſes armes plus illuſtres que la clemence, il y a des lieux pourtant

où

où il faut qu'il uſe d'une grande ſeverité, quand la punition de quelques-uns doit ſervir d'exemple à pluſieurs autres. Alexandre crût qu'en étonnant les Grecs par la deſtruction de Thébes, il les retiendroit tous dans l'obeïſſance. Son pere les avoit voulu intimider devant, par la ruïne entiere de la ville d'Olynthe. Ceſar ſauva ſon armée reduite en grande extrémité, ſe ſervant de toutes les rigueurs de la guerre à la priſe de Gomphos, petite ville de Theſſalie, pour donner de l'apprehenſion au reſte du païs qui ſe rendit en ſuite, & fut traité fort humainement. Et les Romains deſolerent Carthage en Afrique, Corinthe en Achaïe, Numance en Eſpagne, & generalement toute la Macedoine, pour s'aſſûrer la conquête du reſte du monde, dont ils vouloient faire une ſeule Monarchie. Car bien que leurs victoires ayent été ſouvent ailleurs accompagnées de beaucoup de douceur, ils ſe ſentirent obligez d'en uſer alors de la façon; Et Polybe a remarqué, qu'à la priſe des villes ils ont tué parfois, tout ce qu'il y avoit d'animaux, juſques aux chiens, pour donner de la terreur aux autres places qu'ils devoient aſſiéger.

Id. ex Dion. Sic.

Dio Caſſius l. 41.

Lib. 10.

Que ſi un Souverain ſe diſpenſe d'aller lui même dans ſes armées, & que le bien de ſon

Etat arrête sa personne ailleurs, il nait de son absence une question de très-grande importance, s'il doit commettre à un seul le commandement absolu de ses forces, ou s'il est plus à propos de le diviser entre plusieurs Généraux. Car on allegue contre la multiplicité des Chefs que tant les Atheniens, que ceux de Lacedemone, se sont prèsque toûjours mal trouvez d'avoir donné la conduite de leurs troupes à plus d'un. C'est pourquoi ceux-ci firent une loi, sur la dissension qui survint entre Demaratus & Cleomenes, par laquelle il falloit que l'un des deux Rois qu'ils avoient, demeurât dans la ville de Sparte quand l'autre se mettoit en campagne. On attribuë aussi la perte de cette memorable bataille de Cannes, à la jalousie du Consul Terentius, qui combattit contre l'avis de son Collegue Emilius, pour ne lui laisser rien à faire le lendemain qu'il devoit commander à son tour. Aussi les Romains ont eu souvent recours à leurs Dictateurs, qui possedoient seuls le pouvoir des deux Consuls dans les armes. Il y a des exemples sans nombre de semblables succès arrivez en nos derniers tems, dont je me contenterai de rapporter quelques-uns du dehors, pour ne rien dire qui puisse offenser au dedans. Les Espagnols écrivent,

Herod. l. 5.

Polybe l. 3. Tite-Live dec. 3. l. 2.

L. Cabrera l. 3. c. 3.

que rien ne nuisit tant à leurs affaires lors du passage du Duc de Guise dans l'Italie en mil cinq cens cinquante-sept, que l'autorité égale que possedoient ces trois Chefs dans Milan, le Cardinal de Trente, le Marquis de Pescaire, & Jean Baptiste Castalde. Ils disent que depuis, Philippe Second fut contraint de bailler à Dom Juan d'Autriche le commandement souverain de son entreprise contre les Morisques, parce que la mauvaise intelligence qui étoit auparavant entre deux Généraux, le Marquis de los Veles, & celui de Mondejar, la ruinoit entiérement. Et les Turcs attribuent le mauvais événement de leur grande expedition contre Malte en mil cinq cens soixante-cinq, à ce que Soliman n'avoit pas moins donné d'autorité à Mustapha, qu'à Piali son Général de mer, qui contredisoit l'autre en tout, & eût été bien fâché qu'il lui eût reüssi. Or nonobstant tout cela, c'est chose certaine que les plus grands Potentats se sont souvent repentis d'avoir comme consigné entre les mains d'un seul toutes leurs forces, & qu'au rebours on a souvent vû de très-bons effets de la puissance égale de deux & de trois Généraux dans une même armée. Les Grecs & les Romains nous en fourniroient plus d'exemples que nous n'en avons rapporté pour

L. Cabreral. 9. c. 7

l'opinion contraire; & si je ne craignois d'être trop long en une chose connuë de tout le monde, je montrerois que beaucoup des plus beaux faits d'armes, que nous avons vûs depuis peu, se sont exécutez sous la conduite de plusieurs Chefs. C'est le fait d'un Roi d'en faire judicieusement le choix, par la connoissance qu'il aura des personnes, du tems & des lieux où il les voudra emploïer.

Ce qui est le plus important de tout pendant la guerre, & dont il est très-necessaire qu'un Prince réçoive dès ses plus tendres années une bonne doctrine, c'est de savoir non pas tant s'il doit faire la guerre en personne, que s'il est à propos qu'il l'expose au peril des combats, faisant courir fortune à une vie, de qui tant d'autres dépendent, & à la conservation de laquelle celle de l'Etat est souvent attachée. Car encore qu'il semble, que tous les peuples auroient droit de dire à leurs Rois, ce que firent les Israëlites à David, après qu'un Philistin l'eût pensé tuer, que resolument il n'iroit plus à la guerre avec eux, de peur qu'en sa personne la lampe ne fût éteinte, dont tout l'Israël recevoit sa lumiere. Et quoiqu'il y ait un proverbe, qui porte que le Romain obtenoit ses victoires assis, parce que les ordres du Senat n'y contribuoient pas

Romanus sedendo vincit.

moins que la valeur de ses Legions; ce qu'on peut dire encore de beaucoup de Monarques qui ont triomphé de leurs ennemis sans sortir de leurs chambres, par le soin qu'ils ont eu de bien faire reüssir leurs entreprises: Si est-ce que c'est peut être l'une des plus veritables maximes de toute la Politique, que celui qui n'est Roi que dans le cabinet, court grande fortune de trouver son maitre dans la campagne. Et d'ailleurs, si les femmes mêmes ont renoncé à toutes les delicatesses, & à tous les privileges de leur sexe, quand elles ont été Souveraines, pour paroître comme telles à la tête de leurs bataillons; quelle consideration pourroit être suffisante pour retenir un Monarque genereux; de se trouver aux occasions de témoigner son courage, la chose du monde dont il doit être le plus ambitieux? Semiramis aiant eu nouvelle de la revolte de Babylone, comme elle n'étoit qu'à demi coëffée, protesta qu'elle n'acheveroit jamais d'accommoder le reste de ses cheveux, qu'elle n'eût remis cette ville rebelle sous son obéïssance. Pour cet effet elle partit avec une armée qu'elle commandoit en cet equipage, & se rendant maitresse de Babylone, elle merita d'y être representée, ayant une partie de son poil épars, & l'autre serré & cor-

Valer. Maxim. l. 9. c. 13.

donné ; ce que toute l'antiquité a mis au rang des plus illuſtres trophées dont on ait honoré la memoire des demi-Dieux de ce tems-là. Je me veux taire des Amazones, & de tout ce qui peut être douteux dans l'Hiſtoire ſur ce ſujet, pour repreſenter ſeulement cette Zenobie dont triompha ſi ſolemnellement l'Empereur Aurelien, qui non contente de combattre comme une Reine, faiſoit gloire de cheminer trois & quatre milles à pié avec ſon Infanterie. Et qui eſt le Prince qui ne rougiroit d'être caſanier après cela ; ſi ce n'eſt que la raiſon d'Etat le force parfois de s'arrêter aux lieux où ſa preſence eſt plus neceſſaire que dans les armées ? On ne ſauroit nier auſſi que ſa vuë n'opere de merveilleux effets ſur les cœurs d'une milice, qui le conſidere comme témoin de toutes les belles actions qui ſe feront. Il n'y a ſi chétif ſoldat qui ne ſe ſente animé par un ſi puiſſant aſpect ; & c'eſt choſe connuë à mon avis de tout le monde, que l'œil d'un Monarque eſt capable d'inſpirer de la hardieſſe à ceux mêmes qui en auroient naturellement le moins. C'eſt pourquoi on a loüé un certain Roi d'Angleterre, de n'avoir jamais dit, allez, mais toûjours, venez, à ſes ſoldats. On n'a pas moins priſé nôtre Henri le Grand, de ne s'être jamais in-

Trebellius Pollio.

formé de ses ennemis, demandant combien, mais seulement où sont-ils, en picquant vers eux des premiers. Et nous savons que Saint Pierre étant en la presence de son Maître, osa bien tirer l'épée contre une cohorte armée, & couper l'oreille à un serviteur du Pontife, lui qui un peu aprés le renia par trois fois aussitôt qu'il l'eut perdu de vuë, n'étant pressé que par la voix d'une simple femme. Je sai bien que ce sont des mysteres qui ne peuvent être pénétrez humainement, & que nous sommes obligez de considerer avec toute sorte de respect. Mais cela n'empêche pas que nous n'en tirions quelque sens moral, & que l'action de Saint Pierre ne nous découvre ce que peut la presence d'un Souverain aux occasions dont nous parlons. A la vérité, la personne des Princes est si precieuse, qu'il seroit à souhaitter qu'à l'exemple du Jupiter d'Homere & de son Neptune, qui contemploient les batailles des Grecs & des Troyens, l'un du haut de la montagne d'Ida, & l'autre de Samothrace, ils pûssent voir combattre leurs armées sans courir la fortune des autres hommes. Et s'il y avoit moien qu'ils eussent toûjours une *Herod.l.8.* place aussi avantageuse que Xerxes lors du combat naval de Salamine, qu'il regarda assis sur le mont Ægalée, avec des Secrétaires

à ſes côtez qui écrivoient le nom de ceux qui ſe comportoient vaillamment, c'eſt ſans doute qu'on les conjureroit ſouvent de s'y mettre, plûtôt que de riſquer avec eux l'interêt de tant de Provinces. Les malheureuſes captivitez d'un Empereur Valerien, de qui Sapor Roi de Perſe, ſe ſervoit comme de marchepié pour monter à cheval; d'un Bajazet encore pirement traité par Tamerlan; & ſans ſortir de chez nous, celles de Saint Louïs, de Jean, & de François Premier, ont comblé leurs Etats de tant de miſeres, qu'on ne ſauroit uſer de trop de précautions pour éviter de ſemblables inconveniens. Il faut avouër pourtant qu'il eſt impoſſible de les empêcher tout-à-fait, & qu'outre qu'un grand Monarque peut être moins forcé que perſonne d'abandonner les fonctions de ſa charge; s'il ne donnoit en beaucoup d'occaſions l'exemple aux autres de bien faire, il lui en prendroit très-mal; & le nombre avec la gloire de ſes triomphes diminuëroit de beaucoup. Si les troupes fuïantes de Sylla ne l'euſſent vû ſe jetter au plus fort du combat d'Orchomene, criant à ceux qui lâchoient le pié, qu'ils allaſſent dire à Rome comme ils avoient laiſſé leur Empereur combattant lui ſeul pour tous dans la Bœotie; il étoit indubitablement per-

Vict. Aurel.

Amm. Marcell. l. 16. Appian. de bello Mithr.

du & toute ſon armée en déroute. Si Ceſar n'eût paru de même dans les premiers rangs de ſes Legionnaires, comme nous l'apprenons de ſes propres écrits, prenant le bouclier du premier d'entre eux pour ne pas demeurer à découvert, & pour les animer tous à faire comme lui; il n'eût jamais donné le nom aux premiers Empereurs du monde, & une ſeule partie des Gaules eût fini toutes ſes conquêtes, qui n'en fut que le commencement. Et ſi Alexandre n'eût montré aux Macedoniens par autant de bleſſures quaſi, qu'il prenoit de villes, & qu'il donnoit de batailles, comme il ne demandoit rien de leur courage, dont le ſien ne voulût partager avec eux les difficultez, il ne les eût pas menez comme il fit, jusques ſur les bords du Gange, ni dans les ſolitudes d'Afrique, pour triompher d'autant de parties du Monde qu'il en étoit venu à ſa connoiſſance.

Lib. 2. de bello Gall.

DIGRESSION SUR LE SUJET DU FEU ROI DE SUEDE.

C'EST CE QUI m'obligea d'écrire dans un diſcours fait ſur le ſuccès de la bataille de Lutzen, que le grand Guſtave y avoit trouvé glorieuſement ſes deſtinées, ſans qu'on lui pût imputer qu'un excès de va-

leur l'eût porté dans des perils indignes d'une vertu heroïque comme étoit la ſienne. Et pource que j'ai vû depuis dans le travail d'une des plumes qui écrivent aujourd'hui le mieux, que ſous la couverture de quelque loüange de grandeur d'eſprit, qu'on ne pouvoit refuſer à ce Prince, on bleſſe par trop, ce me ſemble, ſa reputation, nommant ſa vaillance une pure temérité, & ſes plus belles actions des faveurs d'une Fortune qui ne ſe pouvoit ſeparer de lui; je ne ſaurois m'empêcher de reparer ici, autant que le lieu & mes forces le permettent, l'injure inſupportable que je penſe qu'on fait à ſa memoire. Je ſai bien qu'un Capitaine Athenien dit à un autre qui tiroit quelque vanité de ſes bleſſures, que quant à lui aiant vû tomber à ſes pieds un trait ſorti d'une ville qu'il aſſiégeoit, il en étoit demeuré tout honteux, s'appercevant qu'il s'étoit beaucoup plus avancé que ſa charge ne le permettoit. Je n'ignore pas non plus les loüanges
Lib. 10. que donne Polybe à Scipion & à Annibal, de ce que le premier allant à l'attaque de Carthagene, fit porter trois rondaches par autant de ſoldats, qui le couvroient contre tout ce qui venoit de la ville; & quant à l'autre, pource qu'il étoit très-ſoigneux de ne s'expoſer pas inconſiderément aux perils. Polybe ajoûte,

qu'Annibal blâmoit ſur cela Marcellus de s'ê-tre fait tuer, au lieu de ménager ſa vie pour les neceſſitez de la Republique; & Appian fait dire au vainqueur, que l'autre avoit reçû la mort dans une eſcarmouche en très-courageux ſoldat, mais en fort mauvais Général. Jules Capitolin accuſe ſelon ce ſentiment, Maximin de barbarie & de temerité; qui le pouſſoit, dit-il, ſans diſcretion parmi ſes ennemis, aiant penſé être pris par les Allemans dans un marécage, parce qu'il ne croioit pas qu'un Chef ſe pût diſpenſer de tirer l'épée en toute ſorte de rencontres. On a voulu reprocher de même à l'Empereur Julien; à cauſe principalement que ſelon la plus commune opinion il mourut de la main d'un Parthe fuïant, qu'une ardeur guerriere l'emportoit ſouvent au delà des termes que ſa condition lui preſcrivoit. Et c'eſt le jugement ordinaire du peuple, fort ſujet à ſe méprendre, autant de fois que la mauvaiſe fortune a pris plaiſir à faire perir des hommes de cette éminence dans leurs plus généreuſes actions. Mais nous ſavons auſſi que la raiſon & le bon ſens tiennent d'un autre côté leur bureau à part, & qu'ils prononcent ſur cela, comme par tout ailleurs, des ſentences bien differentes de celles du vulgaire. Pour donner quelque lumie-

De bell. Annib.

Aurel.

re à un point de ſi grande controverſe, il faut avoüer qu'il y a beaucoup d'occaſions dans l'exercice de la guerre, où il ſeroit blâmable à un Chef de parti, de mettre ſa perſonne dans le hazard, lors que celle des Capitaines qui ſont au deſſous de lui, ſuffit pour l'exécution, & que l'entrepriſe n'eſt pas de ſi grande conſequence qu'il s'y doive emploier. En effet, un Général eſt dans ſon armée ce qu'eſt l'eſprit dans le corps qu'il anime, & par conſequent elle ne peut éviter ſa perte, s'il arrive faute de celui qui la fait ſubſiſter. Il y en a qui ſe ſont contentez de le comparer à l'œil, qui guide le reſte de nos membres; c'eſt pourquoi Demades dit gentiment, que l'armée des Macedoniens reſſembloit par la mort d'Alexandre au Cyclope aveuglé. Cela étant ainſi, on ne peut pas nier qu'il ne faille ſur toutes choſes avoir égard à la conſervation de ce qui importe ſi eſſentiellement; & que ceux-là ne ſoient dignes d'être taxez de temérité, qui mettent en compromis une vie de ſi grande importance en des rencontres de petite conſideration. Nos peres condamnerent juſtement l'action d'Alphonſe de Corſe, qui alla tout Général qu'il étoit, tirer le coup de piſtolet comme un ſimple volontaire, en un duel où il demeura

Demetr. Phaler. tr. de Eloquent.

prisonnier. Aux grandes occasions même, où ceux dont nous parlons sont, si je ne me trompe, obligez de coucher de leur reste, ils doivent user de toutes autres précautions que le commun, pour sauver avec eux l'esperance publique, & la fortune de leur parti, qui est unie à leur personne. Louïs Onziéme revêtit de sa cotte d'armes le Seneschal de Normandie à la bataille de Montlheri, où il fut tué pour le Roi, qui sçavoit bien qu'on lui en vouloit. Monsieur de Guise usa du même stratagéme à Dreux, son Ecuier qui fut percé de coups portant la casaque de son maitre. Et le Marquis de Nesle paya de la sorte pour le feu Roi à la Journée d'Yvri, habillé qu'il étoit exprès de la même façon que sa Majesté. Outre cela je leur permets encore de se sauver dans une déroute, comme en usa Varron en celle de Cannes, & de faire une judicieuse retraitte pareille a celle d'Antigonus, qui dit que sa fuite n'étoit que pour aller retrouver le bien public qu'il avoit laissé derriere lui. Mais je soûtiens qu'après tout, quand il est question du salut de l'Etat, de l'interêt d'une Couronne, & sur tout de quelque glorieuse & importante conquête, quoiqu'il en puisse arriver, il n'y à point de Monarque qui ne doive repandre ce

qu'il a de ſang dans ſes veines, plûtôt que de trahir ſon honneur, manquant à ce que tous les grands Princes ont eſtimé être de leur devoir. Laiſſons-là les Agamemnons, & les Dieux même, qu'Homere a fait combattre comme le reſte des Grecs. Ne diſons rien de ces Rois qui ſe ſont volontairement ſacrifiez, comme Codrus, pour la grandeur de leur Etat, & pour acquerir à leurs peuples une memorable victoire. Et conſiderons ſeulement dans la veritable Hiſtoire de toutes les Nations, comment ceux qui les ont gouvernées avec le plus de reputation en ont uſé. En verité, nous n'y en verrons point de ceux-là, dont je ne puiſſe produire les actions pour prouver ma propoſition. Mais parce que la choſe iroit a l'infini, & que les Grecs avec les Romains ſont ceux, qui nous ont fourni les plus notables exemples; auſſi bien que les plus beaux préceptes des vertus Imperiales, contentons-nous d'ajoûter à ce que nous avons dit des Alexandres & des Ceſars; que ceux qui ont approché le plus près de leur gloire, ne ſe ſont jamais éloignez à leur imitation des plus hazardeuſes entrepriſes. Nous pourrions apparier à Leonidas la plûpart des Rois de Sparte, & nommer avec Epaminondas la meilleure par-

tie des Généraux d'armées qu'ont eu Athenes, Thebes, & le reſte de ces glorieuſes Republiques de la Grece, ſi nous voulions entrer en comte ſur cela, & ſi je ne prévoiois qu'on voudroit faire paſſer ceux-ci pour n'avoir pas été de la conſideration de ces hautes Têtes couronnées, dont le ſalut a toûjours été celui de leurs Etats. C'eſt ce qui ne peut pas étre dit à l'égard de tant de puiſſans Rois de Macedoine, dont la ſeule valeur fonda la plus illuſtre de toutes les Monarchies. Toute la vie de ce grand Philippe ne fut qu'une continuelle inſtruction à ſon fils, de ſe mêler toûjours des plus avant parmi les ennemis. Demoſthene prend de là ſujet en plusieurs lieux, d'encourager les Atheniens aux belles actions: Puiſqu'un Macedonien, dit-il, né d'une petite ville de Pelle, ne fait nulle difficulté de ſe perdre l'œil, & de ſe laiſſer eſtropier des pieds & des mains, n'aiant, partie ſur ſon corps où il ne ſe ſoit librement fait bleſſer pour augmenter ſon Empire, & pour acquerir de la gloire, que ne doivent point faire ceux, qui ſont ſortis de la plus illuſtre ville du monde? On peut voir dans Tite-Live un autre Philippe dernier du nom, qui fait des prouëſſes nompareilles de ſa main aux portes d'Athenes, où ſe jettant

Orat. ad Ph. ep. & orat. de Corona.

Dec. 4. l. 1.

dans le plus épais des troupes ennemies ; il dit aux ſiennes, que pour toute Cornette, & pour toute Enſeigne, elles euſſent les yeux ſur lui, qui leur montreroit où il falloit combattre. Ce fut le même qui eut une autre fois un cheval tué ſous lui, & qui étoit perdu ſans l'aſſiſtance d'un Cavalier, lequel deſcendit pour le remonter, & ſe ſacrifia volontairement pour ſon maître. Je remarquerai ici au ſujet d'Alexandre, qu'encore que Patrice ait eu raiſon d'eſtimer beaucoup les dix honorables bleſſures de ce Monarque, il a eu tort néanmoins, ce me ſemble de lui ſoûmettre ſi fort Ceſar, pource que nous ne liſons point qu'il en ait reçû. Si ce que Patrice ajoûte étoit veritable, que Ceſar ne ſe fût jamais trouvé comme l'autre dans les premiers rangs de ſes bataillons, il y auroit plus de fondement en ce qu'il ſoutient. Mais nous avons tantôt montré le contraire, & c'eſt une choſe ſi conſtante qu'il a quaſi toûjours été des premiers aux perils de cinquante batailles rangées, où Pline témoigne qu'il s'eſt ſignalé, que depuis lui juſques à nous, on n'a parlé que de la vaillance de Ceſar. On peut voir dans la vie du Connêtable Lesdiguieres, que je ne crois pas faillir de nommer en ce lieu, comme ce grand guerrier ne fut

Nat. hiſt. l. 7. c. 25.

fut jamais entamé du fer, ni de la bale, bien qu'il n'épargnât sa personne en aucune sorte de rencontres. Ce sont des faveurs de la Fortune, qu'on ne doit pas tourner au désavantage de ceux qu'elle gratifie ; & il y a trop d'injustice de les emploïer contre Cesar, vû ce que nous en avons dit, & quand il n'y auroit que le seul témoignage de Florus, qui dans sa description de cette grande Journée de Pharsale, où il s'agissoit de l'Empire du monde, assûre que Cesar se fit voir quasi dans tous les lieux du combat, & qu'il s'y comporta autant en soldat qu'en Général d'armée. Auguste combattit depuis au même lieu de Thessalie, & dans les mêmes champs Philippiques, contre Brutus & ces autres determinez defenseurs de leur liberté, où sa maladie ne lui permettant pas d'executer davantage, il se fit porter en litiere pour animer son parti de sa presence, plûtôt que pour satisfaire au songe de son Medecin Artorius, comme le conte Valere le Grand. Les plus courageux de ses successeurs n'ont pas témoigné moins de générosité dans les armées. Josephe nous apprend que Vespasien fut blessé d'un coup de flêche à la plante du pié au siége de Jotapata. Lampridius dit, qu'Alexandre Severe vainquit Artaxer-

Lib. 4. c. 2. Multus in eo prælio Cæsar fuit, mediusque inter imperatorem, & militem. *Lib. I. c. 8.*

Lib. I. c. 8. Cum sub ictu teli versare-

tur, manu pluri- mum fa- ceret. xes étant toûjours à la portée des flêches Persiennes, & faisant des merveilles de son bras; quoiqu'Herodien accuse Mammée sa mere, d'avoir empêché son fils de faire la guere en personne, ce qu'il soûtient avoir pensé perdre l'Empire. Ammian Marcellin nous represente Julien, que le seul reproche d'apostasie empêche d'être le premier des Cesars, faisant pour redresser ses troupes ébranlées par les Allemans, ce que nous avons tantôt rapporté de Sylla. Il alla lui même pour enfoncer les portes d'une ville de Perse, d'où il retourna tout couvert de flêches ennemies. Revenant d'en reconnoître une autre, il tomba dans des embûches, d'où il ne sortit qu'aiant couru fortune de la vie. Son Ecuïer fut ailleurs blessé à ses côtez, auprès d'un château qu'il investisoit. Et quand il fut frappé à mort, pour être couru sans cuirasse, à la premiere alarme, droit aux ennemis, il n'eut pas moins de Philosophie en ses derniers propos, que de grandeur de courage, voulant retourner à la charge après le premier appareil de sa plaïe. Le même Marcellin nous fait voir l'Empereur Valens demeuré dans un combat sans que son corps se put retrouver, non plus que celui de l'Empereur Decius que son cheval precipita dans

Lib. 6.
Lib. 16.
Lib. 24.
Ibid.
Ibid.
Lib. 25.
Lib. 31.

un marais en une autre bataille; si tant est que le premier n'ait point été brûlé vif par ses ennemis, comme l'un des Scipions le fut dans une tour d'Espagne. Ce Scipion m'avertit de répondre à l'objection de Polybe que nous avons formée un peu auparavant, pource que son autorité me semble par tout de très-grande consideration. Or quand son texte ne porteroit pas expressément, qu'en loüant Annibal & Scipion de n'avoir jamais hazardé mal à propos leurs personnes, il ne blâme que ceux qui le font inconsiderément, ce seroit par force qu'il lui faudroit donner cette interpretation. Car on ne peut nier qu'Annibal au siége de Sagunte, ne reçut un coup de dard à la cuisse, voulant escalader la muraille avec trop peu de précaution, comme en parle Tite-Live, qui observe que cette blessure causa un si grand effroi parmi les Carthaginois, qu'ils penserent abandonner tous leurs travaux, bien qu'elle fit seulement differer les attaques de la ville pour quelques jours. Le même Auteur nous fait voir comme ce grand Capitaine fut blessé dans un combat assez près de Plaisance, où il étoit allé pour surprendre quelque chateau. Voulant une autre fois reconnoître de près la ville de Locres avec sa Cavalerie Numidienne, un

Dec. 3. l. 1.

Ibid.

Dec. 3. l. 9.

coup de ces machines qu'ils appelloient Scorpions, lui tua à ses côtez l'un de ceux qui l'accompagnoient. Et dans cette memorable Journée qu'il perdit en Afrique, contre Scipion & le Roi Masanissa, il les combattit tous deux l'un après l'autre, & de personne à personne, exposant la sienne en tous les lieux où il y avoit le plus de peril. Quant aux Scipions, ce n'est pas en vain qu'ils ont été nommez des foudres de guerre. Cneus Scipion eu la cuisse percée d'un coup de dard, dans une grande bataille qu'il gagna en Espagne auprès de la ville de Munde. Il se fit porter un peu après en litiere, à cause de sa playe, dans un autre combat d'où il retourna victorieux. Et il fut tué depuis s'opposant des premiers aux ennemis, où brûlé dans une tour, comme nous avons dit, un mois après que son frere Publius eut reçû dans une retraite un coup de lance au côté droit, dont il mourut, Scipion l'Africain fils de ce dernier, n'étant âgé que de dix-sept ans delivra son pere des mains de ses ennemis, qui le venoient de blesser en un fait d'armes, qui se passa auprès du Pau. Polybe qui nous conte ce bel exploit, comme l'aiant appris de Lelius l'intime ami de Scipion, dit, qu'il ne laissa jamais depuis passer aucun sujet

Appian. l. de bell. Pun.

Dec. 3. l. 4.

Lib. 5.

Lib. 10. hist.

digne de hazarder ſa vie pour le bien public, qu'il ne le fit franchement; & nous ſavons auſſi que ſon courage lui faiſant planter l'échelle, & monter des premiers à l'aſſaut d'Illiturgis; fut cauſe de la priſe de cette ville. Il n'eſt pas à croire que le ſecond Africain, ce renommé deſtructeur de Carthage, eut voulu ceder en valeur à ceux dans la famille de qui il étoit entré par adoption; ni par conſequent que Polybe eût voulu ſoutenir ſur l'exemple d'Annibal où d'aucun des Scipions, qu'un Général ne dût jamais ſe trouver aux coups. Il maintient ſeulement qu'il ne le doit pas faire legerement, & que hors les principales & plus preſſantes occaſions, il eſt obligé de ſe ménager, ſa perte attirant ordinairement celle de ſon armée, & de tout ſon parti. Mais quand il a été queſtion d'une entrepriſe d'importance, jamais les grands Capitaines n'y ont épargné leurs perſonnes, quelque choſe qui en pût arriver; & bien que le public ſe ſoit ſenti parfois de leur infortune, comme il recueille ſouvent le fruit de leur bon ſuccès, ils ont été plûtôt plaints que blâmez, car ceux qui ont jugé ſainement de leurs actions & des mouvemens legitimes de ces ames heroïques. C'eſt ce qui me fait étonner, qu'on

Tite-Live dec. 3. l. 8.

veuïlle aujourd' hui si mal interpreter tout ce que le feu Roi de Suede a fait de généreux & de magnifique; qu'on condamne de temerité le passage du Lek, l'attaque d'Ingolstad, avec le reste de ses plus glorieuses entreprises, sans pardonner à sa fin, la plus belle piece de sa vie; & qu'on nomme des inflammations de bile, & des débordemens de courage, la plus haute vaillance & la plus pure vertu, que le Nord eût produit depuis plusieurs siecles. Nous pourrions montrer, que le passage de cette riviere à la vuë d'une armée Imperiale retranchée à l'un de ses bords, a été tel en l'entreprise, en la conduite & en l'événement, qu'il va du pair avec tout ce que les Cesars ont fait en de semblables rencontres. Si reconnoissant Ingolstad la haquenée de ce grand Monarque eut la croupe enlevée d'un coup de canon, nous avons vû tantôt qu'Annibal & Julien l'Empereur n'ont pas couru de moindres perils dans la même fonction militaire. Les autres hazards qu'il a tant de fois essuïez, lui ont été communs avec autant de grands Capitaines, que l'Histoire nous en fait admirer. Et quand il a rencontré ce que le Ciel avoit ordonné de lui dans la campagne de Lutzen, tant s'en faut, qu'on doive appeller cela un

abandonnement de la Fortune, qui le voulut pirement traiter qu'elle n'a fait Cesar ni Alexandre à la mort, que je soutiens la sienne beaucoup plus favorable, étant sans comparaison plus glorieuse que la leur. Vespasien prononça qu'un Empereur devoit mourir debout; & l'un de ses successeurs ajouta, que sa derniere heure devoit être d'un homme sain, & non pas d'un malade, ni d'une personne debile. Cesar fut poignardé assis dans un Senat de Rome; & Alexandre perit d'excès de bouche, ou par poison dans Babylone; peut-on dire que ce soit finir à un Monarque plus heureusement que l'épée au poing, le commandement en la bouche, & la victoire dans l'imagination, comme a fait nôtre grand Gustave? Quant à moi, je le trouve plus fortuné en ce dernier acte de sa vie, non seulement que Cesar ni qu'Alexandre; mais, à parler humainement, que ceux même de cette condition, qu'une mort toute naturelle a trouvez dans un repos oisif, comme elle fit Scipion l'aîné des Africains dans sa maison de campagne. Un champ de victoire est le plus beau lit d'honneur où puisse reposer un grand Roi, & j'ai toûjours jugé la mort de celui de Fez qui s'opposa si généreusement à l'infortuné Dom Sebastien, l'u-

Suet. art. 24.

AElius Verus apud Spartia.

ne des plus honorables qui puiſſe arriver à une Tête couronnée. L'Hiſtoire nous repreſente ce vaillant Moluc monter à cheval tout malade qu'il étoit, donner les ordres du combat, & n'être retenu qu'à grande peine de ſe mêler parmi les ennemis, & de donner aux ſiens l'exemple de bien faire. Le mal le preſſant, & ſe ſentant finir, il commande qu'on tienne ſa mort ſecrete, & dans ſes dernieres pâmoiſons met ſa main ſur ſes lévres, pour ſigne du ſilence qu'il vouloit qu'on obſervât, afin que la victoire de ſes troupes ne fût point empêchée par ſa perte. En verité, voilà l'iſſuë d'une ame vraiement roiale, qui commande en partant, & dont le dernier mouvement eſt un ſignal d'obeïſſance à ſes peuples. J'ajouterai ici, que les mêmes qui diffament le Roi de Suede, ont bien raiſon d'accuſer de temerité celui de Portugal, dont nous venons de parler, comme aiant mal pris ſes meſures, & mal digeré une ſi grande entrepriſe qu'étoit la ſienne; mais que quant à ſa mort en cette memorable Journée des trois Rois, elle ne peut être blâmée ſans injuſtice. Les Princes les plus guerriers ſe peuvent bien diſpenſer quelquefois d'aller aux coups, quand ils ne ſont pas occupez aux entrepriſes de grande conſequence, &

Conneſt. l. 2.

que d'autres lieux ont beſoin de leur preſence. Mais il n'en eſt pas ainſi lorſqu'ils ſe ſont embarquez à la conquête des Roïaumes étrangers; c'eſt la diſtinction eſſentielle de toute cette controverſe, où il faut mettre grande difference entre un Roi qui ſe contente de demeurer dans la poſſeſſion de ſes Etats, & celui qui veut envahir le domaine des autres; & vous ne lirez nulle part qu'un Conquerant ait eu la Fortune favorable, qu'autant qu'il a couché de ſa vie, & paié de ſa perſonne dans les combats. Si Alexandre, comme nous avons déja remarqué, n'eut fait le ſoldat dès les bords du Granique, & autant de fois en ſuite, que Darius & les autres Potentats de l'Aſie ſe voulurent oppoſer à ſes deſſeins, il n'eut jamais triomphé dans la plaine d'Arbelle, & force lui eut été de ſe contenter du Roïaume de Macedoine, au lieu de la Monarchie du monde qu'il affectoit. Si Guſtave n'eut donné des preuves de ſa valeur contre le Polonois & le Moſcovite, & ſi attaquant la maiſon d'Autriche, avec cette reputation acquiſe, il n'eût mené en perſonne ſes Lapons & ſes Finlandois, affronter les vieilles bandes de Tilly, jamais il n'eût traverſé victorieux des extremitez de la Pruſſe au Rhin, & des Iles Vandaliques juſ-

ques aux montagnes du Tirol. Treize glorieuſes bleſſures remportées de divers combats, lui firent le chemin juſques dans la campagne de Lutzen, où il reçût les dernieres; & ſi je ne me trompe, les plus triomphantes de toutes. La même choſe ſe peut dire de tous ceux, qui ont eu des deſſeins auſſi vaſtes, que ces deux Monarques, ou approchant de là; & ſe plaindre d'un Conquerant, parce qu'il s'eſt trop expoſé aux perils, & s'il faut parler ainſi, de ce qu'il s'eſt montré trop vaillant, c'eſt accuſer le Soleil d'être trop lumineux, le miel trop doux, & comme on dit, la mariée d'être trop belle. Car de repartir là deſſus qu'Ariſtote veut qu'un honnête homme priſe ſa vie, & n'en faſſe pas ſi bon marché qu'un autre du commun, c'eſt prendre plaiſir à ſe tromper ſoi-même, & ne ſe pas ſouvenir que ce Philoſophe a mis dans toutes ſes Morales, le point de la vaillance à mépriſer la mort, où il eſt queſtion de l'honneur. Vous ne ſauriez la faire craindre tant ſoit peu à ceux, dont nous parlons dans l'exercice de leurs charges, que vous ne les priviez en même tems de la vertu qui leur eſt la plus propre de toutes, & dont auſſi ils doivent être le plus ambitieux. Les ſuccès differens ne chan-

gent pas la nature des causes, & si le Roi Sebastien, ou un autre, est tué dès le premier combat, ce n'est pas à dire qu'on doive blâmer une action qui a le même principe de celles de Cesar, sans autre defaut que celui d'une pareille fortune. Voilà ce que j'avois à remarquer touchant le Roi de Suede, à qui je crois qu'il n'ait manqué, que ce qui touche la Religion, pour meriter la reputation d'un des plus grands Princes du monde. Si j'ai pris la liberté de soutenir mon opinion contre les sentimens d'un Ecrivain, dont je prise beaucoup le merite, je ne pense pas, qu'il m'en doive savoir mauvais gré, ni qu'on puisse s'offenser d'une juste defense, où il est permis de contester sans violer les loix de l'amitié. Ce n'a pas été aussi une digression inutile, ce me semble, à nôtre sujet, puisque nous ne traiterons peut-être point de matiere qui le touche de plus près, & dont les bonnes maximes soient plus necessaires à l'institution d'un Dauphin de l'esperance du nôtre. Passons maintenant du tems de la guerre, & des choses qui s'y pratiquent, à ce qui se doit faire en suite suivant nôtre division.

Après avoir fait par la voie des armes, ce qui est en nôtre puissance, pour obtenir la

victoire, il faut se souvenir, à quelque point, que les choses se reduisent, qu'on n'est entré en guerre que pour arriver à une bonne paix. L'opinion de ceux qui tiennent qu'on ne la peut faire avec honneur après des succès dèsavantageux, n'est pas bonne, parce que l'interêt étant le principe de tout le mouvement des Etats, il est certain qu'un traité de paix sera toûjours honorable à celui des deux partis qui en tirera du profit, en quelque posture qu'il se trouve auparavant. On peut voir un exemple fort illustre de cela dans Thucydide. Les Lacedemoniens étoient sans difficulté les plus glorieux de tous les Grecs, & si c'étoit eux, qui avoient donné commencement à la guerre Peloponnesiaque Si est-ce que n'aiant pas eu la Fortune favorable les sept premieres années, ils ne penserent point se faire de tort, ni préjudicier à leur reputation, de demander alors les premiers la paix aux Atheniens, pource que s'ils l'eussent pû faire en ce tems-là, elle leur étoit fort utile, & par consequent honnête. Que si nous avons eu du bon dans le sort des armes, c'est en ce cas là qu'on se doit souvenir de la belle sentence, que prononça Annibal à Scipion, Qu'une paix certaine est en beaucoup de façons preferable à une victoire dou-

Lib. 4. hist.

Tite-Live dec. 3. l. 10.

teuſe. Diodore Sicilien blâme fort Attilius Regulus, de ce qu'il ne fit pas la paix avec les Carthaginois lors que les Romains les eurent battus, à faute dequoi ceux-ci tomberent depuis en d'extrémes malheurs. A la verité, il y a des avantages en guerre qui ne veulent pas qu'on en demure là. On reprocha à ce grand Chef Africain, dont nous venons de parler, qu'il ſavoit aſſez vaincre, mais non pas ſe prévaloir de la bonne fortune de ſes armes. Et Florus dit ſur ce ſujet, qu'au lieu d'uſer de ſa victoire, il ſe contenta d'en jouïr, preferant le contentement qu'il en tira dans Capouë, à l'utilité qui étoit toute apparente, s'il eût ſuivi ſa pointe contre la ville de Rome. Sur tout il faut éviter ce qui lui arriva alors pour avoir laiſſé morfondre la chaleur de ſes troupes, & corrompre dans les delices du Roïaume de Naples le naturel aguerri de ſa milice. Le Roi Antiochus tomba au même inconvenient, pour s'être amuſé durant un hiver à faire l'amour dans Chalcis, où ſon armée s'enerva par la bonne chere de ſes nôces, ce qui perdit toutes ſes affaires. Ainſi Capouë ne fut pas moins funeſte à Annibal, que Cannes l'avoit été aux Romains; & Chalcis fit plus de tort à ce Roi, que toutes les forces de ſes ennemis. Mais

Exc. Conſtant. p. 267.

Lib. 2. cap. 6. cùm victoria uti poſſet, frui maluit.

Capua Annibali Cannæ.

si un Prince a été accompagné de tant de prosperité, qu'il ait eu la victoire entiere, c'est à l'heure qu'usant de la moderation, qui rend les grands Monarques recommandables plus que toute autre chose, il doit attirer sur lui les benedictions du Ciel & de la terre. L'action d'Alphonse d'Arragon triomphant dans Naples, est memorable sur cela. Il refusa la Couronne qui lui fut presentée, disant qu'elle étoit duë à Dieu, seul auteur de sa victoire; ce que Godefroi de Boüillon avoit fait autrefois par un autre mouvement de pieté, lors qu'il entra dans Jerusalem. Ces respects doivent être accompagnez d'un témoignage d'amour envers les peuples, qui ne peut paroître plus grand qu'en les remettant dans les douceurs de la paix. C'est celle sans qui tous les autres biens ne sauroient se goûter qu'imparfaitement, & je trouve même que le Poëte Comique Philemon a eu raison d'introduire un homme rustique, qui se mocque de toutes les disputes des Philosophes sur le sujet du souverain bien, aiant reconnu dans la culture de ses champs, qu'il ne se pouvoit établir qu'en la paix. Et certes puisqu'elle est une tranquilité politique, qui maintient chaque chose en son assiette, qui conserve l'ordre par tout, & qui assûre à un

Mariana l. 22. hist. c. 1.

In fragm vet. comic.

chacun ce qui lui eſt propre, je ne penſe pas qu'on puiſſe rien trouver qui convienne davantage à la ſouveraine felicité de cette vie. On a dit pour cela, que les pieds de ceux, qui apportoient les premieres nouvelles de la paix, étoient parfaitement agréables. Les pacifiques ſont mis au rang des bien-heureux, comme aiant merité le glorieux titre de Fils de Dieu. Et on peut ajouter que la paix eſt *Matt. c.5. v. 9.* ſi univerſellement recherchée, ce qui eſt de l'eſſence du ſouverain bien, que non ſeulement les Loups & les Tigres la conſervent entre eux, mais il ſemble que les Diables mêmes s'accordent auſſi enſemble, (quoique ce ne ſoit que pour le mal) & qu'ils vivent dans une apparence d'union & de paix pour nous faire la guerre. Ce ſeroit donc une choſe bien étrange, s'il ſe trouvoit des Souverains, que la proſperité rendit ennemis de toute concorde, vû mêmement, que le titre de Sereniſſimes dont on les honore, montre que leur plus grande gloire conſiſte à rendre toutes choſes tranquilles, & à mettre autant qu'il eſt poſſible, la ſerenité par tout. S'il y a quelque choſe, qui doive apparemment éloigner un Prince victorieux de faire joüir ſes Sujets du bonheur de la paix, c'eſt le deſir d'accumuler conquête ſur conquête, d'ac-

croitre le nombre de ces belles filles d'Epaminondas, puiſqu'il nommoit ainſi ſes deux victoires de Leuctres & de Mantinée, & d'étendre ſes trophées juſques aux extremitez du Monde, ou au delà, ſi ſon ambition égale celle d'Alexandre. Il faut oppoſer à des deſirs ſi violens & ſi dereglez, les ſages conſiderations de Cineas au Roi Pyrrhus, qui étoit de cette humeur, & à qui ce ſage Miniſtre fit voir accortement la vanité de ſes penſées, puiſqu'elles alloient à un bien fort difficile & fort éloigné, qu'il ſe pouvoit donner ſans peine & ſans retardement, en ſe contentant du preſent. D'ailleurs, comme la force & l'embonpoint du corps humain ne viennent pas tant de manger beaucoup, que de bien digerer ; la grandeur auſſi d'un Etat, ſa vigueur & ſa puiſſance, ne conſiſtent pas tant à faire tous les jours de nouvelles conquêtes, qu'à conſerver les premieres, & à les faire ſiennes par une paiſible jouïſſance. En effet, les plus grandes & les plus riches couronnes, ſont auſſi ſans difficulté les plus peſantes, & qui travaillent davantage. Ce fut ce qui fit dire en riant au Roi Antigone, que les Romains l'avoient tiré d'un grand ſouci de lui avoir rendu ſon Roïaume fort petit. Et peut-être, que l'Empereur Adrien n'abandonna

donna volontairement aux Parthes tout ce qui étoit au delà du Tigris & de l'Euphrate, que sur cette consideration, encore que quelques-uns attribuent une action si extraordinaire à la Jalousie qu'il portoit à Trajan. Quoiqu'il en soit, la générosité d'un Monarque paroit bien plus dans la moderation de ses passions vastes & indeterminées, que s'il leur donnoit une plus libre carriere; comme la force & la bonté d'un cheval se reconnoissent mieux à l'arrêt & à la bride, qu'à la course ou à l'éperon. Mais sur tous autres un Roi de France, qui use de ses victoires avec retenuë, acquiert d'autant plus de gloire, qu'en se vainquant soi-même il surmonte le plus grand Potentat du monde. Il lui faut donc apprendre dès sa jeunesse, qu'il n'y a rien de plus magnanime que de traiter de paix sur son avantage, & de l'accorder à ceux qui la demandent. Nos Anciens Gaulois n'entroient jamais en deliberation pour la faire, qu'ils ne fussent armez; nous les devons imiter en cela, afin de la donner plûtôt que de la recevoir, comme il arrive quand les choses sont aux termes que nous representons. Et pource qu'il n'y a point de paix qui soit de perpetuelle tenuë, qu'au coutraire ses jours sont ordinairement d'aussi

Tite-Live dec. 3. l. 1.

peu de durée que ceux des Alcions, & que nôtre vie en tout ſens eſt une guerre continuelle; il eſt de la ſageſſe du Souverain de ne déſarmer que de bonne ſorte, de demeurer toûjours dans ſes ſûretez, & de tenir pour indubitable, que quelques articles de paix qu'il concluë avec ſes voiſins, il y aura toûjours une clauſe ſous-entenduë de leur part, de ne les obſerver, qu'auſſi long-tems que le bien de leur Etat le permettra. Je finis par là ce qui concerne la guerre: & pource que la repreſentation de Minerve avec ſon habillement de tête, nous apprend, qu'il n'y a rien dont la jonction ſoit plus utile ni plus agréable, que celle des lettres avec les armes; parlons à cette heure de la connoiſſance qu'il eſt à propos de donner à Monſeigneur le Dauphin des Arts liberaux, & de quelle lumiere de ſcience on doit éclairer ſon eſprit.

DES SCIENCES.

SI UN ANCIEN eut bien autrefois la hardieſſe de ſoutenir, comme nous voions dans Athenée, que pour exercer le vil mêtier d'un Cuiſinier, il falloit être bon Aſtrologue, bon Medecin, bon Géométre, bon Architecte, & bon Capitaine; bref, ex-

Lib. 7. & *l.* 9.

celler quasi en toute sorte de professions, proposant sur cela sept Cuisiniers, qu'il ose nommer, à cause de leur grande suffisance, les sept Sages de la Grece: il ne faut pas s'étonner si beaucoup de ceux, qui nous ont voulu donner la figure d'un Prince parfait, lui ont attribué une connoissance quasi universelle de toutes les Sciences. Et de verité, elles ont une si grande correspondance entre elles, qu'à les considerer par là, on peut bien avancer cette proposition, qu'il n'y a point d'Art au monde qui n'ait besoin d'être aidé par la plûpart des autres. C'est pour cela que les Poetes Grecs leur ont donné le nom de Muses, qu'ils ont dit, qu'elles étoient filles d'une même mere, & que dansant ensemble elles se tenoient toutes par la main. Mais pource que cette dépendance ne regarde bien precisément que leurs principes, qui sont comme enchainez, & se communiquent d'une discipline à l'autre, jusques à ce qu'on soit parvenu aux premiers, qui ne peuvent plus recevoir de lumiere d'ailleurs, aiant dans leurs propres termes toute la clarté qu'il faut pour se faire comprendre; on ne peut pas dire simplement, que pour bien savoir un Art, il soit besoin d'obtenir des lettres de maîtrise dans tous les autres; ni qu'un homme, par

μοῦσαι, quasi, ὁμοῦ ἀεὶ οὖσαι. *Vet. schol. in Theog. Hesio.*

exemple, pour être bon Poëte, ou bon Rhetoricien, ſoit obligé d'entendre parfaitement la Medecine. C'eſt pourquoi de peur d'être prèſque auſſi ridicules que le Cuiſinier d'Athenée, nous ne maintiendrons pas, que la Royauté ait abſolument beſoin de l'aſſiſtance de toutes les Sciences. Nous ferons voir au contraire, que beaucoup de Monarques ont été mèſ-eſtimez pour s'y être trop arrêtez. Et parce qu'il y a deux opinions là deſſus, que je croi également mauvaiſes, celle qui ne veut pas qu'un Roi ait la moindre teinture des bonnes Lettres, & celle qui le demande trop ſavant, nous les toucherons un peu toutes deux avant que de paſſer outre.

La premiere ſe fonde ſur ce que nous voïons, que la vie des hommes de Lettres eſt trop delicate, l'étude aiant cela de propre, qu'en même tems elle amollit le corps & l'eſprit également. De là vient qu'on prouve par un fort long dénombrement, que la plûpart des Princes ſavans n'ont pas bien réüſſi, & même ont été très-malheureux; le contraire ſe pouvant dire de ceux qui font le revers de leur medaille, je veux dire, qui n'ont eu que le naturel, ſans l'aide d'aucune de ces diſciplines dont nous parlons. En effet, on a obſervé que Neron étoit l'un des plus doctes

de tous les Empereurs, & Trajan tout au rebours l'un des moins ſavans, non obſtant la grande ſuffiſance de ſon Précepteur. Palamedes qui fut ſi ami des Lettres qu'il en augmenta le nombre, ne laiſſe pas de nous être repreſenté pour l'un des plus infortunez Princes de la terre; & Philoſtrate nous fait reconnoître ſon eſprit dans un autre corps ſi ennemi de la Philoſophie, à cauſe des diſgraces qu'elle lui avoit cauſé, qu'il n'en veut plus ouïr parler. Mais pour venir à ce qui eſt plus proche de nôtre tems, ſans toucher pourtant le preſent; y a-t-il eu depuis Salomon un Roi plus ſavant qu'Alphonſe Dixiéme Roi de Caſtille, celui qui a tant écrit de l'Hiſtoire & de l'Aſtrologie? Si eſt-ce que nous voions, qu'outre qu'il ne ſçût pas ſe prévaloir de l'occaſion, prenant l'Empire lors qu'il lui étoit deferé, il fit cette ſeconde faute de le vouloir uſurper après à contre tems, quand toutes ſortes d'obſtacles s'oppoſoient à ſon deſſein. C'eſt une choſe certaine, que pour s'être trop amuſé à conſiderer le Ciel, il perdit la Terre, contraint de maudire ſon fils Sancho qui le dépoſſeda, & ſe rendit maître de l'Etat, que le pere ne pouvoit pas gouverner avec toute ſa ſcience. Agrippine avoit donc raiſon d'avertir Neron,

Lib. 3. de vita Apoll. c. 6.

Mariana l. 13. c. 9. & 20. & ult. & l. 14. c. 5.

Suet. art. 52.

que la Philoſophie n'étoit pas propre à ceux, qui étoient nez, pour tenir l'Empire du monde. Et il ſemble qu'à ce conte les Gots ne ſe plaignoient pas ſans ſujet, de ce que la Reine Amalaſunte efféminoit le genie de ſon fils Atalaric, par des études trop contraires à la grandeur de courage qu'ils lui ſouhaitoient. Chacun ſait, quelle étoit l'opinion de nôtre Louis Onziéme ſur cela, aiant declaré, qu'il ne vouloit pas que ſon fils Charles ſçut plus de Latin que ces trois ou quatre mots, *qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare*. Et veritablement, outre ce que nous venons de remarquer, il y a encore cela de dèſavantageux en l'étude & au ſavoir des Princes, qu'on tâche ſouvent de les rendre ridicules par là. Un Grec eut la hardieſſe de ſe mocquer dans Rome de Marc-Antonin, pource que tout vieil qu'il étoit il alloit ſouvent viſiter le Philoſophe Sextus, reprochant à cet Empereur, qu'Alexandre le Grand avoit conquis tout le monde à trente-deux ans. Avidius Caſſius prit ſujet de conſpirer là deſſus contre le même Antonin, le nommant un Dialogiſte, & encore avec plus de mépris, *Philoſopham aniculam*. Les Courtiſans de Conſtantius n'appelloient point autrement Julien, qui lui ſucceda, que le petit Grec lettré par dériſion,

Proc. l. 1. de bello Goth.

Phil. in vita Hero. Soph.

Vulg. Gal.

Græcanicum literionem.

& la Taupe babillarde, à cause du savoir dont il faisoit profession, & quelquesfois trop de parade. Bref, le mépris des Souverains studieux à été si grand que la plûpart d'entre eux ont été contraints pour s'en exemter, de témoigner une particuliere aversion contre les hommes doctes. Ainsi les Rois Antiochus & Lysimachus chasserent tous les Philosophes de leurs Etats. Les Empereurs Caligula & Domitian en firent autant. Et un autre qui vint depuis appellé Licinius, nomma les Lettres un poison & une peste publique. En cela ils ne firent que renouveller les Decrets de ces fameuses Republiques d'Athenes, de Sparte & de Rome. Et certes la premiere ne souffrit jamais de plus violens Tyrans, que ceux qui couvroient leur jeu du manteau de la Philosophie. Comme l'on a observé ailleurs, que quand quelques Pythagoriciens, & avant eux quelques-uns des sept Sages, ont eu le commandement absolu, ils y ont été les plus intolerables de tous les hommes. Voilà à peu près ce qui se dit en faveur de la premiere opinion.

Athe. Deip. l. 12. & 13. Sueton. & Gell. L. 15. cap. 11.

Athe. Deip. l. 5. & 11. & Appian. de bell. Mithr.

La seconde répond à cela, qu'il est tout apparent que la Science n'a rien de mauvais en soi, ni qui puisse préjudicier en quelque façon que ce soit à un Monarque; puisque

ceux dont nous avons les noms en la plus grande veneration, ont fort bien usé du savoir qu'ils possédoient, & qu'ils ont regné avec autant de bonne fortune, que de gloire & de reputation. Salomon, Alexandre & Cesar, sont des témoins sans reproche là dessus; & chacun sait, que le second Roi des Romains, qui a plus que tous contribué à l'établissement de leur Empire, étoit si Philosophe qu'il a passé pour Pythagoricien, quoiqu'il ait precedé Pythagore de deux siécles. Pericles, Alcibiade & Epaminondas, n'étoient pas moins Orateurs & Philosophes, que Généraux d'armée; & ce dernier fut condisciple de Philippe de Macedoine, pour lors en ôtage dans Thebes, où ils reçurent ensemble de leur Precepteur commun le Lysis de Platon, les precieuses semences de cette heroïque vertu, qu'ils firent si bien paroître durant tout le cours de leurs vies. Pline assure que le premier Roi des deux Mauritanies Juba, se rendit plus considerable par ses études que par son Empire. Annibal son voisin, qui ne passe guéres que pour Capitaine, savoit néanmoins au rapport de Dion, la langue & les disciplines de la Grece. Il avoit étudié sous l'Historien Sosile, & il composa entre autres ouvrages, une Histoire en Grec,

Diod. Sic. l. 16.

Lib. 5. nat. hist. cap. 1.

Exc. Const. p. 592.

qu'il addreſſoit aux Rhodiens. Et pour ne pas faire une plus longue liſte d'aſſez d'autres, le ſeul Hercule ſurnommé Muſagete, ou Conducteur & Protecteur des Muſes, montre bien, que les Anciens n'ont pas cru que la ſcience fut ennemie des conquétes, ni contraire à une grande Domination. Que ſi quelques-uns en ont mal uſé, ſi elle a entêté quelques foibles eſprits, & s'il s'eſt trouvé des Princes, qui l'ont perſecutée en la perſonne de ſes Profeſſeurs, il n'y a nulle apparence de le lui vouloir imputer. Ce n'eſt pas merveille que la violence d'un peuple groſſier ſe ſoit quelquefois portée à faire des Decrets contre ceux, dont il ne pouvoit ſouffrir le merite. Que des Tyrans, des Caligules & des Domitiens, ayent taché de ruïner les hommes, qui avoient ſeuls la hardieſſe de leur reprocher les crimes, qu'ils commettoient: Et qu'un Licinius ait vomi de ſi grandes injures contre les Lettres, lui qui étoit tellement ignorant, qu'il ne ſavoit pas ſeulement former ſon nom au pied de ſes Ordonnances. Il ſuffit d'ailleurs pour combattre l'opinion de Louïs Onziéme, ſi tant eſt qu'il l'ait euë ſi étrange qu'on dit, de lui oppoſer celle qui nomme les Souverains, tels qu'il vouloit rendre ſon fils, des Anes

AEmil. Probus in Ham.

B. Egnat. l. 1.

Naudé addit. à l'hiſt. de Louis XI.

couronnez & parfumez d'ambre gris. Robert Roi de Naples n'étoit pas de son avis, quand il protestoit qu'il aimoit mieux ses Livres que sa Couronne, ou qu'il lui étoit plus doux d'étudier que de regner. Et ces grands Ducs de Moscovie sont bien éloignez de son sentiment, eux qui ne souffrent pas qu'aucun de leurs sujets se puisse vanter de savoir plus, que leur Prince. Enfin il s'en faut tant que la science jette toûjours les Monarques dans le mépris, ni que la Philosophie les rende ridicules, qu'au rapport de Tacite, peu s'en falut qu'elle n'acquit à Seneque l'Empire du monde. Aussi ne peut-on pas dire que ce soient des choses contraires de regner & de philosopher, vû qu'on a prononcé il y a si long-tems; que les Etats ne seroient jamais parfaitement heureux, que quand les Philosophes regneroient, ou que les Rois philosopheroient. N'a-t-on pas même reproché à ceux de cette profession contemplative, qui declamoient avec le plus de vehemence contre le gouvernement public, qu'ils ne laissoient pas d'exercer une espece de tyrannie sur leurs disciples, & que ne pouvant avoir la souveraineté des hommes, ils se maintenoient le plus absolument qu'il leur étoit possible dans celle des enfans; ce qui montre bien,

Mariana lib. 16. hist. c. 11.

Lib. 15. Annal.

qu'il n'y a point d'antipathie formelle entre l'une & l'autre de ces fonctions. Puisqu'il ne se trouve donc rien de vrai en tout ce qu'on avoit allegué contre la Science, il est aisé de conclure par sa propre nature, qu'étant un bien qui de lui-même ne peut jamais causer de mal, c'est une erreur de croire qu'elle doive apporter quelque préjudice aux Princes, ni qu'ils puissent jamais être rendus trop savans. Au contraire, on peut soûtenir par la même doctrine, que l'ignorance étant non seulement une privation de bien, mais même souvent un mal positif, tout Potentat ignorant ne peut jamais être heureux. Comme il s'ensuit encore du même principe, qu'un Etat gouverné par un Souverain dépourvu de savoir, quelque vaillant qu'il soit, est ce Royaume boiteux que l'Oracle dit à ceux de Sparte, qu'ils devoient éviter sur toutes choses. Ce sont les raisons de la seconde opinion.

Je croi quant à moi, qu'il y en a une moïenne entre les deux, & que comme la Science peut apporter beaucoup d'utilité & d'ornement aux plus grands Empereurs, il s'en peut trouver aussi dont le bon naturel suppléera facilement à ce que les autres ne possedent que par acquisition. D'ailleurs,

il faut faire grande diſtinction ce me ſemble, entre un Prince qui eſt appellé au maniment d'un Sceptre, étant déja aſſez fort d'années pour cela, & celui qu'on inſtruit dès ſon bas âge, pour l'en rendre capable. Car je penſe qu'il n'y a point de ſcience, qui puiſſe nuire au premier, pour éloignée qu'elle ſoit de ſa dignité, & dont il ne doive faire état au moins pour ſon contentement, quand elle ne lui ſeroit pas de grand uſage. Mais lors qu'il eſt queſtion de l'inſtitution d'un jeune Monarque, comme nous traitons ici de celle de Monſeigneur le Dauphin, je ſoutiens qu'il ne faut pas occuper ſon eſprit à toute ſorte de diſciplines, & qu'il y en a qui n'étant pas mauvaiſes d'elles-mêmes, le ſeroient néanmoins par accident, & à ſon égard, ſi elles tenoient la place de celles qui lui conviennent mieux. En effet, l'ame des Rois eſt d'une capacité terminée, & ſa ſphére d'activité, pour parler en termes d'Ecole, eſt auſſi bien limitée qu'aux autres hommes- Il la faut donc emploier à ce qui lui eſt le plus propre, & la remplir des choſes qui avec l'honnêteté ont l'avantage de pouvoir ſervir à cette grande charge du gouvernement des peuples. Un exemple ſuffira pour me mieux faire entendre par ceux, qui n'auroient pas aſſez

compris mon intention. Cesar venant à l'Empire y apporta une grande connoissance de la Grammaire, de la Poësie, de la Jurisprudence, & de beaucoup de parties des Mathematiques. Car nous savons, qu'il composa étant encore fort jeune, quelques Poëmes, comme la Tragedie d'Oedipe; & qu'il parut des premiers dans le barreau de Rome, où il plaida des causes de grande importance. Il évrivit depuis deux Livres de l'Analogie, autant d'Anti-Catons, avec quelques traitez d'Apophthegmes, des Auspices & de l'Astronomie. Voire même, si nous en croions Lucain, il observoit les Astres au milieu des combats, & dans les plus pressans exploits de la guerre, ce qui ne pouvoit venir que d'un fonds d'étude qu'il avoit fait sous ceux, qui eurent soin de ses premieres années. Or quoiqu'on ne puisse pas dire, que toutes ces choses le rendissent moins propre à la direction de la plus considerable de toutes les Monarchies; si faut-il avouër que ses Precepteurs l'eussent vrai-semblablement tout autrement instruit, s'ils eussent cru former un entendement destiné à un si haut emploi, au lieu qu'ils ne jettoient les yeux sur sa personne, que comme sur un simple Gentilhomme Romain. Et de verité, outre que toutes sortes

Suet. art. 56. Macrob. l. 1. Satur. Lib. 10.

d'esprits ne sont pas de l'étenduë de celui de Cesar, on peut dire que le sien même eût pû s'attacher à des matieres bien plus dignes de lui, s'il fût né dans la fortune qu'il laissa à ceux de son nom. Car peut-être ignoroit-il assez de choses dépendantes de la Morale, de la Politique, de l'Histoire, de la Géographie, & je dirois encore de la profession Militaire, si eela se pouvoit prononcer de Cesar sans une espece de blaspheme, dont il lui eût beaucoup mieux valu être informé, que d'une subtilité de Grammaire, d'une gentillesse de Poësie, d'un point de Droit, ou d'une supputation Astronomique. Mais pource que son education ne fut pas appropriée au personnage qu'il joüa depuis, on peut dire qu'il avoit tout plein de connoissances qu'il eût avantageusement échangées avec d'autres, si c'eût été une chose possible. Tant y a que quand il s'agit de l'instruction d'un Prince, je ferois grande conscience de l'astreindre aux mêmes Rudimens de Grammaire, & au mêmes cours des disciplines, que font ceux qui doivent vivre du mêtier de les enseigner, ne pouvant en cela être de l'opinion des Auteurs qui ont écrit devant moi sur ce sujet. Ce n'est pas que je ne tombe d'accord, que comme l'Orateur de Ciceron, & l'Architecte de Vi-

Proœm. de Orat. l. 1. cap. 1.

truve ſavent de tout, un Roi peut être conſideré de même, & qu'avec fort bonne grace, il peut ſouvent faire paroître qu'il n'ignore pas tout-à-fait, nonobſtant ſa haute exaltation, les choſes qui ſont au deſſous de lui. Mais il y a grande difference entre une legere teinture qui lui peut être donnée comme en joüant, & la profonde impreſſion qu'il doit recevoir des ſciences, qui ſervent au bon Gouvernement. C'eſt pourquoi je juge à propos de dire un mot ſeparément des Arts ou des Sciences, qui peuvent apporter quelque ornement à la Royauté, après avoir remarqué en general, qu'il eſt de la grandeur auſſi bien que de la bonté d'un Monarque, de les proteger toutes, & d'uſer de liberalité envers ceux qui excellent en chacune de leurs profeſſions. Quant à la Philoſophie, c'eſt une choſe plûtôt à ſouhaiter qu'à eſperer, de lui voir porter le Diademe. Platon même qui a fait un ſi beau vœu, reconnoit au ſixiéme de ſa Republique, que les fils des Princes ne naiſſent jamais Philoſophes, & que quand ils viendroient tels au monde, c'eſt à dire la diſpoſition naturelle, & le temperament requis pour cela, on doit tenir pour aſſûré, qu'ils ne pourroient pas éviter une bien prompte corruption. Ce fut peut- *Diog. Laërt.*

être là dessus, que Promethée, Empedocle, Heraclite & quelques autres, abandonnerent ce dit-on volontairement leur Couronne, pour vaquer à des contemplations Philosophiques. Quoiqu'il en soit, ce sage Roi Phraotes reçut le Philosophe Appollonius avec toute sorte de deference, jointe à cette belle parole, Qu'il n'y a rien de plus Roïal que la Philosophie, qui possede encore je ne sai quoi de plus que la Roïauté. A la verité, je ne pense pas qu'un Souverain, autre que des Brachmanes, doive passer jusques à cet excès d'honneur. Et je me souviens bien qu'Ammian Marcellin reprend l'Empereur Julien d'avoir commis une action indecente, quand il courut fort loin au devant du Philosophe Maximus pour le recevoir. Mais un Roi peut en beaucoup d'autres occasions témoigner très à propos l'estime qu'il fait des hommes de cette condition, & de tous ceux qui sont eminens en la leur. Ainsi Pompée respectant la porte de Possidonius, fit une action qui n'étoit pas moins à la gloire de l'un que de l'autre. Marcellus est loüé d'avoir eu la volonté de sauver Archimede à la prise de Syracuse. Crates fut épargné au sac de Thebes, comme Protogene au siége de Rhodes. Et peut-être n'y a-t-il rien qui ait

τὸ γὰρ βασιλικώτερον σοφία ἔχει.

Lib. 22.

ait davantage contribué à la reputation de Ptolomée ſurnommé Soter, & de Demetrius fils d'Antigonus, que la faveur qu'ils firent tous deux à diverſes fois au Philoſophe Stilpon, lors que la ville de Megare fut reduite en leur puiſſance, & que Demetrius, *Diog. Laërt.* demandant à Stilpon un memoire de ce qui lui pouvoit avoir été pris, eut pour réponſe de lui, qu'il ne penſoit pas avoir rien perdu de ce qui étoit veritablement ſien. Ce ſont des exemples à imiter par les Princes, qui ont quelque ſoin de leur bonne renommé, étant certain qu'ils ne peuvent faire paroître trop d'amour ni de reſpect envers ceux, qui cultivent les Sciences avec cette haute reputation, & qui tiennent les premiers rangs en toute ſorte d'honnêtes profeſſions.

DES SEPT ARTS LIBERAUX.

LE DESIR de ſavoir étant ſi naturel à tous les hommes, on peut dire que c'eſt commettre un crime de Leze-Majeſté, d'ôter aux Rois la connoiſſance des Sciences, & de les priver en ce faiſant, du plus grand contentement dont nôtre humanité ſoit capable. Car ſelon qu'Ariſtote le repreſente excellemment à ſon diſciple, s'il n'y a rien de plus *C.1. Rhet. ad Alex.* agréable que de voir des yeux corporels, que

doit-ce être des yeux de l'esprit, que nous avons naturellemment bouchez par l'ignorance, & que la Science seule nous peut ouvrir? Et si, comme il ajoûte, nous prisons tant la santé du corps, quelle estime devons-nous faire de celle de l'ame, qui consiste en la droite connoissance des choses, que nous pouvons dire être le fruit de la Science? Pour n'être donc pas si injurieux envers les Rois, qu'Epicure l'a été ici à l'égard de tout le genre humain, & cet Hippon qui soutient dans Athenée, qu'il n'y a rien de plus vain au monde que de savoir beaucoup; nous n'interdirons pas les Princes de l'étude, ni de la connoissance des bonnes Lettres; mais nous dirons bien qu'il y en a de meilleures pour eux, & de plus appropriées à leur condition les unes que les autres. C'est pourquoi nous remarquerons les sciences que nous croions qui leur sont les plus necessaires, & celles dont il est besoin de leur donner plus ou moins d'intelligence, selon qu'elles leur peuvent être d'usage, ou donner de l'ornement à leur souveraine dignité. Et parce que les mots d'Art & de Science se confondent ordinairement, même par Aristote, comme nous avons fait jusques ici, nous les examinerons selon l'ordre de l'Ecole, dans la distinction

Cic. 1. de fin. & Quint. 12. inst. cap. 2.
Lib. 13.

qu'elle fait des Arts Liberaux, & de ceux qu'elle nomme Illiberaux & Mechaniques, où nous verrons beaucoup de ſciences miſes au rang des premiers. Il faut auſſi noter qu'entre les Arts non Liberaux, il y en a qui ſont ſans doute bien plus dignes d'être ſçus par un Monarque, que d'autres, qui paſſent pour être plus nobles, à cauſe que leur contemplation eſt plus relevée. Car il lui eſt bien plus ſéant & plus avantageux, d'entendre ce qui eſt de la Chaſſe & de la Guerre, qui ſont de la derniere claſſe, que les fractions de l'Algebre, les ſubtilitez de la Geometrie, ou les divers ſyſtemes de l'Aſtronomie, qui entrent dans la premiere diſtribution. C'eſt ce qui nous obligera à parler des uns comme des autres, ſelon que nous croirons qu'ils conviennent à nôtre ſujet: & nous le ferons ſi ſommairement; qu'il paroîtra, que nous n'y avons rien cherché, que ce qui peut ſervir à l'inſtruction de Monſeigneur le Dauphin.

DE LA GRAMMAIRE.

LA GRAMMAIRE eſt le premier des ſept Arts Liberaux, & je croi qu'il faut commencer par elle à donner quelque

lumiere des Lettres à un jeune Prince. Mais je ne conviens pas avec Mariana, & assez d'autres, qui veulent qu'on jette dans son esprit tous les fondemens de la langue Latine, & qu'on la lui fasse apprendre aussi regulierement, que s'il s'en devoit servir un jour sur les bancs à la prise d'un bonnet de Docteur. J'approuve bien qu'on lui donne, selon que son inclination le souffrira, quelque intelligence du Latin, à cause qu'il lui peut être d'usage en beaucoup de rencontres. Mais de lui faire apprendre les regles de Donat & de Priscien, comme il se pratique d'ordinaire dans les Colleges, & avec la même longueur de tems, ce seroit à mon avis le lui faire emploier trop bassement, & au préjudice de tout plein de choses qui lui peuvent occuper l'esprit plus utilement. Nôtre commune Noblesse fait souvent difficulté de se charger de tant de Latin, & avant la venuë des Ambassadeurs de Pologne sous Charles Neuviéme, elle en avoit encore plus d'aversion; quelle apparence y auroit-il d'assujettir le Genie d'un grand Roi, à ce que beaucoup de ses Sujets croyent indigne du leur. Je me souviens sur cela, de ce qu'on dit autrefois de Henri Troisiéme à son retour de Pologne. Comme plusieurs sçûrent, qu'il s'amusoit à

Lib. 2. de inst. Pr. c. 6.

prendre des Leçons de la Grammaire Latine, ils eurent bien la hardiesse de s'en mocquer, & de dire que veritablement le Roi declinoit, faisant allusion au mauvais état de ses affaires. C'est donc mon opinion qu'on ne doit pas arrêter beaucoup ceux de cette naissance parmi les épines d'une science, qui seroit capable de les rebuter de toutes ; outre la bassesse de tant de questions Grammaticales, qui ne peuvent être traitées avec eux, qu'en emploiant le Sceptre à remuer du fumier.

DE LA RHETORIQUE.

LA RHETORIQUE suit, qui apprend à bien parler, & qui est une faculté si Roïale, qu'elle donne le commandement souverain parmi les hommes, à ceux qui la possédent. En effet, Pericles étoit plus absolu dans Athenes par son moïen, que Pisistratus; & l'Eloquence des Gracches ne pouvoit pas moins sur le Peuple Romain, que l'autorité de beaucoup d'Empereurs. C'est pour cela qu'on a comparé la langue au timon, qui pour être la plus petite partie, ne laisse pas d'être la plus importante du vaisseau, qu'elle tourne comme il lui plait. Constantius ne parvint à l'Empire que par la force de son bien dire; comme beaucoup ne s'y sont con-

Aurel. Vict. de Cæs.

ſervez que par le même moien, qui eſt quelquefois de plus d'effet que les plus violentes contraintes. Et pour montrer que l'union de l'Eloquence avec la Roïauté eſt extrémement avantageuſe ; l'Hiſtoire nous apprend que l'Empereur Gordien n'épouſa la fille de ce grand homme de Lettres Miſithée, que pource qu'il le jugea digne de ſon alliance, étant le plus eloquent homme de ſon tems. Je penſe donc, qu'on doit cultiver ſoigneuſement ce qu'un jeune Prince peut avoir de naturel à l'Eloquence ; ce qui réüſſira d'autant plus heureuſement, que n'y aiant gueres de perſonnes, qui l'abordent qu'avec des diſcours prémeditez, ou pour le moins ne ſe pouvant faire, quil n'entende ſouvent les harangues de ceux de ſon ſiécle, qui parlent le mieux, il eſt quaſi impoſſible qu'il ne ſe forme en lui une habitude à bien dire. Car ce qu'un vers Grec a dit de la ſageſſe ordinaire des Rois, à cauſe de leur frequente converſation avec les Sages, ſe doit trouver encore plus veritable en ce qui touche leur façon de s'expliquer, étant bien difficile qu'ils l'ayent mauvaiſe, vû que leurs oreilles ne ſont quaſi frappées que de diſcours fort polis & étudiez. Mais parce qu'il y a pluſieurs eſpéces d'Eloquence, je ſouhaiterois grandement deux conditions en

Iul. Capitol.

σοφοὶ τύραννοι τῶν σοφῶν συνουσίᾳ. *Eurip.*

la leur. La premiere, quelle fut concise, & comme les Anciens la nommoient Laconique, à cause que c'est la plus appropriée en toutes façons à la souveraine puissance. Car comme il y a un ancien proverbe, qui veut que tout homme de commandement soit de peu de paroles; il s'en trouve un autre parmi nous, qui oblige ceux, qui doivent entretenir les grands Seigneurs de parler à eux le plus sommairement qu'ils peuvent. Henri le Grand demanda de fort bonne grace à un Deputé qui le venoit d'importuner d'un trop long discours, si la Galerie, où il lui avoit donné audience, ne seroit pas belle quand elle seroit achevée. Le Deputé lui aiant répondu, qu'il ne lui manquoit que cela pour être le plus parfait ouvrage, qui se pouvoit voir: Vôtre harangue l'eût été aussi, repartit le Roi, si vous l'eussiez plûtôt finie. La seconde des conditions que je demanderois volontiers, ce seroit que l'Eloquence d'un Monarque fût toûjours accompagnée de verité, ne trouvant point de plus glorieux surnom pour lui, que celui de Verissime, qui fut donné à Marc Antonin, ni de plus dèsavantageux que celui de Chrestologue que reçut cet autre Empereur Pertinax, parce que disant toûjours de fort bonnes

πᾶς ὁ ἀρχὸς, μονογράμμος,

Iul. Capitol.

Ar. Epict. l. 4. c. 6. Quintil. l. 2. c. 17. & l. 12. c. 1.

choſes il n'en faiſoit que de mauvaiſes. Je ſai bien que les Philoſophes ont permis à leur Sage de mentir quelquefois; & que Platon ſoûtient au cinquiéme Livre de ſa Republique, qu'il eſt ſouvent neceſſaire à ceux qui gouvernent l'Etat de mentir pour le bien du peuple, qu'on doit abuſer à ſon avantage. Syneſius dit, ſelon ce ſentiment, que la verité a trop de lumiere pour les yeux du vulgaire, qui ne la peuvent ſouffrir; & que le menſonge lui eſt ſouvent plus propre, comme les tenebres à ceux qui ont la vuë debile. Mais ces Philoſophes parlent lors de certaines tromperies, ou innocentes, ou utiles au public, qui ne meritent pas, à le bien prendre, le nom de menſonge. Et cela n'empêche point que hors de là, & généralement parlant, on ne puiſſe établir cette maxime, Qu'un Prince qui ment, témoigne qu'il ignore la grandeur de ſa fortune, & qu'il ne ſait pas aſſez ce qu'il eſt dans le monde. Car le menſonge eſt un vice d'eſclave, ou pour le moins d'un homme que l'apprehenſion fait parler contre ſa conſcience, de ſorte qu'on ne ſauroit concévoir autre choſe d'un Souverain qui trahit la verité en parlant, ſinon qu'outre qu'il mépriſe Dieu, il craint encore les hommes. Je voudrois donc le façonner à cette eloquen-

Ep. 105. ad Fr. Evopt.

ce courte & vraie, qui paroîtra toûjours avec plus de dignité que toute autre dans sa bouche. Et s'il faut ajoûter quelque chose ici en faveur de cette maitresse absoluë de nos volontez, ce sera l'estime qu'il doit faire des personnes, qui excellent en une si noble profession, se souvenant que rien ne mit tant le nom de Vespasien dans la gloire, que d'avoir, le premier assigné sur le fisc des recompenses aux plus renommez Rheteurs de son tems, & aux plus Eloquens hommes en l'une & l'autre langue Grecque & Latine, qu'il favorisa durant tout le tems de son Empire. *Sueton. art. 18.*

DE LA LOGIQUE.

IL NE SEMBLE pas que la Logique puisse être si necessaire à un Prince que la Rhetorique, & néanmoins il sera fort à propos de l'accoutumer à ne parler jamais qu'avec de bonnes consequences, & de lui faire reconnoître celles qui sont vicieuses, afin de les éviter. La nature nous a donné à tous une faculté discursive, pour user de ce terme de Classe, & une Logique qui est de là nommée naturelle, qui peut quasi suffire pour cela; & je ne croi pas qu'il soit besoin d'embarasser l'esprit d'un Monarque de toutes ces formes différentes d'argumentation,

dont l'Ecole a fait des tables plus ingénieuses que profitables. Il suffira de lui expliquer quelques petites regles, qui sont dans l'usage ordinaire, de lui montrer, comment on procede en cette sorte d'argumentation Socratique, qui s'appelle induction; & de quelle façon on compose cette autre, qu'un Grec a nommée le Trident de la Philosophie, qui est le Syllogisme. S'il ne sait pas se developper promptement de tous les sophismes, qui lui pourroient être proposez, tant s'en faut que ce lui soit une ignorance honteuse, que comme Quintilien a mis entre les vertus de son Grammairien, d'ignorer de certaines choses, je logerois volontiers au rang des vertus Imperiales, le mépris de ces petites subtilitez de College, & de Logique artificielle, qui ne peuvent être bonnes qu'à ceux qui sont du mêtier de les faire valoir. J'avouë que la Dialectique semble achever en nous ce que la Nature n'a fait que commencer, & qu'elle nous donne le moien de nous servir si avantageusement de nôtre raison, qu'un Ancien a cru, que cet Art pouvoit suppléer à ce que la connoissance des Anges posséde de plus que la nôtre. Mais puisqu'il n'y a que ceux de cette profession qui en puissent connoître toutes les finesses, quelle apparen-

ce y auroit-il d'occuper un jeune Prince à ce qui pourroit ſeul conſommer tout le tems de ſa vie ? Il lui ſuffira de ſa Logique naturelle, pour peu qu'on la fortifie, comme nous avons dit, mêmement après avoir reçu quelques preceptes de la Rhetorique, puiſqu'il y a ſi peu de difference entre l'une & l'autre, que Zenon comparoit celle-là au poing fermé, & celle-ci à ſa main quand il l'avoit étenduë.

DE L'ARITHMETIQUE.

L'ARITHMETIQUE étant l'Art de ſupputer, & la ſcience des nombres, ſemble convenir mieux à un Marchand, ou à un Mathematicien, qu'à un Roi. Auſſi comme les Grecs attribuoient aux Egyptiens l'invention de la Géometrie, à cauſe de la neceſſité où les mettoit le Nil tous les ans, de partager leurs terres après ſon inondation; ils tenoient de même les Phéniciens pour auteurs de l'Arithmetique, comme les plus renommez trafiquans de la terre, qui avoient eu beſoin de cette ſcience pour tenir leurs Livres de comte. Tant y a qu'encore que de deux parties des Mathematiques pures, elle ſoit la premiere qui conſidere la quantité ſeparée, on ne peut pas dire pourtant qu'elle ſoit abſolument neceſſaire à un Souverain.

Car pource qu'il ne s'amuſe guéres à calculer lui même ce qui eſt de ſes interêts, une mediocre connoiſſance du jet ordinaire lui peut ſuffire, ſans qu'il ſoit beſoin qu'il ſâche comment il faut ſe déméler des plus difficiles fractions de l'Algebre.

DE LA MUSIQUE.

ON PEUT DIRE qu'Homere a jugé que la Muſique étoit une diſcipline Roïale, quand il repreſente ſon Heros qui paſſe ſa colere en chantant au ſon de ſa Lyre, ce qu'il avoit appris de ſon Précepteur Chiron. Les exemples de David & de Salomon ſont auſſi fort exprès pour cela, car le premier ſe vante lui-même d'être un chantre de conſideration entre les enfans d'Iſraël, & l'Eccleſiaſtique dit du ſecond, que l'excellence de ſes chanſons le firent admirer par toute la terre. Ajoûtons à cela, que la Muſique n'eſt pas moins Martiale que pacifique, la plûpart des peuples de la terre s'en étant ſervis en guerre, & notamment ces braves Lacedémoniens, qui chantoient en marchant au combat, leur chanſon appellée Caſtorienne, au ſon des aubois, comme on ſe ſert encore aujourd'hui de beaucoup d'autres inſtrumens de Muſique en de ſemblables occaſions. C'eſt

2. Reg. cap. 23.

cap. 47.

Plutar. tr. de la Muſ.

une choſe certaine que les Grecs firent tant d'état de cette charmante partie des Mathematiques, qu'ils nommerent ceux qu'ils voulurent taxer de ſtupidité, des hommes ſans Muſique, & mêſ-eſtimerent Themiſtocle d'avoir refuſé de chanter en un feſtin comme les autres. Ce ſont toutes conſiderations, qui vont à la rendre digne de l'inſtruction de nôtre Prince. Mais d'un autre côté Ariſtote remarque dans ſes Politiques, que les Poëtes n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme étant une action indigne de lui. Nous ſavons qu'Alexandre fut repris de ſon pere, qui lui demanda s'il n'avoit point de honte de bien chanter; & que ſon Précepteur Antigone lui rompit une fois ſa harpe avec une fort ſevere reprimende. Enfin on oppoſe aux Achilles & aux Epaminondas, les Nerons & les Heliogabales, qui ont voulu paroître Muſiciens, avec autant de paſſion que d'infamie. Pour moi, je voudrois accommoder ce different, en permettant à un Monarque d'aimer la Muſique, d'en connoître les graces, & même, s'il ſe trouvoit y avoir quelques diſpoſitions naturelles, de ſe recréer lui-même en chantant comme nôtre Hiſtoire porte, que Charlemagne, Robert, & Saint Louïs, faiſoient aſſez ſouvent, & principalement à l'Egliſe.

ἀμούσους, *Cic. 1. Tuſc. qu.*

Lib. 8. c. 5.

Car je ne penſe pas qu'on puiſſe excuſer de barbarie l'humeur de ce Roi Scythe, qui trouvoit plus agréable le hanniſſement de ſon cheval, que les plus douces chanſons d'Iſmenias. Et s'il étoit vrai, ce que quelques-uns ont oſé avancer, que ce fût un ſigne de prédeſtination à la gloire, de ſe plaire à la melodie, il faudroit neceſſairement, que c'en fut un autre de reprobation, de ne la trouver pas agréable. Mais mon avis ſeroit auſſi, qu'un Prince ſe ſouvint juſques en chantant, de ce qu'il eſt. Qu'il n'oubliat jamais le jugement de Pyrrhus ſur la conteſtation de deux Muſiciens, Python & Cephiſeus touchant l'excellence de leur voix, quand il prononça que Polypercon etoit le meilleur Capitaine, voulant dire qu'il ne ſe mêloit, comme Roi, que des ſciences dignes de lui. Et ſur tout, qu'il craignit de meriter la repartie d'un autre joüeur d'inſtrumens à l'un des Ptolomées, que ce ſont deux mêtiers bien differens de manier un Sceptre, & de conduire un archet.

Aliud ſceptrum, aliud plectrum. *Athen. l. 8.*

DE LA GEOMETRIE.

LA GEOMETRIE, qui conſidére la quantité continuë, eſt la ſeconde partie des Mathematiques pures, & comme telle ſi fort contemplative, qu'auſſi bien que l'Arith-

metique elle en eſt moins propre aux hommes d'action, & par conſequent à ceux, qui ſont deſtinez à la plus importante de toutes les actions, qui eſt celle du gouvernement Monarchique. C'eſt pourquoi j'accorderai facilement à quelques Philoſophes, que nous ne pouvons rien concevoir de plus digne de Dieu, ſinon qu'il exerce là haut la Géometrie. Mais je leur nie qu'elle convienne à ceux qui nous repreſentent ici bas leur toute-puiſſance; & qu'un Roi, qui doit tous ſes ſoins à la conduite des peuples qui lui ſont ſoûmis, doive vaquer aux recherches de la quadrature du cercle, ni aux raiſons, pourquoi le diametre n'eſt pas commenſurable? D'ailleurs nous voïons dans Quintilien, que ſelon la penſée de quelques perſonnes, la Géometrie eſt ſi peu utile, qu'au lieu que le fruit de toutes les autres Sciences ſe réçoit quand on les poſſede, celle-ci ne ſert qu'à aiguiſer l'eſprit en l'apprenant, & à le rendre plus capable de concevoir ce qu'on lui preſente en ſuite. Si eſt-ce qu'Ariſtote nous donne le Géometre Hippocrate, pour avoir été auſſi excellent en ſon Art, qu'impertinent & ſtupide en toute autre choſe, ce qui montre bien, que la Géometrie ne ſubtiliſe pas toute ſorte d'eſprits. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut

Lib. 1. Inſt. c. 10.

7. Eudem. cap. 14.

nier que la difficulté des demonſtrations Géometriques, n'ait rebuté les plus fortes têtes couronnées. Seneque nous l'apprend au ſujet d'Alexandre le Grand, l'un des plus ingenieux Princes de toute l'Antiquité, qui pria ſon Précepteur de lui enſeigner quelque choſe plus facile à comprendre, que les leçons qu'il lui faiſoit de cette ſcience. Et le même arriva au Roi Ptolomée, demandant à Euclide s'il n'y avoit point de voie plus courte & plus commode pour arriver à la Géometrie, que celle de ſes Elemens; à quoi Euclide lui fit réponſe, qu'il n'y avoit point de chemin Roïal qui conduiſit en ce païs-là, & qu'on n'y abordoit que par ces petits chemins, qu'il falloit ſurmonter, quelques difficiles qu'ils fuſſent. Ce n'eſt donc pas mon opinion, que la pourpre Imperiale doive être tenuë longtems parmi la pouſſiere Géometrique; ce qui n'empêche nullement qu'un Prince ne doive faire très-grand état de ceux, qui excellent en cette profeſſion, & qui ſont capables de remuer toute la terre, ſi on leur pouvoit aſſigner ailleurs un lieu de ſolide conſiſtance. Il eſt certain qu'Archiméde ſeul tout vieil qu'il étoit, arrêta par ſes artifices l'armée Romaine devant Syracuſe, qui ne pût être priſe que par famine, pource que ſes inven-

Ep. 91.

Pappus

Polybe l. 8.

ven-

ventions & ſes machines l'avoient renduë inexpugnable par la force. Et nous ſavons combien ſont utiles tous les jours les Ingenieurs parmi nos armées, quoique dans une merveilleuſe diſproportion avec Archimede. Mais c'eſt aſſez à l'égard d'un Souverain, qu'il apprenne par forme de jeu ce que la Géométrie fournit à l'Art des fortifications & de la caſtramétation, ſelon que nous l'avons tantôt expliqué aux diſcours de la guerre.

DE L'ASTRONOMIE.

NOUS NE pouvons pas douter de l'excellence de l'Aſtronomie, la hauteur jointe à la dignité de ſon objet la mettant au deſſus de toutes les connoiſſances ; & Ariſtote qui a fait profeſſion plus que perſonne, de ſuivre la ſolidité en ſa façon de philoſopher, jusqu'à être tenu trop materiel par beaucoup de Sectes differentes de la ſienne, reconnoit neanmoins que pour éloignées que ſoient de nous les ſubſtances immortelles, telles que ſont les ſuperieures, que contemple l'Aſtronomie, elles ne laiſſent pas de donner plus de ſatisfaction à l'eſprit, qu'il n'en reçoit de toutes les choſes mortelles qu'il conſidere de plus près ici bas. L'importance eſt de ſavoir, s'il eſt à propos d'expliquer toutes ſes theo-

1. de part. anim. c. 5.

ries à un Monarque qu'on veut bien inſtituer; ou ſi étant une diſcipline qui demande tout l'age & tout le tems d'un homme, on la doit laiſſer pour ceux qui ſont appellez à une vie moins agiſſante & plus contemplative. Il ſemble qu'on peut dire, que la ſcience du mouvement des Cieux aiant été ſouvent très-utile à beaucoup de Souverains, il n'y auroit point d'apparence de l'interdire à ceux de cette qualité. Car perſonne ne peut nier qu'elle n'ait été auſſi avantageuſe à Pericles, qui l'avoit apriſe d'Anaxagore, qu'il fut préjudiciable à Nicias de l'avoir ignorée, d'où tant de calamitez arriverent à ſa Republique. Alexandre aſſura ſes ſoldats la nuit précedente la victoire d'Arbelle, leur expliquant les raiſons d'une Eclipſe qui les étonnoit. Palamédes avoit fait le même à l'égard des Grecs pendant le ſiége de Troye. Et nous ſavons que Chriſtophle Colomb, dont je n'ai point de honte de mettre ici le nom après celui des Anciens, prédiſant aux Indiens du nouveau Monde, que la Lune, indignée contre eux à cauſe de leur barbarie, s'obſcurciroit à l'heure qu'il leur deſigna, mit ſes affaires en beaucoup meilleur état parmi eux. Si nous en croions Lucien dans ſon Traité de l'Aſtrologie, elle a été autrefois tellement

Thucyd. lib. 7.

Ovid. 3. triſt. c. 9.

du mêtier des Rois, qu'Atrée & Thieste disputans de la Couronne, celui-ci harangua le peuple sur le signe celeste du Belier, & Atrée l'entretint de beaucoup d'observations Solaires, pource qu'on avoit arrêté que le Royaume appartiendroit au plus savant. Hercule, Atlas, Bellerophon; Phryxus, Lyncée, Phaëton, Uranus avec ses enfans Helie & Selene, sont tous noms de Rois & de Princes, dont les Anciens voulurent honorer la memoire à cause de leurs observations Astronomiques, ce que les Poëtes couvrirent du voile de leurs fictions ordinaires. Et quand tout cela ne pourroit passer que pour fabuleux, on ne sauroit douter, que dans la veritable Histoire, Cesar n'ait autant estimé la gloire d'entendre & d'expliquer les Loix du Ciel dans son Calendrier que de donner les siennes à toute la terre. Je pense néanmoins, que comme il est fort à propos qu'un Prince n'ignore pas beaucoup de choses qui dependent de l'Astronomie, ne fut-ce que pour connoître mieux la position de son Royaume dans le monde, par le rapport qu'il y a des parties du Ciel aux climats de la terre; aussi ne doit-on pas le jetter dans toutes les curieuses recherches de cette Science. Le Roi Archelaüs, vers qui Socrate refusa d'aller, ou

Sen. l. 5. de benef. cap. 6.

pour ne point recevoir de bien-faits qu'il ne pût reconnoître, ou pour ne ſe pas jetter dans une ſervitude volontaire, étoit ſi peu inſtruit de ce que nous diſons, qu'un jour d'eclipſe du Soleil, il fit fermer ſon Palais, & raſer ſon fils, ce qui ſe pratiquoit alors quand on étoit tombé dans quelque grande adverſité, & qu'on vouloit témoigner un deuïl extraordinaire. C'eſt mon avis, que ceux de ſa condition doivent être mieux informez que cela des choſes d'enhaut. Il y a même de belles leçons à prendre dans la conduite du Ciel pour celle de la terre. Car on peut dire, que comme le Soleil illumine l'une des parties du Monde, pendant qu'on s'imagine dans l'autre qu'il ſe repoſe; les Souverains doivent auſſi veiller inceſſamment pour le bien de leurs Sujets, lors même qu'on croit qu'ils ſe divertiſſent ailleurs. Et l'on peut ajouter encore, qu'ainſi que tout iroit mal apparemment dans l'Univers, ſi ce bel Aſtre ne bougeoit de l'une de ſes douze maiſons; on ne verroit pas moins de dèſordres dans les Etats, ſi leurs Monarques ſe tenoient comme attachez dans une Province, ſans ſe ſoucier des autres, qu'ils doivent de fois à autre honorer de leur preſence. Mais je ſerois bien fâché pourtant de les voir s'amuſer à ſupputer des

Ephemerides, dreſſer des Horoſcopes, & controller les differens ſyſtemes du monde, comme faiſoit cet Alphonſe, dont nous avons déja parlé; au lieu de s'inſtruire de ce qui regarde la conduite de leurs Etats, ou d'apprendre ce beau mêtier de Paſteur des peuples. Et pource que nous ſerons obligez de parler aſſez au long de l'Aſtrologie, quand nous examinerons les abus de la Judiciaire ſur la fin de ce Traité, nous n'en dirons rien ici davantage.

DE LA PHYSIQUE, GEOGRAPHIE ET MORALE.

JE REMARQUERAI ſeulement avant que de paſſer aux ſept Arts Mechaniques, puiſque nous avons achevé nos conjectures ſur les ſept Liberaux, que comme nous avons crû qu'il n'étoit pas beſoin d'arrêter beaucoup l'eſprit d'un Prince ſur quelques-uns de ces derniers, par exemple ſur l'Arithmetique, ni ſur la Géometrie, nous voudrions bien auſſi qu'on ſubſtituât en leur place d'autres ſciences, telles que ſont de certaines parties de la Phyſique, de la Géographie, & ſur tout de la Morale. Ce n'eſt pas que je lui vouluſſe faire comprendre toutes les difficultez des principes & des cauſes na-

turelles, de la ſorte qu'on en diſpute dans les Colleges. Mais n'y aiant point de plus beau Livre au monde, ni de plus Roïal que le Code de la Nature, je lui en voudrois interpreter les Chapitres qui ſeroient de ſa portée, & qui peuvent être expliquez avec facilité. La connoiſſance de la Géographie lui eſt neceſſaire, tant pour ſavoir ſous quel climat ſa domination eſt compriſe, comme nous venons de dire, que pour avoir la même information du païs de ſes amis ou alliez, & même de celui de ſes ennemis, afin de regler ſur cela ce qu'il peut eſperer, ou qu'il doit craindre dans toutes ſes entrepriſes. Quant à la Morale, c'eſt la plus eſſentielle partie de nôtre Philoſophie; ſes préceptes ſont les Géorgiques de nôtre ame; & l'amour de la vertu, qu'elle nous imprime, eſt le ſeul lien qui unit à Dieu tous les hommes de quelque condition qu'ils ſoient, & la vraie marque qui les diſtingue du reſte des animaux. On peut dire particulierement à l'égard des Rois, que ſans elle ils ne regnent qu'à demi, ſi c'eſt regner en quelque façon que de commander au déhors, & d'être chez ſoi dans la ſervitude. Un des plus beaux mots que nous ayons de Diogene, eſt celui qu'il dit à Alexandre lors de leur conference. Alexan-

dre ſe croyoit le plus grand Monarque du Monde, & Diogene qui prenoit ſon plaiſir de tout, lui fit entendre froidement, que bien loin d'être ſon inferieur, il avoit cet avantage ſur lui d'être le maître de ſes maîtres. Sans mentir, cePhiloſophe avoit raiſon au ſens qu'il le prenoit, & s'il avoit veritablement domté ſes paſſions, puiſqu'Alexandre, comme tant d'autres, étoit eſclave des ſiennes nonobſtant toute ſa puiſſance. Il n'y a que la diſcipline des mœurs, qui nous apprenne comme il faut ſoûmettre à la raiſon de ſi dangereuſes ennemies. Sans ſon aide leur tyrannie n'a point de ſemblable, elles ſont ces ſuperbes Géans qui attaquent Jupiter même dans ſon trône; & il n'y a point de Potentat qu'elles ne precipitent enfin dans une infame captivité. Voilà pourquoi entre tous les hommes ceux de cette condition ont le plus grand beſoin de la Morale, tant pource qu'ils doivent avoir en horreur toute ſorte de ſervitude, qu'à cauſe que n'aiant, non plus que les autres, qu'une ſeule raiſon qui les guide ſouvent aſſez foiblement, il n'y en a point qui ayent de ſi fortes paſſions qu'eux, ni en ſi grand nombre, pour les égarer &

les perdre. Il eſt donc neceſſaire qu'ils ſoient puiſſamment ſecourus d'ailleurs, ce qui ne leur peut venir, humainement parlant, que du côté de l'Ethique, capable de leur fournir de nouvelles lumieres, & des forces pour reſiſter à toutes les violences, tant de la partie iraſcible, que de la concupiſcible.

DES SEPT ARTS MECHANIQUES.

COMME IL Y A des Sciences qui perdent quelque choſe de leur dignité, par la mauvaiſe façon dont elles ſont traitées, & des Arts Liberaux qui deviennent quaſi mechaniques, en la main de ceux qui les exercent indignement: On peut dire auſſi, qu'il n'y a point de connoiſſance ſi baſſe qu'un grand eſprit ne releve, ni de mêtier ſi peu eſtimé qu'une main Roiale ne puiſſe rendre recommandable, quand elle lui fait l'honneur de s'y appliquer. Les Romains ont écrit, que leur terre s'étoit autrefois réjouïe de ſe voir ouvrir par une charruë couronnée de lauriers, & qu'elle produiſoit au double ſe ſentant cultiver par des Laboureurs chargez de triomphes. C'eſt pour cela que nous ne ferons point de difficulté de parler ici des

Plin. lib. 18. hiſt. nat. c. 3.

Arts non Liberaux, en ſuite des premiers; joint qu'il s'en trouvera de ceux-là, ſelon que nous avons déja obſervé, qui ne ſeront pas peut-être jugez moins dignes de l'occupation d'un Souverain que les autres. Or pour continuer le même ordre que nous avons déja tenu, qui eſt celui qu'on ſuit ordinairement dans l'Ecole, il faut que nous commencions par l'Agriculture.

DE L' AGRICULTURE.

IL Y AUROIT lieu à dire d'abord beaucoup de choſes à l'avantage de la vie Ruſtique, dont je penſe néanmoins que je dois m'abſtenir, pour me reſtreindre à ce qui regarde particulierement la Royauté, & pour aviſer ſeulement ſi on doit donner à un jeune Prince quelque goût de la vie des champs, le dreſſant aux exercices & aux divertiſſemens de la campagne. Si les exemples ſont de quelque poids en cela, l'affirmative des deux opinions qu'on peut avoir là deſſus, produira pour elle des plus conſiderables Monarques de la terre qui ſe ſont addonnez à l'Agriculture. L'Ecriture Sainte le dit d'Oſias *2. Par. cap. 26.* Roi de Juda, qui regna puiſſamment cinquante-deux ans, remarquant qu'il prenoit particulierement plaiſir à peupler de vignes

le Mont-Carmel. Le même texte nous exposant la sagesse de Salomon, lui attribuë une connoissance exacte des plantes, depuis l'hysope, ou la mousse, jusques aux plus hauts Cedres du Liban, dont Josephe aussure qu'il laissa bien trois mille Livres paraboliques. Je pense qu'on peut sans impieté passer des choses saintes aux profanes, parce que la fable même des Anciens contient des sens moraux qui ne sont pas à rejetter, & dont la plûpart des Peres de l'Eglise se sont librement servis. Or on voit les Rois dans Homere qui sont Laboureurs de bonne foi, & il leur fait même jetter du fumier sur le champ qu'ils prennent plaisir à faire valoir. Pline observe là dessus, que le Roi Augée fut celui qui apprit à la Grece l'Art d'engraisser les terres, ce que depuis Hercule divulgua dans l'Italie; & cela sans doute est le fondement de l'un des travaux de ce redoutable Heros. Les Romains pourtant mettoient entre les immortels le Roi Stercutius fils de Faunus, comme aiant été l'inventeur de la stercoration & de l'engraissement des terres. Le même Pline nomme en un autre endroit quatre Rois qui ont écrit du ménage des champs, Hieron, Philometor, Attalus & Archelaüs. On peut ajoûter à ceux-là l'Em-

Lib. 8. Ant. Iud. cap. 2.

Lib. 17. hist. c. 9.

Lib. 18. cap. 3.

pereur Clodius Albinus, qui l'entendoit des mieux à ce que dit Iule Capitolin, & qui écrivit des Géorgiques excellentes. L'occupation des Rois de Perse étoit l'Agriculture, si la guere ne les divertissoit. Le Cyrus de Xenophon, & le Phraotes de Philostrate, deux originaux faits exprès pour nous representer l'idée d'un Prince accompli, avoient le même soin de leurs Jardins que de leurs Provinces. Il y a eu des Empereurs & des Généraux de toutes sortes de Nations, qui ont préferé la culture des champs au maniment de l'Etat, & pris plus de contentement à ordonner de la disposition d'un verger, que de celle d'une armée. Sylla tenu pour l'un des plus heureux hommes de toute l'Antiquité renonca volontairement au commandement absolu qu'il exerçoit dans Rome, pour vaquer à la Chasse & à la Peche dans sa maison de Cumes. Chacun sait comme Diocletien vecût dix ans à Salone. Et Ciceron nous fait voir Lelius & Scipion dans des passions nompareilles pour les innocens plaisirs de la campagne. Avec tout cela je ne croi pas, que hors l'exercice de la Chasse, & quelques autres passe-tems que les Grands ont accoutumé de prendre à la campagne, il y ait grande apparence de porter l'humeur de ceux pour qui nous écrivons, à preferer la solitude des

In Oecon. *l. 2. de vit. Apol. c. 11.*

Appian. l. 1. de bell. civil.

Lib. 2. de Orat.

bois, & les douceurs d'un ſejour ruſtique, aux converſations civiles & aux aſſemblées, où leur preſence autant que leur parole, doit inſpirer l'obéïſſance aux peuples. Si quelques Souverains ſe ſont laiſſez emporter aux charmes de l'Agriculture, ç'a été comme Sylla ou Diocletien, en renonçant au gouvernement; & à moins d'être un Roi des Brachmanes comme Phraotes, on ne s'amuſera pas à planter des arbres à la ligne, au lieu de ranger des eſcadrons en bataille. Bien eſt-il vrai, que l'air des champs étant merveilleuſement utile à la ſanté, & le travail de toute ſorte de Chaſſe très-propre à tenir le corps en vigueur, on peut faire prendre celui-là aux Princes, & les exercer au reſte quand ils ont beſoin de ces divertiſſemens. Je penſe même que leur premiere éducation ſeroit meilleure un peu à la mode des champs pour les rendre robuſtes, que ſi fort dans les delicateſſes de la ville. Nous ſavons que le feu Roi Henri le Grand fut ainſi nourri par la Dame de Myoſſans dans le village de Coraze, où par le commandement du Roi de Navarre ſon pere, il alloit la tête découverte, & aſſez ſouvent les pieds nuds, pour l'accoutumer à tout, & lui faire contracter cette bonne complexion, qui lui fut ſi avantageuſe pendant

tout le cours de ſa vie. A la verité, on peut rabattre quelque choſe d'une ſi grande auſterité; mais auſſi doit-on éloigner ces Monarques naiſſans de toutes les tendreſſes ordinaires, qui ne ſont bonnes qu'à debiliter leur temperament, le plus ſouvent aſſez foible de lui-même. Hors de cette premiere nourriture, & depuis qu'ils ſont capables d'eſſayer le maniment d'un Sceptre, ils doivent renoncer à tout ce qui les peut rendre moins propres à cela. Et par conſequent, on ne les ſauroit trop nourrir dans l'aſſemblée des hommes, qu'ils doivent connoître tant pour les bien gouverner, que pour ſe faire aimer d'eux. Si ce n'eſt qu'ils s'en éloignent par fois, afin de prendre ces petits ébats que nous venons de dire; ce qui n'eſt pas capable de nous faire mettre l'Agriculture entre les Arts qui peuvent convenir à la Roïauté.

DE LA CHASSE.

JE ME SUIS ſouvent étonné qu'on ait mis la Chaſſe au ſecond rang des Arts non Liberaux, tant pour ce que les Anciens veulent qu'Apollon & Diane qui l'inventerent, en ayent accordé le premier uſage à Chiron frere de Jupiter, de qui tous les renommez Chaſſeurs de l'Antiquité l'apprirent; qu'à cau-

Xenoph. lib. de venat.

ſe qu'elle eſt encore aujourd'hui tellement l'exercice de la Nobleſſe, que l'uſage en eſt interdit aux Roturiers, en beaucoup de lieux. Les Rois mêmes en ſont parfois ſi jaloux, que nôtre Hiſtoire donne pour l'une des cauſes principales de tant de troubles, dont le Regne de Loüis Onziéme fut travaillé, la defenſe rigoureuſe qu'il avoit faite de chaſſer, à toute la Nobleſſe. Et Gregoire de Tours rapporte un duel arrivé ſous le Roi Gontran, qui témoigne que ſon humeur n'étoit pas beaucoup differente pour cela de celle de Loüis Onziéme. Il me ſouvient bien que Platon nomme ſervile quelque part la Chaſſe qui ſe fait des poiſſons, & même celle des oiſeaux. Mais pour la troiſiéme eſpece, qui eſt des animaux terreſtres, j'ai de la peine à comprendre pourquoi on a voulu la rendre méchanique. La volerie même, de la façon qu'elle ſe pratique aujourd'hui avec des oiſeaux dreſſez à la priſe des autres, eſt tenuë pour la plus noble de toutes. Il eſt vrai qu'elle n'étoit peut-être pas en uſage de la ſorte du tems de Platon. Pour le moins ſi l'opinion de quelques-uns, & notamment de Pencirolle eſt bonne, qui met cette façon de dreſſer des oiſeaux de Chaſſe entre les inventions modernes, qui ont recompenſé la perte de tant

Lib. 10. cap. 10.

Lib. 7. de leg.

de choſes que les Anciens avoient plus que nous. Et néanmoins outre que le ſerment de nos ancêtres ſur l'Epervier & l'Epée, qu'on voit dans les Capitulaires de Charlemagne montre que dès ſon tems cet oiſeau étoit eſtimé à cauſe du plaiſir de la Chaſſe: Et outre bien que quatre cens ans devant, Julius Firmicus a nommé ceux, qui faiſoient mêtier de nourrir des Faucons, & d'autres oiſeaux ſemblables façonnez à ce paſſe-tems. Encore peut-on dire contre l'opinion de Pencirolle, que cette ſorte de Chaſſe n'étoit pas vraiſemblablement ignorée beaucoup de ſiécles auparavant, puiſqu'Ariſtote parle de certains peuples de Thrace, que Pline ſon tranſcripteur place au deſſus d'Amphipolis, qui chaſſoient de compagnie, & comme dans une eſpéce de ſocieté, avec des Eperviers; le même aiant été écrit par Cteſias des Aigles de l'Inde. D'où il ſemble qu'on puiſſe recueillir, que comme c'étoit une choſe nouvelle parmi les Grecs, elle pouvoit auſſi être commune en Thrace & ailleurs. Voire même il y en a, qui ont interpreté de la Fauconnerie, ce que dit le Prophete Baruch des Potentats de la terre, qui ſe joüent des oiſeaux du Ciel, ce qui feroit voir qu'elle auroit été un exercice Roïal de tems immemorial. Or

Lib. 5. cap. 8.

Lib. 9. de hiſt. ani. cap. 36.

Lib. 10. hiſt. c. 8.

Qui in avibus cœli ludunt. *cap. 3.*

laiſſant ce point indécis puiſqu'il touche moins nôtre ſujet, conſiderons ſi la Chaſſe en général peut être miſe au nombre des choſes qu'un jeune Prince ne doit pas ignorer, pour être inſtruit comme il faut. Il y a deux conſiderations qui la recommandent merveilleuſement ſur cela, ſans parler des plaiſirs honnêtes, & des divertiſſemens ſouvent neceſſaires qu'elle lui peut donner. La premiere, qu'en rendant le corps robuſte, & fortifiant la complexion, elle diſpoſe les hommes aux fatigues de la guerre, dont elle eſt une petite image, & quelques-uns l'ont nommée pour cela un prélude du Dieu Mars. Surquoi on ſe peut ſouvenir de ce qu'écrit Trebellius Pollio, que ce brave Roi Odenat, & ſa femme l'incomparable Zénobie devoient aux exercices de la Chaſſe tout ce qu'ils exécuterent d'admirable dans les armées. La ſeconde conſideration eſt, que comme Xenophon a remarqué de ſon tems, & depuis peu Cyriaque Stroſſe au neuviéme Livre de ſes Politiques, elle fait reconnoître très-exactement les Provinces, n'y aiant perſonne qui ſache mieux la ſituation des païs que les Chaſſeurs. Cela eſt ſi vrai, que Plutarque attribue une partie des victoires de Sertorius, & ſur tout cette adroite-façon de ſe ſauver de beaucoup de

de mauvais pas où ses ennemis l'avoient reduit, à la grande connoissance des lieux qu'ils s'étoit acquise en chassant. On peut ajouter à l'honneur de la Chasse, que tous les Monarques du monde témoignent l'estimer également. Darius fit autrefois mettre sur son tombeau, qu'il avoit été un excellent Chasseur; & encore aujourd'hui les Rois de Perse ses successeurs, le Grand Seigneur, le Roi de la Chine, & le grand Cam de Tartarie, ne pratiquent pas moins cet exercice que nos Princes Chrêtiens, s'y portant même avec de plus grands appareils, & se servant de Lions, de Loups Cerviers, & de Leopars apprivoisez, pour courir les bêtes sauvages. Marc Polo dit, que le Tartare a des Aigles dressez à prendre les Loups, les Daims, & les Renards; ce qui ne revient pas mal à l'observation de Ctésias, que nous venons de rapporter. J'ai lû dans quelques Relations, que le Mogol se sert de Pantheres & de Cerfs, qui courent ceux de leur espece, & les arrêtent avec des filets qu'on leur attache aux cornes pour cet effet. Et certes le Roi de Portugal Emanuel fit present au Pape Leon Dixiéme d'une de ces Pantheres chasseresses, qui lui étoit venuë d'Ormus, comme le rapporte Osorius. Ce général consentement de tous

Eust. comm. ad Dion. de orb. descr.

Ramusio.

Lib. 2. c. 14.

Ind. Orient. part. 12. p. 11.

Lib. 9. hist.

les Princes de la terre en faveur de la Chaſſe, ne lui eſt pas une petite recommendation; pluſieurs d'entre eux aiant pris la peine d'écrire de cet Art, tant ils s'y affectionnoient, comme Frideric Second Empereur, Manfroy Roi de Sicile ſon fils, & nôtre Charles Neuviéme. Voici ce qu'on a dit à ſon dèſavantage. Premierement, qu'elle fait plus de tort á l'eſprit qu'elle ne profite au corps, rendant les hommes cruels & farouches, parmi le ſang & la ſauvagine. C'eſt pourquoi l'Ecriture nous repréſentant les mauvaiſes conditions d'Eſaü, remarque qu'il étoit homme fort entendu en la Venerie. Secondement, que ſes charmes ſont ſi grands, qu'elle a ſouvent fait perdre aux Souverains le ſoin de leurs plus importantes affaires; de ſorte que pour ſuivre avec trop d'ardeur leur proïe, ils ont entierement abandonné le gouvernement de leurs Etats, dont d'autres ont trouvé cependant le moyen de s'emparer. En troiſiéme lieu, que les Hiſtoires ſont pleines de funeſtes accidens arrivez aux Princes dans ce violent exercice. La nôtre nous apprend que Clothaire premier gagna la pleureſie, dont il mourut en la cinquante-uniéme année de ſon regne, s'échauffant à la pourſuite d'une bête dans la forêt de Com-

piégne. Et que Theodebert fils de Theodoric Roi de Mets, fut tué par un Taureau sauvage qu'il chassoit trop inconsiderément. On peut joindre à ceci la chûte de notre vieux Roi des Gaules Saro dans la mer qui porte son nom, car Pausanias veut, qu'il s'y soit précipité courant après un Cerf avec trop d'impetuosité. Basile le Macedonien Empereur de Constantinople, aiant regné vingt ans fort glorieusement, fut tué par un autre Cerf qui l'atteignit de son bois dans l'ardeur de sa fuite. Rien que la Chasse ne causa la mort a Théodose le Jeune, si nous en croions Zonare. Et comme les hazards qu'on y court sont infinis, la seule peur qu'y eut Jean d'Arragon d'une Louve extraordinairement grande, quelques-uns veulent que ç'ait été un Spectre, l'émût si fort, qu'il en mourut bien-tôt après. Mais quoi, toutes ces disgraces ne sont-elles pas fortuites, & y a-t-il aucune des actions de la vie qui s'en puisse dire exemte? S'ils s'est trouvé des Princes que la Chasse semble avoir effarouchez, & d'autres qui s'y sont addonnez trop serieusement, & au prejudice des Empires dont elle leur faisoit négliger la conduite; ne voions-nous pas tous les jours, que les meilleures choses & les plus honnêtes, deviennent vi-

Agath. l. 1. hist.
In Corinth.

Bapt. Egn. lib. 2.

Mariana lib. 19. cap. 5.

cieuſes par l'excès qui s'y commet? Eſt-ce à dire pour cela qu'il en faille interdire généralement l'uſage, qui n'a rien de mauvais en ſoi, & qui peut être très-utile s'il eſt pris comme il faut? En verité, ce ſeroit être trop déraiſonnable, & je ne vois rien qui doive empêcher, qu'on ne faſſe prendre à Monſeigneur le Dauphin, le plaiſir de toutes les Chaſſes qui ſe trouveront proportionnées à ſon âge, en y apportant les précautions poſſibles pour la ſûreté de ſa perſonne, & en lui faiſant comprendre ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un ſi honnête & ſi Royal exercice.

DE LA GUERRE.

LA GUERRE tient le troiſiéme lieu entre les Arts dont nous parlons, & pour ce que j'ai deja montré fort au long qu'elle étoit l'une des quatre colomnes de l'Etat, il n'y auroit point d'apparence d'en rien dire ici davantage. J'ajouterai ce ſeul mot du feu Roi, que je ne penſe pas avoir rapporté, afin que ſon petit fils y faſſe plus de reflexion, & qu'il le reçoive avec le reſpect & l'eſtime que merite un ſi grand Auteur. Cet invincible Monarque a ſouvent prononcé de ſa bouche la plus belle maxime qu'on puiſſe avancer ſur

Dec. du Grain.

ce ſujet, Que les hommes vaillans étoient ordinairement les derniers à conſeiller la guerre, bien qu'ils fuſſent toûjours des premiers à l'executer. Paſſons au reſte.

DE L'ARCHITECTURE.

COMME ON NE peut pas dire que l'Architecture qui ſuit, ſoit un Art qui convienne à des mains Roïales ; auſſi doit-on reconnoître que les plus grands Princes n'en ont pas eſtimé les ouvrages indignes de leur nom ; & qu'ils ſe ſont plûs ſouvent à y contribuer leurs ſoins, leur autorité, & leurs richeſſes avec beaucoup de reputation. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſoutenir, qu'en ce qui touche même le travail actuel, ils ont voulu quelquefois imiter Apollon & Neptune, qui manierent la truelle ſous le Roi Laomedon. Car Suetone écrit, que Veſpaſien aiant entrepris le rétabliſſement du Capitole, mit lui-même la main à l'œuvre, & chargea ſon col de materiaux qu'il falloit tranſporter, donnant courage & exemple de bien faire aux autres. On dit que Neron n'en fit pas moins, quand il eut pris la reſolution de fendre l'Iſthme, & d'iſoler la Morée ; quoique Lucien ſe contente de lui faire donner trois coups de bêche contre terre, à peu près

in Veſp. art. 8.

De Foſſ. Iſthm.

comme font quelquefois nos Rois au commencement des grands bâtimens, ce qu'on nomme mettre la premiere pierre. Mais ce sont des actions de parade plûtôt que de travail, & cela n'empêche point que l'Architecture, pour ce qui regarde l'exercice, ne soit un Art tout-à-fait indigne d'un Souverain. Il ne peut rien meriter en cela qu'en favorisant les excellens Architectes, & en les emploiant à faire des ouvrages dont la magnificence ne puisse être rapportée qu'à sa
2. Reg. c. 5. & 7. générosité & à sa puissance. Ainsi la gloire de Salomon ne fut pas petite d'avoir fait bâtir ce miraculeux Temple; où cent cinquante-trois mille & trois cens personnes travaillerent sept ans & demi durant. Et pour montrer combien cette occupation lui plaisoit, nous voions qu'il emploia treize ans depuis à la construction d'un superbe Palais, & qu'il voulut avoir encore des maisons de plaisir au Mont Liban, dont il n'y avoit que lui qui pût supporter la dépense, non plus que de cet autre Palais où il logea la fille de Pharaon sa femme. Les Pyramides des Rois d'Egypte, & leurs Labyrinthes encore plus admirables,
Lib. 2. selon l'opinion d'Herodote, ne furent entrepris par eux que pour faire paroître leur opulence. Ces autres Dédales d'Italie & de

Lemnos, ces Obelisques, ces Mausolées, avec le reste des merveilles de telle nature qui se sont vuës dans le monde, dépendoient du même principe. Je sai bien que la plûpart de ces ouvrages ont été destinez à servir de sepulcres, & qu'Ammian Marcellin *Lib. 22.* a cru que les Egyptiens avoient bâti leurs Syringes, ou Dédales souterrains remplis de figures hieroglyphiques, contre l'apprehension d'un déluge qu'ils prévoyoient, afin que la mémoire de leurs ceremonies ne pût pas être entiérement abolie. Mais quoiqu'il en soit, c'est sans doute que les Rois qui ont contribué leurs moiens, & usé de leur autorité à faire que de si grands travaux ont pu reüssir, se sont persuadez qu'il y alloit aussi de l'immortalité de leur nom. Or bien que cette pensée soit plûtôt à estimer qu'autrement, dans l'esprit de ceux de cette condition, à cause qu'elle ne leur peut donner que de généreux mouvemens; je souhaiterois fort pourtant qu'au sujet dont nous parlons, elle fût toûjours accompagnée de quelques circonstances, qui la peuvent rendre, ce me semble, bien plus recommandable. Et premierement, je voudrois que leurs édifices fussent de plus d'usage que n'étoient toutes ces Pyramides dont nous

venons de parler, afin qu'on ne leur pût pas reprocher, comme aux Rois d'Egypte, de n'avoir bâti que par une vaine oſtentation, & ſans aucune utilité. A la verité, quelques-uns ont cru que leur principal deſſein étoit d'occuper par ce moien leurs peuples pour les retenir mieux dans le devoir. Mais n'obtenoient-ils pas la même choſe en leur faiſant conſtruire des Amphithéatres, des Cirques, des Temples, des Baſiliques, & des Hippodromes, comme les Grecs & les Romains, dont le public eût été orné & accommodé tout enſemble? Il eſt certain que les deux Rois qui avoient deſtiné de ſe faire enterrer dans ces ſuperbes Pyramides, qui ſembloient être des échelles pour monter au Ciel, ou pour ſervir aux Dieux à deſcendre en terre, ſelon la penſée d'un Ancien, n'obtinrent ni l'un ni l'autre cet honneur; de ſorte qu'elles ne furent jamais d'aucun ſervice. Je ſerois donc d'avis, qu'un Prince ſuivit en cela l'exemple des Romains, & j'oſe dire même des Turcs, qui égalent ceux-là quelque fois en la magnificence de leurs Moſquées, de leurs Hôpitaux, & de leurs Caravaſſary. D'ailleurs, je ſouhaiterois qu'il ſe tint toûjours fort éloigné en ceci des actions de cet Empereur, qui eſt accuſé d'avoir excité l'embraſement de Rome, pour

Diod. Sic. lib. 1. Philo Byſ.

Tacit. 15. an.

convertir ſes ruines & ſes lieux déſolez en un Palais, où il ſe donna des forêts, des étangs & des campagnes, avec une vuë qui n'étoit retenuë, que par ce qui ſervoit à la recréer. Sur tout je ferois état de l'intention d'un Monarque, qui viſeroit comme Veſpaſien à ſoulager le pauvre peuple, en lui faiſant gagner ſa vie dans ces magnifiques ouvrages. Un Ingenieur ſe preſenta devant cet Empereur, lui promettant de faire conduire de fort groſſes colomnes juſques dans le Capitole à très petits frais. Veſpaſien lui offrit la recompenſe que meritoit ſa bonne volonté & ſon invention, ſans pourtant s'en vouloir ſervir, avec ces belles paroles, qu'il le prioit de lui laiſſer le moien de nourrir la populace. Et certes, s'il faut que le tréſor public s'épuiſe en cette ſorte de dépenſe, elle ſera bien plus juſte quand le peuple en retirera quelque commodité, & qu'elle ne paſſera pas juſques aux excès qui ſe voyent dans l'Hiſtoire ancienne & moderne. Polybe dit, que les tuiles de la citadelle d'Ecbatane étoient d'argent. Caſſiodore aſſûre, que Memnon bâtit la fortreſſe de Suſe ſi ſomptueuſement, que l'or y ſervoit à la liaiſon des pierres. Si nous croions les Rélations recentes des mêmes quartiers, ſans toucher les merveilles du nouveau Mon-

Id. in Veſp. art. 18.

Lib. 10. hiſt. Ind. Orient. part. 12. p. 36. 51. & 101.

de, le Mogol a deux tours dans ſon Palais d'Agram, dont la couverture eſt toute de fin or, bien que la moindre ait dix pieds de diamêtre. La demeure du Roi de Golconda, qui n'a pas moins de huit lieuës de tour, eſt ſi magnifique, que tout ce que nous faiſons ici de fer, les gonds, les verroüils, les ferrures, & choſes ſemblables, y ſont d'or maſſif. Un Ambaſſadeur de Moſcovie, revenu de la Chine en mil ſix cens vingt, rapporte qu'il a vu au Cathai la maiſon du Roi, dont le toit eſt fait de piéces d'or en forme de tuiles. Les Lettres des Peres Jeſuites portent, qu'il y a un Temple ſur une montagne du même Roïaume, qui eſt auſſi tout couvert de la ſorte. Ce ſont des profuſions que nous ſerions obligez de condamner ſi elles étoient imitables par deçà, où l'on a ſouvent dit, & quaſi toûjours très-mal à propos, que la chaux & le ſable étoient détrempez avec le ſang du peuple, encore que les pierres des batimens n'y fuſſent pas cimentées avec l'or ni l'argent. Mais il y a encore d'autres ouvrages qui ſont du tout à l'avantage du public, & dont les Souverains ne laiſſent pas de retirer beaucoup de gloire. Tel fut le travail d'un Roi Arabe, qui tira du fleuve Coris trois canaux accommodez de cuir, par où il diſtribuoit

De l'an. 1624 p. 84.

Herod. lib. 3.

l'eau dans trois lieux differens du desert, & éloignez de douze journées de distance. Tel celui de l'Empereur Claude, qui fit travailler trente mille hommes onze ans durant sans intermission, à un autre canal, qui servoit de décharge au lac Fucin. Et on peut ajouter ces belles conjonctions de mers par des fossez du Nil à la mer Rouge sous ceux qui ont possedé l'Egypte; de la mer Caspienne au pont Euxin, sous Seleucus Nicanor; du Rhin au Danube sous Charlemagne; & celles qui ont été commencées chez nous en plusieurs lieux, & sous divers de nos Rois, depuis ce qu'y fit Vetus étant Proconsul aux Gaules, dont on a composé des Livres entiers. Les expéditions guerrieres de Darius & de Xerxes n'ont rien de plus memorable que le pont du premier sur le Bosphore Thracien, & les deux de l'autre sur l'Hellespont, car Herodote ne se contente pas de lui en donner un. Soliman qui se faisoit lire les Commentaires de Cesar traduits en Arabe, voulut imiter l'Architecture de son pont bâti en dix jours sur le Rhin la premiere fois, & depuis encore en moins de tems. Et veritablement il en fit un de plus d'une lieuë de longueur, & de quatorze coudées de largeur, en douze jours sur le Drave, par le travail

Sueton. art. 20.

Scaliger.

Lib. 4. & 6. de bello Gall.

continuel de vingt-cinq mille hommes. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent rien de hardi ni de magnifique dans le dessein, comme celui que Pyrrhus voulut faire, & depuis lui Marc Varron, de la Valona à Otrante, traversant le Golphe Hadriatique par cinquante mille d'Italie, ou vingt-cinq lieuës Francoises de pleine mer. Joignez à cela les Digues de Nabuchodonosor, & d'Alexandre le Grand devant Tyr, celle des Romains au port de Lylibée, cette autre de Cesar auprès de Duras, & la plus considerable de toutes, celle de Louïs le Juste devant la Rochelle; pour ne rien dire des édifices maritimes de Luculle, qui le firent nommer le Xerxes des hommes de la robe. Il faut avouër que ç'ont été toutes entreprises dignes de puissans Monarques & qu'il sera toûjours glorieux à leurs successeurs de les pouvoir imiter. Si est-ce que d'autres ont été prisez, comme Scipion l'Emilien, de n'avoir jamais rien bâti. Pline louë Trajan dans son Panégyrique d'avoir été fort retenu en cette partie; surquoi on se peut étonner qu'on l'ait nommé depuis l'herbe parietaire, à cause des frequentes inscriptions de son nom. Tacite attribuë le même mépris des superbes bâtimens à Tibere, comme il dit ailleurs que son beau-

Plin. l. 3. cap. 11.

De Hier. comm. in Ezech.

Qu. Curt.

Xerxem togatum. *Plin. l. 9. cap. 54.*

6. annal.

De vita. Agr.

pere Agricola ne trouva point de meilleur expédient pour amollir les courages trop aguerris des Anglois, qu'en leur donnant le goût des grands édifices, & des belles maisons, ce qui n'est pas à l'avantage de l'Architecture. Sans mentir, il peut y avoir de l'intemperance, si un Prince s'y affectionne par trop, ou lors que l'état de ses affaires ne semble pas le lui permettre. Lucien se moque sur cela du Tyran Megapenthes, qu'il represente priant Clothon de le laisser revivre, afin qu'il puisse achéver le bâtiment de son Palais. Et tout le monde a pris en bonne part le peu d'estime que fit Alexandre d'un Architecte, qui lui offroit de tailler le mont Athos de telle façon, qu'il le presenteroit tenant en forme de sacrificateur une tasse en la main, d'où un grand fleuve sortiroit arrosant deux belles villes bâties, l'une à droite, & l'autre à gauche. Mais hors les excès qui sont vicieux par tout, selon que nous avons déja observé ailleurs, on ne sauroit nier que l'Art dont nous parlons ne merite d'être favorisé par un grand Roi. Car outre qu'il aura toûjours plus de majesté d'être logé comme Menelaüs dans Homere, où Telemache demeure tout ravi de la beauté de son Palais; c'est encore une chose fort considerable, qu'il peut souvent obliger le public

In Cataplo.

Strabo 14. Georg.

par des ouvrages capables de rendre ſon nom immortel.

DE LA CHIRURGIE.

LA CHIRURGIE, qui fait le cinquiéme des Arts Mechaniques, eſt ſi fort éloignée de la Roïauté, que je ne la nomme que par force, & pour en remarquer la diſproportion. Tout ce qu'on peut dire qu'il y a de convenance entre elles, conſiſte en ce que comme le grand nombre d'inciſions, & la durée des playes, ſont ſouvent honteuſes à un Chirurgien; la multitude des ſupplices, & les longues maladies d'un Etat, ne ſont pas moins préjudiciables à la reputation d'un Souverain.

DE L'ART DES TISSERANS.

IL Y A ENCORE moins de rapport de la profeſſion des Tiſſerans à celle des Monarques, & du Sceptre à la navette. J'ai bien lû que le Grand Seigneur fait parfois de petits ouvrages de ſa main, auſſi vils que peuvent être ceux de cet art, & qu'il les envoye vendre en plein marché. Mais c'eſt un acte d'humilité & de religion, qui l'oblige à cela, & hors de cette conſideration, qui eſt loüable même dans ſa fauſſe créance, ce ſeroit repre-

ſenter un Hercule filant, ou plûtôt un Hippias de tous mêtiers, au lieu d'un Roi, ſi on vouloit que des choſes ſi baſſes fuſſent de ſa connoiſſance.

DE L'ART DES PILOTES.

LE DERNIER des Arts Mechaniques eſt celui des Pilotes, dont il ſemble auſſi que les Princes ſe peuvent bien paſſer, puiſqu'outre qu'ils ont leurs Admiraux qui les déchargent de tout le ſoin de la Marine, il ne ſe peut preſenter d'occaſion où ils ne ſoient obligez de ſuivre l'avis des plus experimentez matélots, & de ſe ſoumettre à leur conduite. Jaſon & le reſte des Argonautes abandonnerent à Typhis le gouvernement de ce renommé vaiſſeau. Enée laiſſa faire du ſien à Palinure comme il l'entendoit. Et il n'y a point de Potentat ſi abſolu, qui ne ſoit contraint de ſuivre les ordonnances de ſon Medecin étant malade, & de ſe remettre à la ſuffiſance de ſon Pilote quand il voyage ſur mer. Si eſt-ce qu'il ſe trouve beaucoup de choſes dans cette profeſſion, dont un Roi de France entre tous les autres doit être particulierement informé. Car outre qu'il eſt bon qu'on lui faſſe ſavoir en général, pourquoi Themiſtocle & Pompée ſoûtenoient que celui qui

étoit maitre absolu sur les Eaux, le devenoit facilement sur la Terre, & que l'Empire de la mer donnoit bien-tôt celui du monde; il le faut singulierement instruire des grands avantages que Dieu a donnez à cet Etat pour l'execution de toute sorte d'entreprises sur l'une & sur l'autre mer. Sa situation entre l'Ocean & la Mediterranée, la longueur de ses côtes, le nombre, la sûreté, & la capacité des ports; qu'il y possede sont de merveilleuses prérogatives de la Nature. Joignez à cela qu'il est tellemment pourvu de tout ce qui sert à la navigation, que ses ennemis mêmes sont contraints de le venir prendre chez lui. Nous ne leur fournissons pas seulement les voiles, les cordages, & quasi tout ce qui entre dans la construction & dans l'équipage de leurs vaisseaux; nos Provinces maritimes leur donnent encore les meilleures gens de mer qu'ils ayent, & qu'on peut dire naître avec le pied marin. Que s'il est permis de se prévaloir de ses propres defauts, & de tirer quelque gloire de ce que tout le monde semble nous reprocher, nous ajouterons ici qu'il n'y a point de nation si propre que la Françoise aux combats de mer, à cause de cette premiere impetuosité qui nous rend plus qu'hommes d'abord, &

que

que nos ennemis ont voulu bâtiser du nom de fureur. Nôtre impatience au travail, & aux autres incommoditez de la guerre qui se fait sur terre, nous y a souvent portez à commettre de grandes fautes. Mais quand il est question d'une bataille navale, qui se termine toûjours en peu d'heures, comme il ne se trouve point d'humeur plus promte, que la nôtre, dans toute sorte de perils, il n'y en a point aussi qui fasse alors paroître tant de resolution, ni tant de générosité que nous avons toûjours fait. Ce sont des observations que nos Monarques ne peuvent ignorer qu'à leur préjudice, non plus que la qualité & le nombre tant de leurs galeres, que de leurs vaisseaux ronds, avec ce qui regarde la subsistance de tous, & les moiens de dresser promtement une armée navale au besoin. Et certes je ne puis lire sans étonnement dans nôtre Histoire, que Charles Sixiéme en ait assemblé une à l'Ecluse, composée de douze cens quatre-vingt sept navires de guerre, la Provence n'étant pas encore réünie à la Couronne, ni la Brétagne aussi, qui avoit sa flote à part de soixante & douze vaisseaux; & qu'aujourd'hui nos forces maritimes soient si fort éloignées de là, que nous sommes du tout incapables de rien faire qui

Lib. 1. hist. en approche. Polybe remarque une chose semblable en parlant des préparatifs que firent les Romains par mer, au tems de leur premiere guerre Punique, s'y trouvant si peu disposez, qu'on exerçoit leur chiorme sur terre à manier l'aviron, & à voguer d'un même branle. Car il assure que nonobstant cela, ils pouvoient mettre alors de plus grandes armées sur mer, que quand ils se furent depuis rendus maitres quasi de tout le monde. Je souhaiterois qu'il nous en eût expliqué les raisons au lieu de les promettre pour une autre fois, puisqu'il ne s'est pas acquité de sa parole, si ce n'est que nous les ayons perduës, avec le reste qui nous manque de ce judicieux Historien. Il est certain que les Romains n'emploïerent que soixante jours à couper le bois & à fabriquer cent soixante vaisseaux qui faisoient cette premiere flotte. Pline dit, que celle qu'ils dresserent quand ils eurent la seconde guerre contre Carthage, fut équipée, & mise à la voile en quarante jours, à comter du moment qu'on frappa le premier coup de coignée pour abatre les arbres dont elle étoit composée. Et il ajoute que lors qu'ils armerent contre le Roi Hieron, ils jetterent de même sur mer deux cens vingt navires en

Florus l. 2. c. 2. Pline l. 16. c. 29. Tite-Live donne 45. jours à Scipion dec. 3. l. 8.

quarante-cinq jours ſeulement. En vérité, leurs Hiſtoriens ont eu raiſon de recommander à la poſterité de ſi notables diligences, & il eſt très à propos que nos Princes en prennent connoiſſance, afin qu'ils ſachent ce que peut exécuter le bon ordre, & juſques où s'étendent leurs forces quand elles ſont bien emploiées, & qu'ils ſont ſervis avec fidelité, Les Venitiens firent voir à Henri III. qui paſſa par leur ville au retour de Pologne, une merveilleuſe promtitude à fabriquer une galere, dont ils avoient tous les materiaux prêts, & diſpoſez à lui donner ce contentement. Car le traitant dans leur Arſenal, il vit aſſembler les premieres pieces de cette galere au commencement de ſon dîner, & deux heures après elle étoit à tel point de perfection, qu'il ſe mit dedans, où le canon tira en le remenant dans ſon Palais. Il y a en cela quelque choſe de fort conſiderable, mais pource que tout dépendoit des préparatifs faits de longue main & à loiſir, on peut dire que ce fut plûtôt une galanterie, & une eſpece de recréation qu'on voulut donner à ce Prince, qu'une action ſerieuſe qui puiſſe être comparée à celle des Romains dont nous venons de faire le rapport. Quoiqu'il en ſoit, on ne ſauroit nier que l'exemple de ces armemens de mer,

Thuan. l. 58. hiſt. & alii.

comme on les appelle, exécutez ſi puiſſamment & ſi ſubitement, ne merite bien qu'un Souverain y faſſe reflexion. D'où il s'enſuit qu'à cet égard, & de tout le reſte concernant la navigation, ce dernier des ſept Arts non liberaux ne doit pas être entiérement rejetté de l'inſtruction de celui, qui doit tenir en ſa main le gouvernail de nôtre Monarchie. Si nous ajoûtions ici l'importance des voyages de long cours, & de cette noble marchandiſe que les Rois des Indes & celui de Perſe ne font pas difficulté d'exercer, il paroîtroit davantage combien les choſes de la Marine touchent de près la Roïauté. Mais d'autant que nos Monarques vivent autrement que ceux-là, nous ne nous y arrêterons pas davantage, & nous terminerons ce diſcours en rapportant le mot qui fut dit autrefois, Que les Royaumes ont cela de commun avec les vaiſſeaux, de ne ſe pouvoir partager ſans ſe perdre.

Piet. della Valle hiſt. di Xa Abas

Comme nous avons tantôt ſubſtitué en la place des Mathematiques pures, quelques parties de la Phyſique & de la Morale; je penſe être obligé de dire auſſi quelque choſe de certaines occupations, dont nous n'avons point encore parlé, où ſe porte parfois l'eſprit des Princes, & qui leur conviennent bien plus, que ces dernieres profeſſions dont nous ve-

nons de traiter. Car la Poësie & la Peinture sont des divertissemens bien plus tolerables en ceux de cette condition, que la Chirurgie, ou l'Art qui consiste à manier de la laine. Et puis il y a beaucoup d'exercices & de passe-tems dont la jeunesse des Rois ne doit pas être privée, non plus que celle des autres hommes; de sorte que nous manquerions à ce qui est de nôtre sujet, si nous omettions de remarquer ceux qui peuvent être utiles à l'institution de Monseigneur le Dauphin, ou qui sont capables de donner quelque grace & quelque addresse plus grande à sa personne.

DE LA POESIE.

CEUX QUI VOUDRONT faire passer la Poësie pour une occupation absolument indigne de l'esprit d'un Souverain, seront toûjours fort empêchez à répondre aux exemples qui combattent cette maxime. Moïse qui avoit la sainteté conjointe à la grandeur de sa Monarchie, n'eut pas plûtôt passé la mer rouge, qu'il en rendit graces à Dieu par un Hymne qu'il composa en vers hexamétres, selon que nous l'apprenons de Josephe. Ceux de David sont encore aujourd'hui les plus fideles interpretes envers Dieu du cœur des fideles. Et Salomon aussi renommé pour sa sagesse, que pour la dignité de sa Couronne,

Antiq. Iud. l. 2. cap. 7.
3. Reg. c. 4.

n'écrivit pas moins de trois mille paraboles en cinq mille vers. Que si l'on pense recévoir avec exception ces Poësies comme divines, il sera aisé de montrer, que beaucoup des plus renommez Monarques n'ont pas moins fait pour le Parnasse, que ceux-là pour le Mont de Sion. Dès le tems de l'ancienne Grece, Pisistrate, qui étoit l'un de ceux qu'elle nommoit alors Tyrans, aimoit si fort la Poësie, que ce fut lui qui mit les Livres d'Homere dans l'ordre auquel nous les avons. Ce fameux Denis de Syracuse avoit plus de passion pour ses Tragédies, que pour sa Souveraineté & souhaitoit avec plus de vanité d'être mis au rang des bons Poëtes, qu'en celui des grands Princes. De fait, comme il envoioit aux carrieres ceux, qui faisoient mine de ne pas approuver ses vers, il mourut quant à lui de joie & d'excès de bouche qu'il fit, à la nouvelle d'une victoire de théatre, où l'un de ses pieces avoit emporté le prix par corruption dans Athenes, sur celles qui valoient beaucoup mieux. On attribuë à Scipion l'Africain les Comédies de Terence. Jules Cesar se mêla de versifier n'aiant point de genie à cela. Auguste fit lui-même en vers l'epitaphe de Drusus. Germanicus décrivoit les combats aussi poëtiquement qu'il

Cic. 3. de Orat. & Diog. Laërt. in Sol. Phil. l. 1. de vit. Soph. in Antiph. Diod. Sic. lib. 15.

Quint. l. 10. cap. 1. & l. de cl. orat. Suet. in Claud. art. 1.

s'y portoit courageusemet, & il laissa des Co- *In Calig.*
medies Grecques de sa façon. Titus avoit *art. 3.*
tant de naturel à la Poësie, qu'il dictoit des *In Tit. art. 3.*
Poëmes sur le champ. Son frere Domitien, *Lib. 4.*
par dissimulation, comme veut Tacite, ou *hist.*
autrement, s'y addonnoit aussi. Et Gratien *Paulus Diac.*
nous est représenté avec ces deux qualitez *lib. 11.*
d'excellent Poëte, & de très-bon Archer.
Nous avons entre nos Rois un Chilperic qui
cultivoit les mêmes Muses, quoique Gregoi- *lib. 5.*
re de Tours reconnoisse que ses vers étoient *hist. c. 45.*
un peu licentieux en la quantité. L'Eglise,
comme j'ai remarqué dès le commencement
de cet Ouvrage, chante tous les jours ceux du
Roi Robert. Et les rimes de Charles Neuviéme
ont souvent provoqué celles de Ronsard.
On pourroit cotter des Princes sans nombre
entre ceux des autres nations, qui n'ont pas
dédaigné cet ébat spirituel; je me contente-
rai de nommer deux de nos voisins dont parle
Mariana dans son Histoire. Le premier est *Lib. 13.*
un Thibaud Roi de Biscaïe, qui avoit accoû- *cap. 9.*
tumé d'exposer ses Poësies au public, afin
que chacun dit librement son avis. L'autre *Lib. 18.*
est un Jean Roi d'Arragon si passionné pour la *cap. 14.*
Poësie, qu'il envoia des Ambassadeurs en
France demander au Roi des Poëtes Limou-
sins, qui passoient alors pour les favoris d'A-

pollon. Tous ces Monarques n'ont pas cru ſe faire tort en touchant la harpe de ce Dieu du Parnaſſe, de la même main, dont ils manioient leur Sceptre. Et tant s'en faut qu'un chacun ait penſé que la Poëſie fût honteuſe à la Royauté, que Jules Scaliger, qui ſe diſoit venu de Souverains, a bien oſé préferer la premiere à celle-ci, quand il proteſtoit qu'il eût mieux aimé avoir compoſé deux Odes d'Horace, dont il étoit particulierement admirateur, que d'être reconnu Roi d'Arragon. Mais d'un autre côté l'on fait des inſtances contre l'honneur de la Poëſie qui meritent bien d'être conſiderées. Car cette fureur, & cet enthouſiaſme, dont elle doit être toûjours accompagnée, ne s'accordent guéres bien avec les qualitez qu'on deſire ordinairement en ceux qui gouvernent. *Diog. Laërt. in Socr.* Les Atheniens condamnerent Homere & Tyrtée de folie, qui étoient les Dieux de cette profeſſion. Et Horace reconnoit lui-même après Democrite, qu'un homme ſage n'eſt pas propre à grimper ſur ce fabuleux Helicon. *Cic. 1. Tuſc. qu.* Il paroit bien que les Poëtes étoient en fort mauvaiſe eſtime parmi les Romains, puiſque Caton reprocha comme une choſe honteuſe à un Senateur, d'avoir mené Ennius avec lui s'en allant exercer la charge de

Consul hors d'Italie. Et nous voions dans Juvenal combien la Poësie fut depuis particulierement odieuse chez eux en la personne d'un Souverain, lors que ce Satyrique, pour mieux representer les defauts de Neron, diminuë ceux d'Oreste, & dit entre autres choses, qu'il ne s'amusoit pas à faire des vers sur ce qui s'étoit passé devant Troye, taxant Neron de s'y être trop bassement occupé. Aussi peut-on remarquer dans la vie de Marc Antonin, comme cet Empereur se louë du conseil d'un de ses maîtres nommé Rusticus, qui l'avoit diverti de s'appliquer à la Poësie; & comme un peu après il attribuë à un singulier bien-fait des Dieux, de ne lui avoir donné aucune aptitude pour cela. Que s'il faut apporter quelque exemple des mauvais effets que peut produire la Poësie dans l'esprit d'un Prince, l'Histoire des Empereurs de Constantinople nous en fournira un si illustre, qu'il ne sera pas besoin d'en rechercher davantage. Michel surnommé Parapinace à cause d'une grande famine survenuë de son tems, s'amusoit à composer de beaux vers avec son Précepteur Psellus, qui seul le possedoit, l'entretenant dans cette humeur Poëtique, cependant que les Turcs attaquoient de tous côtez son Etat. Cela le rendit si mé-

Troïca non scripsit. *Sat. 8.*

Lib. I.

prisable à tous les peuples, que Nicephore Botaniate n'eut pas grande difficulté à se mettre en sa place, l'enfermant avec sa femme & ses enfans dans un Monastere, où chacun le jugea plus digne de la couronne monacale; que de celle qu'il avoit auparavant. Voilà ce qui se dit par ceux, qui ne peuvent souffrir, qu'un Monarque s'amuse à mesurer les pieds d'un vers, au lieu de ranger des bataillons en bonne ordonnance. Je pense qu'on peut accommoder ce different, en accordant d'une part, que ce n'est pas le fait d'un Souverain de s'affectionner si fort aux lauriers de Parnasse, qu'il méprise ceux qui croissent dans le champ de Mars, & dont son front ne peut être couronné avec reputation que par les mains de la Victoire. Mais aussi, que quand il s'en trouve quelqu'un à qui la Nature a donné cette veine Poëtique de l'Empereur Titus, & cette facilité que possedent les personnes, qu'on dit qui naissent Poëtes, il n'y auroit point d'apparence de lui vouloir interdire un si honnête divertissement, & une recréation que les plus saints Rois & les plus grands Potentats de la terre n'ont pas méprisée. Ce sera à ceux, qui auront le soin des premieres années de Monseigneur le Dauphin, de reconnoitre là dessus l'inclination &

la portée de son Génie, afin qu'en ménageant ses forces & son naturel, il ne s'attache à rien, qui le puisse peiner, ni le divertir de ses principales occupations.

DE LA PEINTURE.

QUANT A LA PEINTURE, personne ne doute que les Princes ne puissent avec fort bonne grace témoigner de l'affection pour les piéces excellentes de cet Art, & qu'ils ne doivent même favoriser un Raphaël ou un Titien, un Gioseppin ou un Lanfranc, quand il se présente quelque occasion de le faire. Demetrius surnommé le forçeur de villes, a été loué de toute l'Antiquité d'avoir pardonné volontairement à une ville de l'Ile de Rhodes, comme le conte Gellius, ou laissé passer l'occasion de prendre la capitale même; qui a donne le nom à cette Ile, comme dit Pline, en faveur d'un tableau fait par Protogene, qu'il ne voulut pas perdre en brûlant le lieu, où il etoit. Mais l'importance est de savoir si le pinçeau n'a rien d'indigne de la main d'un Roi, & si l'exemple des Empereurs Adrien, Valentinien, Marc Antonin le Philosophe, Alexandre Severe, & Gordien, qui ont tous peint fort excellemment, suffit pour

A. Gel. l. 15. cap. 3. Plin. l. 35. cap. 10.

Hist. Aug. script.

dire, que ceux de cette condition peuvent bien les imiter. C'eſt une choſe certaine que le Roi René de la Maiſon d'Anjou, étoit l'un des plus excellens Peintres de ſon ſiécle, & l'on voit encore à Aix en Provence des pieces qui ſont de ſa façon. Il repreſentoit une Perdrix quand on lui apporta la nouvelle de la perte du Royaume de Naples, ce qui ne lui fit pas quitter ſon ouvrage, tant il y étoit affectionné. Et néanmoins quoique je trouve bien à propos qu'on apprenne à un Prince à juger de la Peinture avec plus de connoiſſance que ne font ceux, qui n'en ont jamais ouï parler. Et bien que je ſouffre qu'il ſache combien une copie eſt moins à eſtimer qu'un original, ou qu'il puiſſe même diſcerner les manieres differentes de ceux, qui ont travaillé avec le plus de gloire dans cette profeſſion: Je ne ſerois pourtant jamais d'avis, qu'on le laiſſât s'y engager jusques à broyer les couleurs, & à faire de ſa main, ce qui eſt d'un mêtier de ſi peu de rapport au ſien, que je n'y vois de convénance, ſi non en ce qu'on dit, que toutes choſes ſont permiſes aux Peintres & aux Poëtes, auſſi bien qu'aux Souverains. S'il ſe trouvoit pourtant qu'un Roi eût le même inſtinct pour la Peinture, qu'on remarque parfois en quelques particuliers, qui pei-

gnent quaſi naturellement, il n'y auroit rien que de loüable, quand il ſuivroit aucunement ſon inclination en cela, & qu'il ſe joüeroit du pinçau, le prenant pour l'un de ſes divertiſſemens. Ces Monarques que nous venons de nommer en uſoient vrai-ſemblablement ainſi; & ce que nous diſons ici à l'égard de Monſeigneur le Dauphin, n'eſt que pour empecher qu'il ſe portat trop ſerieuſement à une choſe, qui ne le doit pas détourner de ce qui eſt bien plus important. Je croi que pour obvier à cet inconvenient, & à beaucoup d'autres ſemblables, on lui pourroit donner fort utilement quelques leçons de la retenuë que les Grands doivent obſerver plus que perſonne en toutes leurs actions, & de l'intemperance que les Rois peuvent avoir comme les autres hommes, en s'affectionnant par trop aux rares pieces de la Peinture. Henri Troiſiéme fut blâmé de faire des dépenſes indiſcretes en des enluminures, & en de petits chiens de Lyon, lors que ſes affaires étoient au plus mauvais état, par le déſordre de ſes Finances. Cela dépend d'une maxime générale, qu'il faut uſer de moderation jusques aux meilleures choſes.

Thuan. l. 85. hiſt. *ci-deſſous p. 219.*

POURCE que nous vivons plus par le ſpirituel & le raiſonable, que par le vegétable

& le ſenſitif, il eſt ſans doute, qu'on doit avoir plus de ſoin de la culture de l'eſprit, que de celle du corps. C'eſt pourquoi je n'ai quaſi conſideré jusqu'ici que ce qui touche le premier, comme font les Sciences, & la plûpart des Arts dont il a falu dire quelque choſe. En effet, ſi on ne fournit à cette partie ſuperieure, qui eſt en nous, dequoi s'occuper, ſa grande activité lui dévient préjudiciable, & il lui en prend comme au moulin, qui ſe gâte, lors que ſa meule tourne à vuide & ſans grain. Pour le moins ne ſauroit-on nier qu'à faute de meilleur emploi, nôtre eſprit ne ſe rempliſſe ſouvent de chagrin, ou de mauvaiſes penſées, de même que nôtre eſtomac reçoit quantité de mauvaiſes humeurs, ſur qui il emploïe mal à propos ſa chaleur, ſi on ne lui donne de bons alimens. Mais le corps a beſoin à ſon tour qu'on prenne garde à lui, & puisque l'homme eſt un compoſé de deux parties, ce ne ſeroit rien faire d'en tenir l'une en bon état, quoique principale, s'il arrivoit faute de l'autre pour être trop negligée. Une belle ame dans un corps infirme, ou mal conditionné, n'a pas moins à ſouffrir qu'un excellent Pilote dans un méchant vaiſſeau; où ſouvent toute ſon induſtrie ne le ſauroit garantir de faire

naufrage. Il eſt donc à propos que nous parlions en ſuite de quelques exercices corporels, qui ſemblent faire partie de l'inſtitution de Monſeigneur le Dauphin, laiſſant le ſoin de ſa nourriture & de ce qui touche plus préciſément ſa ſanté, aux Medecins qu'on tient particulierement pour cela auprés de ſa perſonne. Or aiant déja traité des divertiſſemens de la campagne, & principalement de celui de la chaſſe, d'où le corps peut tirer de grands avantages, ſi l'on évite les excès qui s'y commettent ſouvent, il faut à preſent examiner un peu les autres exercices qu'on fait ordinairement faire à un jeune Prince, comme ſont ceux de monter à cheval, de faire des armes, de danſer, de nager, & de quelques jeux inventez exprès, pour rendre le corps adroit, & pour le tenir en haleine.

DE L'ART DE MONTER A CHEVAL.

OUTRE QUE l'aſſiette de l'homme à cheval, & ce que les Latins ont nommé équitation, eſt fort ſaine, elle eſt encore ſi neceſſaire aux Souverains en tout tems, qu'on ne peut douter qu'ils ne doivent ſavoir ce que l'art du Manége enſeigne de beau & d'avantageux pour être bien à cheval. Ainſi

nous voions Aſcanius s'exercer dans l'Italie à ces jeux de Troye, qu'on repréſentoit à cheval, & qui ont vrai-ſemblablement donné le nom & la forme à nos Tournois. L'Hiſtoire d'Alexandre le fait paſſer pour le nompareil ſur ſon Bucephale. Ceſar avoit de même ce beau cheval au pied prèsque humain qu'il domta le premier. Et les Pegaſes des Fables avec les Bayards de nos Romans n'ont été inventez, que pour nous faire comprendre l'adreſſe des Princes, qui les montoient. Je penſe pourtant qu'il eſt beſoin d'empêcher, qu'ils ne tombent dans de certaines extrémitez, qui ſeroient vicieuſes. On s'eſt moqué des Sybarites qui faiſoient danſer leurs chevaux au ſon des inſtrumens, (ce que nous avons vû en quelques carouſels) & à qui des violons de Crotone firent perdre toutes leurs ordonnances en un jour de bataille. L'amour qu'eut Caligula pour un cheval fut auſſi tout-à-fait ridicule, quand non content de lui donner un logement, une famille, & des ameublemens Roïaux, il commandoit le ſilence à tout le voiſinage de peur qu'on troublat ſon repos, & paſſoit même jusques à cette folie de lui deſtiner le Conſulat. De plus Hippocrate aſſure, que beaucoup de defluxions ſus les cuiſſes & ſur les jambes viennent d'être

Suet. in Iul. art. 61.

Athen. deipn. l. 12.

Suet. in Cal, art. 55.

Lib. de aëre, locis, & aquis.

d'être trop long-tems à cheval ; & il veut que les Scytes ſoient moins propres aux femmes que les autres hommes pour cette même raiſon. Mais il faut ſur tout ſe ſouvenir, que comme on a fort bien dit que les Rois n'apprennent rien ſi parfaitement qu'à monter à cheval, à cauſe que cet animal ne les flatte pas comme font les hommes ; auſſi courent-ils alors de ſi étranges accidens, qu'on ne peut uſer de trop de précaution pour les eviter. Henri de Bourbon Marquis de Beaupré, *Thuan. l. 27.* fils unique âgé de quinze ans ſeulement, étant tombé dans une courſe de cheval, fut tué par celui du Comte de la Marc qui le ſuivoit. Je ne veux rien dire de la fin calamiteuſe de Henri Second. J'aime mieux remarquer dans l'Hiſtoire de nos voiſins, comme Jean Roi de Caſtille mourut en ſa trente-troiſiéme *Mariana l. 18. c. 13. & l. 25. cap. 14.* année d'une chûte de cheval, qui broncha au milieu d'une carriere. Et comme Alphonſe Prince de Portugal fut tué de même en pouſſant un génet, dont le mauvais pied lui couta la vie. Cela ſuffit pour faire comprendre ce qu'on doit apprehender ſur ce ſujet, dont la ſeule imagination peut donner du trouble à nos plus douces eſperances.

DE MANIEMENT DES ARMES.

ENCORE QU'IL ſemble qu'on n'apprenne guéres aujourd'hui à faire des Armes, que pour s'en prévaloir aux Duels, & par conſequent que la condition des Rois les exemtant de cette ſorte de combats, il ne ſoit pas beſoin qu'ils ſachent un mêtier, qui enſeigne à tuer artificieuſement des hommes: Si eſt-ce qu'outre qu'il n'eſt pas vrai que les Souverains ne combattent jamais ſeul à ſeul, il y a je ne ſai quelle addreſſe de corps, que montrent les maitres d'êcrime, avec une certaine habilité à manier les Armes, qui rend leur école digne, d'avoir de tels diſciples. Dès le tems de l'ancienne Grece, Pittacus qui étoit un de ſes Roitelets, & l'un des ſept Sages, dont elle a tant parlé, fit ce celebre duel, où il jetta finement un ret au col de ſon ennemi, l'enveloppant de telle ſorte qu'il le perça de coups comme il voulut. Je ne ſai pas, s'il fut l'inventeur de ce ſtratagéme; mais on peut voir dans la déſcription que fait Herodote des troupes menées par Xerxes contre la Grece, environ un ſiécle depuis, qu'il y avoit des peuples Nomades de Perſe, qui étoient armez de filets ou de rets ſemblables, avec quoi ils attiroient à eux & hommes &

Diog. Laërt. & Strabo 13. Geogr.

Lib. 7. hiſt.

chevaux. L'Empereur Heraclius convint d'un autre duel entre lui & Cosdroës Roi de Perse, qui mit lachement un de ses Colonels en sa place. Heraclius qui croioit avoir à faire à son égal s'en défit aussi subtilement que Pittacus de son adversaire. Car se plaignant à lui de ce qu'il étoit suivi, contre ce qui avoit été arrêté entre eux ; il l'obligea de tourner la tête pour voir, ce que s'étoit, surquoi l'Empereur prit le tems de lui porter un coup, dont il lui trencha la tête. Et pour venir à ce qui s'est passé de la memoire de nos peres, François Prémier défia Charles Quint de personne à personne, & peu s'en salut qu'ils n'en vinssent aux mains. Mais quand il y auroit toûjours autant de difficulté à arrêter un champ de bataille entre deux Souverains, qu'il s'en trouva entre ces derniers, on ne sauroit nier que dans les combats généraux on n'ait souvent vû deux Monarques s'affronter, & terminer ensemble leurs différens : L'Iliade & l'Eneïde sont pleines de ces monomachies, comme elles étoient nommées par les Grecs. Cyrus entreprit le Roi Artaxerxes son frere, & le blessa même dans le fort de leur bataille, qui fut terminée par la mort du premier. Alexandre en voulut faire autant contre Darius, de qui il abatit le cocher ne pouvant atteindre

Chron. Fredeg. cap. 63.

Xenoph.

Gesta Reg. Fr. cap. 17. jusques à lui. Et nôtre grand Clovis tua Alaric Roi des Gots de sa propre main, tellement mêlé parmi les ennemis sur les bords du Clin, que deux le frapperent au côté, comme il faisoit ce bel exploit, & l'eussent tué sans la bonté de sa cuirasse. Voilà pour montrer qu'il n'y a point de Potentat, qui ne puisse avoir besoin d'entendre le maniement des armes. Je ne voudrois pas pourtant le rendre compétiteur de la gloire d'un infame Gladiateur, ni faire que sa vaillance consistat en un mouvement de poignet, ou en quelque tour d'escrime étudie sous un maitre du mêtier dont nous parlons. Mais il me semble aussi très à propos, d'appuïer sa vertu de cette science guerriere, de lui faire connoitre le bel usage des armes, dont il se doit servir si l'occasion s'en presente, & de former son corps de bonne heure aux exercices militaires, qui ne peuvent que rendre sa Majesté beaucoup plus auguste. Domitien tiroit si parfaitement de l'arc, qu'il faisoit passer ses flêches entre les doits d'un jeune garçon sans l'offenser, se servant de sa main en guise de but. C'est en savoir trop pour un Prince, qui doit mieux emploier son tems & sa curiosité que cela. *Art. 19.* Suetone dit, que cet Empereur ne se plaisoit, qu'à cette seule sorte d'armes;

où il faisoit paroitre une addresse du tout inutile; & moi je croi, qu'il ne faut guéres occuper la jeunesse des Rois qu'aux choses dont ils peuvent un jour recevoir quelque profit, comme de ce que nous disons, qui leur peut être avantageux en mille rencontres, s'ils sont obligez de hazarder souvent leurs personnes suivant les exemples que nous venons de rapporter, & ce que nous avions déja soûtenu en parlant de la guerre.

DE LA DANSE.

IL Y A des humeurs si austeres qu'elles croient la Danse incompatible avec la sobrieté; & à plus forte raison avec la Majesté souveraine, où se trouve l'union de tant d'autres vertus. A la verité, nous lisons dans le second Livre des Rois, que Michol se moqua de David, pour l'avoir vu danser; & Josephe ajoute qu'elle lui reprocha, que ses servantes avoient vu pendant qu'il sautoit des parties de son corps qui doivent être tenuës couvertes. Mais outre, que nous savons, que David ne fit nul état de ce que lui dit cette fille de Saül, nous pouvons voir dans toutes les Histoires que les plus grands Heros de l'antiquité, un Thesée, un Achille, un Pyrrhus, un Epaminondas; un Scipion, & un Alexandre, n'ont

Cic. Nemo sobrius saltat. *Aem. Probus 7. hist. cap. 6. Lib. 7. ant. Iud. c. 4.*

fait aucune difficulté de danſer, & d'aſſujettir leur corps militaire & triomphant, comme parle Seneque, au nombre & à la cadance des inſtrumens. Les Philoſophes mêmes de la plus haute eſtime en ont donné l'exemple aux autres. Socrate fait cet exercice dans le ſympoſe de Xenophon, auſſi bien que dans Diogene qui a écrit ſa vie, & nous voions dans Athenée, qu'il aimoit ſur tout une danſe qu'on nommoit alors Memphitique. Pythagore ne s'étoit pas moins donné de liberté que lui pour ce regard, ſi nous en croions Malchus. Et Ariſtippe fit gloire de bien prendre la cadance devant ce Roi de Sicile, que Platon ne voulut pas contenter en cela, bien qu'il ait avoüé au ſecond Livre de ſes loix, qu'on peut nommer un homme ſans diſcipline, & ſans ſcience, qui ne ſait ce que c'eſt de la danſe. Pourquoi ſe fuſſent-ils abſtenu de ce qu'ils croioient convenir non ſeulement à leur Apollon, mais encore à ce grand Iupiter, que la Théologie de ce tems-là ne rendoit pas ennemi de cet exercice? Que s'il faut parler plus ſerieuſement que ne fait la Fable, nous remarquerons qu'il n'y a point aujourd'hui de Monarques dans l'Europe qui ne prennent parfois ce divertiſſement. Et nous obſerverons particulierement dans nôtre Hiſtoire, que le

Lib. 1. de tranqu. c. ult.

Lib. 1. Deipn.

Athen. ibid.

Hiſt. du Cardinal l'Am-

Roi Louïs Douziéme ſe trouvant à un bal *Choiſi p. 185.*
dans Milan, les Cardinaux de Narbonne & de Saint Severin y danſerent deuant ſa Majeſté. C'eſt donc mon opinion, que ſans parler de la Danſe militaire que les Anciens nommoient Pyrrhique, la commune eſt ſi propre à dreſſer le corps, à former la grace, & à relever l'action d'un jeune Prince, qu'on ne doit nullement omettre de lui en faire prendre des leçons, de la façon dont on a accoutumé de les donner à ceux de ſa naiſſance.

DE L'INDUSTRIE A NAGER.

PUISQUE PLINE met entre les loüanges quil donne à Trajan, celle de ſavoir bien nager; que le Poëte Stace priſe ſon Achille de la même choſe; & que Eginard a dit auſſi que Charlemagne étoit le meilleur nageur de ſon tems: Il faut bien croire que c'eſt une qualité qui a toûjours été tenuë pour fort convenable à un Prince, & dont un Monarque peut tirer beaucoup de recommandation. C'eſt pourquoi Suetone obſerve comme une *In Calig. art. 54.*
choſe merveilleuſe, que Caligula, qui avoit appris avec facilité aſſez d'autres exercices, ignorât celui-ci. En effet, ſi Ceſar ne l'eut ſçu en perfection, il étoit perdu devant Alexandrie. Les ſoldats de Cyrus perirent tous

Xeno. in exp. Cyri Herod. l. 8. Diod. Sic. l. 14.

pource qu'ils l'ignoroient; les Perſes de même en la bataille de Salamine; & hormis environ cinquante Siciliens qui ſe ſauverent en Italie à la priſe de Meſſine par Imilco Carthaginois, une infinité d'autres ſe noïerent ne pouvant paſſer à nage le détroit. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet qu'on voit entre les loix de Solon celle, qui commande que les enfans ſoient inſtruits de bonne heure aux lettres, & à nager. Qu'Auguſte prenoit la peine d'enſeigner lui-même ces deux choſes à ſes petits fils. Et qu'Alexandre s'écria devant la ville de Niſe, qu'il étoit bien miſerable de n'avoir pas acquis une habitude ſi neceſſaire qu'eſt celle de nager. Il n'eſt pourtant pas beſoin qu'un Prince la poſſéde au point d'un Glaucus, d'un Cola ſurnommé le Poiſſon, ou d'un Scylias qu'Herodote dit avoir été le meilleur nageur du tems de Xerxes. Le mêtier d'un Souverain n'eſt pas de pêcher des perles, ni de faire les fonctions de ceux que les Anciens nommoient Urinateurs. Et s'il eſt queſtion de ſe hazarder à quelque grande & perilleuſe traverſe d'eau, comme l'étoit depuis peu celle de l'Ile de Ré à la grande terre, il ſe trouve d'autres perſonnes à qui on en donne la charge. Mais il eſt bon qu'il ſache de cét art ſuffiſamment, pour tirer ſa perſon-

Melius natare quam notare. *apud Suet. Alex. ab Alex. l.* 2. *c.* 21.

Lib. 8. hiſt.

ne d'un peril, s'il se présente, & pour éviter qu'à faute d'une centaine de brassées il ne coure quelque mauvaise fortune. C'est une chose qu'il pourra fort sûrement & fort facilement acquerir, pour peu qu'il y ait de disposition naturelle, en usant de deux précautions que doivent soigneusement observer ceux qui auront l'œil sur ses exercices. La premiere, qu'il ne se baigne que dans des eaux saines, & qu'il ne fasse pas comme Alexandre, qui s'alla jetter tout échauffé dans une, qui étoit si froide, qu'il en pensa mourir. L'autre qu'il soit toûjours accompagné de bateaux, & de fort bons nageurs, afin de ne pas tomber dans l'accident de l'Empereur Frideric Barberousse, qui se noya dans une riviere, où il se baignoit par recréation, après avoir conquis l'Armenie, & s'être rendu si terrible à Saladin & aux Turcs, que sa perte peut être mise au rang de leurs plus grandes prosperitez.

DE LA PAUME, DU MAIL, DE LA COURSE &c.

NOUS POURRIONS encore traiter de beaucoup d'autres exercices corporels, que font les jeunes Princes d'autant plus volontiers, qu'ils sont de pur passe-tems.

Tels ſont les jeux de la paume, du mail, de la courſe, de la lutte, & quelques autres ſemblables: car pour le diſc, & le ceſte ou le gantelet des Anciens, ils ne ſont plus en uſage. Or je penſe que c'eſt aſſez de remarquer en général, que comme il faut prendre garde aux inclinations particulieres, qui rendent ſouvent une perſonne plus propre à l'un de ces exercices qu'à l'autre; auſſi doit-on ſoigneuſement empêcher, qu'ils ne ſe faſſent jamais avec trop de violence. Les ſueurs de l'Empereur Maximin qu'il recevoit dans des vaſes, & dont il rempliſſoit quelquefois deux & trois ſeptiers, ſont de mauvais exemple, n'y aiant point de plus dangereuſes maladies de jeuneſſe, que celles qui viennent de ces grandes échauffemens. Il faut auſſi faire en ſorte, s'il eſt poſſible, que les Rois ne prennent jamais leur divertiſſement dans des jeux, qui ne le ſont que pour eux, & qui donnent de l'affliction aux autres. Othon couroit par les ruës de Rome la nuit, auparavant qu'il fût Empereur, & ne trouvoit point de plus grand plaiſir que de berner ceux, qu'il rencontroit. Outre l'injuſtice de tels paſſetems, ils peuvent cauſer de ſi grands accidens, qu'on n'en ſauroit donner aſſez d'averſion à ceux, qui croient pouvoir tout ce qu'ils

Iul. Capitol.

Diſtento ſago impoſitum in ſublime jactare. *Sueton art.* 2.

veulent. On doit éviter ſur toute choſe, qu'ils ne ſe portent avec trop d'animoſité à ces exercices de chaleur & d'impétuoſité. François de Bourbon Duc d'Anguien, aiant defendu un chateau de neige, que le Dauphin attaquoit avec grande opiniâtreté dans la Roche-Guyon, celui-là fut tué un peu apres comme il ſe repoſoit, par la chute d'un coffre, qui lui fut jetté d'une fenêtre, ſans qu'on oſat rechercher les auteurs d'une ſi mauvaiſe action. Elle ſuffit pour montrer combien grandes ſont les conſequences des jeux de cette nature, quand on les entreprend avec trop d'ardeur. Celui de la paume ſemble plus reglé, l'agitation néanmoins en eſt fort grande, & il n'eſt pas propre pour toute ſorte de complexions. Le mail au contraire eſt fort repoſé, & il a cela de propre, qu'il eſt d'entretient, & ſouffre la conference dans les intervales d'un coup à l'autre. Je me ſouviens d'avoir lû, que le Roi de Perſe & ceux de ſa Cour y joüent à cheval, aiant des montures dreſſées à courir apres la boule auſſi-tôt qu'on l'a frappée. Quant à la courſe, elle s'eſt vuë autrefois plus eſtimée qu'aujourd'hui, pour le moins parmi nous, & principalement à l'égard de ceux dont nous parlons. Les Anciens ont fort priſé un Alcidamas de ce qu'on

Thuan. l. 2. hiſt.

ne le voioit jamais que commencer ou achever sa course, paroissant toûjours à l'un ou à l'autre bout de la lice, & jamais au milieu, tant il le passoit vitement. Ce seroit à present un gentil Basque, & un excellent valet de pied, s'il n'alloit en ce païs de Libye, où l'Historien Nicolas Damascene assure qu'on élit pour Roi celui de tous qui est le plus promt à la course. La lutte & tels autres exercices sont encore moins de notre sujet, & en tout cas ils se peuvent regler par les maximes que nous venons de donner. Mais si celui-là disoit vrai, que c'est un grand malheur aux Souverains de ne pouvoir jamais converser, avec leurs semblables, & d'être reduits à se voir toûjours parmi leurs serviteurs; on peut bien voir qu'ils ne sont pas moins infortunez ici, n'y aiant personne, qui osat leur prêter fidelement le collet, ni qui voulût avoir emploié tout à bon ses forces & son addresse contre celui, qu'il craint comme son Maitre, & qu'il est obligé de respecter comme un Dieu sur terre.

DES CARTES, DES DEZ, DU TRICTRAC, ET DES ECHETS

LES AUTRES JEUX qui n'ont été inventez que pour la recréation de l'esprit,

& où il n'entre rien qui regarde la ſatisfaction du corps, comme ſont ceux des cartes, des dez, du trictrac, & des échets, ne meritent pas ce me ſemble d'être conſiderez, & la plûpart même paroiſſent indignes d'être connus par ceux de qui la haute naiſſance ne peut ſouffrir qu'ils s'appliquent à des choſes ſi baſſes. Car quant aux premiers, & tels autres qui n'ont pour but que le gain, ſans parler des loix qui les ont ſouvent condamnez, puiſqu'elles ne peuvent lier celui qui en eſt l'auteur qu'autant qu'il lui plait, il eſt aiſé de voir quel tort ſe fait un Roi qui témoigne de vouloir gagner le bien de ſes Sujets, & combien il ſe met par cette action au deſſous de ſa fortune. Sa prétention eſt que la vie des peuples & tout ce qu'ils poſſédent dépendent de lui, & cependant il tâche de tirer à ſoi par le moien du jeu ce qui ſe trouve dans la bourſe de quelques particuliers. En verité, ou il faut qu'il faſſe paroitre une merveilleuſe indifference en de tels jeux, comme Suetone le dit d'Auguſte, auquel cas ils perdent tout *Art. 71.* ce qui eſt cauſe qu'on les recherche & qu'on les aime; ou il commet quelque choſe de repugnant à ſa condition, & qui bleſſe en quelque façon ſon autorité. Les échets ne ſont peut-être pas ſi aſſujettis au gain, la fin de

ceux qui s'y exercent n'étant ſouvent que d'obtenir une victoire d'honneur, & dont tout le prix conſiſte en la gloire d'avoir donné un échec-&-mat. Mais outre que ce jeu laiſſe le corps en langueur auſſi bien que les précedens, il a encore cela de mauvais qu'il ne fatigue pas moins l'eſprit que quelque importante affaire. C'eſt pourquoi le feu Roi d'Angleterre le defend préciſément à ſon fils dans ſon preſent Roial. Il eſt donc plus propre à ceux qui ſont obligez de faire reſidence en quelque lieu où ils demeurent ſans occupation, ſelon l'intention de Palamedes quand il inventa le tablier, qu'à des perſonnes qui donnent quaſi toutes leurs veilles au ſoin du gouvernement, & qui par conſequent ne ſe doivent jamais divertir qu'à des paſſe-tems qui leur recréent le corps & l'eſprit conjointement. Je ſai bien que les échets paſſent pour un jeu fort Royal, & que Teixeira qui prouve par tous ſes termes qu'il nous eſt venu de Perſe, comme Grégoire Thoulouſain le tiroit des Hebreux, rapporte de belles moralitez qui en dépendent. Car il aſſure dans ſa traduction des Chroniques de Mircond, que les Indiens envoierent avec deux Livres de Philoſophie un jeu d'échets à ceux de Perſe, pour leur donner à comprendre l'inconſtance des

Lib. 1. cap. 35.
Lib. 35. ſyntag. Iur. c. 4.

choſes du monde, ſujettes à une guerre continuelle, dont on ne ſe peut tirer avec avantage, qu'en uſant d'une très-grande prudence: De plus, que les Perſiens renvoierent en échange & pour réponſe aux premiers, un jeu de trictrac; qui vouloit dire, qu'encore qu'il fût vrai, que la prudence étoit fort requiſe ici bas, on avoit pourtant beſoin d'y trouver la Fortune favorable, dautant que ſans elle rien ne pouvoit bien ſucceder, comme ils pourroient remarquer par cet autre jeu. Ce ſont de belles leçons de Philoſophie, dont je croi néanmoins qu'un Prince apprendra plus en un quart-d'heure de ceux qui l'en ſauront bien entretenir, qu'il ne feroit en joüant toute ſa vie aux échets, tant s'en faut que je vouluſſe les lui conſeiller ſur cette conſideration. Que s'il eſt vrai qu'un Magiſtrat Chinois perdit pour trois ans toutes ſes dignitez, accuſé de s'être trop adonné à ce paſſe-tems des échets, ſelon que le Pere Trigault nous l'a laiſſé par écrit, c'eſt bien ſigne qu'on ne tient pas dans tout l'Orient qu'ils ayent bonne grace entre les mains d'un homme de condition, & de grand emploi, nonobſtant toute leur myſterieuſe ſageſſe. Il eſt certain que ceux qui ſont auprès des Souverains étudient ordinairement leurs humeurs,

pour ſe prévaloir des momens favorables à leurs prétentions, & qu'ils ne manquent jamais de les prendre aux bonnes heures du jeu s'ils les y voient fort affectionnez, où ils obtiennent d'eux quelquefois plus que la raiſon ne voudroit. Ainſi nous voions dans l'Hiſtoire, que les Courtiſans de Théodoric Roi des Gots attendoient qu'il fût dans le gain, & qu'il eût eu le dé favorable, pour lui demander des graces; comme ceux de Veſpaſien qui avoient le même deſſein, ſe preſentoient à lui, quand il paſſoit pour aller au bain. Or ce n'eſt pas peut-être un petit dèſavantage à un Prince, d'avoir ainſi des inſtans d'une bonté extraordinaire, qui lui fait accorder des choſes dont ſouvent il ſe repent après. Où il y a de l'inégalité, on y préſuppoſe volontiers quelque foibleſſe. Iupiter eſt toûjours le même, à ce que diſent les Poëtes. Et je croi en effet, que moins un Monarque ſera paroitre de ces facilitez à donner en un tems ce qu'il refuſeroit en un autre, à quoi le jeu donne parfois trop d'inclination, plus ſa Majeſté en ſera reſpectée, & plus ſes gratifications en recevront de prix, outre qu'il évitera le regret que peut cauſer une faveur faite aucunement par précipitation.

DES JEUX DE PURE RECREATION.

MAIS ENCORE qu'il dût s'abſtenir de tous ces jeux, où l'on ne s'applique jamais ſans quelque déſir de gagner, ce n'eſt pas à dire pourtant qu'on lui doive interdire l'uſage de beaucoup d'autres qui ne paroiſſent pas plus relévez, bien que ceux de la ſorte y cherchent ſouvent quelque relâche à leurs eſprits. Et certes puiſque Dieu même & la Nature ne ſont rien qu'en joüant, ſelon la remarque de Platon, quand il nous exhorte ſi gentiment à la recréation au ſeptiéme Livre de ſes loix; & puiſque, comme il ajoûte, l'homme qui eſt le chef-d'œuvre du Tout-puiſſant, n'a été fabriqué par lui qu'en s'ébatant; ce n'eſt pas merveille ſi ceux, qui ont tant de ſa reſſemblance, l'imitent encore en cela, & s'ils ſe laiſſent aller quelquefois à cette inclination naturelle, qui porte tout le monde à aimer le jeu. Je penſe qu'il ne ſera pas hors de propos de montrer ici, que les plus grands hommes de tous les ſiécles, & de toutes les nations, ſe ſont ſouvent portez aux moindres paſſe-tems pour y trouver du divertiſſement, puiſqu'au dire de Xenophon leurs petites actions ne ſont pas moins inſtructives, ni en effet moins à obſerver, que celles, qu'ils *In ſympoſ.*

font fort sérieusement, & avec toute sorte d'éclat. On ramasse les miettes d'ambroisie qui tombent de la table des Dieux, comme parle Damis dans Philostrate sur ce sujet, & beaucoup ne considérent nulle part tant les Princes, que dans leurs plus basses recréations, parce qu'ils croient les y voir plus à nud. Déjà, les Grecs nous représentent Hercule joüant avec les petits garçons. Le Roi Agesilaus fut surpris à cheval sur un bâton avec ses enfans. Pour le Philosophe Socrate il ne rougissoit pas, quand Alcibiade le trouva folatrant au milieu de siens; & Heraclite, qui quitta le soin du gouvernement public pour vaquer à la Philosophie, s'amusoit à joüer aux osselets avec les enfans d'Ephese. Les Catons, que nous faisons passer pour les plus sévéres de tous les Romains, ont été vûs souvent joüant aux dez. On eût cru que Scipion & Lelius fussent retournez en enfance, comme dit Ciceron, à leur voir ramasser des coquilles de mer au rivage de Gayette & de Laurentum. Auguste passoit assez de fois le tems à joüer aux noix avec ses petits fils, & on a dit depuis peu le même du grand Cosme de Medicis. L'Empereur Claudius prenoit un tel plaisir aux dez, qu'il trouva moien d'ajuster le tablier de sorte, qu'il y joüoit en carrosse par le chemin, & il prit mê-

Lib. 1. cap. 13.

Plutarch. in Ages. Val. Max. l. 8. c. 8. Aelian. Var. l. 12. c. 15. Senec. de Tranqu. c. ult. Diog. Laërt.

Lib. 1. de Orat.

Volaterr. lib. 29.

Sueton. passim.

me la peine de composer un Livre de ce jeu qu'il donna au public. Neron n'avoit rien plus à cœur, que de chanter sur un theatre. Domitien se reserva toûjours une heure de chaque jour, pour prendre des mouches qu'il perçoit d'un stilet ou canif, d'où vint le plaisant mot de Vibius Crispus, à qui on avoit demandé s'il y avoit quelqu'un avec l'Empereur, lors qu'il répondit qu'il n'y avoit pas seulement une mouche. Nous avons tantôt nommé ceux, qui se plaisoient à peindre, & Adrien entre autres qui reüssissoit sur tout à representer des citroüilles, dont il fut si bien raillé par l'Architecte Apollodore, à qui il en coûta depuis la vie. Caracalla étoit ravi de faire excellemment le Cocher & Commodus le Gladiateur. Alexandre Severe se divertissoit au combat des barbets avec de petits pourçaux; Valentinien à faire des images de cire; & Gallienus des chateaux de pommes. Que si nous voulons avoir autant de curiosité pour de semblables plaisirs, que se sont donnez d'autres Princes, nous ne les trouverons pas moins pueriles, & comme on dit moins innocens que ceux que nous venons de rapporter de ces Monarques Grecs & Romains. Amasis Roi d'Egypte, qui alloit du pair en ce qui étoit de l'esprit avec les sept

Ne musca quidem. *Hist. Aug. script.*

Sages de la Grece, ſe déguiſoit quelquefois, & faiſoit publiquement le fou. Attalus un des premiers Rois d'Aſie, s'amuſoit à fondre des ſtatuës : Demetrius dont nous avons déja tant parlé, à faire des machines de ſa main; & Denis le Jeune à fabriquer de petits chariots, des tables, & d'autres utenciles de la ſorte. Les Rois des Parthes s'occupoient volontiers quand ils étoient de loiſir à aiguiſer des javelots. Antiochus Cyzicenus Roi de Syrie cherchoit ſa recreation dans cet art que les Anciens nommoient Neuroſpaſtique, c'eſt à dire qui fait joüer des marionettes. Et l'Hiſtoire de Macedoine nous apprend qu'un de ſes Rois nommé Æropus paſſoit ſon tems à faire des lanternes. Pour approcher plus prés de nôtre ſiécle, le Grand Seigneur des Muſulmans, ſelon nos precedentes obſervations, travaille dans ſon Serrail, & a parfois envoyé expoſer en vente ſes ouvrages dans les marchez de Conſtantinople. Le grand Duc de Moſcovie Theodore, fils de Jean Baſile, ne bougeoit des Egliſes à ſonner les cloches, pendant que ſon beau-frere Boris prenoit de là occaſion d'envahir ſon Etat. Nôtre Roi Henri Troiſiéme s'enfermoit quaſi de même dans ſon cabinet, pour y coller contre les murailles les plus excellentes enluminures

Diod. Sic. in exer. Conſt.

Thuan. l. 85. hiſt.

qu'il pouvoit recouvrer, au même tems que la Ligue faiſoit revolter ſes Provinces. Et pour finir par un auſſi grand exemple qu'aucun de ceux que nous avons rapportez, le feu Roi de Suede, ce puiſſant fleau de la Maiſon d'Autriche, s'eſt ſouvent égaié dans ſon particulier à joüer avec ſes Colonels au jeu de Colinmaillart, parmi ſes plus grands triomphes. Je ſai bien, que tous ceux que je viens de nommer, ne ſont pas également à imiter, & qu'une partie même des choſes que nous avons rapportées paſſeront pour des extravagances, & pour de ces inégalitez d'eſprit, que les Eſpagnols nomment fort proprement *altibaxos*. Mais tant y a, que le tout enſemble fait voir, comme les plus grands Potentats de la terre n'ont pas toûjours été ſur le ſerieux, & qu'ils ont pris ſouvent plaiſir à ſe divertir aux moindres choſes, où ils étoient portez de quelque inclination. Ce qui doit être ſoigneuſement obſervé dans l'inſtitution de Monſeigneur le Dauphin, qui ſeroit ſans doute traité avec trop de rigueur, ſi on lui vouloit defendre ces petits jeux innocens, où ceux de ſa naiſſance trouvent quelquefois davantage de ſatisfaction, & de relache, qu'aux autres, qui ſont accompagnez de plus de contention d'eſ-

prit. Que s'il arrivoit, qu'il se voulût adonner à quelqu'un, qu'on jugeât peu convenable à sa haute dignité, on ne lui sauroit faire une plus belle, plus courte, ni plus importante leçon, que celle du Philosophe Menedemus au jeune Antigonus, qui parloit de se trouver en je ne sai quel festin de débauche : Souvenez-vous, lui dit-il, que vous étes fils de Roi. La condition d'un Dauphin, heritier necessaire du premier Royaume de la Chrêtienté, est telle qu'on n'y peut penser sans élevation d'esprit, ni faire la moindre reflexion dessus, qu'avec un extréme mépris des choses basses. J'avoüe qu'il y a des Sardanaples qui naissent dans l'écarlate, que les vers mêmes s'engendrent dans la pourpre, & qu'il y a des Teignes qu'on peut nommer Porphyrogenetes. Mais nous ne saurions rien augurer de semblable à l'égard d'un Prince, que le Ciel semble avoir accordé à nos prieres, pour nous donner une marque certaine de son amour ; & il sort d'une si excellente tige de tous côtez, que les seuls principes de la Nature pourroient le rendre vertueux, quand les soins d'une bonne education n'y contribueroient pas tout ce qu'ils feront ; & que les graces surnaturelles n'acheveroient pas de le perfectionner. Il me reste à donner

Diog. Laërt. in Mened. & Hesych.

une regle generale pour toute cette ſorte de jeux de pur plaiſir, c'eſt qu'on ne s'y doit jamais porter, que pour acquerir par leur moyen, & par leur repos, une nouvelle diſpoſition au travail, & aux choſes ſerieuſes. Ariſtote poſe ce fondement en divers lieux de ſa Morale & de ſa Politique, comme le tenant d'Anarcharſis, & il ſoûtient que c'eſt une choſe non ſeulement enfantine, mais encore abſurde tout-a-fait, de travailler à ce qui eſt important afin de joüer après, parce qu'on renverſe par là l'ordre raiſonnable, on fait d'un acceſſoire le principal, & on prend pour la fin ce qui n'eſt qu'un moyen & un acheminement pour y parvenir. Car puiſque nous ſommes nez pour l'action où conſiſte la vertu Morale, & puiſque le jeu eſt tellement un repos du corps & de l'eſprit, que les ſueurs mêmes de la danſe du Dimanche rendent le païſan plus frais à la beſogne du lendemain, qui ne voit que les jeux & les paſſe-tems ne doivent être pris que pour acquerir une nouvelle habitude à bien faire, & pour reprendre la diſpoſition vigoureuſe aux fonctions de nos charges, que le travail continuel pourroit avoir diminuée?

Ethic. Nicom. lib. 10. c. 6. & Polit. l. 8. c. 5.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que j'avois à dire non ſeulement des Arts & des Sciences, mais

encore des jeux & des exercices dont j'ai cru que la jeunesse de Monseigneur le Dauphin pourroit tirer du profit. Il m'a semblé que les derniers meritoient bien d'être considerez comme nous avons fait, & je les ai melez avec les sciences, afin de temperer en quelque façon la rigueur de celles-ci, dont les racines sont toûjours très-ameres selon le dire d'Aristote, bien que les fruits qu'elles produisent se trouvent fort doux. En effet, comme Philoxene jugeoit qu'il n'y avoit point de chair plus delicieuse au goût, que celle qui paroissoit le moins chair; ni de poisson plus friand que celui, qui tenoit le moins de la nature du poisson. On peut bien aussi établir cette maxime, qu'il ne se fait point d'étude ni plus douce, ni plus utile, que celle où l'on se porte quasi sans dessein d'étudier, & qui est melée avec quelque sorte de recreation. La navigation la plus agreable de toutes, est celle, où le vaisseau va toûjours terre à terre; & il n'y a point de promenade qui nous plaise davantage que quand nous la prenons le long du rivage de la mer. Il en est de même des choses spirituelles, & nôtre entendement ne s'occupe jamais avec plus de satisfaction & de profit aux matieres serieuses, que quand il le fait par maniere de passe-

tems, & qu'il croit être, s'il faut ainſi dire, dans les limites du jeu. Athenée aſſure ſous *Lib. 12.* l'autorité de Theophraſte, que Parrhaſius ne *p. 543.* peignoit gueres qu'en chantant, & que cela rempliſſoit ſes ouvrages d'une certaine gayeté qui donnoit un merveilleux contentement à la vüe. Si nous l'imitons en ceci, & que les operations de nôtre ame ſoient accompagnées de plaiſir, outre nôtre propre avantage, ce qui en viendra paroîtra ſans doute plus beau, & perdra cet air de ſeverité qui étonne bien ſouvent ceux qui s'approchent des ſciences. Cela vient de ce que les choſes retiennent neceſſairement je ne ſai quoi de la nature de leurs cauſes, de ſorte que ce qui eſt conçu, & produit en ſuite avec difficulté, en a toûjours quelque impreſſion qui ſe fait ſentir même au dehors. Quoiqu'il en ſoit, la plûpart des Sciences ont beſoin d'être ainſi que nous diſons adoucies par les divertiſſemens du jeu, ſi on les veut faire gouter à de jeunes Princes, dont le naturel eſt tel, qu'ils ſe rebutent facilement de ce qui ſemble être d'un travail exceſſif. C'eſt pourquoi je n'ai jamais pû approuver la reprimende, que fit Pline le Vieil à ſon Neveu, qui avoit donné *Lib. 3. Ep. 5. ad Marcum.* quelques heures à la promenade. Tu pouvois, lui dit-il, ne pas perdre ce tems de la

façon. Comme ſi tout celui qui ne ſe donne pas à l'étude pouvoit être nommé tems perdu! & comme ſi un homme devoit être toûjours attaché à un livre, ainſi qu'un eſclave à *la cadene!* Si Pline le Jeune avoit rendu ſon corps plus robuſte, par cette promenade, & ſi ſon eſprit s'y étoit recreé de telle ſorte qu'il y eût acquis de nouvelles forces pour ſes operations ſuivantes, on ne doit pas douter qu'il n'eût beaucoup mieux employé le tems, & plus utilement, qu'on ne ſauroit faire en quelque lecture que ce puiſſe être. Mais il y a encore quelques Sciences, qui ſont manifeſtement ſi éloignées de la condition des Souverains, & de plus ſi auſteres & ſi épineuſes, que ce ſeroit ſe moquer d'eux de les vouloir obliger à s'y appliquer. Car comme nous appellons de certains arts ſordides, parce qu'ils conſomment, ou corrompent le corps dans leur exercice; j'oſe dire auſſi qu'il ſe trouve des Sciences qui chargent l'eſprit, le fatiguent, & l'abaiſſent de telle façon, qu'on les peut en quelque ſens nommer illiberales, ce qu'Ariſtote même avoüe au ſecond Chapitre du huitiéme Livre de ſa Republique. Quelle apparence y auroit-il de vouloir reduire un de ces jeunes Monarques dont nous parlons, à connoître

toutes les formes differentes d'argumentation que l'Ecole enseigne sous le titre des Modales? & que seroit-ce, si on le vouloit „ assujettir à prendre les leçons d'un *Jean Haselbac*, ou de quelque autre aussi importun „ que lui, qu'on dit qui employa vingt & un „ an dans Vienne sur l'interpretation du premier Chapitre d'Isaïe qu'il n'avoit pas même achevé lors qu'il mourut? En verité, outre que ce seroit une chose tout-à-fait ridicule, elle auroit de plus bien de l'impertinence, & de l'injustice, supposant pour veritable *Lib. 8. de leg.* cette maxime de Platon, Qu'il est impossible à la nature humaine de savoir exactement bien deux sciences; ni de reüssir avec perfection en deux professions. Car puisque le mêtier des Rois est, comme nous avons remarqué, l'un des plus importans & des plus difficiles tout ensemble qui se puisse exercer, comment pourroient-ils vaquer à tant de differentes connoissances, sans faire un notable prejudice à celle qu'ils doivent prendre du gouvernement des peuples? Et n'est-ce pas assez qu'on leur fasse comprendre ce qu'il y a d'utile à la Royauté dans les Sciences qui lui sont les plus propres, & que nous avons taché pour cela de specifier tantôt, en les distinguant des autres, qui semblent n'avoir

rien qui lui convienne; Il ſuffit qu'ils témoignent d'eſtimer celles-ci, honorant de leur protection ceux qui excelleront en l'exercice de chacune. Quant aux moindres diſciplines, on peut dire qu'il leur ſeroit en quelque façon honteux d'y être fort habiles, & je ne voi rien de ſi indigne dans doutes les actions de Neron, que d'avoir voulu paſſer pour le meilleur Muſicien de ſon tems. Quelques Mathematiciens lui avoient prédit qu'il couroit fortune d'être privé de l'Empire, il prit ſujet ſur cela d'apprendre à jouër de la harpe en perfection, & il ſe promit qu'avec ce bel inſtrument, & ſa voix, il paſſeroit avantageuſement en quelque lieu & en quelque condition qu'il ſe trouvât, prononçant cette ſentence notable des Grecs, Qu'un bon artiſan trouve ſa ſubſiſtence par tout le monde. C'étoit une penſée ſi baſſe pour lui, & ſi fort au deſſous du rang qu'il y tenoit, qu'elle étoit ſeule capable de le jetter dans le mépris, & de lui en faire perdre la Monarchie. Il y a même des arts de ſi peu de conſideration & qui conſiſtent en des ſubtilitez ſi inutiles, que les Princes ont fort bonne grace de les ignorer, & ne doivent pas ſeulement en faire état, ni reconnoitre ceux, qui y ont mis toute leur étude qu'avec des recompenſes auſſi legeres

Sueton. art. 40.

Τὸ τέχνιον πᾶσα γαῖα τρέφει.

que ſont leurs Ouvrages. Un homme ſe préſenta devant Alexandre, qui mettoit des pois chiches dans ſa bouche & en ſoufflant il les jettoit adroitement vers une aiguille aſſés éloignée & les fichoit à la pointe de cette aiguille l'un aprés l'autre ſans y manquer. Alexandre recompenſa ſon induſtrie en lui faiſant diſtribuer un boiſſeau de ce même légume. Cet exemple ſuffit pour préſcrire la regle de ce qui doit être pratiqué par tous les Souverains en de ſemblables rencontres. L'Hiſtoire d'Eſpagne donne à un Alphonſe Roi de Caſtille le ſurnom de main-percée, & dit que ce fut ſa grande liberalité qui le lui acquit. Nous avons montré ailleurs combien nous croions que cette vertu bien pratiquée pouvoit être avantageuſe à ceux de ſa naiſſance; & je ſoûtiens ici, que ſi les largeſſes de ce Prince étoient auſſi profuſes & auſſi peu judicieuſes que le terme de main-percée ſemble ſignifier, l'Hiſtoire a eu tort de le louer ſur cela, & de prendre pour un titre d'honneur ce qui marquoit un défaut en ſa conduite. Venons maintenant du diſcours général des Sciences, à traiter particuliérement des trois dont j'ai promis un diſcours plus étendu au commencement de ce Livre; & que vôtre Eminence me permette, ſelon la priere que je lui ai déja faite, de chercher

Quintil. l. 2. inſt. c. 20.

Mariana lib. 9. c. 8.

le ſalut d'une infinité d'hommes privez, que l'Aſtrologie judiciaire, la Chimie, & la Magie tiennent comme enſorcelez, dans ce que j'écrirai pour l'inſtruction de Monſeigneur le Dauphin, puiſque ces trois vaines occupations d'eſprit ſont la plus certaine ruine des Princes, & de leurs Sujets qui s'y adonnent. L'intérêt des premiers ſe trouve toûjours en ce qui importe ſi eſſentiellement à leurs peuples; & je ſai, MONSEIGNEUR, que ſi vous affectionnez extrèmement ce qui peut être utile à nôtre jeune Monarque, vous n'avez pas moins de paſſion pour tout ce qui touche le bien public.

DE L'ASTROLOGIE IUDICIAIRE.

NOUS AVONS DIT tantôt juſques où nous penſions que les Rois devoient être inſtruits de ce qui dépend de l'Aſtronomie; & comme une legere connoiſſance du rapport qui ſe trouve entre les choſes du Ciel & de la Terre, leur pouvoit être non ſeulement honnête, mais encore utile en beaucoup de rencontres. Il n'en eſt pas ainſi de l'Aſtrologie Judiciaire dont nous voulons à preſent parler. Elle eſt trop condannée par toute ſorte de loix divines & humaines, pour être admiſe en un lieu de ſi grand reſpect. Et le mal qu'elle

cauſe par tout où on lui donne le moindre accès eſt ſi grand, qu'on n'en peut trop defendre l'uſage en general, ni trop l'éloigner du cabinet de ceux qui ne l'ont jamais ſi bien chaſſée d'une main, qu'ils ne l'ayent retenuë de l'autre. En effet, la vaine curioſité de l'avenir a tant de pouvoir ſur nous, & elle tyranniſe ſi fort l'eſprit de ceux qui n'apprehendent que le futur, parce que le tems preſent ſemble dépendre de leur pouvoir abſolu, qu'ils n'ont ſouvent banni les Aſtrologues, qu'afin de les poſſeder tous ſeuls, & n'ont condanné la Judiciaire, que pour ſe reſerver une connoiſſance, qu'ils enuioient au reſte des hommes, & dont ils craignoient les conſequences. L'Hiſtoire le dit bien préciſément de Veſpaſien, qui fit ſortir de Rome tous les Mathematiciens, comme on nommoit alors ceux qui ſe mêloient de predire l'avenir par les aſtres, & retint neanmoins auprès de lui les plus eſtimez de cette profeſſion, au rapport de Dion; Tacite aſſurant de même, qu'il ſe gouvernoit abſolument par l'avis de Seleucus, l'un des plus renommez d'entre eux. Auſſi peut-on bien juger de la creance que cet Empereur avoit en l'Aſtrologie, par le lieu de Suetone où nous liſons qu'il ſe moqua de ſon fils Domitien qui s'abſtenoit de manger des

Exer. Conſt. ex Dione.

Lib. 2. hiſt.

In Domit. art. 14.

potirons, comme de celui qui devoit plûtôt craindre le fer que le boucon, s'il eut bien ſçu ſa deſtinée. Ce n'eſt pas à dire pourtant que Veſpaſien ne fit mine de ſe rire auſſi bien que les autres de cette pretenduë ſcience. Car il ſe gauſſa de ceux qui lui vouloient faire peur d'une Comete cheveluë, leur diſant que ſi elle menaçoit quelque Souverain, ce devoit être le Roi des Parthes, qui portoit une grande perruque comme elle. Et il en renvoïa d'autres qui lui montroient la nativité d'un Metius Pompoſianus, comme ſi elle eût eu le vrai theme d'un Empereur, le creant Conſul au lieu de le faire mourir, ce qu'executa depuis Domitien à cauſe du même horoſcope. Mais c'étoit que Veſpaſien tachoit ainſi à couvrir ſon jeu, & à ne pas donner à connoître ſa credulité, puiſque Suetone aiant rapporté tout cela, avouë au dernier chapitre de la vie de ce Prince, qu'il étoit ſi perſuadé des jugemens dreſſez ſur ſa geniture (ce mot eſt de l'art) & ſur celle de ſes enfans, qu'après beaucoup de conjurations contre lui, il declara un jour en plein Senat qu'on devoit tenir pour très-aſſuré, qu'autres que ſes deux fils ne lui pouvoient ſucceder en l'Empire. Or pource que toutes les Hiſtoires nous apprennent qu'il y a eu peu de Souverains qui ne ſe ſoient laiſſez

Id. in Veſpaſ. art. 2. & 14.

Id in Domit. art. 10.

ſez

ſez piper, auſſi bien que ce Monarque, aux impoſtures d'un art ſi trompeur; Et vu qu'en ce tems même il s'en trouve qui n'y deferent peut-être pas moins qu'un Caracalla, qu'on dit avoir eu les genethliaques de tous les Grands de ſon Etat, ſur quoi il jugeoit de leur bonne ou mauvaiſe volonté en ſon endroit, élevant les uns, & deprimant les autres, juſques à en faire mourir beaucoup ſur ce malheureux fondement: J'ai cru qu'il étoit du tout neceſſaire de donner des preſervatiſs contre une ſi dangereuſe maladie d'eſprit, & de dèſabuſer en même tems les Princes & les peuples, qui ſe laiſſent d'autant plus aiſément ſurprendre par les Aſtrologues, qu'ils ſont profeſſion d'être gens fort utiles à la vie, & de qui le public ne ſe peut paſſer. Car ils ſe gouvernent en cela comme ceux qui feignent de vouloir ſecourir une place, & qui ſous couleur d'y faire entrer des proviſions y ſont couler l'ennemi. La Medecine, diſent-ils, l'Agriculture, ni la Navigation ne ſe peuvent bien exercer ſans nous; & la Religion même a beſoin de nos obſervations pour bien regler ſes principales fêtes. C'eſt avec de ſi beaux pretextes qu'ils ſe ſont gliſſez par tout, & qu'il n'y a partie du vieil ni du nouveau Monde, où les erreurs de la Judiciaire n'ayent

Exer. Conſt. p. 757.

été mieux reçuës, que les plus ſolides ſciences que nous ayons. Il ne ſe trouve guéres de Relations des Indes Orientales, qui ne portent que les Aſtrologues y ſont en très-grande conſideration par tout. Marc Polo écrivoit de ſon tems que la côte des Malabares, & la ville de Quinſay bien plus au Levant, en étoient pleines. Il remarquoit même qu'en la Province de Tanguth ils avoient une telle autorité, qu'on n'y bruloit point les corps des hommes de qualité, ſelon l'uſage de ces lieux-là, ſans avoir pris l'avis d'un Mathematicien, qui le donne ſur l'horoſcope du defunt, par une application de la Iudiciaire qui ſeroit bien nouvelle par deçà. Le Roi de Tidor dit aux Caſtillans qui lui firent voir ce renommé vaiſſeau de la Victoire, qu'il y avoit deux ans qu'on avoit prevû par les aſtres leur venuë. Herrera nous aſſure, que toutes les grandes affaires du Royaume de la Chine ſe reſolvent ſur des obſervations aſtronomiques, le Roi n'y faiſant rien ſans conſulter ſon theme natal que lui dreſſent ceux du College Royal, à qui il eſt ſeulement permis d'étudier dans le livre du Ciel. Et il nous apprend ailleurs que les inſulaires de Ternate aux Moluques pleurent aux eclipſes du Soleil ou de la Lune, ſur la creance qu'on leur a donnée, qu'elles doivent

Maſſim. Tranſyl. dans Ramuſ.

Tom. 3. l. 13. c. 13.

cauſer la mort du Roi, ou de quelque Grand. L'Inde Occidentale n'a pas été trouvée exemte de cette ſorte de ſuperſtition, puiſque l'Hiſtoire de la découverte du Perou porte, que ſon Roi Atabalippa appercevant une Comete, s'écria qu'il mourroit ſans doute dans peu de tems quelque grand Seigneur, ce qui fut depuis interpreté de lui-même. Voilà comme quoi toute la terre eſt imbuë de beaucoup de fauſſes opinions des choſes du Ciel, dont le mouvement & la lumiere peuvent bien agir ſur elle comme cauſes univerſelles, mais ſans rien determiner aux ſujets particuliers, & ſur tout à l'égard des hommes, à cauſe de l'independante liberté de leurs actions, ſelon que nous l'expliquerons tantôt plus preciſément. Je penſe qu'avant que de condamner un Art qui a tant de ſectateurs, il eſt à propos que nous conſiderions un peu ce qu'ils ont accoutumé de dire en ſa defenſe, & à leur avantage.

Outre ce que nous venons de remarquer de la grande étenduë de l'Aſtrologie, qui montre l'eſtime qu'on en fait par tout, & de ſon uſage en tant d'autres profeſſions qui ne s'en peuvent paſſer; ſon utilité eſt encore toute manifeſte, en ce que nous donnant à connoître les biens qui nous doivent arriver,

elle nous les fait gouter en quelque façon longtems auparavant, & d'ailleurs nous diminuë le ſentiment des maux dont nous ſommes menacez, parce que c'eſt une maxime, que ceux qui ſont prévus nous touchent beaucoup moins que les autres qui nous ſurprennent. C'eſt auſſi une choſe fort vraïe, que la contemplation des Aſtres, de leur ſituation, de leur cours, & de l'œconomie de toutes les Spheres ſuperieures, a cela de propre, qu'elle nous éleve au deſſus de nôtre humanité, & nous fait mépriſer tout ce qu'il y a de bas & de trop abject dans la vie. L'Empereur Marc Antonin le reconnoit ainſi dans le ſeptiéme Livre de la ſienne, où il conſeille pour cela qu'on jette ſouvent les yeux en haut, afin de faire moins d'état des choſes caduques d'ici bas. Et nous liſons dans une lettre d'Epicure à Pythocle, qui contient un diſcours des Meteores, que ce Philoſophe voluptueux eſtimoit grandement la Theorie des Cieux, à cauſe de cette aſſiete d'eſprit, exemte de tout trouble & inébranlable, qu'elle nous donne, & qu'il nomme du mot propre d'ataraxie. Il n'y a point eu auſſi d'homme ſavant qui n'ait mis l'Aſtrologie au premier rang des diſciplines. Et Ariſtote qui paſſe pour le plus ſolide eſprit de l'antiquité avouê dans ſes livres du Ciel,

Diog. Laërt. in Epic.

Lib. 2. cap. 12.

qu'encore que nous n'ayons que de bien petites connoiſſances, & de fort grands doutes des choſes ſuperieures, on ne doit pas laiſſer d'en aimer la recherche, & qu'il n'eſt pas raiſonnable d'accuſer pour cela de temerité ceux qui s'y appliquent; Parce que non ſeulement il eſt utile, parlant en general, de raiſonner ſur les choſes douteuſes, ſelon qu'il l'enſeigne dans une de ſes Categories; mais de plus, comme il dit en un autre endroit que je croi avoir déja cité, l'excellence du ſujet recompenſe ici le defaut d'intelligence, & fait que nôtre eſprit eſt plus ravi d'un peu de cette ſcience celeſte, que de toute celle qu'il peut acquerir en quelque autre ſujet que ce ſoit. De même, ajoute-t-il fort à la Grecque, que nous recevons plus de contentement en touchant le bout du doit des perſonnes que nous aimons paſſionnement, que ſi nous entrions en pleine jouïſſance de celles, que nous ne jugeons pas ſi dignes de nos affections. Et veritablement il arrive que cette grande diſtance des corps celeſtes, qui les rend moins comprehenſibles à nos ſens, augmente, au lieu de diminuer, le deſir d'en acquerir la ſcience. Cela vient de ce que nous avons naturellement plus de curioſité pour les choſes éloignées que pour les autres. Car nous faiſons ſouvent

Cap. de relat.

Lib. 1. de part. ani. c. 5.

plus de cas de la moindre nouvelle des Indes, que de tout ce qui ſe paſſe ici de plus important. D'ailleurs, il ſemble que la Nature ne nous ait donné cette poſture avantageuſe, & cette élevation de tout le corps, mais principalement de la tête, que pour nous exciter à la conſidération de ce qui eſt au deſſus de nous. Pythagore répondit ſelon ce ſentiment à celui qui lui demandoit pourquoi Dieu avoit créé l'homme, que c'étoit pour contempler le Ciel & la Nature. Et Anaxagore dit de même à un autre qui doutoit s'il étoit plus avantageux de vivre que de ne vivre point, qu'il le prioit de regarder attentivement l'ordre & la beauté du Firmament, & puis qu'il ſe promettoit qu'on auroit de lui des doutes plus raiſonnables. Si eſt-ce qu'il y en a qui ne jettent les yeux au Ciel que comme le bœuf & le cheval, pour uſer des termes de l'Empereur Julien. Beaucoup ont cru ce qu'écrivent les Poëtes, que le Soleil ſe plongeoit tous les ſoirs dans l'Ocean. Et les Hurons de nôtre nouvelle France s'imaginent encore aujourd'hui, que la terre étant percée de part en part, le Soleil paſſe tous les jours par ce trou, & retourne ainſi d'une des extremitez de l'hemiſphere à l'autre. Ce ſont des groſſieretez communes à tous ceux qui

Iambl. protr. c. 9.

Ariſt. l. 1. Ethic. Eudem. c. 5.

Orat. 4. de Sole.

Relat. de Sagard. c. 18.

negligent l'Aſtrologie, & qui prennent trop cruëment ce vieux dire de Socrate, que les choſes d'enhaut ne ſont pas de nôtre portée. A la verité, quoique nôtre ame tire ſon origine du Ciel, il eſt vrai que le corps l'attache ſi fort à la terre, qu'elle a ſouvent bien de la peine à faire des operations qui ſe reſſentent du lieu de ſon extraction, & qui la lui puiſſent faire bien remarquer. Mais comme l'eau qui couleroit toûjours en bas, eſt capable de remonter auſſi haut que ſa ſource, ſi on la reſſerre dans des canaux; l'eſprit humain peut être reporté de même vers ſa premiere patrie, & retourner au Ciel, d'où il eſt venu, par le moyen des regles de l'Aſtronomie, & des preceptes qu'elle donne, qui l'élevent facilement juſqu'à cette connoiſſance. C'eſt par cette voye que tant de grands hommes de l'antiquité ont rendu leur nom immortel, & qu'il y en a encore de ce tems qui paroiſſent comme des Intelligences parmi le reſte des hommes. Heureuſes ames, qui avez ſurmonté tous les obſtacles de vôtre humanité; pour aller prendre une ſi particuliere information du mouvement des Cieux, & de toutes leurs differentes routes, que Ciceron a bien oſé prononcer de celui qui en eſt le Createur, & qui leur a donné ce pre- *Lib. 1. Tuſc. qu.*

mier branle si bien concerté, qu'il ne devoit avoir agi en cela que d'un esprit égal au vôtre! Vous étes ces Dedales & ces Endymions de l'ancienne Poësie, qui nous avez interpreté les Loix du Ciel avec une si exacte recherche, qu'à moins d'avoir été du conseil de Dieu, & de posseder un esprit aussi vaste que toute la Nature, on ne sauroit s'imaginer, qui vous a revelé tant de merveilles. Et veritablement, nous pouvons voir dans le texte infaillible, comme Salomon confesse qu'il tient immediatement du Tout-puissant la connoissance du cours des années, & de la disposition des Etoiles. Ce seroit donc une chose bien étrange, si on rejettoit une science qui nous vient de si bon lieu; & si on ne faisoit pas une merveilleuse estime des jugemens de l'Astrologie, qu'elle fonde sur des principes de la certitude dont nous savons que sont ceux du Ciel. Car puisque les choses d'ici bas reçoivent si sensiblement les influences d'enhaut; & vu que la face de la Terre est soumise à celle du Ciel, comme parle Ptolomée dans son Centiloque; nommant ailleurs Athées, les Juifs & Iduméens, à cause qu'ils ne reconnoissoient pas les astres pour des Dieux; qui ne voit qu'en connoissant la cause on peut prédire les effets, & que

Cap. 7. Sap.

Terrestres vultus vultibus cælestibus subjiciuntur.

Tetrab. II.

par le ſigne il eſt aiſé de prevoir les choſes ſignifiées ? La Philoſophie d'Ariſtote tient pour conſtant que rien n'arrive juſques à l'entendement qui n'ait paſſé par les ſens. Or eſt-il que les ſens comme materiels dépendent des corps ſuperieurs, qui operent puiſſamment ſur tout ce qui eſt ſublunaire. On ne ſauroit donc nier que l'entendement ne dépende en quelque façon des Cieux ; & par conſequent auſſi la volonté, puiſque celle-ci ne fait rien que par la direction du premier. Cela eſt ſi vrai que Saint Thomas en eſt tombé d'accord, ſe contentant de dire que les corps celeſtes ne cauſent pas les actions humaines directement, mais ſeulement indirectement, entant qu'ils agiſſent ſur la matiere qui compoſe l'organe des ſens. En un autre endroit il avouë que les Aſtres produiſent de certaines diſpoſitions, & nous donnent des temperamens tels, que comme Ptolomée aſſigne la barbarie des Scythes au triangle Septentrional où domine Saturne & Aquarius, ce Docteur Angelique veut de même que ceux qui naiſſent, aiant Mercure dans l'une des maiſons de Saturne, ſe trouvent doüez d'un eſprit excellent. Et il attribuë ailleurs la longue ou la courte vie de l'enfant, à la force qu'ont les Planetes dans ſon horoſcope. Mais

Pr. ſec. ult. 9. art. 5.

Lib. 3. contra Gent. c. 86. & 92.

Comm. in 2. l. Ariſt. de gen.

outre les raiſons & l'autorité d'une infinité de grands perſonnages qui ont tous fait beaucoup d'état de l'Aſtrologie Judiciaire, il y a tant d'experiences qui la confirment, & on peut produire tant d'exemples du ſuccès de ſes predictions, que les plus opiniatres contre elle en pourroient être convaincus, s'ils y apportoient autant de docilité & d'attention que la choſe le merite. Nous en reciterons quelques-uns dont il nous ſouvient, afin de montrer combien il ſont exprès, & avec quelle évidence ils prouvent ce que nous diſons. Diodore Sicilien rapporte que les Aſtrologues de Chaldée avoient tellement perſuadé Alexandre de ne point entrer dans Babylone, à cauſe qu'il étoit menacé par les Aſtres d'y trouver ſes dernieres deſtinées, que ſur leur avis il s'en étoit détourné de deux cens ſtades, après s'en être approché de trente. Quelques Philoſophes Grecs & notamment ceux qui ſuivoient les principes d'Anaxagore en aiant été avertis, furent trouver ce Prince, & obtinrent de lui qu'il ne laiſſât pas d'aller dans Babylone, lui faiſant mépriſer toutes les predictions des Chaldéens, qui reüſſirent néanmoins comme chacun ſait. Cela me fait ſouvenir de ce qu'un de cette profeſſion

Lib. 7. hiſt.

nommé Jean Spirink dit au dernier Duc de Bourgogne, que s'il alloit contre les Suiſſes ſelon qu'il s'y preparoit, il y periroit. Le Duc s'en moqua, & lui répondit conformément à cette humeur altiere dont il étoit dominé, que la fureur de ſon épée vaincroit facilement le cours du Ciel. Perſonne n'ignore quel en fut le ſuccès. Il faut que je rapporte encore là deſſus ce qu'on voit dans Conneſtaggio, quand il parle des preparatifs du Roi Dom Sebaſtien pour paſſer en Afrique l'an mil cinq cens ſoixante & dix-ſept. Il dit que le neuviéme de Novembre du même an, on vit en Portugal une Comete que beaucoup prirent pour un mauvais preſage. Les Courtiſans de ce Roi ſecondant ſon inclination l'interpreterent au contraire pour un ſigne de favorable entrepriſe, & dirent que Dieu ſembloit prononcer par cette Comete à leur Prince, *acometa*, qu'il aſſaillit hardiment, & qu'il n'avoit rien à craindre aiant le Ciel pour auteur de ſon expedition. Mais on reconnut depuis qu'ils n'avoient pas bien pris l'écriture de celui qui ôte le jugement à ceux dont il eſt reſolu de chatier les offenſes. Toute l'Hiſtoire Greque & Romaine eſt pleine des évenemens prévus par les Chaldéens, ce mot étant pris par tout pour celui d'Aſtrologues, comme

Liv. 1 de la conqu. de Port.

ailleurs le nom d'Arabe ſignifie larron, & celui de Chananéen paſſe pour Marchand. Agathias rapporte comme les Perſes ſe fioient tellement aux predictions des Mages qui étoient leurs Aſtronomes, qu'aiant été aſſurez par eux que la veuve d'un de leurs Rois étoit groſſe d'un fils, ils ne firent nulle difficulté de couronner le ventre de cette Reine, & de proclamer Roi ſon Embryon, pour uſer des termes d'Agathias, le nommant Sapor long-tems avant qu'il vint au monde. On peut voir particulierement dans Suetone, que Domitien ne pût jamais éviter le jour ni l'heure de la mort qu'ils lui avoient predite long-tems auparavant qu'elle arrivât: Ni empecher que le Mathematicien Aſcletarion ne fut déchiré par les chiens ſuivant ſa prophetie, bien qu'on le fit bruler pour tâcher de le rendre menteur. Tacite apprendra auſſi de quelle façon Tibere éprouva un certain Traſulle qui s'appercût dans le theme de ſa propre geniture du peril où il étoit: Comme cet Empereur étant ſorti de Rome, tous les Judiciaires aſſurerent qu'il en étoit parti dans une telle poſition du Ciel, qu'il n'y devoit jamais mettre le pied; ce qui fut cauſe de la mort de pluſieurs perſonnes qui le crurent proche de ſa fin, quoiqu'il vécut onze ans

Lib. 4. hiſt.

Lib. 6. annal.

Et l. 4.

depuis, ſans toutefois entrer dans la ville, dont il ſe contenta de venir ſouvent juſqu'aux portes. Et comme Agrippine aiant eu avis des mêmes Chaldéens que ſon fils Neron devoit bien ſucceder à l'Empire, mais qu'il étoit auſſi pour faire mourir ſa mere, répondit avec la plus prodigieuſe ambition qu'on ſe puiſſe imaginer, Qu'il la tuë tant qu'il voudra, pourvû qu'il ſoit Empereur. Spartian écrit qu'Adrien étoit lui-même ſi bon Mathematicien, qu'il avoit accoutumé de noter de ſa main le premier jour de Janvier ce qui lui devoit arriver le reſte de l'année; mais qu'en celle où il mourut, on trouva que ſes predictions n'alloient que jusques à l'heure de ſon trépas. Il n'eſt pas ſeul qui a prévû ſa fin de la ſorte. De la memoire de nos peres le Preſident Ranconnet qui ſe fit mourir dans la Baſtille s'étoit apperçu de l'infortune qui lui arriva, par la Judiciaire qu'il avoit étudiée avec Cardan. Dudithius manda par une lettre à l'un de ſes amis qu'une eclipſe de Lune prochaine devoit être le dernier terme de ſa vie, comme le premier s'étoit rencontré dans une pareille eclipſe; ce qui fut veritable. Et on trouva dans la pochette du Capitaine de la Caſe, fort ſavant en l'Art dont nous parlons, le prognoſtique de ſa mort

Et l. 14.

In Hadr.

Thuan. l. 23. hiſt.

Id. l. 96.

Aubig. tom. 2. hiſt. l. 2.

avec ſon epitaphe qu'il avoit dreſſez. Aſſez d'autres ont predit la bonne ou mauvaiſe fortune de leurs amis. Porphyre aſſure que lors qu'il étoit en reſolution de ſe tuer, Plotin lût ſon intention dans les aſtres, & l'en détourna. Richard Cervin reconnut dans le genethliaque de ſon fils Marcel, qu'il devoit arriver aux plus hautes dignitez de l'Egliſe, ce que Luc Gauric mit dans ſon Livre des Genitures, imprimé à Veniſe trois ans avant que Marcel fut Pape. Pierre Loüis Farneſe, ſouche des Ducs de Parme, avoit été averti par ſon pere qu'il ſe gardat du quatriéme des Ides de Septembre où il fut aſſaſſiné. Abdelmon More ſçut d'un Aſtrologue, qu'encore qu'il ne fût venu que d'un Potier, il ne laiſſeroit pas d'être Roi auſſi bien qu'Agathocles par la force de ſa nativité. Le Prêtre Armenien qui retira Iſmaël Sophi âgé lors de treize à quatorze ans ſeulement, le traita comme devant être un jour quelque puiſſant Prince par les regles de la Judiciaire dont il ſe mêloit. Elles avoient obligé long-tems auparavant le pere putatif d'Artaxares, qui rendit aux Perſes l'Empire que les Parthes avoient occupé, de prêter ſa femme à un Saſanus ſon hôte, qu'il prevoïoit devoir engendrer quelque grand Monarque. La Reine Catherine

Thuan. l. 15. hiſt.

Id. l. 4.

Mariana l. 11. hiſt. cap. 1.

Ramuſ. tom. 2. f. 86.

Agathias l. 2. hiſt.

Thuan. l. 22. hiſt.

de Medicis voulut avoir le jugement de ce Gauric dont nous venons de parler, qui étoit alors Mathematicien de Paul Troisiéme, sur le theme de son mari Henri Second ; le discours qu'elle en reçut portoit qu'il devoit être tué en duel, & d'un coup dans l'œil. Le Lantgrave de Hesse, l'un des plus entendus de son siécle en cette doctrine celeste, donna charge à Baradat de dire au Roi Henri Troisiéme qu'il se gardât d'une tête rasée. *Id. l. 96.* Et on a vû des Almanachs imprimez devant le miserable assassinat de Henri Quatriéme, qui designoient sa fin en rapportant son horoscope. Enfin je veux finir le recit de ces exemples par celui, que je croi le plus considerable de tous, pource qu'il va directement contre le plus grand adversaire qu'ait jamais eu l'Astrologie. C'est le savant Jean Pic de la Mirande, qui a écrit douze Livres contre elle avec tant d'animosité. Cependant un Lucius Bellantius Siénois lui prédit, qu'il ne passeroit pas la trente-troisiéme année de son âge, & l'évenement montra, quil avoit fait sa supputation sans méconte. Que si l'on veut alleguer contre ces experiences d'autres exemples contraires de certaines predictions qui se sont trouvées fausses, il sera fort aisé d'y repliquer. Car c'est une chose très-évi-

dente qu'il se commet beaucoup d'erreurs dans toute sorte de professions, qu'on n'impute qu'à ceux qui les ont mal exercées. La Medecine, la Jurisprudence, & même la Theologie, ne laissent pas d'être estimées, encore qu'il y ait des charlatans, des chicaneurs, & des heretiques qui semblent les diffamer. Et s'il falloit condanner les choses à cause des abus qui s'y commettent, les meilleures se trouveroient à rejetter, les yvrognes feroient arracher la vigne, & les diables nous mettroient en défiance des Anges de lumiere. C'est à mon avis en substance ce que les Astrologues disent de plus specieux pour autoriser leur mêtier, il est tems de venir à la réponse.

Encore qu'on confonde souvent l'Astronomie & l'Astrologie, je commencerai neanmoins par la distinction que met l'Ecole entre l'une & l'autre, la premiere étant une science qui rend raison autant que faire se peut de la grandeur & du mouvement des Cieux, & des Planetes; & la seconde une discipline qui s'attache particulierement aux effets de ces corps superieurs sur les choses d'ici bas. Or il ne faut point douter, que toutes les loüanges que nous avons rapportées des Anciens, ne regardent principalement celle-là,

là, & que les Aſtronomes ne ſoient ces grands Legislateurs du Ciel, qui ont merité que leur nom y demeurât gravé des mêmes characteres, dont ils y ont tracé tant de belles figures. Ce n'eſt pas à dire pourtant que l'Aſtrologie ne puiſſe recevoir aucune ſorte de recommendation; elle a des parties très-utiles à beaucoup de profeſſions, ainſi que nous avons dit; & lors qu'elle ſe contente de conſiderer le Ciel comme une cauſe univerſelle, donnant ſes jugemens generaux des tems, des ſaiſons, & des diſpoſitions que reçoit toute la matiere, ſans rien determiner de particulier, ni de neceſſaire, ſur tout aux ſujets qui ont la liberté d'agir comme il leur plait, elle ne peut certes être trop eſtimée. Mais quand elle ſe vante de prédire les choſes ſingulieres & contingentes; de juger des deſtinées des Etats auſſi bien que des Religions; & d'annoncer aux hommes qui ſont aſſez ſimples pour l'écouter, la bonne ou mauvaiſe fortune qui leur doit arriver; c'eſt alors qu'on la doit rejetter comme un art plein d'impoſture, lui faire la guerre comme à une impie, & montrer, ce que nous allons tacher de faire, que les raiſons qui la condamnent ſont auſſi ſolides, que celles qui leur ſont oppoſées ſe trouveront legeres ou tout-à-fait de nulle conſideration. Et veritablement,

il n'y auroit point d'apparence d'interpreter en faveur de l'Aſtrologie Judiciaire, ce que ces grands hommes de l'antiquité ont prononcé de glorieux touchant la ſcience des Cieux, puiſqu'ils n'ont jamais parlé de cette vaine connoiſſance dans toutes leurs œuvres, & que le ſeul nom de la Judiciaire n'y ſauroit être remarqué. Platon auroit eu ſouvent occaſion d'en traiter, s'il en eut fait quelque état, & notamment dans ſon Timée, où il explique tout ce qui eſt de la Nature. Ariſtote ſeroit inexcuſable de n'en avoir pas prononcé le moindre mot, dans tant de Problemes où il y a une ſi grande quantité de queſtions des Mathematiques; dans ſa Morale, où il diſcourt des proſperitez ou adverſitez qui dépendent de la Fortune; & principalement dans ſes Livres du Ciel, & des Meteores, où il faloit par neceſſité qu'il en dit ſon ſentiment; s'il eût cru quelle eût merité quelque rang parmi les ſciences. Et pour ne rien rapporter des autres interpretes Grecs de ce Philoſophe, Alexandre Aphrodiſien ne ſeroit-il pas bien impertinent, d'avoir écrit un Livre du Deſtin, dedié à l'Empereur Severe, ſans faire la moindre mention de la Judiciaire, ſi elle eſt capable de nous reveler nos deſtinées comme le pretendent ceux qui ſe mélent de la de-

fendre. Entre les Arabes mêmes il n'y a eu que les plus ignorans, comme un Abenragel, & un Aboasares qui se soient arrêtez à ses predictions. Car pour Averroës & Avicenne, non contens de s'en moquer, ils les ont condannées en beaucoup de lieux. Ce n'est donc pas pour l'Astrologie Judiciaire que tant de beaux éloges ont été dressez, & tant s'en faut que Marc Antonin ait voulu parler d'elle en cet endroit, où il conseille d'élever parfois son esprit à la consideration du cours des Astres, que dès le commencement de sa vie il remarque, comme par l'avis de son Precepteur Rusticus, il s'étoit abstenu d'y étudier; Quant à Ciceron, il ne faut que voir son second Livre de la Divination, pour savoir au vrai ce qu'il pensoit de la doctrine des Chaldéens. Il les nomme des monstres d'hommes, qui ont des rêveries si étranges, qu'elles ne doivent être distinguées de la folie que par le nom seulement. Il assure que ce sont des imposteurs quand ils se vantent de posseder des observations faites en Babylone de quatre cens soixante & dix mille ans. Et il se moque d'un L. Tarutius Firmanus grand disciple des Chaldéens, qui dressa une nativité de la ville de Rome, comme l'on fait celle des hommes, & cela, comme nous l'apprend Plutar-

In vita Rom. que, ſur un memoire que lui fournit Marc Varron de la vie & des mœurs de Romulus, d'où il ſe perſuadoit d'avoir facilement reconnu l'heure de la fondation de cette ville. Ce ſeroit auſſi une choſe bien ridicule de vouloir établir la Judiciaire par l'autorité de Salomon, vu que la ſainte Ecriture eſt pleine d'une infinité de paſſages, rapportez par tous ceux qui ont écrit ſur ce ſujet, qui la condamnent très-expreſſément. Les Peres, les Canons de l'Egliſe, les Conciles ont tous fulminé contre elle. Et celui de Trente, avec la Bulle de Sixte Cinquiéme, prononcent ſi formellement anatheme ſur ceux qui s'y adonnent, qu'il leur eſt plus aiſé d'en rejetter les textes, que de leur donner quelque favorable interpretation. Mais ne nous contentons pas de les confondre par là, & puiſqu'ils veulent combattre par raiſons, montrons la nullité de celles dont ils ſe ſervent, avant que de propoſer les autres qui détruiſent tout-à-fait ce miſerable mêtier. Il me ſemble que deux ou trois ſyllogiſmes, & une induction priſe des experiences, comprennent tout ce qui a été dit en ſa faveur.

La premiére inſtance ſe fonde ſur ce que les choſes d'enhaut ſont manifeſtement la cauſe de ce qui ſe fait ici bas. Or eſt-il que la connoiſſance des cauſes donne tellement celle

des effets, qu'en bonne Philoſophie on ne ſait rien de bien que ce que l'on connoit par ſa cauſe. Par conſequent celui qui poſſedera la ſcience du Ciel, comme fait l'Aſtrologue, connoîtra les effets de ce qui ſe paſſe en terre dans leur cauſe; d'où il s'enſuit qu'il les pourra predire avec certitude. Il eſt aiſé de répondre à cela, en conſiderant la nature & les genres differens des cauſes, dont les unes ſont generales, les autres particulieres, les unes éloignées, les autres prochaines, & les unes neceſſaires, les autres accidentelles. Car puiſque le Ciel ne peut être pris que pour une cauſe univerſelle & éloignée, on ne peut pas dire qu'il nous fera prevoir avec aſſurance des effets ſinguliers, qui dépendent d'autres cauſes plus prochaines, & ſouvent fortuites; attendu que par la doctrine de l'Ecole on ne doit jamais attribuer preciſément un effet particulier qu'à ſa cauſe particuliere, ni un effet univerſel qu'à une cauſe univerſelle. Ce qui fait voir que tout ce qu'on peut obtenir de ce premier raiſonnement, c'eſt, que ſi on connoiſſoit bien cette cauſe univerſelle du Ciel, on pourroit predire par ſon moyen les effets univerſels & de ſa nature, comme ſont les differentes ſaiſons de l'année, les eclipſes, & même les Cometes, ſi tant eſt que l'art des Chal-

déens se soit étendu jusques là, comme l'assure Diodore Sicilien en deux lieux differens de son Histoire. Mais à l'égard des choses singulieres qui sont infinies, & qui dépendent de plusieurs causes qui concourent en leur production, c'est s'abuser lourdement de croire que nous en puissions lire l'éuenement dans les Cieux. Cela sera prouvé, & se comprendra encore mieux par ce que nous dirons en suite.

Lib. 2. & l. 15.

L'argument pris des principes Peripatetiques procede de la sorte. L'esprit n'agit que par les sens. Les sens comme corporels dépendent des astres. L'esprit en dépendra donc aussi quant à ses operations. Et par consequent la science de l'Astrologie s'étendra sur les operations de l'entendement, & de la volonté, qui sont des parties de l'esprit; si bien que les jugemens de la Judiciaire, en ce qui touche même les actions humaines, auront un fondement raisonnable, tant s'en faut qu'ils puissent être convaincus de temerité. Tout cela se resout par la consideration des agens libres tels que nous sommes, qui cesserions de l'être si nous pouvions être forcez dans le libre arbitre, que Dieu nous a donné, d'où procede toute la bonté ou la malice morale de nos actions. Le Ciel peut bien donner de certaines dispositions à la matiere, qui nous

inclineront au bien ou au mal, ſelon la doctrine de ſaint Thomas: Mais toutes ſes influences ne nous ſauroient forcer à quoique ce ſoit, n'aiant autre pouvoir ſur nous que de nous émouvoir ſimplement. Et par conſequent la plus parfaite ſcience des Cieux qu'on ſe puiſſe imaginer, dont nous ſommes fort éloignez, n'eſt pas capable de préuoir la moindre des actions qui dépendent de nôtre volonté. Ce qui fait voir que puiſque la ſcience ſelon les Philoſophes n'eſt que des choſes neceſſaires, la Judiciaire qui ſe mêle de traiter des contingentes; n'eſt pas une ſcience, mais une pure impoſture.

Quant à l'induction qui ſe forme ſur l'experience de tant de predictions Aſtrologiques qui ſe ſont trouvées veritables, il me ſemble qu'il ſuffiroit pour la refuter de répondre avec Phavorinus, que ce que la temerité & l'artifice de ces dreſſeurs d'horoſcopes leur fait dire avec ſuccès, n'eſt pas la milliéme partie de ce qu'ils prononcent tous les jours fauſſement, dont nous donnerons tantôt aſſez de connoiſſance dans les exemples d'une induction contraire. Cependant afin de montrer, que ceux mêmes qui ont été propoſez pour établir la Iudiciaire, recevroient aſſez d'autres réponſes ſi on s'y vouloit arrêter, examinons-

en trois ou quatre des principaux, qui ſerviront à faire reconnoître la vanité des autres.

L'autorité de Tacite eſt ſi grande, que nous ne ſaurions rien choiſir de plus conſiderable que ce qui eſt écrit par cet Hiſtorien. Voici comme il rapporte le fait du Mathematicien Traſulle qui a fait tant d'impreſſion ſur de certains eſprits. Tibere, dit-il, étant de loiſir dans Rhodes voulut ſatisfaire ſa curioſité touchant l'Aſtrologie Judiciaire. Pour cet effet deſirant éprouver la ſuffiſance de ceux qui en faiſoient profeſſion, il ſe ſervit d'un lieu de ſa maiſon fort haut, élevé ſur des rochers expoſez à la mer, & où on ne pouvoit monter que par des precipices qui donnoient de l'apprehenſion. C'eſt en cet endroit où il faiſoit venir ceux qui ſe méloient de predire l'avenir, & ils y étoient conduits par un de ſes Libertins en qui il ſe fioit, homme auſſi puiſſant de corps; qu'ignorant de l'eſprit. Que ſi Tibere reconnoiſſoit que celui à qui il avoit fait ſes propoſitions n'étoit qu'un fourbe, & qu'il ne lui avoit répondu que trompeuſement, comme c'eſt l'ordinaire de telles perſonnes, ſon conducteur ne manquoit pas, aiant reçu le ſignal, de le precipiter dans la mer au retour, de peur qu'il n'allât reveler ce dont il avoit été interrogé.

Traſulle donc, fort ſçavant en la ſcience des Chaldéens, aiant été mené comme les autres dans ce lieu écarté, aſſura Tibere qu'il ſeroit Empereur, & lui revela beaucoup de choſes qui regardoient le futur. Sur cela Tibere lui va demander s'il ſavoit bien auſſi ſes propres deſtinées, & qu'il regardat ſur ſon theme ce qui lui devoit arriver. Traſulle le dreſſe ſur l'heure, s'étonne en ſuite, pâlit, & plus il conſidere l'heure preſente ſur ſa nativité, plus il témoigne de terreur juſques à s'écrier qu'il étoit menacé par les Aſtres du dernier inſtant de ſa vie. Tibere ravi d'aiſe & d'admiration l'aſſure & l'embraſſant, & le tint depuis pour un Oracle le mettant au rang de ſes plus intimes amis. Or ſans parler de ce que tout ce diſcours ſent ſon conte fait à plaiſir; n'y aiant gueres d'apparence que beaucoup d'hommes puſſent être ainſi jettez dans la mer ſans que cela fut ſçu & reprimé par la Juſtice, qui en eût au moins informé Auguſte; Je dis que quand le fait ſeroit veritable, il ne faudroit pas trouver fort étrange que Traſulle qui avoit conſideré l'aſſiette du lieu où il étoit, & les mauvais pas ou il falloit retourner, entrât en quelque ſoupçon ſur la demande de Tibere. Il n'y a gueres de perſonnes ſi groſſieres à qui il n'en fut arrivé autant.

L'air du viſage de Tibere, celui du conducteur, & peut-être quelque ſignal donné en même tems, mirent ſans doute le pauvre Mathematicien en doute de ſa vie. C'eſt ce qui lui fit jouër le jeu qui lui reüſſit, feignant d'appercevoir dans le Ciel le peril où il étoit, & dont il ſe tira par la dexterité de ſon eſprit. Car y a-t-il rien d'ailleurs de plus impertinent, que de croire qu'un homme puiſſe, ſelon la narration de Tacite, dreſſer ſon horoſcope en un inſtant, faire ſes jugemens, & reconnoitre ſi au juſte ce dont il étoit menacé ſur l'heure? S'il avoit travaillé autrefois à ſa nativité, & vrai ſemblablement tout à loiſir, il devoit avoir prévu tout ce qui ſe preſentoit alors. Que ſi c'étoit la premiere fois, comme il faut preſuppoſer de neceſſité, pour ne ſe point étonner de ſon étonnement, en ce cas là il ne reſte nulle apparence qu'il ait pû faire ſi ſubitement toutes les operations neceſſaires, pour entrer en une connoiſſance ſi preciſe du hazard qu'il couroit. On pourroit tirer beaucoup d'autres conjectures contre la vrai-ſemblance de cette hiſtoire, que nous laiſſerons faire à ceux qui ſe donneront le tems de la lire avec attention, pour paſſer aux autres exemples qui ſont encore moins croïables que celui-ci; Après avoir obſervé

que Dion Caſſius, tout credule qu'il eſt, s'empêche bien d'en parler dans ſon cinquante-cinquiéme Livre comme a fait Tacite; Et que dans ſon cinquante-ſeptiéme il reconnoit que Tibere fit enfin mourir cet Aſtrologue, aiant reconnu que toute ſa ſcience étoit fondée ſur la Magie; ce qui montre aſſez le peu d'état qu'on doit faire de ſemblables relations. Ajoutez à cela que Traſulle avoit aſſuré Tibere qu'il vivroit dix ans plus qu'il ne fit, quoique Dion l'attribuë à fineſſe plûtôt qu'à méconte.

Y eut-il jamais une pareille rêverie à celle de Porphyre, quand il a oſé écrire que Plotin le détourna du mauvais deſſein qu'il avoit, en aiant pris connoiſſance dans le Livre du Ciel? Je ſai bien que les Rabins ſe ſont imaginez qu'il étoit plein de caracteres. Mais outre qu'on n'a jamais pû convenir s'ils étoient Hebraïques, Egyptiens, ou Arabiques, qu'on me nomme quelque Auteur d'eſprit raſſis, qui ſe ſoit vanté d'entendre cette écriture. A la verité, Poſtel a écrit hardiment qu'il avoit lû là haut en caracteres d'Eſdras, quoique confuſément, & comme il parle implicitement, tout ce que contient la Nature. Auſſi ſuffit-il de répondre que ce ſont

des viſions de Poſtel, & de Rabins, qui ſe ſont repûs de viandes ſi creuſes, que leur cervelle ne s'en eſt pas mieux portée. En effet, les Grecs ni les Latins, dans la plus grande licence de leur Poëſie, n'ont rien dit de ſi extravagant. Et quand ils ont interpreté la lyre d'Orphée du Ciel, des Etoiles fixes qui avoit les ſept Planetes comme ſept cordes, dont les divers mouvemens rendoient cette agreable melodie, que les Philoſophes, & principalement les Pythagoriciens, ont fait profeſſion d'entendre, ils n'ont rien avancé qui ne pût être favorablement interpreté. Je demanderois volontiers à ceux qui ſe fondent ſur ce Rabinage, pour qui eſt fait ce bel Abecé des Cieux, puiſque ce n'eſt pas le fait des hommes d'y apprendre à lire, ni de connoitre les tems & les momens de l'avenir, que Dieu, ſelon le texte de nos Evangiles, a particulierement reſervez à ſa connoiſſance. Qu'ils me content quelque Juif, ou quelque Arabe, qui après avoir étudié dans cet admirable Livre, nous ait donné une piece qui vaille le moindre traité de nos Philoſophes. Mais c'eſt trop s'arrêter à une choſe vaine, pour interpreter ce paſ-

ſage de Porphyre, qui eſt en effet plus digne de mocquerie que de diſcuſſion. Il ſuffit de nier avec raiſon ce qui eſt dit effrontément, & ſans preuve, par un Auteur ſuſpect comme celui-là.

Le pere du Pape Marcel qui ne voulut pas conſentir au mariage de ſon fils, à cauſe que ſon horoſcope lui promettoit de grandes dignitez Eccleſiaſtiques, ne fit rien en cela que ce que les Italiens pratiquent tous les jours en un païs où quaſi tous les avantages de la vie ſe trouvent dans le celibat. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait eu d'abondant quelque aphoriſme de la Judiciaire qui l'obligea d'en uſer ainſi, & qui ſe trouva veritable dans l'évenement; car il ne ſe peut faire que le hazard n'en faſſe reüſſir quelques-uns, qui ſe rencontreroient faux neanmoins dans une autre application. Pour ce qui eſt de la prediction de Gauric faite avant le Pontificat de Marcel, peu de perſonnes ignorent qu'il n'y a point de Cardinaux dans Rome à qui la ſucceſſion de ſaint Pierre n'ait été promiſe par quelques Aſtrologues, s'ils les ont voulu écouter. De ſorte que ce n'eſt pas merveille ſi ceux qui y arrivent trouvent l'accompliſſement de l'une de ces propheties. Mais c'eſt bien une choſe étrange, qu'on ne remarque

que cette ſeule verité, entre mille menſonges ſortis de même endroit, & qu'on ne laiſſe pas de vouloir faire paſſer indifféremment pour Oracles tout ce qui vient d'un lieu ſi trompeur.

L'Hiſtoire des Rois Abdelmon, Iſmaël, & Artaxares, n'étonnera pas ceux qui ſavent, que la vie de tous les grands hommes n'a guéres été écrite qu'avec de ſemblables embelliſſemens, qui n'ont jamais paſſé que pour fabuleux.

J'ajouterai exprès ce que nous avons dit du Landgrave de Heſſe entre les exemples propoſez, afin qu'on conſidere combien il importe de les examiner dans toutes leurs circonſtances, à faute dequoi l'on en tire ſouvent de fauſſes inductions. L'Hiſtoire porte que ce Prince Allemand chargea un Gentilhomme François d'avertir de ſa part le Roi Henri Troiſiéme, qu'il ſe prit garde d'une tête raſée. Or l'Hiſtorien qui conte cela ajoute fort judicieuſement, que la grande prudence du Landgrave, qui jugeoit naturellement très-bien des affaires du monde, lui put faire donner cet avis, ou qu'il y fut porté par la connoiſſance des Aſtres, pource qu'il entendoit parfaitement la Judiciaire. Par là vous voyez qu'on ne

Sive innatâ prudentiâ, ſive ex aſtrorum ſcientia quam percallebat. *Thuan. loco cit.*

peut pas dire determinément que ç'ait été un effet de cette ſcience, & que les Aſtrologues ont tort quand ils prennent ainſi les choſes douteuſes pour certaines, comme ils le font quaſi toûjours lors qu'elles ſont à leur avantage. Il y a beaucoup de choſes rapportées par les meilleurs Hiſtoriens, comme de vaines créances qui ne peuvent jamais paſſer pour veritables. Les bœufs & les arbres ont parlé dans Tite-Live; l'eau des rivieres s'y voit convertie en ſang; l'air & le Ciel y paroiſſent pleins de ſpectres; & pluſieurs animaux, outre les hommes, y changent d'eſpece. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il ait eu intention de faire croire ce dont il n'étoit pas lui-même perſuadé. Au contraire il debite tous ces prodiges de telle ſorte, qu'on voit bien, qu'il n'a eu autre but que de faire comprendre de quelles erreurs le peuple étoit alors imbu, les loix de l'Hiſtoire l'obligeant à cela. Celle de ce tems devoit donc auſſi repreſenter ce qu'on avoit penſé de l'avis du Landgrave, & comme beaucoup de perſonnes avoient pris ſon conſeil pour un effet de l'Aſtrologie dont il faiſoit profeſſion. Mais il ne s'enſuit pas neanmoins qu'on puiſſe fonder là deſſus des preuves de ſa certitude, ni qu'un doute doive être reçu pour une verité hiſtorique.

Pour ce qui touche la mort predite à Jean Pic de la Mirande, dont l'on fait le plus considerable exemple qui se puisse rapporter de la certitude des predictions Astrologiques; il ne se peut mieux refuter que par ce qu'en a écrit Jean François son neveu, qui dit expressément, que son oncle mourut comme il achevoit sa trente-deuxiéme année, ce qui rend ridicule la conjecture de Bellantius. Elle étoit fondée sans doute sur la complexion bilieuse de ce grand personnage, qui avoit fait assurer à d'autres Astrologues, qu'il finiroit sa vie âgé de trente-six ans. Passons maintenant aux argumens qui montrent la nullité de la Judiciaire, & les exposons le plus succinctement qu'il nous sera possible, tant pour accourcir nôtre ouvrage, qu'afin de les rendre plus penetrans, & plus faciles à retenir.

Si nous voulions coucher ici toutes les instances qu'on forme contre les Astrologues, il ne faudroit pas moins faire que de transcrire les douze Livres où ce savant Pic, de la Mirande les a si fortement persecutez, y ajoûtant ce que quelques autres ont fait depuis lui. Au lieu de cela, & sans penetrer si avant, je me contenterai d'apporter de certains raisonnemens, qui me semblent non seulement les plus pressans, mais encore les plus sensibles,

& ce me ſemble les plus aiſez à comprendre par ceux même qui n'ont pas fait une fort profonde étude en cette partie des Mathematiques dont il eſt queſtion.

En matiere de ſciences réelles & veritables, la contrarieté détruit la diſcipline. Or eſt-il qu'on ne voit rien de ſi different que les principes que ſe ſont donnez les Aſtrologues chacun à ſa fantaiſie, ni de ſi contraire que leurs axiomes. Il n'y a donc point d'apparence de mettre l'Aſtrologie au nombre des Sciences ſolides, ni de s'en promettre rien de certain. La ſeconde propoſition eſt renduë évidente par beaucoup de preuves; en voici quelques-unes.

Ceux de cette profeſſion n'ont encore pû convenir du calcul qu'il faloit ſuivre, ni s'accorder ſur les tables dont il valoit mieux uſer. Les uns approuvent les Prutheniques, les autres celles d'Alphonſe. Quelques-uns ſont pour celles de Blanchin, d'autres leur preferent celles de Royaumont. Et neanmoins la ſupputation des unes eſt fort differente de celle des autres; Mercure direct en celles-ci, eſt retrograde en celles-là; & il s'y trouve encore d'autres diverſitez, qui font bien voir qu'elles n'ont aucun fondement raiſonnable, &

que les erreurs y ſont en plus grand nombre, que les étoiles errantes.

Les Hebreux font les figures du Ciel fort diſſemblables à celles des Grecs, & des Latins; & ſur tout n'en repreſentent jamais d'humaines, en quoi ils croient ſatisfaire à la Loi de Moyſe. Les Egyptiens & les Arabes ont eu leurs caracteres celeſtes à part. Les Chaldéens n'avoient qu'onze ſignes dans le Zodiaque, on en a fait deux du Scorpion, en y ajoutant la Balance; Ils ne les faiſoient pas auſſi du même eſpace que leur donnoient les Egyptiens. La Sphere Barbarique, dit Firmicus, eſt bien differente de la Grecque, & de la Romaine. L'Indienne, la Perſique, & la Tartarique, ne ſont pas moins diſſemblables. Et les conſtellations des Chinois ſont encore plus éloignées des communes, outre que le Pere Trigault aſſure qu'ils en ont cinq cens plus que nous. Si eſt-ce qu'ils ſe croient les plus grands Judiciaires du monde, comme remarque ce Pere, bien que la choſe étant ainſi, ils doivent avoir des axiomes très-differens de ceux dont on ſe ſert par deçà.

Le ſexe des Aſtres n'a pû être encore determiné. Alcabice, par exemple, & Albumaſar font Mercure mâle. Il eſt ſouvent femelle à Ptolomée, qui le conſidere comme

un Androgyne au sixiéme Livre de son Quadripartit. Et depuis que Tiresias eut mis le premier cette difference de sexe entre les Planetes, d'où les Poëtes ont pris sujet de dire qu'il avoit l'une & l'autre nature, on n'a pû mettre d'accord les Astrologues sur ce sujet; ce qui montre bien qu'ils ne conviennent pas de leurs influences.

Lucian. tract. de Astrol.

Les Fourriers d'une armée ne font pas tant de bruit qu'eux, quand il est question d'assigner les logis à leurs Signes. De là vient que les Trigones ou Triplicites, qui sont Orientales aux Arabes, sont quasi Occidentales à Ptolomée, ou tirant vers le Septentrion, & ainsi des autres. D'où l'on peut juger de leur doctrine, puisqu'elle regle les plus grands effets des Astres par les aspects de ces Triplicites.

Ils ont établi leurs douze maisons à cause de l'intersection de l'Horison & du Meridien, qui coupent l'Equinoctial en douze parties égales. Mais leur Architecture est bien differente, car outre qu'il y en a qui font ces maisons d'espaces inégaux, les uns les prennent par un bout, & les autres tout au rebours. Ceux qui mettent la premiere partie à l'Orient, l'ont nommée par excellence l'Horoscope, comme aiant le plus d'action sur ceux

qui naiſſent. D'autres pretendent que par cette raiſon l'Horoſcope devoit être mis au haut du Ciel, d'où les influences viennent perpendiculairement, & d'un lieu plus proche de l'enfant que n'eſt l'Orient, qui n'envoye ſes raïons qu'obliquement, & par une ligne plus éloignée.

Ils ont trois moiens qu'ils appellent de correction, par leſquels ils rectifient & ajuſtent les nativitez. Le premier s'appelle la balance d'Hermes, le ſecond l'Animodar de Ptolomée, & le troiſiéme ſe pratique par la conference des principaux accidens qui ſe remarquent dans la vie de l'enfant. Mais outre que ces trois examen ne s'accordent pas ſouvent enſemble, ils ont encore cet inconvenient, qui montre leur fauſſeté, que le tems eſtimé, qu'ils appellent de la Geniture, ſe trouve ordinairement très-éloigné du tems corrigé. Ceux qui les pratiqueront ſeront toûjours contraints de l'avouër.

Ce qui fait bien voir que toutes leurs regles ſont Lesbiennes & trompeuſes, c'eſt que comme elles ne vous conduiſent jamais avec certitude vers une verité future; auſſi quand il eſt queſtion de les appliquer ſur le tems paſſé, elles ſe ployent ſi facilement à tout ce qu'on veut, qu'il n'y a rien alors, ce ſemble,

de plus exprès que les Canons de la Judiciaire. Cardan, Gauric & Tichon, se sont tous donné le dementi sur l'heure de la nativité de Luther. Et neanmoins, bien que les deux premiers ayent travaillé sur des figures differentes de jour, & même d'année, ils ont également trouvé leur comte, & accommodé les accidens de sa vie à des themes contraires & supposez, par le moien de leurs beaux axiomes, à qui on fait dire, comme aux cloches, tout ce qu'on veut. Je puis dire ici avec verité, que des plus entendus de nôtre tems en cette science, & que j'ai connus familierement, m'aiant voulu obliger de leur travail sans que je les en requisse; ils ont fait merveilles sur le passé de ma vie, qui ne leur étoit guéres moins connuë qu'à moi; mais à l'égard de l'avenir dont ils parloient alors, & qui est coulé depuis, à peine ontils rencontré en l'une de cent predictions, qui se sont trouvées aussi fausses, que les aphorismes dont ils les appuïoient, étoient sans fondement.

Voilà des preuves suffisantes de la vanité & de l'incertitude de leurs principes, qui n'ont garde d'être vrais dans la science, quand ils sont faux dans la nature, si ce n'est que le hazard le veuïlle de la sorte. Car il se peut faire

quelquefois, qu'on arrive caſuellement à la verité par le menſonge, comme on dit, que dans la Logique on peut tirer une concluſion veritable de deux fauſſes propoſitions, parce que la forme ſyllogiſtique, comme parle l'Ecole, le permet ainſi. Paſſons à d'autres inſtances.

La Judiciaire n'eſt fondée que ſur les experiences. Or eſt-il que les Etoiles & les Planetes n'ont jamais eu deux fois une même diſpoſition entre elles, puiſque la grande revolution celeſte ne s'acheve qu'en trente-ſix mille ans, ou même ſelon quelques-uns en quarante neuf mille pour ne rien dire des ſupputations de Copernic. Par conſequent les Aſtrologues n'ont pû faire deux experiences ſemblables depuis la creation du Monde, qui n'eſt pas ſi vieil de beaucoup. Cet argument a été trouvé ſi fort par Iunctin, l'un des plus grands Aſſerteurs de la Judiciaire, qu'il a été contraint de recourir à la ſcience infuſe de nôtre premier pere. Elle n'empêche pas pourtant, que les experiences dont ſe vantent les faiſeurs de nativitez, ne demeurent ridicules; outre une infinité de réponſes que reçoit cette ſolution qui changeroit leurs maximes en des articles de Foi, puiſqu'elles nous ſeroient venuës du Ciel, ce qui eſt bien éloigné de leur creance.

Les jugemens de la Judiciaire ne peuvent subsister, si les hypotheses du Ciel qui les soutiennent ne sont veritables. Or est-il que les Chaldéens, les Arabes & les Egyptiens se trouvent avoir failli en leurs supputations, comme ceux qui n'étoient pas encore arrivez à une assez exacte connoissance de ce qui est si éloigné de nos sens, &, pour parler en termes de l'Art, à cause de l'incommensurabilité des Cieux. Leurs axiomes donc, desquels nous nous servons encore aujourd'hui, étant faux & pleins d'erreur, il ne se peut faire que toutes les predictions de la Judiciaire qui se font par leur moyen, ne reüssissent encore plus erronées.

Outre les fautes des premiers Astrologues, il y a encore de si notables changemens depuis leur tems en la disposition des Cieux, que c'est une moquerie de penser juger de leur influence par des regles qui supposoient une égalité de mouvement, qu'on a reconnu depuis n'être pas veritable. L'Etoile du Nort, la derniere de celles qui forment la queuë de la petite Ourse, étoit distante de douze degrez des Poles du Monde du tems d'Hipparche, qui a precedé d'un peu plus d'un Siecle celui de Jesus-Christ. Elle n'en est à present éloignée que de quatre degrez, de sorte qu'el-

le s'appelle plus proprement Etoile Polaire qu'elle ne fit jamais. La precession des Equinoxes fait voir, que tous les signes du Zodiaque ont quasi pris la place successivement les uns des autres. L'apogée du Soleil se trouvoit du tems de Ptolomée, au cinquiéme degré & trente minutes des Gemeaux, qui n'est à cette heure qu'au sixiéme de l'Ecreviſſe selon Tychon, au second selon Alphonse, & dans l'onziéme selon Copernic. Le centre du Ciel de ce grand luminaire, étoit distant de celui de la Terre de vingt-quatre de ses diametres du même tems de Ptolomée, il ne l'est en nos jours que de dix-huit, ou de fort peu davantage. Kepler a découvert par les observations de Mars comparées au mouvement du Soleil, qu'il faloit par necessité que le Ciel de ce dernier, ou le cercle de la revolution annuelle, n'eut l'excentricité que de la moitié de ce que les anciens, & même les modernes, lui donnoient; une partie de l'inégalité de son mouvement venant de la réelle hâtivité, & du veritable retardement qui se fait en certaines parties de ce cercle. On peut juger par ces differences de position, s'il est possible que les influences soient uniformes; si elles doivent reüssir les mêmes à present qu'elles étoient autrefois; & si de semblables aphorismes peu-

vent ſervir en des ſyſtemes qui ont ſi peu de rapport.

Quand les obſervations faites par les anciens auroient été juſtes, & que rien ne ſeroit changé depuis leur ſiecle, encore peut-on dire qu'elles n'étoient pas ſuffiſantes, ni aſſez étenduës. Car ils ne faiſoient nul état, hors de leurs mille vingt & deux Etoiles, diviſées en quarante-huit aſteriſmes ou conſtellations, d'une infinité d'autres Etoiles fixes de la même huitiéme ſphere, qu'ils nommoient tantôt informes, & tantôt nebuleuſes. Comme ſi Dieu & la Nature qui ne font rien en vain, & qui ont voulu que la moindre herbe de nos prez guerit ſouvent les maux les plus déplorez, pouvoient être accuſez d'avoir créé quelques uns de ces corps celeſtes pour être inutiles. De plus, nous avons beaucoup d'Etoiles que les voyages de long cours vers le Midi ont fait découvrir, & qui n'avoient jamais été vuës de ceux de qui nous tenons l'Aſtrologie, puis que le Canobus étoit la plus meridionale de toutes celles que Ptolomée pouvoit obſerver d'Alexandrie. Les Planetes découvertes depuis peu, comme les Barbonniennes, & les Medicées, ne ſont pas auſſi ſans influences. On a même reconnu dans le Soleil des tâches, ou macules, qui le rendent plus obſcur quand

elles s'y trouvent, & dont il y en a qui doivent être plus grandes que le corps de la Lune; comme aussi des facules, ou flambeaux, qui l'accompagnent quelquefois, & qui augmentent sa lumiere, n'étant pas moindres que toute la Terre. Or qui peut douter que toutes ces connoissances n'importent merveilleusement aux jugemens qui se font des choses du Ciel? Et partant que les maximes des anciens ne soient fort defectueuses, sur lesquelles neanmoins nos Astrologues fondent encore tous les jours leurs predictions.

Il y a si peu de commerce entre le Ciel & nous, que supposant même que l'Astrologie fût une science réelle, considerée en elle-même, c'est à dire, que les influences des Cieux pussent veritablement sur nous tout ce que les plus grands partisans de la Judiciaire leur attribuent, je nie neanmoins, qu'à nôtre égard elle doive passer pour telle. Nous ne savons pas seulement, de science humaine, si c'est le Ciel ou la Terre qui possede le centre du monde; & si ce n'est point nous qui faisons en vingt-quatre heures un bien moindre tour que celui qu'on attribuë ordinairement à ce grand luminaire. N'y en a-t-il pas qui doutent encore de la pluralité des mondes de Democrite, & des intermondes d'Epicure? La terre An-

μετακόσμια. Diog. Laërt. in Epic.

tichthone de Pythagore opposée à celle-ci, & qui faisoit l'une de ses neuf Muses, est peut-être plus ignorée que refutée. Et ceux qui considerent le Ciel comme un Ocean, qui a des Iles que nous nommons des Etoiles, pensent pouvoir faire revivre l'opinion des premiers Philosophes de la Grece. Ajoûtez à ces doutes de l'esprit la tromperie de nos sens, avec la fausseté des instrumens, dont nous nous servons aux operations celestes, & vous serez contraint d'avouër qu'il n'y a que les Intelligences qui possedent cette science, s'il y en a, la capacité des hommes ne s'étendant pas jusques-là.

Malchus in vita Pytha.

Marc. Pal. in lib.

Mais quelle apparence y a t-il, d'attribuer au Ciel seulement tous les evenemens de la vie des hommes, s'il n'est pas seul la cause de leur être ? Aristote a prononcé que le Soleil & l'homme en produisoient un autre, & nous admettons encore beaucoup d'autres causes subalternes en cela, outre la premiere qui est Dieu. Pourquoi donc n'y aura-t-il que le Ciel qui soit cause de tout ce qui arrive aux hommes? Et s'il y a plusieurs autres causes qui cooperent avec lui en ce qui est de nôtre bonne ou mauvaise fortune, comment se pourroit-il faire que la seule connoissance des Astres nous donnât celle que disent

les Judiciaires ? Il faudroit pour nous le faire croire, qu'ils nous montrassent comme ils possedent un Art qui leur fait comprendre les choses singulieres quoiqu'infinies, & les contingentes quoiqu'incertaines. Celui dont ils se mêlent n'aiant rien de tel, & les influences des Cieux ne pouvant bien souvent pas tant sur nous que les Loix, la Philosophie, ou la moindre inspiration divine, sans parler de nôtre libre arbitre, ils sont ridicules en ce qu'ils promettent, & nous trop simples de les croire.

Quand les Astres seroient aussi puissans qu'ils disent à l'heure de nôtre nativité, pourquoi ne les considereroit-on principalement qu'en ce seul instant ? Car lors que les Planetes changent de position, il est certain que selon les regles même de l'Astrologie, leur aspect change aussi, & de bon se fait souvent mauvais. Comment n'alterent-elles donc point le sujet par ce second regard, & pourquoi une autre influence contraire à la premiere ne la corrigea-t-elle pas ? De même que les alimens nous transforment quasi, & nous rendent manifestement tout autres que nous n'étions, si nous en prenons de differente nature aux ordinaires ; il semble qu'une causse si agissante & si absoluë qu'est le

Ciel dans la Judiciaire, devroit avoir encore plus d'effet ſur nous, quand il change ſes influences par d'autres aſpects, & par de differentes radiations, pour uſer des propres termes de la ſcience. Les faiſeurs de Genethliaques pourtant ne ſe fondent que ſur le theme de la nativité, & ils veulent ſans raiſon que tout le cours de la vie dépende de ce premier moment.

C'eſt ce qui faiſoit ſoutenir au Stoïcien Poſſidonius que deux freres gemeaux ſujets à de pareils accidens de maladies, tenoient cette grande reſſemblance de ce qu'ils avoient eu un égal aſcendant, & une même face du Ciel en naiſſant. Mais S. Auguſtin trouve qu'Hippocrate le prenoit mieux que lui, attribuant cela à la conformité du temperament qui leur venoit de mêmes parens, & à l'éducation encore, où il ne s'étoit trouvé aucune diverſité. Car la façon de diſcourir du Medecin a en cela l'avantage ſur celle de l'Aſtrologue, que celui-ci ne ſauroit rendre raiſon de la varieté d'humeurs & de fortune qui ſe voit parfois en des gemeaux, tels que Jacob & Eſaü dans les ſaintes lettres, ou Proclus & Euriſthenes Rois de Sparte dans Ciceron, puiſqu'ils reçurent une même influence d'enhaut en venant au monde. Pline re-

Lib. 5. de civ. Dei, c. 2. & ſequ.

Lib. 2. de divin.

marque là dessus après Homere, qu'Hector & Polydamas, étoient nez en une même nuit, qui eurent de si differentes destinées, & que les Orateurs Rufus & Calvus étoient aussi d'un même jour sans s'être rencontrez dans aucune conformité de vie hormis la profession. Or le Medecin trouvera facilement les causes de tout cela, remarquant dans les principes de la semence, & dans la matiere dont ces personnes étoient composées, des sujets de difference, outre que l'air, les alimens, & les exercices contraires sont autant d'autres causes probables de leurs diverses inclinations. Je sai bien qu'on allegue là dessus la roue du Mathematicien Nigidius, qui le fit surnommer le Potier, & qui montre que le Ciel étant encore plus vite qu'elle sans comparaison en ses revolutions, il est impossible que deux freres sortent si promtement du ventre de leur mere, que les Astres n'aient roulé cependant par une distance fort considerable. Et je n'ignore pas que beaucoup ont tellement approuvé cette réponse, qu'ils l'ont crue suffisante pour contenter ceux qui demandent pourquoi de certaines personnes trouvent toûjours assez de facilité au commencement & même en la suite de toutes leurs entreprises, sans les

Lib. 7. hist. nat. c. 49.

pouvoir neanmoins conduire jusqu'à une bonne fin ; comme au contraire d'autres y rencontrent ordinairement de grands obstacles d'abord, qui ne laissent pas de les faire reüssir à leur contentement. Cela vient, disent-ils, du long travail de la mere lors de son veritable accouchement, & de ce que la naissance de telles personnes a duré quelque espace de tems, pendant lequel le Ciel les a regardez de differens visages. Car ils veulent que le commencement de l'issuë du ventre maternel regle le commencement de toutes les actions futures de l'enfant, que le milieu de ce tems-là donne la loi au milieu de ses entreprises, & que la constitution du Ciel vers la fin influë sur la conclusion de tout ce dont il se doit meler pendant sa vie. Or s'il y avoit en cela quelque chose de veritable, & qu'un si petit intervalle peut causer de si notables diversitez, qui ne voit que ce seroit par là qu'on pourroit le plus fortement combattre la Judiciaire, puisqu'elle ne dresse point d'horoscope où le moment de la nativité soit si curieusement, ni si justement observé, que le suppose cette doctrine? Il n'y a guéres d'hommes qui sachent l'heure de leur naissance autrement qu'à discretion, & selon que les horloges ordinaires, qui ne s'accordent

comme point, l'ont apris à leurs parens. S'il s'en trouve quelqu'un, pour lequel on se soit donné la peine de prendre l'élevation du Soleil avec l'Astrolabe, où de faire quelque autre observation astronomique, il ne se peut pas beaucoup plus assurer pour cela du veritable instant dont nous parlons, vu la tromperie ordinaire des instrumens, & le peu d'exactitude qu'il y a en toutes ces operations, dont plusieurs faites à même dessein, en même lieu, & à même tems, ne se rapportent quasi jamais. Cependant les Astrologues pretendent dresser toutes leurs predictions selon le veritable ascendant de celui pour qui ils travaillent; ce qui montre bien la fausseté de leurs maximes, où la vanité de leurs promesses, si tout cela ne se trouve melé dans leur profession.

A. Gell. l. 14. c. 1. Le Philosophe Phavorin confondoit là dessus les Chaldéens de son tems, leur faisant voir que comme une infinité de personnes nées en même tems, ne laissent pas de vivre & de mourir fort differemment, on en voit aussi qui éprouvent de mêmes destinées ou dans un naufrage, ou à la prise d'une ville ou par la chûte d'une maison, quoiqu'ils ne conviennent ni d'âge, ni de païs, ni par consequent de constellation. Tous ceux qui furent

rent enſevelis ſous la montagne qui couvrit cette miſerable ville de Pivri en mil ſix cens dix-huit, & tant d'autres qui perirent depuis par l'incendie du Veſuve, & par les tremblemens arrivez au Royaume de Naples ſur la fin de l'année mil ſix cens trente & un, avoient-ils un même aſcendant; Certes il faut être bien deraiſonnable pour ne ſe laiſſer pas convaincre par des argumens ſi forts.

Mais quelle raiſon peut-on attendre de ceux qui diſent, qu'on ſe doit bien garder de prendre medecine lorſque la Lune eſt dans le ſigne du Taureau, parceque cet animal étant l'un de ceux qui ruminent, il eſt cauſe que la medecine remonte de l'eſtomac en haut, & qu'on la rejette. Qu'il faut éviter quand on bâtit le quatriéme degré du Scorpion, dautant que la maiſon qui ſe feroit alors ſeroit ſujette à ſe remplir de ſcorpions. Que ceux qui naiſſent ſous le Capricorne aiant la couronne à l'Orient, ſont predeſtinez à être Rois. Qu'Aquarius fait des Pêcheurs, Orion des Chaſſeurs, la Lyre d'Orphée des Muſiciens, & mille autres telles rêveries, que je ſerois honteux de rapporter. En verité, il n'y a pas un grain de bon ſens en tout cela, ni le moindre fondement raiſonnable. Pourquoi eſt-ce, je vous prie, que Jupiter & Venus ſeront bien-

faiſans, Saturne & Mars nuiſibles, & Mercure de nature commune, s'accommodant à l'humeur de ceux avec qu'il ſe trouve; de ſorte qu'il fera du bien étant avec les bons, & du mal au contraire en la compagnie des malfaiſans? Sur quel pretexte ces Meſſieurs attribueront-ils à chaque Planete une ou deux maiſons propres dans le Zodiaque, voulant qu'elles ſe plaiſent en des lieux, & s'attriſtent en d'autres, ſans en apporter la moindre vraiſemblance phyſique, comme leur reproche ſi à propos le Philoſophe Sextus? Certes, je trouve qu'un Auteur de ce tems a eu bonne grace de dire, que les Aſtrologues traitoient à peu près nôtre eſprit, comme les Poëtes feignent que Promethée fit Jupiter. Ils content que Promethée lui preſenta pour victime, un bœuf grand & peau à la verité, mais qui n'avoit que la beau, le dedans étant rempli de foin au lieu de la chair qu'il en avoit ôtée. Il n'y a rien auſſi de plus agreable que l'exterieur de l'Aſtrologie, elle fait à croire d'abord, qu'elle rendra comte non ſeulement de tout ce qui ſe paſſe au Ciel, mais en conſequence des moindres évenemens d'ici bas. Le malheur eſt qu'on ſe trouve bien trompé, quand au lieu de viandes ſolides on reconnoit qu'elle n'en donne que de creuſes; & que tout ce

Lib. 5 adv. Mathem.

Verul. lib. 3. de augm. ſc. c. 4.

qu'elle debite n'est appuïé que sur des fantaisies de gens qui avancent tout ce qu'ils croïent bien imaginé, & ne prouvent rien, se contentans de remplir le Ciel & la terre de plus de fables, que ne firent jamais les Poëtes.

Que si les Judiciaires se meloient seulement de dire des choses ridicules ; comme sont celles que nous venons de rapporter, peut-être suffiroit-il de s'en moquer. Mais quand ils passent jusqu'à déterminer, outre le contingent & le fortuit, ce qui dépend absolument de nôtre volonté : & qu'en ôtant la liberté de nos actions, ils les privent de toute la bonté ou malice morale qu'elles peuvent avoir, c'est alors qu'on ne se doit plus taire, & qu'il faut declamer contre de si dangereuses maximes, aussi bien que contre leurs impietez. Je sai assez qu'ils ont accoutumé de dire, que les Cieux ne font qu'incliner sans forcer personne, & que *Virtudes vencen segnales*, selon le proverbe des Espagnols, qui me fait souvenir de ce qu'un Juif répondit à Pierre Roi de Castille, sur le reproche qu'il lui faisoit des faussetez de l'Astrologie, que si l'on suë bien quand on veut en hyver dans une étuve malgré la rigueur du Ciel, ce n'est pas merveille qu'on lui puisse resister en assez d'autres choses. En effet, Ptolomée a recon-

Mariana l. 17. hist. c. 17.

nu lui-même que le Sage étoit capable de donner la loi aux Aſtres ; ajoutant dans ſon Centiloque qu'on doit prendre les regles de la Judiciaire, comme tenant le milieu entre le poſſible & le neceſſaire. Mais toutes ces proteſtations ne ſont faites que pour ôter le ſcrupule à ceux qui feroient ſans cela conſcience d'écouter les Aſtrologues ; & elles n'empechent pas, qu'en toutes occaſions, & par tous leurs axiomes ils ne prononcent auſſi reſolutivement, que ſi au lieu d'animaux libres & raiſonnables, nous n'étions, ſelon la conception de Phavorin, que de vraies marionettes, attachées aux Aſtres par des influences comme par des cordes, de qui nous reçuſſions tous nos mouvemens, ſans en avoir aucun de propre. Et veritablement ſi le Ciel ne peut être ſigne que des choſes neceſſaires, & dont il eſt la cauſe, ſelon la doctrine de S. Thomas, puiſqu'autrement ce ſeroit un ſigne trompeur ; il faut ou nier abſolument que les Aſtrologues voyent au Ciel les ſignes de ce qui nous doit arriver, & de ce que nous devons faire, ou confeſſer que le même Ciel eſt la cauſe de toutes nos actions, & que nous en ſommes aux termes que diſoit ce Philoſophe Gaulois. Pour bien reconnoitre quelle opinion ils ont de ces ſignes, & s'ils les prennent

A. Gell. l. 14. c. 1.

2. 2. qu. 95. art. 5.

ſeulement pour ſignes d'inclination & non de force, de choſes poſſibles & contingentes, & non pas de celles qui ſont neceſſaires, je coucherai ici quelques-uns de leurs aphorismes, qui nous ôteront tout ſujet d'en douter; & nous ferons voir avec combien d'impieté ils ont traité les matieres divines, ſous ce faux pretexte d'entendre mieux ce qui eſt du Ciel que le reſte des hommes.

C'eſt la creance de tous ceux qui admettent un Paradis, que le merite des bonnes actions y trouve ſa recompenſe, comme l'Enfer eſt pour la punition des mauvaiſes. Mais ſi nous en croions les dreſſeurs de Genethliaques, la nativité y fait plus que tout le cours de la vie. Celui qui naîtra, dit Maternus, aiant Saturne dans la maiſon du Lion, ſon ame ira droit en Paradis, quand il mourra.

Quiconque priera Dieu, ajoute Aponenſis, lors que la Lune eſt conjointe à Jupiter dans le Lion, quelque choſe qu'il demande il eſt aſſuré de l'obtenir.

Il ſuffit, ſelon Albumuſar, d'avoir en ſon theme la Lune jointe à Jupiter dans la tête du Dragon, pour être aſſurez que Dieu ne nous peut rien refuſer.

C'eſt mal fait que de ne pas chomer le Samedi, vu qu'à l'égard même des Chrêtiens,

ce jour attribué à Saturne ne peut être que malheureux. Telle eſt l'opinion de Roger Baccon, & je remarquerai ſur ce ſujet ce que quelques-uns ont écrit de cette Planete de Saturne, qu'elle étoit ſi fort apprehendée par les Chaldéens, qu'ils lui ſacrifioient les enfans ſous le nom de Moloch, ou Melech, c'eſt à dire Roi, & de Baal qui ſignifie Maitre & Seigneur en leur langue; d'où ils penſent que les Grecs & les Latins ont pris occaſion de mettre dans leurs fables que Saturne devoroit ſes enfans.

Nous devrions aux élections des Papes invoquer Mercure, ſi nous en croions Bonat en ſa Preface ſur la theorie des Planetes; & ſi nous voulions extraire toutes les impertinences ſemblables, qui ſe trouvent dans la Somme Anglicane, dans Omar, Haly, Alcabice, Villeneufve, Schoner, & les autres Profeſſeurs d'une telle doctrine, ce ne ſeroit jamais fait. Voici qui fera voir avec quel reſpect ils ſe comportent au point de la Religion.

Si les Gemeaux, diſent-ils, aſcendans avec Mercure & Saturne dans le ſigne du Verſeau, rempliſſent la neuviéme maiſon, il eſt impoſſible qu'il n'en naiſſe un Prophete. Et Mars bien placé dans la même neuviéme maiſon du Ciel, donne le pouvoir de chaſſer les De-

mons du corps des possedez. C'est pourquoi Tiberius Russilianus, & le Cardinal d'Ailli dit *Petrus de Alliaco*, après Albert le Grand, ont bien osé faire l'horoscope de nôtre Seigneur, où Hieróme Colombe trouve que toutes ses vertus sont visibles; Cardan, que son genre de mort y est tout écrit, dans une mauvaise position de Mars; & le Rabin Bechai, qui ne s'accorde nullement ici avec Cardan, que tout est plein de merveilles dans cette admirable geniture; tant ce que nous avons déja observé est veritable, qu'ils font dire à leurs aphorismes ce que bon leur semble. Le Juif Abraham se fondoit aussi sur cette belle Philosophie, quand il predisoit la naissance du Messie en mil quatre cens soixante & quatre, assurant que puisque cette année auroit la même face du Ciel, qui se trouva lors que Moyse tira d'Egypte le peuple d'Israël, on verroit sans doute le Messie qui lui doit succeder, & qui n'étoit pas encore venu selon sa creance. Albumasar avoit déja assuré que la Religion Chrêtienne finiroit quatre ans devant, à savoir en mil quatre cens soixante. Car toutes les Religions aussi bien que les Empires trouvent leurs destinées dans les Astres au comte des Judiciaires, dont il y en a qui font Saturne auteur de la loi Ju-

daïque, d'où vient le jour du Sabat des Juifs au Samedi, & ce que nous les voions sujets à tant de miseres. Venus parmi ces Astrologues a causé le Mahumetisme; c'est pourquoi le Vendredi y est respecté, & la luxure estimée la plus grande felicité de ce monde, & de l'autre vie. Pour la Religion Chrêtienne elle est fille du Soleil dans leurs Livres, ce qui fait que nous avons mis nôtre Dimanche au jour dominé par cette Planete, qui a rendu Rome, ville Solaire, sa ville sainte, & donné aux Cardinaux qui y resident la couleur rouge qui est toute Solaire aussi, tant ces rêveries que rapporte le Cardinal d'Ailli ont été insolentes. Mais Cardan en discourt un peu autrement dans son Supplement des Ephemerides, où il ne convient que de Saturne pour cause efficiente du Judaïsme. Mars & la Lune, s'il en est cru, ont fondé la Religion Payenne; le Soleil & le même Mars la Mahometane; & Jupiter avec Mercure la Chrêtienne; surquoi il dresse ses jugemens temeraires de la durée de toutes. C'est ainsi qu'une science imaginaire & trompeuse a engendré de veritables & dannables erreurs aux choses divines; ce qui devroit être suffisant pour la faire detester, quand ses predictions auroient d'ailleurs quelque certitude dans les

autres matieres purement humaines. Il eſt tems de montrer par une induction contraire à celle dont elle s'eſt voulue ſervir, qu'en tout ce que ſes profeſſeurs promettent, il y a toûjours de la fauſſeté ou de la fraude manifeſte; ſi la Fortune ne les fait donner parfois dans quelque ſuccès veritable, comme des aveugles qui frappent hazardeuſement le but, & comme ceux qui rencontrent la nuit ce qu'ils vont cherchant à tâtons.

Tous ceux qui ont parlé contre la Judiciaire, ont tant remarqué de fauſſes propheties de cet Art, que je me contenterai de renvoyer ceux qui les voudront voir en grand nombre à ce qui en a été écrit, & notamment au Chapitre premier du Livre cinquiéme de Jean Pic de la Mirandole. Ce me ſera aſſez d'obſerver ici par quels moiens les Aſtrologues & leurs ſuppôts ont taché d'autoriſer leurs fourberies, rapportant des exemples ſur cela pris de l'Hiſtoire, tant ancienne que moderne, qui ſuffiront à mon avis pour former une induction plus forte que la leur. Déja c'eſt une choſe conſiderable, que beaucoup d'entre eux ont taché de faire reüſſir leurs predictions par des voyes qui montrent bien quils ne ſe fioient guéres en celles du Ciel, & qu'ils exerçoient leur metier comme une

pure charlatanerie. Cardan ayant prognostiqué l'an, & le jour qu'il devoit finir, se laissa mourir de faim y étant arrivé, afin de conserver sa reputation, pour le moins a-t-on écrit que ce fut l'opinion commune de ce tems-là. Le jeune Nostradamus qui se méloit de parler de l'avenir comme Michel son pere, desirant succeder à son credit, se hazarda de predire que le Poussin qui étoit assiegé periroit par le feu, & pour être trouvé veritable, on le vit lors de sa prise dans le pillage qui mettoit le feu par tout: ce qui fâcha tellement le sieur de Saint Luc, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre & le tua. Il y en a aussi qui se plaisent à aider si bien aux Astrologues, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour executer leurs reveries. Nous en avons une preuve notable dans Suetone, où il parle de ce merveilleux pont de vaisseaux que fit Caligule de Baïes à Poussole. Le Mathematicien Trasylle, dit-il, reconnoissant l'inclination de Tibere, qui lui faisoit souhaiter qu'un sien neveu lui succedât plûtôt que Caligule, l'assura que celui-ci traverseroit aussi-tôt à cheval le golphe de Baïe, que de parvenir à l'Empire. Caligule étant Empereur, se souvint de ce que cet Astrologue avoit dit, & prit plaisir à faire ce pont, sur lequel il passa

Thuan. l. 62. hist.

Aubigny tom. 2. hist. l. 2.

In Calig. art. 19.

le golphe plusieurs fois à cheval & en carosse pour accomplir sa prophetie. Le même Auteur remarque qu'Othon fit toutes ses brigues pour entrer en la place de Galba, encouragé par un autre Mathematicien nommé Seleucus, qui lui fit concevoir cette grande esperance, comme telles personnes en donnent toûjours abondamment à ceux qui la peuvent recevoir. Spartian écrit que Severe épousa exprès une Julie, de Syrie, parce que les Chaldéens trouvoient sur son theme, qu'elle devoit être femme d'un Roi. Mais les interpretations violentes qu'on donne à la plûpart de leurs paroles, comme autrefois aux Oracles, quand il y a moïen de leur acquerir quelque couleur de verité, sont celles qui les mettent dans la plus haute reputation. En voici quelques exemples, que je ne garantis pas pourtant de telle sorte, qu'on n'en puisse prendre une bonne partie, comme faits à plaisir & sans fondement. Nous avons dans nôtre Histoire que le Roi Dagobert chassa les Iuifs de France à la priere de l'Empereur Heraclius, qui étoit des plus adonnez à la Judiciaire, & qui les bannit de même de tout l'Empire. Et pource que quelque tems après Heraclius fut attaqué par les Sarrazins qui ravagerent ses Etats, on dit qu'il avoit lu dans les Astres

In Oth. art. 4.

In Seu. & Geta.

In vita Dagob. c. 25. & Chron. Fredeg. cap. 65. & 66.

que le peuple circoncis lui causeroit tout ce malheur, ayant pour cela persecuté les Juifs, au lieu qu'il se devoit prendre garde des Sarrazins. Un mathematicien assura, voyant la nativité de l'Empereur Constans, qu'il mouroit dans le giron de sa mere. Il fut tué dans un bourg assez proche d'Espagne, qui portoit le nom d'Helene, & d'autant que Constans avoit son ayeule du même nom, on voulut que l'Astrologue eut fort bien rencontré. Un autre ayant répondu à cette infortunée Jeanne Reine de Naples ces deux paroles Latines *nubes alio*, elles furent interpretées des quatre maris qu'elle eut André Prince de Hongrie, Loüis Prince de Tarende, Jacques Prince de Majorque, & Othon de Brunsvic Prince Alemand, parce que les lettres capitales de leur nom se trouvent dans ce terme, *alio*. Merlin se joüa des lettres de la même façon, predisant au Roi d'Angletterre Edoüard Quatriéme, que l'un de ses deux freres envahiroit le Royaume au prejudice de ses enfans, & que le nom de cet usurpateur commençoit par un G. Edoüard fit là dessus suffoquer dans un tonneau de malvoisie son frere George Duc de Clarence. Et il se trouva dépossedé par Richard Duc de Glocester son autre frere, qui tua ses enfans, donnant

grande vogue à la prophetie de Merlin. Alvaro de Luna cet abſolu favori de Jean Second Roi de Caſtille, dont il poſſeda trente ans entiers les bonnes graces, avoit été averti par un Judiciaire *que ſu muerte ſeria en Cadahalſo.* Il crut qu'il retarderoit la mort dont il étoit menacé, en s'abſtenant d'aller en un ſien village vers Tolede qui porte ce nom de *Cadahalſo.* Mais ayant eu la tête tranchée ſur un échafaut, que les Eſpagnols appellent auſſi *Cadahalſo*, on crut qu'il s'étoit equivoqué ſur le mot, & que ſa mauvaiſe fortune qu'il ne pouvoit éviter, ou plûtôt ſa trop grande proſperité, ne lui avoient pas permis de le prendre en ſon vrai ſens. On avoit prédit de même au Roi Ferdinand d'Arragon, que ſa fin ſeroit en Madrigal. Cela l'empêcha d'y aller voir deux ſiennes filles naturelles fort bonnes Religieuſes, & qu'il aimoit tendrement, juſqu'à ce qu'étant mort en Madrigalejo, chacun ſe perſuada qu'il lui avoit été impoſſible d'échapper ſa deſtinée; auſſi bien qu'à Pompée qui fut tué dans une barque au pied du Mont Caſſius, après avoir été averti de ſe prendre garde de Caſſius, par un de ces anciens Oracles qui étoient pleins de ſemblables alluſions. Antoine de Leve étant fort vieil, donna conſeil à l'Empereur

Mariana l. 22. hiſt. cap. 13. &c. Sandou. lib. 1. c. 63.

Sandou. lib. 1. cap. 63.

Dion. Caſſius l. 42.

Sand. lib. 23. cap. 7. & 11.

Charles-Quint d'entrer en France en mil cinq cens trente-ſix, s'en promettant la conquête ſur ce qu'un de ces Aſtrologues lui avoit aſſuré qu'il y mourroit, & ſeroit enterré dans Saint Denis. Il penſa là deſſus qu'il chemineroit victorieux au moins juſqu'à Paris, & que ne pouvant recevoir de plus glorieuſe ſepulture que dans Saint Denis, où ſont celles de nos Rois, il devoit porter ſon maître à cette entrepriſe. En effet, il deceda en Provence par où il avoit commencé cette expedition, l'une des plus malheureuſes de Charles-Quint; & pour le reſte de la prophetie elle eut ſon effet, en ce qu'il fut porté juſque dans Saint Denis de Milan, qui fut le lieu de ſon dernier repos. Nos peres virent la Reine Catherine de Medicis, qui fit bâtir une maiſon hors de la Paroiſſe de Saint Germain où eſt le Louvre, & qui n'alloit que très-mal volontiers à Saint Germain en Laye, ne s'y arrêtant jamais, à cauſe qu'un Mathematicien lui avoit fait entendre, qu'elle courroit fortune de mourir à Saint Germain. Quelques-uns obſerverent en ſuite, que lors qu'elle rendit l'ame dans Blois, elle étoit aſſiſtée par l'Abbé de Charlieu, qui ſe nommoit Julien de Saint Germain, & ils firent paſſer cela pour un évenement fort à l'avantage de l'Aſtrologie Judi-

Thuan. l. 94. hiſt.

ciaire. Cette Princeſſe avoit auſſi été menacée par quelque autre impoſteur des ruines d'une maiſon, dont il étoit à craindre qu'elle ne fut accablée. Cela a fait écrire, qu'elle dit en mourant à Blois, dans les confuſions que chacun ſait; Je ſuis accablée des ruïnes de la maiſon, faiſant alluſion à ce qui lui avoit été predit, dont elle voioit aſſez l'accompliſſement. N'a-t-on pas interpreté de même ce qu'on avoit promis au Duc de Savoye, qu'en l'an mil ſix cens il n'y auroit point de Roi en France? comme veritablement il ne s'y en trouva pas, au grand regret du Duc, qui l'entendoit, ce dit-on, d'une bien differente façon. Et ne s'eſt-il pas rencontré des perſonnes qui ont voulu que la mort du Maréchal d'Ancre fut conforme à toutes les differentes predictions qui en avoient été faites? Car les uns trouvoient par ſa Geniture qu'il devoit être pendu, d'autres qu'il ſeroit tué d'un coup de piſtolet, quelques-uns qu'il ſeroit noyé; il y en avoit qui le menaçoient du feu, & il s'en trouva qui l'aſſurerent qu'il ſeroit mis en terre. Or tout cela, diſent-ils, s'eſt trouvé veritable en la fin de ce miſerable homme, où les quatre Elemens ont participé à ſa ſepulture, & où toutes ces choſes ont été executées les unes aprés les autres. C'eſt ainſi que les

Aubign. tom. 3. lib. 2.

Thuan. l. 125. hiſt.

Bapt. le Grain 2. dec. l. 10.

hommes ſont pour la plûpart ingenieux à ſe tromper eux-mêmes, & que pour peu d'invention qu'il y ait dans un conte de cette nature, ils le reçoivent facilement pour une hiſtoire authentique. Car outre qu'apparemment il y a fort peu de verité en tout ce que nous venons de rapporter; encore peut-on dire, que bien qu'on en demeurât d'accord, il n'y auroit nulle apparence d'attribuer ces deſignations de noms propres, qui ont donné lieu à tant d'équivoques, à la ſcience du Ciel; ſi ce n'eſt qu'on y admette des caracteres en toutes langues, ſemblables à ceux des Rabins dont nous avons tantôt parlé. Mais ſi les Judiciaires ſont ridicules à vouloir faire valoir leur Art par ces predictions particulieres, ils ne le ſont pas moins en beaucoup de generales. Stoflerus & quelques autres, ſe mélerent d'annoncer un deluge qui devoit être en mil cinq cens vingt-quatre, & cependant cette année-là fut ſi ſèche, que Cardan a obſervé qu'on ne vit pas ſeulement un nuage au Ciel pendant tout le mois de Fevrier, auquel cette inondation devoit arriver. Combien de fois nous ont-ils menacez de la fin du monde? Et ce qui eſt bien plaiſant, n'a-t-on pas vû l'un d'entre eux qui l'aſſuroit le plus, dreſſer neanmoins des Ephemerides pour vingt-trois ans, par

par de là le terme qu'il avoit donné à la consistence des Cieux, & de la Terre? Un certain Arnaud Espagnol intimida tous ceux qui l'écouterent sur la venuë de l'Ante-Christ, qu'il tenoit pour indubitable l'an mil trois cens quarante-cinq; & il y en a qui se sont souvent fait regarder depuis en debitant de semblables marchandises, qu'on sait être expressément defenduës dans l'Evangile. Cambdenus a mis dans son Histoire, que les Mathematiciens d'Allemagne ne se contentoient pas de dire, que l'année mil cinq cens quatre-vingt huit seroit pleine de merveilles, mais qu'ils la nommoient la climacterique du monde. On les pourroit tous convaincre de vanité par un nombre infini de semblables impostures, s'il en étoit besoin. Je m'en abstiendrai aussi bien que d'en venir aux exemples particuliers de ceux qu'ils ont abusez; puisque, comme j'ai dit, ce sont choses déja faites par ceux qui ont traité ce sujet plus au long que moi. Je ne puis pourtant m'empêcher que je ne donne ici le témoignage de Ciceron, pour tout ce qui peut toucher l'Histoire ancienne. Il écrit que les trois plus grands hommes de sa Republique, Pompée, Crassus, & Cesar, avoient été assurez par plusieurs Chaldéens, qu'ils ne mourroient que chez eux, comblez de gloi-

Reg. Elis. l. 3.

Lib. 2. de Divin.

re, de biens & d'années, & cependant ils perirent tous trois d'une façon qui fit bien voir qu'on ne se doit jamais amuser à de si temeraires promesses. Seneque s'en moque gentiment, quand il introduit Mercure qui prie les Parques de souffrir qu'enfin les Mathematiciens ayent pû dire une fois la verité, aprés avoir faussement condanné à la mort Claudius, autant de fois qu'il s'étoit écoulé non seulement d'années, mais de mois, depuis qu'on l'avoit élevé à l'Empire. Pour ce qui regarde nôtre tems, ce me sera assez de nommer, comme pour aller du pair avec ces anciens, un Charles-Quint Empereur, un François Premier, & un Henri Huitiéme, Rois de France & d'Angleterre, tous trois de même âge, & dont les nativitez furent faites par les plus celebres Astrologues de leur siècle, qui les menaçoient de mort violente; & neanmoins chacun sait, qu'ils ne l'ont euë que naturelle; ce qui montre bien que la Judiciaire d'à present n'est pas mieux fondée que celle du tems passé. S'il étoit besoin de conter encore quelque chose de plus recent, je rapporterois ce que m'a dit, touchant le siege de Breda en mil six cens vingt-quatre, un homme de consideration, & que je nommerois si je ne craignois de lui déplaire. Il fut assuré

In ludo de morte Clau.

dans Anvers par l'un de ceux qui ſont aujourd'hui profeſſion de voir le plus clairement l'avenir dans les Aſtres, que le Marquis de Spinola avoit aſſiegé Breda ſous une telle conſtitution du Ciel, qu'il lui étoit du tout impoſſible de la prendre. L'événement fit reconnoître à mon Auteur qu'il ſe paſſoit beaucoup de choſes en terre qui ne ſe voioient pas bien diſtinctement là haut avec des lunettes de cet Aſtrologue. En verité, nous avons tous les jours tant de témoignages ſemblables de ceux de ſon métier, qu'il y a dequoi trouver étrange que des eſprits ſolides ſe puiſſent ranger de leur parti, & faire plus d'état de deux ou trois predictions qui ſe ſont rencontrées hazardeuſement veritables, que d'un nombre innombrable de fauſſetez qu'ils debitent par tout effrontément. Caton diſoit qu'il ne pouvoit *Cic. l. 2. de divin.* comprendre comment deux de ces Haruſpices, ou de ces Augures de ſon tems, qui ſe méloient d'annoncer les choſes futures en conſiderant les entrailles des animaux, ou le vol des oiſeux, ſe pouvoient rencontrer par les ruës ſans ſe mettre à rire, vu qu'ils ſavoient fort bien que toute leur profeſſion n'alloit qu'à piper le monde. Je penſe que nous avons ſujet de nous étonner autant des Judiciaires, s'ils peuvent faire bonne mine en ſe

voiant, & principalement après la confeſſion de Cardan l'un de leurs coryphées, & celui qui leur a ſeul plus fourni d'axiomes que tous ceux qui l'ont precedé. Il avouë dans ſon
C. 130. Livre de la Prudence civile, que des ſix choſes qui lui avoient cauſé le plus de prejudice dans le cours de ſa vie, l'une étoit d'avoir ajouté foi à l'Aſtrologie. Que ſi cette mauvaiſe creance a pû être tellement importante à un Medecin, chacun peut aſſez juger combien elle peut cauſer de maux à un Prince. L'Hiſtoire d'Eſpagne porte, que rien ne precipita ſi fort Alphonſe le ſavant Roi de Caſtille dans les malheurs dont il fut accablé; que de s'être imaginé d'avoir reconnu dans le Ciel qu'on le dépoſſederoit. Car cette fantaiſie le rendit d'abord ſi défiant, & en ſuite de cela tellement cruel, qu'on ne le put plus ſouffrir. Voici un autre exemple plus nouveau, qui fera voir aux Grands s'ils doivent avoir tant d'aſſurance en la Judiciaire. Walſtein, ce General de qui la puiſſance fut même redoutable aux ſiens, reçut avis de ne ſe pas tant fier comme il faiſoit en Picolomini. Au lieu de profiter de ce conſeil, il s'en moqua, & dit à ſon beau-frere l'un de ceux qui le lui donnoient, qu'il avoit reconnu dans la nativité de Picolomini une diſpoſition de Plane-

tes ſi conforme à celle de ſon propre theme, qu'il n'étoit pas poſſible, qu'une perſonne de cette naiſſance, & ſi unie à lui par les Aſtres, le pût jamais trahir. Si eſt-ce que cette égalité d'horoſcope n'empêcha pas, que Walſtein ne reçut bien-tôt après, comme tout le monde a ſçu, la peine de ſa trop grande confiance.

Ce ſont les exemples & les raiſons qui me font croire qu'on ne ſauroit donner trop d'averſion à Monſeigneur le Dauphin d'une ſcience qui lui pourroit être ſi prejudiciable s'il s'y arrêtoit tant ſoit peu, comme le mépris qu'il en fera peut au contraire ſervir merveilleuſement à ſes peuples. Il la lui faut de bonne-heure repreſenter comme l'une des filles de Cham, cet enfant maudit de ſon pere, qui en donna les premiers elemens au monde, & qui fut pour cela, ſelon l'opinion de quelques-uns, ſurnommé Zoroaſtre. Il lui faut faire comprendre, que ſi les Aſtres ſont inanimez, conformément à la doctrine la plus reçuë, ils ne peuvent agir que ſur les corps, & que quand ils ſeroient accompagnez de quelque intelligence, ce ne ſeroit jamais pour cauſer du mal à perſonne. Mais ſur tout il ne doit pas ignorer, qu'encore que Dieu ait privilegié le Ciel d'une quinte Eſſence, de même que les Rois ont accoutumé

de donner des prerogatives à la ville capitale de l'Etat, à cauſe qu'ils y font leur plus ordinaire ſejour : Si eſt-ce que toutes les influences des Cieux n'ont aucun pouvoir ſur la partie principale qui nous compoſe, & toute cette milice du Ciel, comme parle l'Ecriture ſainte, ne ſauroit forcer nôtre volonté, ni nous contraindre de faire contre notre gré la moindre action, qui n'auroit plus ni bonté, ni malice morale quelconque, s'il s'y trouvoit de la violence. Et pource que la Judiciaire a pretendu dès le commencement, qu'elle augmentoit le bien, & diminuoit le mal futur par ſes predictions, je finirai en me ſervant encore d'un des argumens de Phavorin, qui prouve directement le contraire. Le bien dit-il, qu'annoncent les Aſtrologues, nous fait dèſeſperer s'il ne vient point, & quoiqu'il nous arrive enfin, l'attente en eſt ennuïeuſe, outre que l'eſperance qu'on a euë quelque tems a déja moiſſonné, ce qu'il y a de plus ſenſible, & de plus pur, dans la joie qui accompagne un bien ineſperé. Que ſi c'eſt du mal dont ils nous menacent, l'imagination nous le fait reſſentir avant que de le recevoir, ſi tant eſt que leur conjecture ſe trouve veritable ; & s'ils ſe ſont trompez, comme il arrive prèſque toûjours : nous n'avons pas laiſ-

A. Gell. l. 14. c. l.

ſé de nous rendre miſerables ſans ſujet, par cette vaine crainte du mal, qui ne touche ſouvent pas moins que le mal même. Ce double dilemne eſt ſi precis, que nous ne pouvions terminer nôtre matiere par rien qui la touchât de plus près.

DE LA CHYMIE.

POUR PARLER maintenant de la Chymie, il faut d'abord que je m'arrête un peu ſur la ſignification du mot, parce qu'à le prendre pour l'Art qui s'occupe à la diſſolution & à la coagulation des corps naturels, je penſe qu'il nous deſigne l'une des plus conſiderables parties de la Phyſique. La Chymie qui ſe contente de travailler, tant ſur les plantes, & les vegetaux, que ſur les mineraux & les metaux, pour les reſoudre autant que faire ſe peut en leurs premiers principes, n'a rien que de fort digne d'un eſprit philoſophique. Toutes les operations qui ſe font par ſon moyen, & ſelon ſes regles, meritent autant d'attention qu'aucune autre qui dépende de quelque ſcience que ce ſoit. Et ceux qui s'adonnent à cette ſorte d'étude par une pure affection de s'informer des ſecrets de la Nature, decouvrent tous les jours mille merveilles dans leurs fourneaux; qui ne ſe voient point

ailleurs, & qui outre leur rareté peuvent être de très-grande utilité à la vie. Mais pource que beaucoup n'estiment la Chymie qu'autant qu'elle s'applique à la transmutation des metaux, & qu'il y a des personnes qui ne nomment Chymistes & Philosophes par excellence, que ceux qui travaillent au grand œuvre comme ils parlent, & qui cherchent la Pierre Philosophale; je declare que ce n'est qu'à ceux-ci à qui j'en veux, & qu'il n'y a que cette derniere espece de Chymie dont je condanne la vanité, & contre laquelle je croye qu'on doive donner des preservatifs à Monseigneur le Dauphin. Car on ne peut pas dire qu'il n'y ait que de petits compagnons qui se plaisent à ce mêtier, & qu'à cause qu'on ne voit guéres, que des gens de basse étoffe qui se noircissent en soufflant & maniant le charbon, les grands Princes ne soient jamais touchez du desir de posseder cette pierre imaginaire. Il y auroit peut-être plus de Midas que de Salomons au monde, & plus de Souverains qui souhaiteroient ce thresor, que la Sagesse, s'ils croyoient le pouvoir obtenir. Quoiqu'il en soit, nous savons que l'Empereur Rodolphe dernier n'avoit rien de plus à cœur que cette inutile recherche. Cabrera confesse que Philippe Second emploïa de grandes

Lib. 12. hist. c. 23.

ſommes d'argent à faire travailler les Chymiſtes aux converſions des metaux; qui lui fixerent & congelerent enfin du Mercure transmuable en argent, à ce qu'il dit, quoiqu'avec ſi peu de profit que l'invention en fut mépriſée. Et nous avons vû depuis peu des hommes aſſez inſolens, pour s'addreſſer aux premiers Miniſtres de cet Etat là deſſus, & pour impoſer aux yeux mêmes du plus grand Roi de la terre, comme fit autrefois Arnauld de Ville-neuve à toute la cour de Rome, & ce fameux Bragadin au venerable Senat de Veniſe. Il eſt donc raiſonnable que nous tâchions de nous oppoſer à de ſemblables attentats, & que nous montrions, qu'ainſi qu'il n'y a rien de plus charmant, il n'y a rien auſſi de plus faux, que ce que promettent les Chymiſtes à ceux qui ſe donnent la patience de les écouter. Et veritablement, il ne faut pas s'étonner que leurs promeſſes ayent tant de pouvoir ſur ceux qui peuvent mieux que perſonne emploïer l'or & l'argent, & qui en ont auſſi le plus de beſoin, ſelon que nous l'avons fait voir tantôt au diſcours des Finances. L'un des Antonins, ſurnommé le Pieux, diſoit que la Philoſophie, ni l'Empire, ne nous ôtoient pas les affections. C'eſt pour cela que les Princes reſſentent comme les autres hommes, ce

Pencir. c. de Alch.

Iul. Capitol. Herod. lib. 3.

desir commun de posseder un metal, de qui les fourmis, les choucas, & les grifons nous envient la jouïssance. Sans mentir, il y a peu de personnes qui croyent que les chaines d'or ne soient que pour des esclaves, comme le pensoit ce Roi d'Ethiopie dont parle Herodote. Pline n'a remarqué en toute la terre, qu'une miserable bicocque sur le Tigris où l'or fût méprisé. Et nous savons que les Philosophes aussi bien que les Poëtes, ont nommé les bons siecles des siecles d'or. Mais les grands desseins des Monarques, & la necessité de leurs importantes affaires, augmentent jusqu'à l'infini la passion des richesses, & ils en sont touchez d'autant plus fortement, que leur condition est relevée pardessus celle des particuliers. Aussi sont-ils excusables en cela, puisque l'Histoire de tous les Empires nous apprend, qu'ils n'ont été considerables, & ne se sont guéres maintenus, que par le moien des thresors quand ils ont pû s'en prevaloir. Tantale n'assura la Royauté dans la famille des Pelopides ses successeurs, que par le secours des mines du Mont Sipile de Phrygie, qui leur valoient infiniment. Celles de Pangée, qui est une autre montagne dans la Thrace, donnerent moïen à Cadnus ce fameux Roi de Phœnicie,

Iul. Capitol. Herod. lib. 3.

Lib. 6. nat. hist. cap. 27. Sen. ep. 115.

d'executer tout ce qu'il fit. D'autres mines, dont on voyoit encore des restes auprès d'Abydes du tems de Strabon, rendirent Priam le plus glorieux Prince de son siecle. Midas le fut du sien, & eut la reputation de convertir tout en or, à cause de celui qu'il tiroit du Mont Bermius. Bref, Gyges, Aliattes, & Crœsus, se virent dans l'opulence dont toute l'Antiquité a tant parlé, par le seul revenu des mines de Lydie situées entre les villes de Pergame & d'Atarnée. Diodore observe que les Carthaginois obtenoient toutes leurs victoires avec des armées composées de soldats étrangers, qu'ils levoient à prix d'argent, celui qu'on tiroit des terres metalliques où ils faisoient continuellement travailler étant suffisant pour payer leur solde L'Empire des Macedoniens doit son établissement à l'or de Chrysite, dont Philippe se sçut prevaloir si à propos, qu'ayant subjugué la Grece, il rendit toutes choses faciles à son fils Alexandre. Et pour ne rien dire de celui d'Ophir; qui fit renommer Salomon pardessus tous lesRois de la terre; qui ne sait que les richesses du nouueau monde donnerent l'ambition à Ferdinand & à ses successeurs de subjuguer l'ancien, qu'ils pouvoient même achêter dans l'abondance où ils se virent, s'il eût été expo-

Lib. 14. Geogr.

Lib. 5. hist.

ſé en vente, & ſi les Eſpagnols étoient capables de fonder une Monarchie univerſelle, ce que nous avons fait voir ailleurs n'être pas de leur portée, ni du Genie d'une Nation haïe de toutes celles de la terre. Tant y a que ces remarques ſont ſuffiſantes pour prouver que les Souverains ont raiſon de rechercher avec plus de paſſion que perſonne, ces precieux metaux, puiſque leur ſon a la même pouvoir de reünir ſous leur puiſſance le reſte des hommes, qu'à celui de l'airain de raſſembler des abeilles prêtes à ſe diſſiper. Je ne trouve donc pas étrange s'ils tentent toutes les voyes poſſibles pour recouvrer des Finances, & il ſemble que les Gouvry avoient pris un pretexte bien puiſſant pour attirer le feu Roi de la Grande Bretagne, qui ne l'étoit encore que de l'Ecoſſe, au lieu de leur dannable conſpiration, lors qu'ils lui promirent de lui faire voir chez eux un threſor qui s'y étoit trouvé, & dont ils le vouloient mettre en poſſeſſion. Mais il faut que ceux de ſa condition prennent garde qu'on ne les repaiſſe pas de vaines eſperances ſur le ſujet que nous traitons, & que pour des choſes réelles on ne leur debite pas des chimeres ce qui eſt non ſeulement injurieux, mais encore de conſequence, à cauſe des mauvais effets qui en

Thuan. lib. 124. hiſt.

arrivent, & vu les dangereuſes ſuites qu'ont eu ſouvent de telles impoſtures. Rien n'engagea tant Neron dans les furieuſes dépenſes dont il penſa ruiner l'Empire, que la promeſſe qu'il reçut d'un Chevalier Romain, de lui faire trouver dans de certaines cavernes d'Afrique les richeſſes immenſes, que Didon y avoit autrefois tranſportées de Tyr, fuïant la perſecution de ſon frere. Or qu'y a-t-il de comparable en tout cela aux promeſſes de la Chymie, qui vont, comme chacun ſait, au delà de tout ce qu'on ſe peut imaginer. C'eſt pourquoi elles ſont auſſi ſans comparaiſon plus à craindre que toutes les autres, ſi elles ſe trouvent trompeuſes. Voyons pour reconnoître mieux ce qui en eſt, de quelles vraiſemblances ceux qui plaident pour elle accompagnent ordinairement leur diſcours. *Suet. in Ner. art. 31.*

L'art de multiplier l'or eſt tellement ancien dans leurs Livres, qu'Eſdras, ſi on les en croit, a parlé de la poudre dont il ſe fait, qui eſt ſans doute cette poudre de projection des Philoſophes Chymiques. Pluſieurs ont penſé que Salomon n'envoïoit en Tarſis que pour ne pas donner à connoître ce qu'il vouloit tenir ſecret, & pour en rapporter quelques raretez ſeulement, parce qu'en effet toutes ſes magnificences étoient fondées ſur la Pierre Phi- *Lib. 4. cap. 8.*

losophale qu'il possedoit, & dont ils veulent qu'il ait parlé au septiéme Chapitre de sa Sagesse. C'est une chose certaine, à leur dire, que la plûpart des fables anciennes ne couvrent point d'autre mystere; & que tout ce que les premiers Poëtes, qui étoient les Philosophes de leur tems, ont dit de Vulcain, de Prothée, de la Toison d'or, du Phœnix renaissant, de la boëte de Pandore, des pommes d'or d'Atalante, ou des Hesperides, & de la descente même d'Orphée l'un d'entre eux aux Enfers, ne peut être mieux interpreté que des operations de la Chymie. Aussi y a-t-il des Livres de Mythologie faits exprès, pour montrer que toutes les metamorphoses quasi du Paganisme enseignent celles des metaux, & se peuvent pratiquer dans les fourneaux des Chymistes. On ne peut pas nier non plus que toutes les nations de la terre n'aïent convenu de la realité de cet Art, puisque les Livres Grecs, Latins & Arabes, le montrent si evidemment, & que jusques chez les Chinois, qui s'y adonnent des plus, au rapport du Pere Trigault, on y travaille par tout le Levant. Et que peut-on repartir aux experiences attestées par tant de personnes irreprochables qui ont vû des effets du grand œuvre, & des projections veritables

Meyer. &c.

par des gens qui se sont plûs à contenter pour une fois leur curiosité. Mais parce qu'il y en a beaucoup qui ne s'arrêtent guéres aux autoritez, & qui font profession de ne se païer que de raisons, considerons un peu si la Chymie en a suffisamment pour les contenter. Déja puisque selon l'opinion des plus anciens Philosophes, tels qu'Anaxagore & Democrite, toutes choses sont tellement melées, qu'il n'y a rien qui ne se trouve par tout, ce n'est pas merveille que les Chymistes travaillent sur des matieres differentes pour en tirer de l'or par le moien de la chaleur du feu, qui a cette proprieté de reünir les choses qui sont de même nature. Et pour ce qui est de la generation ou transmutation des metaux où ils s'occupent, on ne sauroit nier qu'Aristote n'ait reconnu au cinquiéme Livre de sa Physique, que comme il se trouve des morts violentes, qu'on oppose à celles qui s'appellent naturelles, il se voit de même des productions ou generations violentes & avancées par l'Art, qui abrege le cours ordinaire de la nature. Ainsi, dit Saint Thomas là dessus, il y en a qui font naître par artifice des grenouïlles & des serpens, & on contraint les plantes de pousser, & les arbres de produire leur fruit avant le tems, en

Arist. 4. metaph. cap. 5. Omnia sunt in omnibus.

C. dern.

In Phædro, & Plutar. de sera num. vind.
Lib. 2. Physic. cap. 8.

les arroſant d'eau chaude, ou par quelque autre artifice ſemblable, comme il ſe pratiquoit autrefois dans ces jardins d'Adonis dont parle Platon. Pourquoi donc ne pourra-t-on pas imiter la Nature en ſes autres ouvrages, & particulierement en celui-ci de la production de l'or, puiſque par la même doctrine Peripatetique, l'Art non content d'arriver juſqu'où va la Nature, ſe plait ſouvent à la perfectionner, & à la ſurmonter en beaucoup de façons. Cela eſt ſi faiſable & ſi conforme à la raiſon, que les Peres qui ont composé le College de Conimbre n'ont point heſité à conclure, lors qu'ils ont traité cette queſtion, qu'encore qu'il fût très-difficile de produire de bon or, par l'artifice dont ſe ſervent les Chymiſtes, ils ne jugeoient pas pourtant que ce fût une choſe impoſſible. Et ils ont ſuivi en ce point la doctrine d'Albert le Grand & de S. Thomas dont on voit même des traitez de la Pierre Philoſophale, & de la meilleure partie des Philoſophes ſcholaſtiques, qui ont crû qu'on pouvoit tellement imiter la chaleur du Soleil en la generation de ce noble metal, par une autre chaleur qui fût équivoque à celle-là, qu'en travaillant ſur une matiere convenable on faiſoit en fort peu de tems, ce que ce grand luminaire n'accompliſſoit qu'en une

Al. 2. Phyſic. c. 1. qu. 7.

longue

longue ſuite d'années; ſi tant eſt qu'il en employe davantage, ſelon la plus commune opinion, à la production de l'or & de l'argent qu'à celle des moindres metaux. Ce ſont des raiſons ſi fortes & ſi eſſentielles, qu'elles ne reçoivent point de réponſes ſuffiſantes au dire des Chymiſtes; nous leur en fournirons pourtant d'aſſez valables, pourvu que la fumée de leurs fourneaux ne les empêche pas d'en bien juger.

Nous commencerons par l'examen de l'antiquité de la Chymie, qu'on a voulu prouver par les paſſages d'Eſdras, & de Salomon; qui n'ont neanmoins jamais penſé ni l'un ni l'autre à cela, ſi on en veut faire conjecture par les lieux qui ont été citez. Car Eſdras uſe ſimplement de cette comparaiſon, que comme il y a beaucoup de terre propre à être convertie en vaſes de poterie, & fort peu qui produiſe de l'or; il y a auſſi une infinité de perſonnes dont Dieu ne fait nul état, & qui ſeront reprouvez, au lieu que le nombre des Elus ſe trouvera très-petit. Pour ce qui eſt du ſeptiéme Chapitre de la Sageſſe de Salomon, il la prefere à l'or, à l'argent, & à toute ſorte de pierre precieuſe, n'y aiant pas plus d'apparence de prendre cela à l'avantage de la Chymie, que de s'imaginer avec quelques

rêveurs de Rabins, qu'il bâtit ce renommé Temple, son Thrône si superbe, & ses magnifiques Palais, par le moyen de la Pierre Philosophale. Mais ne lui a-t-on pas même attribué des Livres qui en traitent expressément, avec la même impudence dont on le fait auteur de je ne sai quels autres qui parlent de l'invocation des Demons, comme est celui qui a pour titre la Clavicule de Salomon? En verité, ce sont des impostures si grossieres, qu'il y a dequoi s'étonner de la stupidité de ceux qui s'y laissent abuser; aussi bien que la profanation de beaucoup d'autres qui prennent les plus hauts & les plus sacrez mysteres de nôtre Religion, pour des figures du grand œuvre; par le moyen duquel Saint Jean l'Evangeliste changeoit des branches d'arbres en or, si nous voulons recevoir la glose qu'ils font sur son Hymne. J'avouë pourtant qu'encore que ce soit une chose ridicule de vouloir appuyer l'Art Chymique sur de semblables passages, qui ne contiennent rien de ce qu'on leur veut faire dire, il ne laisse pas d'être fort ancien, & tel qu'il ne doit pas être mis entre les nouvelles inventions de ces derniers siecles comme a fait Pancirolle. Si ce n'est qu'on trouve qu'il ait eu sujet d'en user ainsi, à cause que l'Alchymie a été quelque tems comme

morte, & ſemble avoir pris une nouvelle naiſſance en ces dernieres ſiecles, où elle trompe plus de monde qu'elle n'a vrai-ſemblablement jamais fait. Car nous ne voyons point que les grands hommes, ſoit Grecs, ſoit Romains, l'ayent jugée digne de la moindre conſideration. Hippocrate, Platon, Ariſtote ni Galien, qui ont eu tant de ſujet d'en parler, n'ont pas ſeulement témoigné qu'ils en connuſſent le nom. Et Pline entre les Latins qui a cité tant d'Auteurs, & parlé dans ſon Hiſtoire naturelle de toute ſorte de profeſſions, ne ſe fût apparemment pas tû de celle-là, ſi de ſon âge elle eût eu quelque rang parmi les autres, ou s'il en eût lu quelque choſe dans les bons Livres. Je ſai bien qu'il en court ſous le nom d'Hermes Triſmegiſte, de Democrite commenté par Syneſius, d'Orus, d'Olympiodore, & de quelques-uns encore de ces grands Genies de l'Antiquité. Mais je ſuis ſûr auſſi que la ſeule lecture de la plûpart, & l'idiome quaſi de tous, en découvrent manifeſtement la ſuppoſition. Ceux, par exemple, qui ſauront comme on parloit Grec du tems de Democrite, & long-tems après, reconnoîtront facilement que ce traité qu'on lui attribue ne peut être de lui, & ils s'appercevront même par beaucoup de dictions, que

ſon veritable Auteur a eu connoiſſance du
Chriſtianiſme. Les plus certains témoigna-
ges de la Chymie, & les plus éloignez de
nous, à mon avis ſont ceux-ci. Premiere-
ment le châtiment dont Diocletien punit les
émotions ordinaires des Egyptiens, en faiſant
brûler tout ce qu'ils avoient de Livres qui
traitoient de cette pretenduë ſcience, afin
qu'ils n'euſſent plus la hardieſſe de ſe rebeller,
fondée, comme il preſumoit, ſur l'abondance
d'or & d'argent qu'ils ſe promettoient de pou-
voir tirer de leurs fourneaux Chymiques. Ce-
Pag. 835. la ſe lit dans les Extraits de Conſtantin, com-
me aiant éte écrit par Jean d'Antioche; &
dans Suidas, quand il explique le mot de
Lib. 3. Mathe. cap. 15. Chymie. On voit auſſi un paſſage fort ex-
près de cet Art dans Julius Firmicus, qui aſ-
ſuroit il y a plus de douze cens ans, que la
Lune placée avec Saturne dans la neuviéme
maiſon de l'horoſcope d'une geniture noctur-
ne, donnoit le temperament propre pour la
ſcience de l'Alchymie; ce qui montre qu'elle
étoit connuë dès-lors. Et nous pouvons ajoû-
ter à ceci l'explication que donne ailleurs Sui-
das à la fable de la Toiſon d'or, quand il veut
que le voyage des Argonautes n'ait été fait,
In voce δέρας. que pour avoir un Livre couvert de peau de
mouton, & qui enſeignoit à faire de l'or par

la conversion des autres metaux. Vrai est que Suidas n'est pas un fort ancien Auteur, n'y aiant que six cens ans pour le plus qu'il écrivoit, & si il ne cite aucun garant de cette mythologie, qui demeure par consequent appuyée sur sa seule autorité. Voilà comme je croi ce qui nous reste de plus ancien & de plus veritable touchant la Chymie; & quand elle seroit de beaucoup plus vieille datte, elle n'en pourroit pas pourtant tirer de grands avantages, puisque c'est une chose sûre que le mensonge & l'imposture ne sont guéres plus jeunes que la verité dans le monde, & que les opinions erronées y ont été de tout tems aussi bien reçuës que les plus solides sciences. Mais l'interpretation qu'a donnée Suidas à la fable de Jason, m'avertit de répondre au sens allegorique qu'on a voulu apporter en faveur de la Chymie, sur la plupart des autres fables Poëtiques. Et certes, il n'y en a guéres qu'on ne puisse appliquer de la sorte à tout ce qu'on voudra. Car pour examiner celle-ci la premiere, je pense que la conjecture de Strabon sera trouvée bien plus vrai-semblable, lors qu'il remarque de quelle façon les peuples du païs de Colchos ont accoûtumé de recueillir l'or des torrens avec des peaux de mouton, d'où *Lib. 11. Geogr.*

Lib. 1. cap. 54. il juge qu'eſt venu le conte de cette Toiſon d'or; en quoi il a été depuis peu ſuivi par Belon, qui a eu tort de ne pas nommer Strabon pour auteur de cette opinion. Le même Geographe ajoûte, que la quantité de metaux qui ſe trouvè dans la Colchide, a peut-être donné lieu à cette galanterie des Poëtes, comme ç'a été le ſujet pourquoi la Province a reçu le nom d'Iberie, auſſi bien que l'Eſpagne, à cauſe qu'elles ſont toutes deux également metalliques. *Cambd. 1. hiſt.* On pourroit dire auſſi que l'abondance des troupeaux de ce païs-la, en quoi conſiſte la plus grande richeſſe des Anciens, a été le fondement de la fable : comme il eſt certain que les Chevaliers de la Toiſon d'or furent ainſi nommez par les Ducs de Bourgogne, à cauſe des grands revenus qui leur venoient des laines du Païs-bas, au tems que le trafic & les manufactures paſſerent d'Angleterre dans la Flandre. Que ſi ce n'étoit point une choſe inutile de s'arréter autant ſur les autres fables qu'on veut appliquer à la Chymie, il ſeroit aiſé de montrer qu'on les peut bien ajuſter ailleurs, comme nous venons de faire celle des Argonautes : voire même qu'on leur peut donner un ſens tout contraire. Car qui m'empêchera de ſoutenir au ſujet de Vulcain, dont les Chymiſtes s'at-

tribuent principalement toutes les actions, que quand les Poëtes ont ecrit qu'il voulut forcer Minerve, & que d'un tel attentat nâquit ce monstre d'Erichthonius, ils ont voulu signifier que les chercheurs de Pierre Philosophale presument mal à propos de forcer la Nature avec le feu de leurs fourneaux, parce qu'il n'en sortira jamais que des productions imparfaites, & au lieu d'or & d'argent de bon alloi, une matiere propre seulement à faire de la fausse monnoie. En verite, je trouve cette adaptation aussi juste que pas une de celles qu'on fait en leur faveur. Et que peut-on alleguer de plus précis pour l'expression de leur vaine recherche, que la fable de ce Sisyphe, qui roule incessamment un rocher, tombant autant de fois qu'il pense l'avoir élevé au lieu de son repos? N'est-ce pas une figure naïve de ces miserables enfumez, soit quand ils promenent incessamment dans leur esprit le dessein de cette pierre phantastique, soit lors qu'après mille travaux ils sont contraints de recommencer leurs operations, qui se trouvent toûjours fausses au point de leurs plus grandes esperances? Pour moi je pense que ce sont là les metamorphoses qui leur conviennent le mieux, comme je croi que de toutes les transmutations qu'ils entrepren-

nent, il ne leur en reüssit point d'autre, que celle qu'ils font ordinairement de tout ce qu'ils ont de biens en des charbons, selon le proverbe des Grecs & des Latins.

Pro thesauro carbones.

L'étenduë de cette vaine occupation par l'Univers, ne lui peut pas être plus glorieuse que l'ancienneté dont elle a voulu se prevaloir, puisque ce n'est pas le seul abus qui a cours parmi toute sorte de Nations. Geber, Grec & Chrêtien renié, qui vivoit cent ans depuis Mahomet, est celui qui l'a mise en vogue parmi les Arabes; & les mots d'Alchymie, d'Alcohol, d'Amalgame, avec beaucoup d'autres semblables, montrent assez que c'est d'eux que nous tenons ses principaux mysteres. Or on ne sauroit mieux apprendre que de Leon d'Afrique, comme quoi ils reüssissent en cette belle profession. Il dit qu'une partie d'entr'eux s'occupe à la recherche d'Elixir, & que le reste travaille à la multiplication des metaux, mais que la fin ordinaire de tous est de falsifier la monnoie; ce qui fait qu'on voit en grand nombre de ces souffleurs dans la ville de Fez qui n'ont point de poing, pource que c'est la peine dont on y châtie les faux monnoieurs. Quant aux Chinois, le Pere Trigault fait bien connoitre leur aveuglement en ceci; lors qu'il écrit que c'est une opinion

commune parmi eux, qu'on peut convertir le vif-argent en bon argent, par le moien d'une herbe dont ils croient que les Peres Jesuites ſont en poſſeſſion.

Que ſi l'on allegue en ſuite le témoignage de ceux qu'on veut qui ayent poſſedé cet ineſtimable threſor, & qui en ayent donné des preuves par de veritables projections : je réponds, que tout ce qu'on en a dit n'eſt fondé que ſur des narrations fabuleuſes, de perſonnes qu'on fait paſſer comme des Juifs errans, ou des Roſe-croix, après avoir éblouï la vuë de quelque pauvre credule, ſi tant eſt qu'il y ait un ſeul mot de verité en tout ce qu'on en conte. Car ceux qui ſe mêlent de ce métier, après avoir été trompez par d'autres, prennent ordinairement plaiſir à faire les mêmes fourberies qu'ils ont ſouffertes, & tachent bien ſouvent à ſe recompenſer par là. Tantôt ils ont de faux & doubles creuſets, une autre fois le charbon dont ils les couvrent eſt plein de poudre d'or, & le plus coutumierement ils imitent le trait de Brutus, qui porta de l'or au Dieu de Delphes dans un baton qui le cachoit. On tient que Bragadin avoit une verge de fer pareille, au bout de laquelle un peu de cire arrétoit la limaille d'or qui tomba dans le creuſet, auſſi-

tôt qu'il eût feint de remuer ce qui étoit dedans. Arnauld de Ville-neuve se servit sans doute de quelque tour de passe-passe semblable, si tant est qu'il ait fait dans Rome ce que nous avons dit qu'on lui attribuë. Mais la plus grande partie de ce qu'on veut faire passer pour historique sur ce sujet, n'est rien qu'imposture, & une pure invention d'hommes qui ne sont jamais si ingenieux, que quand il est question de s'entreabuser. Cet Arnauld de Ville-neuve, par exemple, étoit un des plus renommez Medecins de son tems qui se servoit des remedes Chimiques fort heureusement : & pour ce qu'il acquit par là de grands moiens auprès des Papes & des Rois de Sicile, il a laissé des meilleures maisons de Provence qui portent son nom ; ce qui a donné lieu à la creance commune qu'il savoit faire la Pierre Philosophale. Tout ce qu'on a écrit de Remond Lulle, de Jacques Cœur, de Nicolas Flamel, & d'autant qu'il y en a qu'on cite pour prouver que ce n'est pas en vain qu'on la cherche, puisque ceux-là l'ont euë, & en ont fait des merveilles, peut être interpreté de même ; plusieurs qui se sont donnez la peine d'examiner l'histoire de leur vie, aiant trouvé de meilleures causes de leurs richesses prodigieuses, & de toutes leurs gran-

des actions, que ce qu'on allegue de cette pierre imaginaire.

Venons maintenant aux raisons qui sont pour elle, & que je reconnois franchement ne pouvoir pas être refutées si facilement. Car pour ne rien dire des autres operations Chymiques, puisqu'il n'est ici question que de la production de l'or qui se fait par l'Art en imitant la Nature, j'avoüe que je n'ai point trouvé de raisons Physiques qui montrent évidemment l'impossibilité de faire artificiellement de l'or. C'est pourquoi j'acquiesce à l'opinion des Peres Jesuites, & de tous ceux qui ont tenu ce point problematique, à demeurer dans les termes de la pure Physique, parceque, comme parle Saint Thomas, rien n'empêche l'Art de produire souvent de vrais 2. 2. q. 77.
& naturels effets par le moien des causes na- *art.* 2.
turelles dont il se sert. Mais il me semble qu'on a grand tort de vouloir que ce Docteur Angelique ait été absolument pour l'affirmative, puis qu'on peut voir dans le propre lieu où il est allegué, qu'il n'a parlé que douteusement de ceci, & en ces propres mots, que si l'Alchymie faisoit de vrai or, il seroit licite de l'exposer comme celui où il n'y a eu que la Nature qui ait travaillé, puis qu'il auroit les mêmes qualitez, & seroit d'aussi bon usage

que celui-ci. Encore ne s'eſt-on pas contenté de violenter de la ſorte le paſſage de ſa Somme, on lui a même attribué des traitez entiers de la Chymie, auſſi bien qu'à ſon Precepteur Albert le Grand, qui ne ſont apparemment non plus d'eux que ces autres ſuppoſez, dont nous avons déja dit nôtre avis, & celui qu'on debite ſous le nom de l'une des ſœurs de Moïſe nommée Marie, qui cite Democrite, Pelagius, & quelques autres Auteurs d'auſſi grand rapport à ſon tems que ceux-là, pour bien confirmer ſes opinions Chymiques. Si eſt-ce que de ſemblables Livres ne laiſſent pas d'avoir cours parmi des gens de cette profeſſion, que je puis dire être pour la plûpart les plus credules de tous les hommes, depuis qu'ils ſe ſont une fois imaginé la poſſibilité du grand œuvre. Je ſerai ſi équitable en leur endroit, que je ne la combattrai d'aucun des argumens de Phyſique qu'on fait ordinairement contre elle, pource que comme je viens de dire, il n'y en a pas un qui ſoit aſſez concluant, ce me ſemble, ni qui m'empechât de la croire, ſi les raiſons morales ne s'y oppoſoient, dont voici celles qui me perſuadent le plus. On ne ſauroit douter que ſi la Pierre Philoſophale pouvoit être trouvée, elle ne l'eût été déja

plusieurs fois, depuis un si long tems, que tant d'hommes de toutes conditions soufflent les charbons, travaillant nuit & jour pour cela ; & il semble qu'on peut dire fort raisonnablement, que s'ils se sont peinez jusqu'-ici en vain, ce n'est pas faire une action de prudence, que d'entreprendre une chose qui n'a jamais reüssi à personne, quoique beaucoup en ayent tenté le succès. Or si cette bonne fortune étoit arrivée à quelques-uns, & qu'ils eussent possedé enfin ce prix inestimable de leurs travaux, il est encore, à mon avis, plus vrai-semblable, & d'une consequence plus necessaire, qu'ils auroient laissé des témoignages de leur felicité tels que toutes les Histoires en parleroient, & que personne n'en pourroit douter. Car soit du coté des richesses incomprehensibles que donne la moindre poudre de projection, soit de la part du long âge, & de l'exemtion de toute sorte de maladies que cause cet Elixir de vie, & cette medicine universelle, comme parlent quelquefois ceux de la cabale, qui osent même coucher ici d'une espece d'immortalité, il est certain qu'avec un tel avantage, & un si miraculeux present du Ciel, ils seroient comme des Dieux en terre, qui ne trouveroient rien pour tout qui leur pût resister, ni qui

Temoin Artephius.

les empechât de faire universellement tout ce que bon leur sembleroit. C'est ce qui fit dire gentiment à un Chiaous du Grand Seigneur, qui entendoit parler à Venise, il n'y a pas fort long-tems, d'un certain Mamugna, comme d'un homme qui savoit l'art de faire de l'or : Si cela est, mon maitre ne peut éviter qu'il ne devienne son valet. Et veritablement il avoit raison, quiconque possederoit ce precieux metal de la sorte, se pourroit rendre facilement Monarque de toute la terre, de quelque condition qu'il fût auparavant. Il y a long-tems qu'on a dit que les richesses ordinaires donnoient les honneurs, les amis, la noblesse, & tout ce qu'il y a de considerable dans le monde. Pour peu qu'on porte son imagination sur celles dont nous parlons qui seroient inépuisables, & dont on jouïroit avec une vigueur d'esprit & une santé inalterable, on ne se figurera rien de moindre que ce que nous venons de dire. Combien les Histoires nous font-elles voir de personnes de basse naissance, qu'un peu de fortune a élevées, autant de fois qu'elle a voulu se joüer de nous, aux plus hautes dignitez de la terre? Et qui ne voit que ceux-là seroient maitres de la Fortune, & de tout ce qui en dépend, qui tiendroient dans leurs mains ce

Vie du P. Paul.

pourquoi elle eſt recherchée, & ce qui lui a fait dreſſer des autels? Nous n'ignorons pas la reponſe qu'ont accoutumé de faire là deſſus des hommes qui ſeroient bien fachez de ſe voir ſevrer de la douce eſperance d'un ſi grand bien. Ils aſſurent que dès l'heure qu'on en eſt entré en poſſeſſion, on perd tout autre deſſein, pour vaquer à celui-là ſeul de ſe tenir couvert, & d'aſſurer ſa felicité par le ſecret, n'y ayant point d'autre moien de ſe garantir de la violence des plus puiſſans, qui uſeroient des forces qu'ils ont en main, pour ſe rendre maitres de la vie & de la liberté d'une perſonne qu'ils croiroient capable de ſatisfaire à toutes leurs convoitiſes. Mais outre beaucoup de repliques que reçoit ce diſcours, & qu'on peut bien juger qu'en celant pour un tems une choſe de ſi grande conſequence, il ſeroit aiſé de ſe mettre enfin hors des termes de pouvoir étre forcé, eſt-il poſſible d'ailleurs que tous ceux qu'on dit qui ont enfin trouvé la Pierre Philoſophale, ayent été de même humeur, & tous également dans la crainte? Ne s'en eſt-il rencontré pas un qui eut un ami, qu'il voulut faire participant de ſa ſcience avant que de mourir? Et n'y en a-t-il eu aucun qui fut pere, & par là touché du deſir de rendre hereditaire dans ſa famille un art ſuffiſant pour

la laisser la plus glorieuse, la plus puissante & la plus heureuse de toutes celles qui sont sur la terre? En verité, il est très-difficile de se persuader une telle inhumanité, & je tiens bien plus vrai-semblable de dire que pas un n'ait donné jusqu' à ce but, que de croire que ceux qui y sont arrivez ayent aussi-tôt perdu toute sorte de sentimens naturels, comme s'ils avoient été eux-même metamorphosez en ce qu'ils cherchoient, & comme si cette Pierre Philosophale étoit une Meduse qui petrifiât tous ceux qui osent l'envisager. Ces conjectures morales appliquées aux doutes physiques que nous avons dit qu'on peut avoir, me semblent si puissantes, qu'après les avoir penetrées comme il faut, je ne pense pas qu'on doive plus tenir pour problematique la question proposée, ni faire difficulté de conclure, que comme la Pierre Philosophale n'a vrai-semblablement jamais été trouvée, elle ne doit non plus jamais être cherchée par ceux qui n'entreprennent rien sans raison. Ajoutez à cela que tous ceux qui se presentent tant aux Princes qu'aux particuliers pour l'enseigner, ou pour les rendre riches en la faisant, sont toûjours dans la necessité, n'y ayant peut-être rien de plus ridicule que d'écouter ces imposteurs qui ont l'effronterie de pro-

mettre

mettre des mont-joyes de biens, à ceux de qui ils veulent tirer une piece d'argent. Ennius se moquoit de quelques Devins de son tems, qui demandoient une drachme pour enseigner des thresors cachez, leur disant qu'il la leur donnoit de bon cœur à prendre sur ce qui se trouveroit par leur moïen. Il faut renvoier de même ces impudens souffleurs quand ils se presentent; & on ne sauroit assez faire comprendre à un grand Monarque, tel que doit être Monseigneur le Dauphin, qu'il est obligé d'avoir des desirs mieux fondez, que sur le fourneau d'arene des Chymistes, & que la Pierre Philosophale ne peut être qu'une pierre de scandale à ceux de sa condition autant de fois qu'ils s'y arrêteront.

Cic. l. 1. de Div.

DE LA MAGIE.

SI LA CURIOSITE' de savoir l'avenir, nous porte avec tant d'ardeur à l'étude de l'Astrologie Judiciaire, & si l'envie de devenir riches nous fait deferer avec un tel aveuglement aux vaines promesses de la Chymie, selon que nous venons de le faire voir dans les discours precedens, il ne faut pas s'étonner que tant d'esprits se laissent surprendre aux illusions de la Magie, & qu'un

Art qui se vante de donner lui seul, & sans peine, tout ce que les autres ne font esperer qu'après de longstravaux, attire à soi beaucoup de monde. En effet, il n'y a point de passion que la Magie ne flatte, & de quelque mouvement que nous soions transportez, elle se fait entendre qu'elle nous pourra satisfaire, & qu'elle a dequoi nous combler de toute sorte de contentement. Car soit que l'Amour nous agite, soit qu'un desir de vengeance nous travaille, ou que quelque autre passion, telle que l'ambition, l'avarice, & le jeu, exerce son pouvoir sur nôtre ame, la Magie ne veut qu'un tour de main, avec deux ou trois paroles mysterieuses pour les appaiser, & pour nous mettre en possession de tout ce que nous saurions souhaiter. Elle presume même de nous pouvoir rendre parfaits aux sciences, & si nous voulons croire de certaines personnes, nous dirons que Merlin, l'Abbé Tritheme, Albert le Grand, Jean Pic, & tels autres prodiges de savoir, tenoient d'elle leurs plus belles connoissances, & ce qui faisoit qu'on les regardoit avec tant d'admiration. Il est donc très-necessaire de détromper les esprits de bonne heure d'un si grand abus, & de faire comprendre aux jeunes Princes, qu'outre l'offense envers Dieu,

qui condanne si expressément la Magie, elle ne peut rien faire de tout ce qu'elle promet, & qu'elle n'est souvent qu'un nom vain, qui sert de couverture à toute sorte d'impostures. On peut juger par là que je n'entends pas parler ici de la Magie naturelle, ni de cette partie de la Philosophie qui est toute dans les secrets de la Physique, & qui par l'application de quelques agens dont elle connoit les proprietez occultes, fait beaucoup de choses qui paroissent surnaturelles. C'est la Magie Goëtique & reprouvée contre qui je declame, & ce sont les conjurations des Diables, les malefices des Sorciers, avec les fourberies ordinaires de ceux qui se disent Negromantiens ou Enchanteurs, dont je desire donner de l'aversion.

A la verité, on ne peut pas être Chrêtien & douter, comme a fait Pline, de l'art Magique. L'évocation de l'ame de Samuel par la Pythonisse, & ce que firent les Magiciens de Pharaon pour s'opposer à Moïse, sont des preuves suffisantes de sa réalité dans le Vieil Testament. Et quand il n'y auroit dans le Nouveau que l'histoire de ce qui se passa entre Simon surnommé le Magicien, & Saint Pierre, on ne pourroit pas révoquer en doute qu'il n'y eut des sectateurs de cet art diabolique, condanné en tant de lieux de l'Ecritu-

Hist. nat. l. 2. cap. 4. Lib. 1. Reg. c. 28. Exod. c. 6. 8. &c.

re Sainte, & contre qui l'Eglise fulmine encore tous les jours. Aussi est-ce l'opinion de quelques Scholastiques, que Dieu permet exprès qu'il y ait des Magiciens, afin que les esprits libertins, & qui ne veulent point reconnoitre d'autre Dieu que la Nature, soient contraints d'avoüer qu'il y a des substances autres que materielles. Et Vasquez soutient même pour cela, que les Livres de Magie sont necessaires, afin que de semblables irreligieux, ou pour mieux dire Athées, soient convaincus par cette doctrine. Quoiqu'il en soit, la condannation de la Magie par le consentement de toutes les nations, & dans toute sorte de religions, ne montre que trop son existence. Les Romains avoient dans leurs douze tables des loix expresses contre elle; celles de Platon ne lui sont pas plus favorables; & les Turcs mêmes l'ont en horreur par la doctrine de Mahomet, qui enseigne que Dieu s'étant reservé la connoissance des choses futures qu'il tient dans sa main, il n'y a point de divination qui ne lui soit desagreable.

Fruges ne excantato, &c. *Lib. 11., de leg.*

Mais comme on ne peut rien avancer de plus faux, que l'opinion de ceux qui soutiennent qu'il n'y a point du tout de Magiciens, puisqu'elle est contraire à la Foi; aussi peut-on dire avec raison, que la plûpart des cho-

ſes que l'on rapporte d'eux ne ſont que des fables, & que de cent contes qu'on en fait, à peine s'en trouve-t-il un, ſi on ſe veut donner la peine de les examiner, qui contienne quelque verité. Cela vient en partie de ce que la plûpart des hommes attribuent à Magie tout ce qu'ils voient faire d'extraordinarie, & dont ils ne peuvent pas bien comprendre la cauſe. Ainſi il n'y a guéres de grands Ouvrages d'Architecture qui n'aïent été achevez en un inſtant par les Demons, ſi on en croit le peuple. Celui de Provence l'aſſuroit autrefois du pont d'Avignon, dont Baronius même fait un veritable miracle; & les Neapolitains ſont perſuadez que la montagne de Pauſilippe fut creuſée par les conjurations Magiques de Virgile, quoiqu'on leur puiſſe dire que des Auteurs autant ou plus anciens que ce Poëte, & Strabon entre autres, qui vivoit ſous Auguſte comme lui, en ont parlé comme d'un chemin fait long-tems auparavant qu'ils écriviſſent. D'ailleurs la même ignorance mélée d'envie, a fait nommer Sorciers ou Enchanteurs les plus rares hommes de tous les ſiecles, puiſqu'outre ceux que nous avons déja remarquez, Socrate, Pythagore, ni Galien, n'ont pû éviter cette médiſance; & que JESUS-CHRIST même fut calomnié par les Juifs, de ne faire

Ad ann. 1177.

Naudé apolog. des Mag. chap. 21.

ſes miracles que par le moien des Demons. Il y a auſſi les animoſitez & les interêts des particuliers auſſi bien que des Princes, qui cauſent ſouvent le même effet. Apulée fut accuſé de Magie par les parens de ſa femme, qui s'étoient reſolus de le perdre par là. Quelques Papes, comme Silveſtre Second, & Gregoire Septiéme, ont été décriez de même, le premier par ſes ennemis, qui perſuaderent aiſément dans un ſiecle d'ignorance, que les Mathematiques où il excelloit étoient pleines d'inventions Diaboliques; & le ſecond par les partiſans de l'Empereur Henri Quatriéme, qu'il avoit excommunié plus d'une fois. Nôtre France a bien eu de la peine à ſauver l'honneur de la Pucelle Jeanne, que la fureur des Anglois fit bruler à Roüen, comme ſi elle eût été une infame Sorciere. Et nous ſavons qu'aux païs tels que la Lorraine, où les Seigneurs de fief confiſquoient les corps & les biens de ceux qui étoient condannez pour ſortilege, on y en voioit plus, il n'y a guéres, qu'en tout le reſte de l'Europe. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que le Parlement de Paris procede avec grande retenuë toutes les fois qu'il connoit de ce crime, vu qu'outre les fauſſes accuſations, on voit encore ſouvent de pauvres idiots, & de ſimples femmes qui

Id. ch. 20.

avoüent des choſes qui ne furent jamais. Car ſoit par le mauvais artifice de ceux qui les interrogent pour les opprimer ſeulement, ſoit par un dégout de la vie qui prend quelquefois ces miſerables, & qui ne doit jamais être écouté, ſoit par une dépravation d'eſprit que leur cauſent d'infames onctions & ſuffumigations, il s'eſt trouvé aſſez de fois des perſonnes convaincuës par leur propre confeſſion d'avoir été au Sabat, dont elles étoient neanmoins très-innocentes. Acoſta remarque dans ſon Hiſtoire des Indes Occidentales, qu'il y avoit des Prêtres dans la ville de Mexico, qui ſe vantoient de conferer ſouvent avec leurs Dieux, mais que ce n'étoit jamais qu'après s'être frottez d'un certain onguent abominable qu'il décrit, & qui étoit ſi infect, que lors les bêtes mêmes les fuïoient. Il avoit avec cela cette faculté de les rendre ſans peur, de leur inſpirer une cruauté extréme, & vrai-ſemblablement de leur donner ces viſions de leurs faux Dieux, qu'ils diſoient après avoir entretenus fort familierement. C'eſt à peu près la même choſe de nos Sorciers, & c'eſt ainſi que le pere de Preſtantius après avoir mangé d'un fromage maleficié, crut qu'étant devenu cheval il avoit porté de très-peſantes charges, bien que ſon corps eût été toûjours vû dans

Lib. 5. cap. 26.

Lib. 18. cap. 17. & 18. le lit. S. Augustin qui rapporte cette histoire dans sa Cité de Dieu, interprete de cette façon tout ce qui a été écrit des merveilleuses transformations que faisoit Circé, & de toutes les Lycanthropies d'Arcadie, dont Platon même nous a laissé quelque chose par écrit dans le huitiéme Livre de sa Republique, où il recite cette fable des Arcadiens, pour nous faire comprendre la metamorphose d'un Roi en Tyran. *Lib. 4. hist.* Les Neures, dont parle Herodote, qui devenoient Loups tous les ans pendant quelques jours, ne pâtissoient sans doute qu'en la partie imaginative. Et tout ce qui se conte de nos Loups-Garoux, & de beaucoup de choses semblables qui ont cours parmi le peuple, n'a point ordinairement d'autre fondement si tant est qu'on y trouve parfois quelque chose de plus que l'imposture toute pure. Je ne veux pas dire que la malice des hommes ne soit très-grande, & qu'il n'y en ait peut-être une infinité qui seroient Magiciens s'ils pouvoient. Mais je nie que Dieu souffre en cela les effets de leur mauvaise volonté, & je soutiens que sans sa permission, quand le Diable même voudroit satisfaire à tous leurs desirs, il ne peut rien executer de tout ce qu'ils lui sauroient demander. Quelle apparence, qu'autant de fois qu'une vieille vou-

dra marmoter deux ou trois mots du Grimoire, & mettre un balai entre ſes jambes, Satan ſoit tenu de la tranſporter par la cheminée où elle voudra? Que Dieu, dont la toute-puiſſance n'outre-paſſe que rarement les Loix de la Nature, trouve bon que cet ennemi de ſa gloire les viole tous les jours; Et qu'il ſouffre qu'un Demon faſſe pour un miſerable Sorcier, le même miracle que nous liſons avec admiration dans l'Hiſtoire des plus grands Prophetes, lors qu'ils ont été enlevez par des Anges; & dont Herodote même ſe moque en la perſonne d'Abaris, que la credulité Payenne faiſoit voler par l'air, ayant au lieu de cheval Pegaſe, une fleche entre les jambes, de laquelle il fit preſent à Pythagore, ſi on s'en rapporte à Jamblyche.

Lib. 4. hiſt.

Cap. 19. de vita Pyth.

Ce n'eſt pas que je ne reconnoiſſe franchement, que quand il arrive quelque choſe de ſemblable, dont on a toutes les preuves que l'ordre judiciaire requiert, il faut captiver ſon jugement ſous l'immenſe profondeur de la Sageſſe divine, qui ſeule ſait tirer le bien du mal; & que nous ne pouvons pas douter en conſcience de la poſſibilité d'un fait que l'Egliſe a determinée. Mais il ne s'enſuit pas pourtant, qu'il faille recevoir pour conſtant tout ce qu'on a avancé ſur cela inconſideré-

Iourn. de Henri III. p. 220.

ment; ni que nous ſoïons obligez de croire qu'il y eût dès le tems de Charles Neuviéme juſqu' à trente mille Magiciens dans Paris, pource qu'on a écrit qu'un qui paſſoit pour leur chef l'avoit declaré. Si cela étoit vrai, nous n'y en verrions guéres moins preſentement que d'autres hommes, ſelon que le mal ſe multiplie, & que nous allons en empirant. Sans doute qu'il y en a qui prennent pour Enchanteurs tous ceux qui font quelque choſe d'extraordinaire, ou qui ont des connoiſſances dont les autres ne ſont pas capables; ce qui ſert de beaucoup à en augmenter le nombre. Un Souverain Pontife deceda en un tems de ſi grande ignorance, qu'on fit difficulté dans Rome de le mettre en terre ſainte, à cauſe d'un Livre plein de figures qui fut trouvé dans ſa chambre, & qu'on prit pour être de Necromance, bien qu'il ne traitât que des Mathematiques. Et nous avons vû accuſer de Magie dans Paris le Sieur de Vatan ſur la fin de l'année mil ſix cens onze un peu avant ſa diſgrace, à cauſe qu'il faiſoit imprimer ſon Commentaire ſur le dixiéme Livre des Elemens d'Euclide, ce qui épouventa ſi fort un nommé Geneſt qu'il avoit laiſſé pour avoir l'œil ſur cette impreſſion, qu'outre ſa fuite il en mourut bientot après. Jl n'y a Bateleur dont les ſubtilitez ne paſſent pour

des ſorcelleries auprès de beaucoup de monde; & les plus fins ſont ſurpris d'étonnement, quand ils voient de certaines actions qui ſemblent exceder le pouvoir de la Nature, parce que les cauſes n'en ſont connuës que de ceux qui font une particuliere étude des ſecrets de la Phyſique. Qui pourroit voir des brins de paille convertis apparemment en Serpens, ſans l'attribuer à Magie? Si eſt-ce que cela arrive quand on veut, en faiſant brûler dans une lampe de la graiſſe de Serpent fonduë, au lieu d'huile ſelon le texte de Bonaventure & d'aſſez d'autres Philoſophes. Pline écrit de même ſous l'autorité d'Anaxilaüs, qu'en mettant dans la lampe ce qui degoutte de la nature d'une cavalle ou âneſſe qui viennent d'être ſaillies, tous ceux qu'on voit à cette lumiere paroiſſent avoir des têtes de cheval ou d'âne. Et nous apprenons de l'hiſtoire ſacrée de Tobie, que le cœur d'un certain poiſſon roti ſur les charbons, chaſſe les Demons par la vertu de ſa fumée. Suppoſant pour veritables tous ces exemples, ou en ſubſtituant d'autres en la place de quelques-uns, comme il s'en trouve une infinité de très-certains, qui doute, que ceux qui les reduiront en pratique ne ſoient pris auſſi-tôt pour des enfans du Sabat? Les effets ordinaires de la pierre d'Ai-

V. Conimbr. ad lib. 1. de interpr. c. 1. qu. 5. art. 4.

Hiſt. nat. lib. 28. cap. 11.

Cap. 6.

mant ſont aujourd'hui ſi connus, que perſonne ne les admire plus. On ne laiſſe pas pourtant de faire beaucoup de choſes par ſon moien, qui étonnent les plus ignorans, & pour nous ſervir de ce ſeul exemple des plus communs, ſi vous en tenez une bien armée par deſſous une table, vous ferez aller l'aiguille d'une bouſſole qui ſera deſſus comme vous voudrez ; ce qui ſera trouvé fort étrange par beaucoup, & il ne faut point douter que cela n'eût ravi les anciens en admiration.

En effet, je croi que ceux qui ont le plus de connoiſſance des ſympathies & antipathies naturelles, ou de ces proprietez occultes & ſpecifiques dont parlent tant de Philoſophes, ſont toûjours les plus grands Magiciens de tous dans l'eſprit du peuple. Il n'auroit jamais pour autre un homme qui ſe vanteroit de donner des couvertures propres à garder des coups de tonnere. Cependant on tient que les peaux de Veau Marin ont cette vertu, c'eſt pourquoi les tentes de campagne en étoient autrefois couvertes, & l'Empereur Severe en fit pour cela étoffer le dehors de ſa litiere. Qu'on voye arrêter tout court un Taureau furieux avec une branche de figuier ſauvage miſe à ſon cou, on ne manquera jamais de prendre pour Art Magique, ce qui

Rondelet l. 16. c. 3.

Pline l. 23. c. 7.

n'eſt que l'effet de la vertu de cette plante. Et ſi Pline avoit écrit ſur ſes experiences, *Lib. 29. c. 3. & 4.* auſſi bien que ſur le rapport d'autrui, un œuf de Serpent, ou du ſang de Baſilic, vous donneroient la faveur des Princes, comme le cœur d'un Vautour vous preſerveroit de leur colere; ce que je ne rapporte qu'en forme d'exemple, où l'Ecole dit que la verité n'eſt pas toûjours requiſe. Voilà comment la plûpart des operations de la Magie naturelle ſont reputées des Sorcelleries, par ceux qui ne les penetrent pas. Que ſi vous ajoutez ici toutes celles qui ſe font par beaucoup d'artifices, & entre autre par le moien des miroirs, & des autres inventions de l'Optique, vous vous étonnerez moins du grand nombre de Magiciens que le vulgaire croit être dans le monde.

Et pource qu'il n'y a rien de plus propre à la Magie que la Divination, il faut encore remarquer ici avec Ciceron, que comme la ſe- *Lib. 1. de Divin.* mence contient en ſoi ce qu'elle doit produire, les cauſes des choſes futures les envelopent tellement en elles-mêmes, que les meilleurs Devins de tous ſont ceux qui ſavent le mieux reconnoitre ces cauſes (j'excepte ſeulement comme Chrêtien les ſaintes perſonnes qui ont une particuliere inſpiration du Ciel) ou pour le moins les ſignes & les marques

qui ont accoutumé de les accompagner. Ainsi Anaximandre avertit les Lacedemoniens qu'ils eussent à se retirer de la ville, & du couvert des maisons, parce qu'il alloit arriver un grand tremblement de terre, qui fut tel, qu'outre le bouleversement de toute leur ville, l'extremité du mont Taigete fut enlevée de la même façon, dit cet Orateur, que la pouppe d'un vaisseau est quelquefois emportée par un coup de mer dans une grande tempête. Et Pherecydes surnommé le Physicien, ce grand Precepteur de Pythagore, ne prédit-il pas un autre tremblement de terre, par l'eau qui venoit d'être tirée d'un puits, dont les qualitez lui firent connoitre l'orage futur? Ceux de l'Ile de Ceos dressoient le présage de toute l'année au lever de la Canicule selon la même Philosophie, la clarté de cette Etoile leur faisant connoître la bonté de l'air, comme son obscurité les menaçoit de maladies, & sur tout de pestilence. Et nous savons que toute la cabale de ces fameux Haruspices n'avoit point d'autre fondement, que de reconnoître par les entrailles des animaux la bonté de l'air, des eaux, & de la terre où ils vivoient. Car les premiers instituteurs de cette sorte de Devins les établirent prudemment, non seulement pour faire

Ibid.

choix des viandes & n'en manger que de bonnes, mais encore pour ne camper, ne bâtir, & n'arrêter jamais qu'en bon lieu, dont ils s'assuroient par la science de ces sacrificateurs, qui ont été les plus grands Prophetes de leurs tems, & qui passeroient pour d'infames Sorciers en celui-ci.

Il y a aussi outre cette sorte de predictions qui regardent le general, une autre façon de juger de l'avenir pour ce qui touche les particuliers, en considerant l'exterieur de leur personne. Elle n'a pas été méprisée des Philosophes, puisqu'Aristote même a fait un traité de la physionomie, où la plûpart de ses jugemens sont fondez sur la ressemblance des hommes au reste des animaux ; à l'imitation d'un Physionome dont il parle au quatriéme Livre de leur Generation, qui ne se servoit *Cap. 3.* en pratiquant son art, que du rapport à la figure de deux où trois animaux, ce que Baptista Porta a depuis peu merveilleusement étendu. *Libris. 4. de hum. phys.* Voici comme y procede Aristote. Le cou long & delié est une marque de timidité, *Physiogn. c. ult.* pource que les Cerfs qui sont extrémement craintifs l'on fait de la sorte. Ceux qui l'ont au contraire fort court, sont volontiers des trompeurs, aiant cela de commun avec les Loups. Les cuisses velues témoignent de

même de l'inclination à la luxure, à cauſe que les Boucs les ont fort couvertes de poil. Mais ſi on porte ce poil ſur la nuque du cou, c'eſt un ſigne de liberalité, pource qu'il repreſente les jubes d'un Lion, pour uſer du mot Latin au defaut d'un François qui le vaille. Or quoiqu'on tire ainſi des conſequences de toutes les parties du corps, ſi eſt-ce que les plus fortes indications ſe prennent du viſage, ſelon la même doctrine Peripatetique, les moindres du ventre, & il y en a de moïennes que fournit l'inſpection de l'eſtomac, des pieds & des mains. Car bien que les diſeurs de bonne fortune ne ſe faſſent pas montrer le pied comme la main, ſi eſt-ce que beaucoup ont conſideré les lignes de l'un auſſi bien que de l'autre, & principalement dans le plus bas âge, avant qu'elles ayent été troublées, ou effacées tout-à-fait en cheminant. D'ailleurs Ariſtote a obſervé en un autre endroit, que ceux qui ont la plante du pied toute platte & ſans cavité, de ſorte qu'elle ne laiſſe point de vuide quand on marche, ſont ordinairement d'eſprit ſubtil & frauduleux. Pour ce qui eſt de la face, la Metopoſcopie ſe fonde ſur les paſſages de l'Ecriture, qui diſent que nous portons tous les marques ſur le front de ce que nous devons devenir, & elle a ſes regles

Lib. 1. de hiſt. animal. c. 15.

par

par lesquelles ceux qui la cultivent ne ſont nulle difficulté de juger de toutes les perſonnes qui ſe preſentent devant eux ; témoin cet inconſideré, qui prenoit Socrate pour le plus vicieux homme de ſon ſiecle, lequel tâcha pourtant de lui ſauver l'honneur le mieux qu'il pût. Quant à la Chiromance, on allegue en ſa faveur cet autre endroit de Job, où l'un des amis de ce ſaint homme aſſûre que Dieu a tracé dans la main de tous les hommes, des ſignes propres à leur faire connoître ce qu'ils doivent faire ; encore que ce verſet bien entendu ne puiſſe aucunement recevoir une ſi vaine application. Mais de verité, la Chiromance eſt en quelque façon appuïée de l'autorité des Philoſophes, qui veulent que les lignes qu'on voit dans la partie interieure de nôtre main, témoignent la longueur ou la brieveté de nos jours. Le Prince du Lycée le dit en pluſieurs lieux, & prononce cette maxime, que ceux à qui une ou deux de ces lignes fort viſibles courent toute la paume de la main, vivent ordinairement un grand âge. Ce ſont toutes choſes dont on peut rendre quelques cauſes naturelles, mais il y en a tant d'autres qui doivent concourir pour produire un effet, & tant d'accidens fortuits qui le peuvent traverſer, que

Cap. 37. v. 7.

Lib. 1. de hiſt. anim. c. 15. procl. ſect. 10. qu. 48. & ſect. 34. qu. 10.

c'eſt une pure moquerie de vouloir predire avec certitude ſur une ſeule conſideration, ce qui dépend de tant de rencontres incertaines en elles-mêmes, & inconnuës à nôtre égard. Que ſi quelqu'un touche le but par hazard en ſes predictions, comme il ſe peut faire quelquefois, il paſſe incontinent pour Devin ou pour Sorcier envers le peuple, qui ne diſtingue rien, & qui met en même predicament tous ces divers Phyſionomiſtes, avec ceux qui tournent le ſas, qui regardent ſur l'ongle des enfans, qui jugent par des points de Geomance, ou qui font rôtir la tête d'un âne ſur les charbons, puiſqu'il s'eſt trouvé des hommes aſſez ânes pour s'amuſer à de telles ſottiſes.

A en parler ſainement, ce ſont des réveries qui témoignent merveilleuſement la foibleſſe de l'eſprit humain, & qui ne meriteroient que du mépris, ſi tant de perſonnes ne ſe laiſſoient aller à ce vain deſir de ſavoir l'avenir par quelque voye que ce puiſſe être, enquoi les Princes ne ſont bien ſouvent pas moins blamables que les particuliers. Car pour ne rien dire de Saül, ni des autres Rois de Judée & d'Egypte, dont l'Ecriture Sainte nous fait voir la Cour pleine de Magiciens;

& ſans parler de l'anneau du Roi Gyges, de l'armet de Pluton, des ſorcelleries de Medée ni de tout ce que les fables de la Grece nous donnent à entendre ſur ce ſujet; ne voions-nous pas dans toutes les Hiſtoires, & dans la nôtre même, comme ceux de cette condition ſe ſont parfois miſerablement abandonnez aux recherches de la Magie? Les conſultations ſecrettes de Numa avec la Nymphe Egerie, & le ſacrifice où fut foudroié Tullus Hoſtilius, pour n'avoir pas bien obſervé les myſteres dont il faloit uſer en evoquant Jupiter ſurnommé Elicius, montrent bien quelle opinion avoient les Romains de leurs premiers Rois. Mais l'obſervation que fait Ciceron là deſſus, eſt tout-à-fait expreſſe, quand il montre que chez eux & par tout ailleurs l'Art de deviner avoit toûjours été conjoint à la Royauté. Il le prouve non ſeulement par Amphilochus & Mopſus Rois des Argives, par Helenus & Caſſandre enfans de Priam, par les Rois de Perſe qui étoient toûjours pris du corps des Mages de ce païs là, & par nos Druides qu'on ſait avoir été Souverains aux Gaules en l'Art de deviner comme en celui de commander; mais encore par ce qui s'étoit pratiqué de toute ancienneté dans Rome, où la Royauté n'avoit jamais

Lib. 1. de Divin.

été ſeparée de la dignité Augurale; parce dit-il, que la Divination n'y étoit pas priſe pour une choſe moins Royale, que le pouvoir abſolu. Or outre cette ſorte de Magie qui étoit alors en uſage, nous voions que tous les Empereurs ne laiſſoient pas d'avoir recours à celle même qu'ils defendoient par leurs ordonnances. Et je trouve que Pline tire ſur ce propos une conſequence bien forte de ſa nullité, par le mépris qu'en fit Neron, après avoir eu des curioſitez pour elle inexprimables, & des paſſions de la poſſeder plus violentes ſelon ſon humeur, que perſonne ne les a peut-être jamais reſſenties. Il n'épargna ni les threſors de l'Empire, ni ſon autorité ſuprême, ni ſes ſoins continuels pour ſe contenter là deſſus. De fait, il fit venir exprès le Roi d'Armenie Tyridates, eſtimé le plus grand Magicien de ſon tems, & qui menoit avec lui une troupe des plus experimentez Negromanciens qu'il eût pû trouver. On choiſit les jours les plus propres, auſſi bien que les lieux tels qu'on voulut pour les operations de l'Art; & pour le regard des victimes, cet Empereur prenoit un contentement nompareil de voir ſacrifier des hommes. Avec tout cela neanmoins, jamais il ne pût être ſatisfait en rien, ni avoir la

Lib. 30. c. 1. & 2.

moindre communication avec ces ames qu'il évoquoit inutilement, de ſorte qu'il fut contrait d'abandonner enfin cette trompeuſe recherche, & de ſe moquer le premier de tout ce qu'on appelle Magie. D'où Pline prend ſujet de conclure fort raiſonnablement, à parler ſelon la portée de nôtre eſprit, que hors quelques diſcours vrai-ſemblables dont on abuſe les plus credules, elle ne poſſede rien de ſolide que le venefice & les poiſons, qui la doivent rendre deteſtable à tout le monde. Ce bel exemple de Neron n'empêcha pas pourtant Caracalla de ſe jetter entre les bras des Magiciens, pour y trouver quelque remede contre les fureurs d'eſprit que lui cauſoit le meurtre de ſon frere. Il rappella des Enfers, comme le conte Dion après le peuple, les ames de Commodus & de Severe; & il fut en effet le joüet de ceux qui abuſent de la facilité des Princes comme des autres hommes, quand ils peuvent avoir quelque accès vers eux. Nous le pourrions faire voir dans nôtre Hiſtoire auſſi bien qu'ailleurs, & notamment dans celle de la premiere race de nos Rois ſi la choſe n'étoit point trop odieuſe. Il me ſuffira de rapporter comme une fable ce qu'on a écrit de Baſine de Thuringe mere du grand Clovis, qui procura à ſon ma-

Xiphil. ex Dio. l. 77. & Exc.Conſt. p. 751.

ri Chilperic la premiere nuit de leurs nôces, cette viſion qu'on a interpretée des trois familles Roiales de la Couronne de France. Et puisque ce diſcours regarde principalement l'inſtruction de celui qui en eſt heritier neceſſaire, je le conclurai par trois points principaux que je penſe qu'on doit faire comprendre à ce jeune Monarque, afin qu'ils lui ſervent d'autant de preſervatifs contre tous les charmes dont la Magie ſe pourroit aider pour enſorceler ſon eſprit.

En premier lieu, j'ai déja dit qu'on ne lui en ſauroit donner trop d'horreur, la lui repreſentant comme une reprouvée qu'elle eſt de Dieu, & abominée par tous les hommes à qui il reſte la moindre teinture de pieté. Il ſera beſoin qu'il ſâche de quelles foudres l'Egliſe frappe ceux qui s'y adonnent, & comme il n'y a Loix divines ni humaines qui ne prononcent contre eux. Les miſerables exemples de ceux qui ſe ſont perdus dans ſa recherche, lui ſeront en ſuite fort utilement rapportez. Et il ſera très-bon de lui en faire voir auſſi de contraires, afin qu'il ait encore plus d'amour pour la vertu, que de haine contre le vice. On n'en pourroit pas prendre un plus illuſtre à mon avis, que celui

dont je me ſouviens d'avoir fait lecture dans l'Hiſtoire d'un de ſes ayeuls, & que je choiſis exprès comme domeſtique, ſelon que j'en ai uſé jusqu'ici. Philippe Second ſe trouvoit extremément travaillé du mal de la goutte, où les plus ſavans Medecins ſont ſouvent contraints d'avoüer qu'ils ne voyent goutte. Le Duc de Najara Vice-Roi de Valence, crut être obligé de lui envoier un Moriſque nommé Pachete, excellent herboriſte, & qui avoit acquis la reputation de faire des merveilles en cette ſorte de maladie. Mais auſſitôt que ce vertueux Prince eut ſçu que Pachete avoit été repris de l'Egliſe ſur une accuſation de Magie, & de recouvrer les ſimples qu'il emploioit par de mauvais moiens, il ne voulut jamais ſe ſervir de lui; qui fut ſans doute une action très-agreable à Dieu.

Cabrera 12. hiſt. c. 23.

La ſeconde choſe dont je croi qu'on doit informer Monſeigneur le Dauphin, eſt l'impoſture ordinaire que nous avons remarquée qui ſe trouve en tous ceux qui ſe mêlent de la Magie. A peine pour cent menſonges leur ſort-il une verité de la bouche dans l'exercice de leur metier, encore dépend elle purement du hazard, qui fait ſou-

vent reüſſir des predictions qui ont été faites ſans fondement, & comme à l'avanture, mais toûjours pour en profiter. Par exemple, cet Allemand qui ſe vit aux fers avec Agrippa, dont la Pourpre lui fit reconnoître l'extraction, prit ingenieuſement l'occaſion de faire le Devin, & de tenter la fortune de ce coté-là. Il s'approcha d'Agrippa, & lui dit qu'un Hibou qui étoit ſur l'arbre où il s'appuyoit, étoit un ſigne certain non ſeulement de ſa promte delivrance, mais encore de la dignité Royale qui le regardoit, le conjurant de ſe ſouvenir de celui qui lui annonçoit ces bonnes nouvelles, quand il les auroit reconnuës veritables. Je ſai bien que cet animal qui eſt ici tenu par pluſieurs pour être de mauvais preſage, étoit de bon augure parmi les Atheniens qui l'avoient conſacré à leur Déeſſe Minerve. *Diod. Sic. lib. 20.* Agathocles en fit voler quelques-uns dont il avoit fait proviſion, pour encourager ſes ſoldats contre les Carthaginois; ce qui ne contribua pas peu à ſa victoire. Et il eſt certain que les Tartares, de qui cet Allemand pouvoit avoir appris à eſtimer les Hibous, les ont en ſinguliere veneration. *Antiq. Iud. lib. 18. c. 8.* Mais nonobſtant tout cela, & quoique Joſephe rende ce conte le plus agreable qu'il peut par d'autres circonſtances, la vanité de cette

prophetie n'eſt elle pas toute apparente, & la fourberie de l'eſclave, qui cherchoit ſa delivrance dans un evenement poſſible? Ciceron ſe moque de ceux qui vouloient qu'il y eût une eſpece de fureur qui fit prophetiſer, ſelon que les Crecs ont nommé la divination d'un mot qui tient de la fureur, & ſelon que (comme Pline a obſervé) ceux qui vouloient paſſer pour Devins buvoient du ſuc d'halicabus, afin d'avoir la bouche pleine d'écume, & de paroître furieux. Quelle apparence y a-t'il, s'écrie cet Orateur Philoſophe, que Dieu donne plûtôt la connoiſſance des choſes futures à un inſenſé, qu'à un homme ſage? Je dis de même au ſujet de cette hiſtoire, & de toutes celles qui lui reſſemblent, comment ſe peut-on imaginer que Dieu faſſe dépendre la ſcience de l'avenir du vou d'un oiſeau? ou qu'il ſouffre qu'un infame Magicien ſâche le futur autant de fois qu'il lui plaira de ſe renfermer dans ſon cercle, s'il a denié cette grace aux plus gens de bien, & à ſes plus grands ſerviteurs? Certes il faut être bien malicieux, ou ſans raiſon, pour donner un tel avantage aux mêchans & aux furieux.

Lib. 1. & 2. de divin.

μαντική.

Hiſt. nat. l. 21. c. 31.

Quant au dernier point dont je penſe qu'on peut faire une importante leçon à nô-

tre cher Diſciple, c'eſt que ſuppoſant même que l'Art Magique puiſſe penetrer juſques dans les ſecrets de l'eternelle Providence, & que Dieu permette quelque fois que ceux qui s'en mêlent revelent aux Princes leurs Deſtinées, comme ils parlent, qui eſt la choſe de toutes celles que promet la Magie qui les y engage le plûtôt; ils ne doivent nullement rechercher une connoiſſance qui ne leur peut être que dèſavantageuſe. Cela ſe demontre aiſément par l'argument du Philoſophe Phavorin, que nous avons rapporté en parlant de l'Aſtrologie Judiciaire, & qui prouve que comme l'eſperance d'un bien le diminuë, l'attente du mal l'augmente, & le rend même preſent avant qu'il ſoit arrivé. Mais les Peres de l'Egliſe le font voir avec encore plus de certitude, par la conſideration de celui du miniſtere duquel on ſe ſert en ceci, qui eſt l'auteur de tout ce qu'il y a de mal dans le monde, & qui ne fait jamais rien dont il puiſſe reüſſir quelque bien, parce qu'il agiroit contre ſa nature. J'ajouterai ce que Ciceron repreſente à ce propos, faiſant reflexion ſur la vie des plus grands hommes de ſon tems, Craſſus, Ceſar & Pompée, qui n'euſſent peut être rien executé de ce qui a rendu leur nom ſi glorieux, & qui euſſent été ſans

Lib. 2. de divin.

doute les plus miſerables de la terre, s'ils euſſent ſçu la fin qui les attendoit. Que ſi nous voulons appliquer cela aux Heros de nôtre ſiecle, que pouvons nous penſer d'un Henri le Grand, & d'un Guſtave de Suede, s'ils euſſent ſçu où ſe devoient terminer tous leurs triomphes! La Magie n'a donc rien qui doive obliger un Monarque à ſa recherche, vû que ce qui lui en pourroit donner quelque envie, n'eſt bon qu'à troubler les plus beaux jours de ſa vie, & à le rendre malheureux au milieu de ſes plus grands contentemens.

CONCLUSION.

JE penſe Monſeigneur, que j'ai maintenant ſatisfait au projet que j'avois tracé dès le commencement de cet Ouvrage. Si je n'y ai pas apporté toute l'induſtrie que le merite du ſujet, & le reſpêt dû à vôtre Eminence, euſſent bien requis, je la ſupplie très-humblement de vouloir pardonner à celui, qui dans l'impuiſſance de mieux faire, a cru qu'il lui ſeroit moins dèſavantageux de paroître temeraire, que de demeurer ingrat. Peut-être que le bas âge de Monſeigneur le Dauphin fera dire à quelques uns, que je ne me ſuis que trop hâté. Ils conſidereront, s'il leur plait, que je parle de lui & non pas

à lui; qu'on ne peut être trop prevoiant en une chose de telle importance; & que les soins de Platon se sont étendus jusques sur les enfans du berçau, prescrivant aux nourrices les fables honnêtes & morales dont elles doivent les entretenir, au lieu de ces contes ordinaires qui ne sont bons qu'à leur troubler l'imagination. D'ailleurs Isocrate se plaignoit, il n'y a pas moins de deux mille ans, que les Souverains qui avoient plus de besoin que le reste des hommes d'être bien instruits, ne l'étoient quasi jamais, à cause que personne ne les osoit reprendre, depuis qu'ils devenoient un peu grands. Il est d'avis pour cela, qu'on leur dresse de bonne heure leur leçon, & dès leurs plus tendres années; lors qu'ils ne peuvent pas trouver mauvais ce qui leur est remontré, & que personne ne sauroit dire que cela se fasse à mauvais dessein. C'est aussi pourquoi d'autres ont écrit, que la lecture n'étoit point si necessaire à qui que ce fut, qu'à ceux de cette condition, parce qu'elle leur enseigne souvent ce que personne ne prend jamais la liberté de leur representer. Je n'ai donc rien fait avec precipitation en ceci, & qui ne soit conforme à l'avis des plus sages. A la verité, nos Princes François sont elevez aujourd'hui dans une si

Lib. 2. de Republ.

Orat. ad Nicocl. regem.

loüable diſcipline, qu'il n'y a rien à craindre en tout tems pour ceux, qui leur parlent franchement; & l'affection que porte à ſon peuple Louïs le Juſte, eſt ſi grande, qu'on ſe peut aſſurer qu'il n'omettra rien de ce qui doit être obſervé dans l'inſtitution de ſon fils pour le bien de ſes Sujets. Les triomphes de ſa Majeſté l'avoient bien rendu le plus glorieux de tous nos Rois; mais vôtre Eminence me permettra de dire, qu'on lui pouvoit preferer Henri le Grand en cela, que juſqu'ici il n'avoit point donné comme lui à la France un Succeſſeur qui le pût repreſenter. Maintenant qu'il a ôté aux plus heureux Monarques ce ſeul avantage qu'ils euſſent oſé pretendre ſur lui, qui doute qu'il ne previenne même nos ſouhaits, & qu'il ne rende de tous points nôtre felicité accomplie? C'eſt beaucoup, puiſque c'eſt le comble de nos vœux, d'avoir engendré un Succeſſeur à l'Etat; mais ce ſera bien plus, de nous le donner capable de l'Etat. Sa naiſſance, ſa ſuite, ſes habits, & tout ce qui doit accompagner ſa perſonne, le diſtingueront aſſez du reſte des hommes, mais la difference qu'y mettra ſa bonne inſtruction ſera bien plus illuſtre, ſi devant commander à tous, il apprend à le faire mieux que tous, & ſi

étant le plus puiſſant Potentat de la terre, il ſe rend encore le meilleur qui ſoit ſur la terre. Quand il feroit un jour trainer ſon carroſſe comme Seſoſtris par quatre Rois, & quand on le qualifieroit frere du Soleil & de la Lune comme ceux de Perſe, il n'obtiendroit rien par là de ſi éclatant, ni de ſi recommandable dans le monde, qu'eſt le titre de bon & de ſage Prince. Je ſai, MONSEIGNEUR, que vous ne demandez rien à Dieu avec de plus ardentes prieres que vous faites cette benediction; toute la France les accompagne d'une acclamation univerſelle; & je prendrai la hardieſſe de témoigner là-deſſus mon zele en particulier par cet écrit, ſi Vôtre Eminence me permet qu'il ſorte ſous l'autorité de vôtre nom.

FIN.



Fautes à corriger.

Tom. I. Part. I.

pag.	23.	lin.	10. *presente*	lisés	présenté.
-	27.	-	22. *une même*	-	un même
-	44.	-	26. *Motezuma*	-	Montezuma
-	45.	-	6. *avois*	-	avoit
-	-	-	- *moint*	-	moins
-	46.	-	26. *merveilleur*	-	merveilleux
-	51.	-	5. *crût*	-	crû
-	100.	-	3. *en*	-	en les
-	108.	-	26. *prévût*	-	prévit
-	133.	-	25. *car*	-	par
-	145.	-	ult. *coutraire*	-	contraire
-	157.	-	10. *evrivit*	-	écrivit
-	159.	-	25. *dire la*	-	dire avec la
-	172.	-	23. *aubois*	-	haubois
-	176.	-	3. *jujet*	-	ſujet
-	186.	-	5. *auſſure*	-	aſſure
-	191.	-	7. *bienque*	-	que bien
-	201.	-	24. *Fortreſſe*	-	Fortereſſe
-	226.	-	1. *De*	-	Du
-	227.	-	9. *s'étoit*	-	c'étoit
-	246.	-	15. *Sardanaples*	-	Sardanapales
-	247.	-	8. *Anarchaſis*	-	Anacharſis
-	281.	-	14. *& l'embraſſent*	-	en l'embraſſant.
-	293.	-	20. *rencontre*	-	rencontré
-	298.	-	22. *ciel*	-	Soleil
-	303.	-	19. *peut*	-	pût
-	306.	-	3. *qu'il*	-	qui il
-	-	-	18. *peau*	-	beau
-	-	-	19. *beau*	-	peau
-	309.	-	6. *ferons*	-	feront
-	316.	-	15. *Tarende*	-	Tarente
-	328.	-	23. *Threſor, que*	-	Threſor plus que
-	330.	-	ult. *Cadnus*	-	Cadmus
-	336.	-	13. *Conimbre*	-	Coimbre
-	343.	-	4. *montre*	-	monſtre
-	357.	-	7. *extraordinarie*	-	extraordinaire
-	373.	-	3. *contrait*	-	contraint
-	377.	-	18. *du vou*	-	du vol

Tom. I. Part. II.

pag.	23.	lin.	18. *ſon*		liſés	ſont
-	53.	-	15. *Lappie*		-	Laponie
-	56.	-	26. *nais*		-	nés
-	62.	-	8. *levé*		-	levée
-	63.	-	17. *deviſe*		-	diviſe
-	68.	-	20. *côté*		-	côtes
-	74.	-	15. *pout*		-	bout
-	87.	-	24. *mil*		-	mille
-	88.	-	25. *Luſatie*		-	Luſace
-	89.	-	12. *de l'un*		-	de l'une
-	90.	-	27. *cette*		-	cet
-	92.	-	13. *cette-cy*		-	celle cy
-	103.	-	3. *deviſe*		-	diviſe
-	109.	-	6. *du*		-	de la Moſcovie
-	115.	-	11. *celui-là y eſt*		-	celui-là l'eſt
-	119.	-	20. *Mangrelie*		-	Mingrelie
-	ibid.	-	24. *Bagdet*		-	Bagdat
-	121.	-	ult. *Provinces*		-	Princes
-	123.	-	13. *mis*		-	miſe
-	126.	-	27. *en*		-	à
-	127.	-	7. *le*		-	la
-	131.	-	8. *& s'y en eſt*		-	& y eſt
-	139.	-	2. *Zanzibar*		-	Zanguebar
-	154.	-	7. *Balbel*		-	Babelmandel
-	158.	-	4. *a de dix*		-	a dix
-	168.	-	22. *pleine*		-	plaine
-	211.	-	7. *un*		-	une
-	220.	-	6. *toutes*		-	tous
-	235.	-	11. *Buillon*		-	Bouillon
-	263.	-	16. *cette*		-	cet
-	278.	-	16. *Vaillanee*		-	Vaillance
-	288.	-	ult. *dans campagne*		-	dans la Campagne
-	318.	-	22. *Agraries*		-	Agraires
-	323.	-	5. *faſt*		-	faſte
-	332.	-	11. *reprendre*		-	reprendre le
-	333.	-	ult. *tout*		-	toute
-	336.	-	13. *ce qui*		-	ce que
-	344.	-	26. liſ. préciſément ſon mouvement, mais			
-	369.	-	3. *par l'exemple*		-	par exemple



N° 697. TB ℔ 40—
14 vol.

